This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

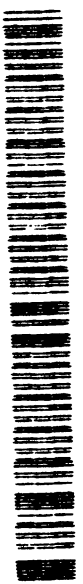
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google



aa 33401

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

SHÉRIDAN.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
SUCCESS. DE LEBEL,
rue d'Erfurth, n. 1, à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Imp. sur Bruyandet & Cie

RICHARD BRINSLEY SHERIDAN

Digitized by Google

M. D. CCC. XXVI.

BNP

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRES

SUR LA VIE PRIVÉE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

DE

RICHARD BRINSLEY

SHÉRIDAN,

Par Thomas Moore,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR J.-T. PARISOT,

Ancien officier de marine, traducteur des Lettres de Junius.

ORNÉS DU PORTRAIT DE SHÉRIDAN,

TOME PREMIER.

AZ 334/1

Paris,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, Nº 23,

ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE, PAR LE CAPITAINE DUPERREY.

M. D. CCC. XXVI.

BNP

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

La vie privée, politique et littéraire d'un homme aussi célèbre que Shéridan offrait naturellement le sujet d'un tableau fort intéressant; et, tracé par la plume spirituelle de M. Thomas Moore, il devait acquérir un nouveau degré d'intérêt : tel est le double motif qui m'a porté à traduire cet ouvrage.

J'aurais désiré que ma traduction fût plus digne du héros et de son biographe; mais j'ai fait le mieux qu'il m'a été possible dans ma position, c'est-à-dire eu égard à la rapidité avec laquelle on est obligé de traduire les ouvrages nouveaux, pour satisfaire l'impatience du public. J'espère qu'il me sera tenu compte de cette circonstance, et qu'on appréciera mes ef-

Digitized by Google

forts. Il ne m'a pas été permis de suivre cette règle si sage du maître de notre Parnasse :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
> Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Il est une autre chose qui exige de ma part quelques explications. La haute estime que j'ai pour les talens distingués de M. Moore me fait un devoir de lui témoigner mon regret d'avoir été dans la nécessité de scinder son livre. Cependant je me flatte qu'il reconnaîtra cette nécessité, en songeant qu'il a écrit ces *Mémoires* pour l'Angleterre, et que je les ai traduits pour la France : cette considération renferme toutes les autres.

Cependant je crois convenable d'annoncer que la plupart des suppressions que j'ai faites portent sur des lettres que M. Moore a présentées comme pièces à l'appui de ses assertions, et sur des vers que Shéridan avait composés pour certaines circonstances, et qui, aujourd'hui, sont inintelligibles, ou du moins ont perdu leur mérite principal, celui de l'à-propos. Je me suis cru autorisé à retrancher

Digitized by Google

aussi quelques figures employées par M. Moore, et qui m'ont paru par trop en opposition avec notre goût national, et même de nature à tenir en suspens l'admiration des partisans les plus enthousiastes du romantisme.

Une juste défiance de mes faibles lumières m'eût fait hésiter à prononcer cette espèce d'arrêt; mais beaucoup de critiques recommandables de la Grande-Bretagne ont émis la même opinion que moi; et ce qui peut être défectueux sous ce rapport dans leur pays l'est à plus forte raison chez nous, où la langue est beaucoup plus timide dans ses tours comme dans ses expressions, et la rhétorique infiniment moins hardie dans ses figures.

On lit ce qui suit dans une des publications mensuelles les plus accréditées en Angleterre :

« Les *Mémoires de Shéridan* sont écrits, » comme on pouvait s'y attendre de la part » de M. Moore, avec une grande recherche » de style, quoique parfois avec un peu plus » de luxe d'ornemens et de tournures poé- » tiques qu'il ne semble convenir au genre des » ouvrages biographiques; et l'on pourrait in-

Digitized by Google

» diquer quelques endroits où il a plus ambi-
» tionné de donner de l'éclat que de l'exacti-
» tude à ses métaphores (1). »

La vérité m'oblige à confesser que parmi les figures que j'ai supprimées, il en est quelques-unes que j'aurais désiré pouvoir traduire, mais que j'ai abandonnées de désespoir; en m'y déterminant, je me suis souvenu du précepte d'Horace :

. . . . . Quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

J. T. P.

Paris, le 25 janvier 1826.

(1) *Monthly Magazine*, nov. 1825.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

SHÉRIDAN.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance et éducation de M. Shéridan. — Ses premiers essais en littérature.

Richard Brinsley (1) Shéridan naquit au mois de septembre 1751, dans Dorset Street à Dublin, et fut baptisé le 4 du mois suivant, à l'église de Sainte-Marie, comme on le voit par les registres de la paroisse. Son grand-père le docteur Shéridan, et son père M. Thomas Shéridan, s'étaient acquis quelque célébrité (outre celle qu'ils lui durent) par l'amitié et la correspondance dont Swift honora le premier, et la concurrence, di-

(1) Il fut aussi nommé Butler, d'après le nom de lord Lanesborough, et conformément à l'usage suivi généralement en Irlande, de donner aux enfans le nom d'un personnage de distinction.

Digitized by Google

sons même la rivalité, que le second soutint si longtemps avec Garrick.

Sa mère fut aussi une personne distinguée par ses talens. Elle offrit l'exemple très-rare d'une femme qui dut un mari à ses connaissances en littérature. En effet, ce fut une brochure qu'elle écrivit sur le théâtre de Dublin, qui attira sur elle l'attention de M. Thomas Shéridan. Son roman si touchant de Sidney Bidulph fut honoré des sincères éloges de M. Fox et de lord North, et, dans la nouvelle intitulée Nourjahad, elle sut couvrir du voile gracieux des fictions orientales les leçons d'une morale aussi pure qu'utile, et sous le déguisement d'une fée, comme sa Mandane, inspirer à ses lecteurs par d'agréables séductions l'amour de la vertu. Outre ses deux pièces, *la Découverte* et *la Dupe*, la première desquelles Garrick déclara être l'une des meilleures qu'il eût jamais lues, elle composa une comédie intitulée *le Voyage à Bath*, qui ne fut jamais jouée ni publiée, mais que quelques-unes de ces personnes qui aiment à chercher quelques nullités dans les titres de gloire, ont supposé avoir passé avec quelques autres papiers entre les mains de son fils, d'où, après une métamorphose semblable à celle de la chrysalide, elle prit son vol sous la forme brillante des *Rivaux*.

Les ouvrages de son mari, d'une nature moins idéale, mais peut-être aussi utiles, traitent principalement de sujets relatifs à l'éducation, à l'étude

Digitized by Google

et à l'enseignement desquels il consacra la dernière partie de sa vie. Ces occupations favorites avaient acquis une telle dignité à ses yeux, qu'on prétend, sur l'autorité d'une personne de la même profession, qu'il disait souvent : « J'aimerais mieux voir mes deux fils chefs de maisons d'éducation renommées, que de voir l'un premier ministre d'Angleterre, et l'autre à la tête des affaires en Irlande. »

A l'âge de sept ans, Richard fut confié avec son frère Charles aux soins de M. Samuel Whyte, de Dublin, homme aussi aimable que digne de respect, et qui, pendant près de cinquante ans, tint le premier rang parmi les personnes de son état dans cette capitale. Lorsque nous nous rappelons le temps passé à l'école avec un sentiment de plaisir et de reconnaissance, c'est un tribut payé à la fois au zèle et à la bonté de notre maître. Personne ne le mérita jamais mieux de la part de ses élèves que M. Whyte; et celui qui écrit ces pages, et qui doit à cet homme excellent toutes ses connaissances dans la littérature anglaise, se trouve heureux d'avoir cette occasion de le lui payer. Les jeunes Shéridan ne furent qu'un peu plus d'une année sous sa direction. Ce peut être une consolation pour des parens désolés de l'espèce de stupidité désespérante que montrent certains enfans, d'apprendre que l'esprit de Shéridan fut aussi enveloppé de ténèbres à son aurore qu'il devint brillant à son méridien. En effet, dans l'année 1759, celui qui, moins de trente ans après, captivait des

Digitized by Google

assemblées par son éloquence et charmait des parterres par son esprit, fut déclaré, au jugement unanime de ses parens et de ses maîtres, *la plus indéchiffrable bête.*

De l'école de M. Whyte, les deux enfans furent transférés en Angleterre, où leurs père et mère étaient venus depuis peu résider. En 1762, Richard fut envoyé à Harrow (1). Charles demeura chez son père, comme un sujet plus apte à profiter de ses leçons. M. Shéridan, par un de ces calculs de la pauvre prévoyance humaine, que la déité nommée Eventus chez les Romains semble prendre un malin plaisir à déjouer, regardait son fils aîné comme destiné à devenir le plus brillant des deux astres gémeaux qui s'élevaient sur l'horizon. A Harrow, Richard ne se fit remarquer que comme un enfant très-paresseux et très-insouciant, mais en même temps très-séduisant. Il sut gagner l'affection et même exciter l'admiration de toute l'école, élèves et maîtres, par le seul charme de ses manières franches et agréables, et par les lueurs d'une intelligence supérieure, qui perçaient de temps en temps à travers les nuages de son indolence et de son apathie ordinaires.

Harrow jouissait à cette époque de quelques avantages dont un jeune homme tel que Shéridan aurait pu retirer un grand profit. A la tête de l'école se trouvait le docteur Robert Sumner, homme

(1) École où plus tard lord Byron fut élevé.

Digitized by Google

doué de rares talens, mais malheureusement l'un de ceux qui ont passé sans laisser de traces, excepté dans la mémoire de leurs contemporains. Son goût, dit-on, était d'une pureté presque parfaite, et il réunissait, ce qu'on trouve rarement ensemble, la perspicacité de jugement qui découvre les erreurs du génie, et la chaleur d'âme qui en fait sentir vivement les beautés. A la même époque, le docteur Parr, qui joignait à l'érudition solide d'un autre siècle toutes les lumières du temps présent, était un des sous-maîtres de l'école. Cet homme respectable, de concert avec le docteur Sumner, s'efforçait par tous les moyens qu'il pouvait imaginer, d'inspirer à Shéridan la conscience des dispositions innées qu'ils avaient reconnues évidemment en lui, malgré l'indolence qui en arrêtait le developpement. Leurs efforts furent vains. Les remontrances et les encouragemens demeuraient également sans effet sur l'immuable indifférence de leur élève.

Ce fut pendant son séjour à Harrow que Shéridan contracta l'amitié qui subsista pendant toute sa vie entre lui et le docteur Parr; amitié qu'une admiration mutuelle fit naître de bonne heure, et dont l'*idem sentire de re publicâ* ne dut pas peu contribuer à resserrer les liens.

Cet homme aussi estimable qu'instruit, est mort tout récemment, laissant dans le monde un vide qui ne sera pas facilement rempli. Je tiens de lui des détails authentiques et pleins d'intérêt sur l'époque de la vie de Shéridan qui comprend

Digitized by Google

le temps de ses études à Harrow. Voici ce que le docteur m'écrivait sur ce sujet en 1818.

« MONSIEUR,

» Avec l'assistance d'un secrétaire, je vais remplir ma promesse envers vous au sujet de M. Shéridan. Il était inférieur à beaucoup de ses condisciples dans la besogne ordinaire d'une école, et je ne me souviens pas d'une seule occasion où il se soit fait remarquer par quelque composition latine ou anglaise, soit en vers, soit en prose (1). Deux de nos écoliers se distinguaient, l'un par la manière dont il écrivait en latin et en grec, l'autre par le talent avec lequel il composait des vers anglais; Richard ne chercha jamais à rivaliser ni avec l'un ni avec l'autre. Il était des premiers de la cinquième classe; mais il n'atteignit jamais la sixième; et, si je ne me trompe, il ne participa point à l'enseignement le plus difficile de l'école, celui des pièces du théâtre grec, qu'on avait coutume d'expliquer en partie chaque année. Il étudia Horace, Virgile et Homère assez bien pendant un temps; mais j'eus personnellement occasion de m'assurer que non-seulement il construisait péniblement ses phrases en grec, mais même qu'il ne possédait pas bien la grammaire de cette langue. Comme je le con-

(1) Il paraît que le docteur Parr ignorait que Shéridan, ainsi qu'on le verra plus loin, avait essayé son talent pour la poésie anglaise avant de quitter Harrow.

Digitized by Google

naissais pour un garçon habile, je ne manquais pas de le stimuler. Sur le compte que je rendis au premier maître, il fut convenu entre nous qu'on interrogerait Richard plus souvent, et qu'on le traiterait avec plus de sévérité. On ne souffrait pas que le malin garçon récitât de sa place; on le faisait approcher de la table du maître, et là, où personne ne pouvait le souffler, on le tourmenta tellement, qu'il finit par se mettre dans la tête quelques règles de grammaire. Nous le grondions de temps à autre; mais vous remarquerez qu'il n'encourut jamais de châtiment corporel pour sa paresse : il déployait tout juste assez d'activité pour se garantir de cette honte. Pendant le temps que nous l'eûmes sous notre direction, Sumner et moi, nous observâmes constamment en lui des indices d'une intelligence supérieure. Son regard, l'expression de sa physionomie, l'ensemble de ses manières avaient quelque chose de remarquable. Ses réponses à toutes les questions ordinaires étaient promptes et subtiles. Nous connaissions l'estime et même l'admiration que, de manière ou d'autre, il avait su inspirer à tous ses camarades. Il était assez malicieux; mais ses malices étaient toujours si plaisantes qu'elles nous amusaient beaucoup, Sumner et moi. Tous les écoliers et tous les maîtres l'aimaient. Je tiens pour certain que son goût se perfectionnait sans qu'on s'en aperçût, et qu'il savait bien le peu qu'il savait. Il fut retiré trop tôt de l'école par son père, qui était l'intime

Digitized by Google

ami de Sumner, et que je vis souvent chez lui. Le père de Richard était, comme vous savez, un homme assez original; mais peut-être aussi son peu de fortune fut-il un des motifs qui l'empêchèrent d'envoyer Richard à l'université. Il devait avoir reconnu, comme Sumner et moi, que l'esprit de Richard n'était pas d'une trempe commune. J'aurais dû vous dire que Richard, dans son enfance, avait une grande passion pour la lecture des poètes anglais; mais, pendant le cours de ses études, il ne montra aucune disposition pour la poésie. Je crois véritablement qu'il était tout-à-fait insouciant au sujet de la réputation littéraire. Je suppose que le père, sans suivre aucun système régulier, perfectionna son goût et lui remplit la mémoire d'une foule d'anecdotes sur nos meilleurs écrivains. Vous savez que le grand-père vécut dans l'intimité avec Swift. J'en ai entendu parler comme d'un homme très-érudit. . . . . .

» A une époque plus avancée de sa vie, Richard ne laissa pas de côté son érudition classique. Il parlait longuement et fort bien sur Cicéron. Il avait lu et même entendu les quatre discours de Démosthène qu'on lisait et qu'on expliquait dans nos écoles publiques. Il était à son aise avec Virgile et Horace. Je ne prononcerais pas aussi positivement à l'égard d'Homère; mais je suis très-sûr qu'il lisait de temps en temps l'Iliade, non comme le ferait un véritable érudit, avec une minutieuse attention, mais avec toute la vivacité de sentimens

Digitized by Google

d'un poète lisant un poète (1). Richard n'oubliait pas et ne pouvait oublier ce qu'il avait une fois su; mais il avait une manière d'apprendre qui était à lui; il marchait sans bruit, à peine sentait-il lui-même qu'il avançait; ses mouvemens étaient rapides, mais irréguliers.

» Je puis vous assurer que Richard, dans son adolescence, n'était pas vicieux. Ses défauts eurent pour causes la chétive et précaire pension qu'il recevait de son père, le manque d'un plan régulier pour se faire une profession quelconque, et pardessus tout, le tort de l'avoir jeté dans le monde à l'âge où il aurait dû continuer ses études à l'université. Il eût fait peu de chose parmi les mathématiciens à Cambridge, n'eût été qu'un libertin et un paresseux à Dublin; mais je suis porté à croire qu'à Oxford il fût devenu un excellent sujet. »

Pendant la plus grande partie du temps que Richard passa à Harrow son père habita la France, où le mauvais état de ses affaires l'avait obligé d'aller résider. Ce fut à Blois que mourut mistress Shéridan, laissant après elle la meilleure sorte de

(1) Ce ne fut pas un des moindres triomphes du talent de Shéridan, que d'avoir pu persuader à un homme aussi profondément érudit que le docteur Parr, que l'étendue de ses connaissances dans la littérature classique était aussi grande qu'on le représente ici, et d'avoir fait croire qu'il se souvenait de tant de choses à la personne qui savait le mieux combien il avait peu appris.

Digitized by Google

réputation, celle qui est le prix d'une vie innocente et utile à nos semblables, et qu'il n'est besoin d'art ni d'éloquence pour célébrer. Elle paraît avoir été une de ces femmes rares qui, unies avec des hommes doués de plus de prétentions et de moins de mérite qu'elles, cachent humblement cette supériorité aux autres, semblent l'oublier elles-mêmes, et coulent leur vie sans remontrance et sans murmure, s'efforçant paisiblement de réparer les maux que l'imprudence ou la vanité de leurs maris ont attirés sur eux.

Peu de mois après la mort du docteur Parr, mistress Le Fanu, sœur aînée de Shéridan, écrivit à la femme de ce dernier, qui lui avait témoigné le désir d'obtenir d'elle tous les détails qu'elle pourrait se rappeler sur l'enfance de son frère. Ces détails forment un supplément intéressant à ceux qui ont été tracés de la main du docteur.

Après avoir rendu compte du séjour de la famille en France, la sœur de Shéridan continue ainsi :

« Nous retournâmes en Angleterre. Je puis dire que c'est alors que je fis pour la première fois connaissance avec mon frère; car les souvenirs que j'avais conservés de lui étaient très-imparfaits, ainsi que cela était naturel, à raison de l'âge que j'avais en le quittant. Je le vis, et je sentis redoubler l'attachement qu'il m'avait inspiré dans mon enfance. Il était beau, non pas seulement aux yeux d'une sœur trop partiale peut-être, mais générale-

Digitized by Google

ment regardé comme tel. Ses joues avaient le brillant de la santé, et ses yeux, les plus beaux qu'on pût voir, toute la vivacité du génie jointe à autant de douceur qu'il était possible à une âme tendre et affectueuse de leur en communiquer. Cette imagination enjouée, et cet esprit franc et sans malignité qui plus tard imprimèrent leur cachet à ses écrits, égayaient et charmaient toute la famille. Je l'admirais, je l'adorais presque. J'aurais volontiers sacrifié ma vie pour lui, comme je le lui prouvai jusqu'à un certain point à Bath, où nous résidâmes pendant quelque temps, et où des événemens dont vous avez dû entendre parler l'avaient engagé dans un duel. La colère de mon père menaçait de m'envelopper dans les dénonciations contre Richard, pour avoir commis ce qu'il regardait comme un crime. Cependant je risquai tout, et je me regardai comme infiniment heureuse d'avoir pu obtenir le pardon de mon frère. »

Lorsque Shéridan quitta Harrow, où il était resté jusqu'à près de dix-huit ans, il fut emmené par son père qui était revenu récemment de France avec son fils aîné Charles, et avait pris une maison à Londres. Les deux frères y reçurent pendant quelque temps des leçons particulières de M. Lewis Kerr, irlandais instruit, qui avait premièrement exercé la médecine, mais que l'altération de sa santé avait obligé d'abandonner cette profession, et qui gagnait sa vie en enseignant le latin et les mathématiques. Ils fréquentaient en

Digitized by Google

même temps l'académie d'escrime et d'équitation de M. Angelo, et recevaient de leur père des instructions sur la grammaire anglaise et l'art oratoire. Il est probable, toutefois, que le fils aîné seul profita des leçons paternelles, et que Richard, qui semblait déterminé à devoir tout son mérite uniquement à la nature, fut regardé, à la maison ainsi qu'à l'école, comme un élève dont il fallait désespérer. Cependant, quelque peu d'attention qu'il ait apporté à ses études pendant son séjour à Harrow, il paraît, d'après une des lettres de son condisciple M. Halhed, qu'en poésie, où d'ordinaire les jeunes gens essaient d'abord leurs forces, il s'était déjà distingué; et que, de concert avec l'ami que nous venons de nommer, il avait traduit la septième idylle et beaucoup des petites pièces de vers de Théocrite. Ils mirent de nouveau leurs talens en commun, bientôt après avoir quitté Harrow. En 1770, pendant que Halhed était à Oxford, et que Shéridan habitait Bath avec son père, ils entretinrent une correspondance dont malheureusement il ne reste que les lettres de Halhed; et, avec toute la confiance et la hardiesse de jeunes aventuriers, ils entreprirent ensemble divers ouvrages, dont aucun ne vit le jour, excepté leur traduction d'Aristenète.

Il y a quelque chose de singulièrement intéressant dans l'alliance que contractèrent ces deux jeunes gens. Leurs âges réunis, ainsi que Halhed s'en glorifie dans une de ses lettres, ne faisaient

Digitized by Google

pas trente-huit ans. Tous deux étaient pleins d'esprit et de feu, et animés d'espérances aussi ardentes que la jeunesse et la conscience du talent peuvent en inspirer; tous deux également avaient un goût très-vif pour le plaisir, et étaient réduits à leurs propres ressources pour le satisfaire. Ils embarquaient sans rivalité leur pacotille de gloire sur le même navire, et, ainsi que Halhed finit par le découvrir, étaient devenus passionnément amoureux de la même femme.

Le premier fruit de leur association littéraire fut une pièce en trois actes, du genre burlesque, intitulée *Jupiter,* et composée à l'imitation du petit opéra comique de *Midas,* dont le succès enfanta un si grand nombre de parodies musicales sur des sujets tirés de la fable. L'amour de *Jupiter* pour la femme du major *Amphitrion,* et les galanteries de sir Richard *Ixion* vis-à-vis de *Junon,* qui substitue à sa place miss Peggy *Nubilis,* forment le sujet de ce petit drame plaisant dont Halhed fournit les scènes burlesques. Le cadre dans lequel le tout fut enchâssé était celui d'une répétition théâtrale; il fut suggéré et arrangé par Shéridan; et, chose extrêmement curieuse, on y trouve la première idée de son excellente comédie intitulée *le Critique.*

Nous avons sous les yeux un extrait de cette pièce. Après une scène fort comique, où l'on fait allusion à la manière de composer les opéras et d'ajuster des paroles sur une musique donnée, au

Digitized by Google

lieu de faire de la musique sur des paroles, la répétition commence. On voit entrer sir Richard Ixion sous le costume d'un petit-maître du temps : les querelles conjugales de Jupiter et de Junon lui font espérer de se faire écouter de cette dernière ; il minaude devant une glace, débite tous les lieux communs de la fatuité, et sort d'un air conquérant, jouissant par avance de son triomphe. Quelqu'un demande comment sir Richard Ixion a pu parvenir au ciel. L'auteur de la pièce répond : « Qu'est-ce que cela fait au public? Que ce soit par » le pont d'airain de Salmonée, la montagne du » Géant, ou la tour de Babel, qui diable doit s'en » inquiéter? Il y est, cela suffit. » C'est ensuite à Jupiter de paraître. Il fait son entrée en chantant : « Prosternez-vous, chiens, je suis le Jupiter impé- » rial, roi, empereur et pape des régions éthérées, » grand-maître de l'artillerie du ciel. » A ces mots, le tonnerre doit gronder. Le tonnerre est un coup de pistolet que quelqu'un est chargé de tirer dans la coulisse. Rien ne se fait entendre. Une dispute s'élève alors entre l'auteur et le garçon de théâtre qui devait tonner. Ce dernier s'écrie : « Mon pis- » tolet a fait faux feu un peu avant le moment ; » j'ai perdu du temps à réamorcer, et j'aurais tiré » une mesure trop tard. — En ce cas, reprend » l'auteur, que Jupiter recommence son air ; nous » ne devons pas perdre l'effet de notre artillerie. » Jupiter recommence, et, à l'instant désigné, le coup de pistolet part.

Digitized by Google

D'après le plan de Shéridan, voici quel était le dénoûment de cette farce : un raccommodement avait lieu entre Jupiter et Junon. Amphitrion devait être consolé de sa disgrâce par la naissance d'un fils qui se distinguerait par de grandes actions. Quant à Ixion, pour punir son audace, au lieu de l'attacher à une roue de supplice, on le condamnait à tourner un *monotroche* ambulant comme rémouleur; enfin un grand chœur de divinités entremêlé du cri : *Couteaux, ciseaux à repasser!* noté en musique aussi naturellement que possible, terminait la pièce.

Cette habitude de *tardiveté*, qui est trop souvent la compagne du génie, et qui le fait toujours, comme le pistolet de la farce, *tirer une mesure trop tard*, forma pendant tout le cours de la vie de Shéridan le trait le plus remarquable de son caractère. Nous en avons ici un exemple. Bien que ce fût en août 1770 que les deux amis eussent arrêté le plan de cette pièce, et qu'ils comptassent sur son succès pour leur procurer la gloire et le profit qu'ils avaient rêvés, ce ne fut que vers le mois de mai de l'année suivante que la prochaine arrivée de leur manuscrit fut annoncée à M. Foote.

Leurs espérances et leurs craintes sont très-naturellement exprimées dans les lettres de M. Halhed, et quelquefois même avec une plaisante emphase. « L'idée de partager 200 livres sterling entre nous, écrivait M. Halhed, suffit pour me faire venir les larmes aux yeux. » Dans une autre lettre il met

Digitized by Google

des bornes plus modestes à leur ambition, et témoigne l'espoir que cette pièce leur procurera tout au moins leurs entrées. Ailleurs, il gourmande son collaborateur, avec une impatience pleine de gaîté, sur la lenteur qu'il met à s'adresser aux régisseurs. Il témoigne la crainte que Foote n'ait contracté d'autres engagemens, et qu'une pièce intitulée *Didon*, composée de même sur un plan mythologique, et qui n'avait obtenu qu'un faible succès, ne soit un obstacle à la réception de la leur. D'un autre côté, ils avaient peu d'espoir d'un accueil favorable à Drury-Lane, Dibdin étant un des auteurs les plus en butte aux traits de leur ridicule.

Cependant l'été se passa sans aucune tentative, et en octobre 1771, on voit M. Halhed se flatter de l'espérance d'entrer en négociation avec Garrick. Quoi qu'il en soit, il ne paraît pas que Shéridan ait jamais présenté leur pièce à aucun des régisseurs. Dans le fait, il y a lieu de croire, d'après un fragment de scène trouvé dans ses papiers, qu'il renonça tout-à-fait à se servir du travail de Halhed, et qu'il appliqua son cadre d'une répétition théâtrale à quelque autre sujet entièrement de son invention, et par conséquent plus digne d'exercer son talent.

On trouve, dans le fragment en question, quelques-unes des pensées et même jusqu'aux mots qui contribuèrent le plus à la fortune de *Puff* (1).

(1) Le principal personnage de sa pièce intitulée *le Critique*.

Digitized by Google

Il est assez curieux de voir combien de temps ce sujet a roulé dans la tête de Shéridan jusqu'à ce qu'enfin, tel que le caillou tiré du ruisseau, il en sortît avec toute la rondeur et le poli qu'on lui voit dans sa farce inimitable du *Critique*. On voit aussi par là, et ceci fait peu d'honneur à ce qu'on appelle l'âge de la sagesse, que la vie de l'homme est principalement employée à accomplir les désirs, et exécuter les plans de l'enfant.

Un autre des projets de nos jeunes gens fut celui d'un ouvrage périodique, dont Shéridan eut le premier l'idée, mais qui ne vit jamais le jour, et dont l'existence en embryon se trouve mentionnée dans une lettre de M. Kerr, qui avait bien voulu se charger des négociations relatives aux affaires littéraires du jeune auteur.

Il est dans le caractère des sots, a dit un poète,

De commencer toujours, et ne finir jamais.

Ce n'est pas là le seul point de ressemblance entre la sottise et le génie. Les difficultés d'exécution viennent refroidir d'une manière si désespérante l'ardeur de la conception, que si quelque chose doit étonner, c'est qu'il existe tant de monumens achevés par la main du génie, ou que les hommes doués d'une imagination vive et féconde ne se soient pas plus souvent contentés de ces premières ébauches où la puissance créatrice de l'intelligence humaine se montre dans tout son éclat.

Parmi les nombreux ouvrages que Shéridan

Digitized by Google

voulut entreprendre à cette époque, on trouva une collection de *Poésies fugitives*, et un volume de *Contes libres*. Halhed avait insinué que les vieilles choses qu'ils avaient tirées de Théocrite, à Harrow, pouvaient, en les émondant un peu, figurer convenablement dans le premier. La perte du volume de contes libres n'est guère regrettable, en ce que l'on peut conclure du titre que c'était une imitation des productions pleines de talent, mais trop licencieuses, de John Hall Stephenson. Si le même oubli eût pu ensevelir toutes les lubriques effusions d'autres jeunes auteurs qui, dans l'âge de la folie et des passions, ont fait de leurs ouvrages le miroir de leur vie, la chose eût été également heureuse pour eux et pour le monde.

En résultat, quelle qu'ait été l'activité de nos jeunes gens, la traduction d'Aristenète, ainsi que nous l'avons déjà dit, fut le seul fruit de leur association littéraire qui atteignit une maturité suffisante pour pouvoir être offert au public. En novembre 1770, Halhed avait terminé et envoyé à Bath sa portion de l'ouvrage, et le mois suivant on voit Shéridan se préparer, avec le secours d'une grammaire grecque, à compléter l'œuvre. En effet, M. Kerr lui écrivait de Londres le 4 décembre:

« J'ai reçu votre lettre du 29 novembre, et je me suis aussitôt mis en quête pour trouver Aristenète. Il m'est tombé sous la main aujourd'hui, et je vous l'envoie avec une grammaire grecque. Je vous aurais bien fait passer en même temps quelques nu-

Digitized by Google

méros du Dictionnaire; mais n'ayant pas reçu les deux derniers, je ne voulais pas vous les envoyer avant d'avoir le tout; je voulais encore moins retarder le voyage d'Aristenète en les attendant. »

L'ouvrage dont il est question ci-dessus est le Dictionnaire des arts et des sciences, pour lequel Shéridan avait souscrit, sans doute dans le dessein de s'instruire sur des objets à l'égard desquels il était de la plus complète ignorance. Ceci, toutefois, ne doit point étonner. Shéridan avait quitté l'école, comme la plupart des jeunes gens de son âge, aussi peu pourvu des connaissances qui sont nécessaires dans le monde, qu'une personne qui irait au marché avec rien autre chose dans sa poche que quelques pièces de vieille monnaie qui n'ont plus cours.

Quelles que fussent, au surplus, ses intentions à ce sujet la passion qui vint s'emparer de son cœur était peu favorable à ses progrès dans aucune étude sérieuse; et l'on imagine facilement que, dans le voisinage de miss Linley, il laissa les livres de sciences et d'arts dormir paisiblement sur leurs rayons. La traduction d'Aristenète elle-même, bien qu'étant de sa nature une tâche plus en harmonie avec l'état de son cœur, n'avançait que très-lentement; et il paraît, d'après une lettre de Halhed, que cet impatient allié comptait déjà sur les dépouilles opimes de la guerre, avant que Shéridan ne fût entré en campagne avec sa grammaire grecque. Le grand objet que le premier avait eu

Digitized by Google

en vue était un voyage à Bath; et il l'avait encore plus à cœur, depuis qu'il s'était rencontré une seconde fois avec miss Linley à Oxford. Mais les profits qu'il attendait de leurs entreprises littéraires étaient les seules ressources sur lesquelles il comptait pour réaliser ce projet. En conséquence il conjure son ami, de la manière la plus comiquement piteuse, de prendre le théâtre d'assaut avec leur farce, et de faire en sorte qu'Aristenète se vende bon gré mal gré. En novembre de cette année, on les voit discuter la question de savoir s'il convient qu'ils mettent leurs noms en tête du livre. Shéridan était assez porté à en courir la chance; mais Halhed conseillait d'attendre, pour voir comment Sumner et le petit nombre de sages de leur connaissance parleraient du livre, avant de risquer autre chose que leurs initiales. En réponse à une question de Shéridan, relativement au nombre d'exemplaires qu'il y avait probabilité de vendre à Oxford, Halhed avoue qu'après que trois cafés en auraient acheté chacun un, il ne s'en vendrait pas deux autres.

C'est une vérité humiliante, mais reconnue depuis long-temps, que la pauvreté est la meilleure nourrice du talent; et la fontaine des Muses que les poètes font jaillir d'un roc stérile, offre un emblême trop frappant de la triste source d'où sont sorties quantité d'œuvres du génie. Chaque paragraphe des lettres de Halhed montre jusqu'à quel point les jeunes traducteurs d'Aristenète se trou-

Digitized by Google

vaient sous l'influence de cette sorte d'inspiration. On peut en juger, pour ce qui regarde Shéridan, d'après les très-faibles ressources pécuniaires de son père, qui se bornaient entièrement à la pension de deux cents livres sterling qui lui avait été accordée en considération de son mérite littéraire, et aux petits profits qu'il tirait de ses lectures à Bath. C'était là tout ce qu'il avait pour soutenir sa famille. La perspective de Halhed paraissait plus brillante; mais il était beaucoup trop étourdi et trop adonné aux plaisirs pour faire des économies; et avec la somme très-exiguë que son père lui allouait, il possédait tout aussi peu que son ami,

Le superflu, chose si nécessaire.

Cependant, quels que fussent ses autres projets, un voyage à Bath, lieu qui renfermait les deux êtres que l'amour et l'amitié lui rendaient les plus chers, était le grand objet de toutes ses spéculations financières; et parmi les autres voies et moyens de son budget, à défaut des ressources qu'il attendait de l'Aristenète, se trouvait une petite gratification annuelle de vingt livres sterling, que lui avait accordée depuis peu le collége, et avec un quartier de laquelle il pensait pouvoir *adire Corinthum.*

Bien que Shéridan eût annoncé à son ami que leur traduction avait été envoyée à l'imprimerie en mars 1771, elle ne paraît pas avoir été remise à M. Wilkie, l'éditeur, avant le commencement

Digitized by Google

de mai, époque où M. Kerr écrivait à Shéridan ;

« Votre Aristenète est entre les mains de M. Wilkie ; et, pour vous tirer d'incertitude tout d'un coup, je vous dirai qu'il paraîtra sûrement vers le 1er juin. » Toutefois rien n'était moins sûr.

A la fin, Aristenète fit son apparition en août 1771, contre l'avis du libraire, qui avait représenté à Shéridan combien la saison était peu propice, surtout pour un premier essai d'auteur, et avait conseillé de retarder la publication jusqu'en octobre ; mais les traducteurs étaient trop avides de recueillir la riche moisson qu'ils s'étaient promise, et trop pleins de cette illusion si agréable, mais souvent si fatale, de cette espèce de calenture, sous l'influence de laquelle de jeunes voyageurs voguant vers les rivages du beau pays de la Renommée, s'imaginent déjà voir ses vertes prairies et ses bosquets enchanteurs, dans les vagues perfides qui les environnent. Dans cet état, pouvaient-ils prêter l'oreille aux avis d'hommes froidement occupés de spéculations mercantiles ?

La première nouvelle qu'ils reçurent de l'accueil fait à leur livre fut assez satisfaisante pour prolonger encore pendant quelque temps le rêve de leur vanité. « Votre ouvrage, écrivait M. Kerr quinze jours après la publication, commence à faire du bruit ; on l'attribue même à M. Johnson, l'auteur du grand dictionnaire anglais. Les critiques ont un tact admirable pour reconnaître un auteur à son style, sa manière, etc. »

Digitized by Google

On peut supposer d'après cela que la chute définitive de cet ouvrage leur causa un désappointement d'autant plus cruel que leurs espérances avaient été plus ardentes. Cependant la répugnance avec laquelle un auteur cède à la triste conviction de n'être pas lu, est visible dans l'empressement avec lequel Halhed saisit tout ce qui peut faire renaître son espoir. Il paraît que la *Revue critique* avait dit assez de bien de l'ouvrage, et cité la première épître (1). La revue hebdomadaire du *Public Ledger* en contenait aussi une citation accompagnée de quelques éloges. Le *Magasin d'Oxford* en avait extrait deux épîtres sans dire d'où elles étaient tirées. Tout le monde, disait Halhed, semblait avoir lu le livre, et un de ces libraires colporteurs qui courent les cafés l'avait assuré que c'était l'ouvrage du docteur Armstrong, auteur de l'*Économie de l'amour*. A l'appui de tout cela, il recommandait la publication immédiate d'un autre volume d'épîtres, étant d'avis que les lecteurs du premier achèteraient le second, et que la publication de

(1) Dans une des Revues du temps, nous avons lu ce qui suit :

« Jamais il n'exista d'écrivain tel qu'Aristenète, dans les temps classiques, ni même après la chute du Bas-Empire. Il était réservé aux derniers siècles de l'imposture monacale de nous donner un pareil fatras, sur lequel le traducteur a mal-à-propos employé son temps. Nous avons nous-même aussi follement employé le nôtre, et nos lecteurs perdront en partie le leur, s'ils jettent les yeux sur cet article. »

Digitized by Google

celui-ci mettrait dans la tête à d'autres personnes d'acheter le premier. Au bas de la page qui contient ces brillantes espérances, on trouve écrit de la main de Shéridan le mot *Don Quichote*.

On pense bien qu'ils ne furent jamais sollicités de publier la seconde partie; et, que nous considérions le mérite de l'original ou celui de la traduction, nous pensons que le monde n'a pas fait une grande perte. Aristenète fut un de ces sophistes au style lâche et plein d'affectation, qui se montrèrent au déclin de la littérature ancienne, et semèrent les fleurs de leur rhétorique ampoulée sur la défunte muse de la Grèce. Il est évidemment d'une époque beaucoup plus récente qu'Alciphron, à qui il est aussi très-inférieur pour la pureté du style, la variété des sujets et le piquant de l'ironie. Ils ne méritaient ni l'un ni l'autre d'être ressuscités et dégagés des linceuls dans lesquels les commentaires de Bergler, de Paw, et quelques autres érudits, les avaient ensevelis.

Les traducteurs d'Aristenète, en rendant en vers sa prose fleurie, ont pu trouver un exemple et un modèle dans Ben Johnson, dont la chanson si connue :

Ne bois à moi qu'avec les yeux,

n'est, comme le remarqua le premier M. Cumberland, qu'une espèce de mosaïque composée avec des morceaux pris çà et là dans les lettres amoureuses du sophiste Philostrate. Dans Aristenète,

Digitized by Google

beaucoup de morceaux sont d'une telle nature qu'il est impossible de les élever au ton de la poésie, et malheureusement ces passages trop familiers paraissent principalement être échus en partage à Halhed, qui possédait beaucoup moins que son collaborateur cette touche d'artiste qui efface toute trace de trivialité, et donne un air d'élégance à la pauvreté même.

En examinant l'ouvrage avec attention, il serait facile de reconnaître ce que chacun d'eux y a fait. Ainsi, par exemple, il y a un passage où l'auteur compare un verre à demi plein de vin, abandonné au cours d'un ruisseau, à un navire portant une précieuse cargaison, et la feuille posée sur la surface du liquide vermeil, à une voile destinée à faire voguer ce bachique vaisseau; on y trouve jointe une note où le traducteur dit que, dans l'original, la figure est poussée si loin, que cette feuille est représentée comme ayant une vertu médicinale capable d'empêcher les fumées du vin d'enivrer le buveur. Un homme aussi versé dans la connaissance des langues anciennes que l'était Halhed, n'aurait pas commis l'erreur de supposer que του μηδικου φυτου φυλλον signifie une feuille de plante médicinale; et cette circonstance, jointe à la facture supérieure des vers, suffit pour faire attribuer l'épître et les notes à Shéridan, mauvais érudit et bon poète.

Dans la douzième épître, on reconnaît la main de son ami. La plus grande partie, qui est originale, montre, par sa vigueur, quelle différence il y

Digitized by Google

a entre les torrens impétueux qui jaillissent du cerveau d'un auteur, et l'insipide transfusion des pensées d'un autre. De la stance dixième jusqu'à la fin, tout a été ajouté par le traducteur, et tout est énergique, bien que rempli d'un hardi libertinage, aussi différent que possible de la lubricité efféminée du pauvre sophiste, sur lequel, dans une note grave, mais perfide, on fait peser la responsabilité du tout. Il y a dans le livre un morceau de beaucoup supérieur pour l'intérêt à tout le reste : c'est la dernière épître, celle d'un amant qui renonce à sa maîtresse en faveur de son ami. Halhed s'y est efforcé de tirer du fatras insignifiant de l'original une allusion directe à sa propre histoire; et, oubliant Aristenète et ses ennuyeux personnages, il ne s'occupe que de Shéridan, de miss Linley et de lui-même. En voici un extrait :

« C'est à toi, mon ami, si un malheureux peut » encore t'appeler de ce doux nom; c'est à toi que » je m'adresse. Prête-moi l'oreille pour la dernière » fois : tu le dois, car je te cède l'objet que je ne » puis cesser d'aimer. Que le bonheur dont je n'au- » rai pu jouir devienne ton partage; que l'aimable » nymphe soit à toi. Je renonce à mon amour; » mais que l'amitié me paie le prix de ce pénible » sacrifice. Cependant, que ma pensée ne tour- » mente point ton âme : oublie-moi, si ma douleur » trouble ton repos. Pour moi, je prierai le Ciel » que tu n'éprouves jamais les angoisses de l'amour » déçu, que jamais tu ne ressentes les tourmens

Digitized by Google

» auxquels je suis en proie..... Et toi, fille char-
» mante, mais fatale pour moi; car tu m'as charmé
» et tu causes ma perte : voici ma dernière prière:
» celle-ci du moins je ne te supplierai pas en vain de
» l'écouter : oublie l'amant, et *lui*, qu'il oublie l'ami!
» c'est tout ce que je puis te demander; car jamais
» la pitié n'émut ce cœur qui méprisa l'hommage
» de mon timide amour.... Adieu, mon ami! Ne
» blâme pas la tristesse dont ces lignes portent
» l'empreinte : si la douleur conduit ma plume,
» mon cœur ne te blâme pas. Oublie-moi, je t'en
» conjure; ne cherche pas à connaître le sort d'un
» infortuné dont l'existence est vouée à la douleur,
» jusqu'à ce que la froide terre, propice à ses
» vœux, ouvre son sein pour l'y recevoir, et que la
» mort vienne le convaincre qu'elle peut avoir des
» charmes. »

Le cœur de Halhed n'était pas le seul qui soupirât vainement pour la jeune vierge de Bath. Il paraît qu'elle avait étendu ses innocentes conquêtes à un point presque sans exemple dans les annales de la beauté. Les charmes de sa personne, son talent exquis pour la musique, et l'éclat que sa profession répandait sur l'une et sur l'autre, attirèrent naturellement autour d'elle une foule d'adorateurs entre lesquels l'identité de vues alluma bientôt une violente rivalité, jusqu'à ce que, tous les hommes aspirant à lui plaire ou à fixer son attention, elle finit par devenir un objet de vanité autant que d'amour. Son extrême jeunesse, car

Digitized by Google

elle n'avait guère plus de seize ans lorsque Shéridan la vit pour la première fois, avait dû dissiper, chez les gens même les plus dédaigneux et les plus délicats sur l'article des mœurs, la répugnance que leur eût justement inspirée sa profession, si elle fût demeurée plus long-temps sous sa flétrissante influence, ou si elle eût perdu, par l'habitude de se présenter devant le public, ce beau vernis de pudeur féminine, dont tous les talens et toutes les perfections de son sexe ne sauraient compenser l'absence.

Miss Linley, quoique si jeune encore, avait été sur le point de se marier avec M. Long, vieux gentilhomme possédant des biens considérables dans le comté de Wilts, et qui lui prouva la sincérité de son attachement d'une manière telle que peu de jeunes amans eussent été assez romanesques pour l'imiter. Cette jeune personne lui ayant déclaré en confidence qu'elle ne pourrait jamais être heureuse comme sa femme, il prit généreusement sur lui tout le blâme de la rupture d'une alliance près de se conclure, et même indemnisa le père, qui était sur le point de porter l'affaire devant les tribunaux, en plaçant sur la tête et au profit de sa fille une somme de 3000 livres sterling. Shéridan, qui dut à cette noble conduite non-seulement la possession de la femme qu'il adorait, mais encore les moyens de subvenir à tous ses besoins pendant les premières années de leur mariage, parla toujours de M. Long, qui vécut jusqu'à un âge très-avancé, avec toute l'affection et le respect que mé-

Digitized by Google

ritait d'inspirer un homme si plein de grandeur d'âme et de désintéressement.

Ce fut vers le milieu de l'année 1770 que la famille de Shéridan vint habiter dans King's Mead Street, à Bath, et qu'il s'établit entr'elle et la famille de M. Linley une liaison qui ne tarda pas à devenir intime. On ne devait pas s'attendre à voir une pareille réunion de jeunes poètes et musiciens (1), sans que l'amour se mît bientôt de la partie. En conséquence les deux frères devinrent éperdûment amoureux de miss Linley. Le cœur de cette jeune personne n'était néanmoins pas tout-à-fait assez libre pour qu'elle cédât subitement à la passion qui devait décider du sort de toute sa vie. Une de ces préférences passagères que, dans notre première jeunesse, nous prenons pour de l'amour, s'était emparée de son imagination. Mais en amour comme en toute autre chose, un esprit de la trempe de celui de Shéridan devait le faire triompher de tous les obstacles et de toutes les difficultés. Il ne fut par conséquent pas long-temps à se rendre maître absolu du cœur de la jeune syrène, bien que, d'après le nombre et la richesse de ses adorateurs, les vues ambitieuses de son père et les tentations auxquelles elle se trouvait sans cesse exposée, elle dût être perpétuellement sur ses gardes. On suppose que Shéridan s'est servi lui-même de modèle pour le portrait d'un amant fan-

(1) Le docteur Burney, dans son Esquisse biographique de M. Linley, appelle sa famille un nid de rossignols.

Digitized by Google

tasque, bourru, mais en même temps langoureux et sentimental, qu'il a tracé d'une manière si frappante dans le personnage de Falkland (1).

Avec une âme dans cet état de fièvre, il doit paraître extraordinaire qu'il ait pu cacher si longtemps ses sentimens à ceux qui étaient le plus intéressés à les découvrir. Son frère Charles lui-même ignora pendant quelque temps qu'ils étaient rivaux, et s'abandonna en pleine sécurité à une passion à laquelle, avec autant d'occasions d'en voir l'objet, il n'était guère possible de résister. Cette passion dura encore bien des années après que le choix que miss Linley avait fait d'un autre eut éteint dans son cœur toute espérance, excepté celle de la voir heureuse. Halhed, qui, à cette époque, était en correspondance suivie avec Shéridan, et qui avait fait confidence à celui-ci de l'amour que lui avait inspiré cette aimable enchanteresse, fut long-temps dans la même ignorance à cet égard. Il n'eut pas le moindre soupçon que l'épidémie avait gagné son ami; celui-ci n'avait trouvé d'autre moyen d'éluder les tendres questions et les messages galans dont les lettres de Halhed étaient remplies, qu'en se référant à des réponses qui, par une étrange fatalité, s'étaient perdues en route, mais que, sans un manque absolu de charité, nous pouvons conclure qu'il n'avait jamais écrites.

Miss Linley allait fréquemment à Oxford pour se faire entendre dans les oratorios et les concerts;

(1) Personnage de la pièce de Shéridan intitulée *les Rivaux*.

Digitized by Google

et l'on peut facilement imaginer que la vieille allégorie des Muses enchaînant Cupidon se trouva réalisée dans un sens inverse, et que le paisible asile de la science ne fut pas peu troublé par l'éclat de ces visitations angéliques. Les lettres de Halhed peignent en traits animés, non-seulement son propre enivrement, mais encore l'espèce de délire contagieux qui, semblable à celui qu'on vit régner à Abdera, et dont Lucien a fait le tableau, vint s'emparer de la jeunesse d'Oxford à la vue de cette rare beauté. En parlant de son chant, il cite des passages d'une lettre en latin qu'il avait écrite à un ami après l'avoir entendue chanter pour la première fois. Ces extraits offrent une preuve curieuse de l'empressement avec lequel Shéridan, malgré la fertilité de son esprit, profitait des pensées des autres. En effet, on y retrouve presque mot pour mot l'extravagante comparaison des effets de la musique avec l'un des procédés de l'embaumement chez les Egyptiens (celui d'extraire le cerveau par les oreilles), que Shéridan transporta plus tard dans le dialogue de la *Duègne : Mortuum quemdam antè Ægypti medici quàm pollincirent, cerebella de auribus unco quodam hamo solebant extrahere; sic de meis auribus non cerebrum, sed cor ipsum exhausit lusciniola*, etc. Il cite comme les rivaux les plus redoutés par les adorateurs de la belle cantatrice, Norris, le chanteur, dont on supposait que le talent avait fait impression sur elle; et M. Watts, homme du caractère le plus respec-

Digitized by Google

table et possesseur d'une très-grande fortune.

Pendant que tous les cœurs et toutes les bouches étaient ainsi remplis de miss Linley, il n'était pas étonnant que des bruits de mariage et d'enlèvement circulassent de temps en temps parmi ses craintifs adorateurs, ni qu'on lui fît l'injure ordinairement adressée à son sexe, de supposer que, dans ce grand concours où chacun s'efforçait de lui plaire, ce serait la richesse qui remporterait le prix. Pendant un moment même on crut dans tout Oxford qu'elle était partie pour l'Ecosse avec un jeune homme qui jouissait de 3000 livres sterling de rente. La frayeur que causa cette nouvelle, et que Shéridan partagea sans doute, est décrite dans une des lettres de Halhed comme ayant allongé tous les visages. En effet, non-seulement les nombreux poursuivans de miss Linley, mais même tous ceux que son talent ravissait, devaient naturellement être alarmés à la seule idée de la perdre.

> Te juga Taygeti, posito te Mœnala flebunt
> Venatu, mœstoque diu lugebere Cyntho.
> Delphica quinetiam fratris delubra tacebunt.
>
> CLAUDIEN, *De Rapt. Proserp.*, lib. II, v. 244 (1).

Pour l'honneur de son sexe, qui est en général plus désintéressé que le nôtre, il arriva que ce ne

(1) Voici comment M. Moore a rendu ces vers dans sa langue :

> Thee, thee, when hurried from our eyes away,
> Laconia's hills shall mourn for many a day,

Digitized by Google

furent ni le rang ni la richesse qui influèrent sur le choix que fit son cœur; et Halhed, qui, ainsi que les autres, avait estimé la force de ses rivaux par le montant de leurs rentes, découvrit à la fin que son modeste ami Shéridan (dont les progrès en amour comme en science paraissent avoir été également mystérieux et certains) était devenu le favori de celle aux pieds de qui tant d'autres avaient mis en vain leur fortune. De même que sainte Cécile, dont on lui donnait habituellement le nom par allusion à son talent, elle avait depuis long-temps accueilli secrètement dans son cœur un être dont, à ses yeux comme en réalité, les dons étaient plus précieux et plus brillans que tous ceux que les riches et les puissans de ce monde pouvaient lui offrir (1). Dans une lettre écrite par Halhed, lorsqu'il eut résolu de passer dans l'Inde (2), il fait allusion à

> The Arcadian hunter shall forget his chace,
> And turn aside, to think upon that face;
> While many an hour Apollo's songless shrine
> Shall wait in silence for a voice like thine!

Les personnes versées dans les deux langues latines et anglaises jugeront du mérite de cette imitation. Pour une bonne version française, on peut voir la traduction fort estimée des OEuvres de Claudien, par M. Delatour. (*Note du Traducteur.*)

(1) On lit ce qui suit dans la Vie de sainte Cécile:

« Le jeune homme qu'on trouva dans sa chambre tenait en » main deux couronnes, l'une de lis et l'autre de roses, qu'il » avait apportées du Paradis. »

(2) Cette lettre est évidemment une réponse à celle qu'il venait de recevoir de Shéridan, et dans laquelle miss Linley avait

Digitized by Google

cette découverte avec tant de délicatesse, et dépeint l'état de son cœur d'une manière si touchante, que, en cessant de parler de lui et de sa correspondance, nous croyons devoir exprimer de nouveau le vif regret que nous éprouvons de ne pouvoir mettre ses lettres dans leur entier sous les yeux du lecteur : non-seulement comme rappelant les premiers essais du génie de Shéridan avant de prendre son brillant essor, mais encore comme un tableau d'après nature des sentimens divers de la jeunesse, de ses désirs et de ses craintes, de ses espérances si vives et de ses peines souvent imaginaires, elles n'auraient pas manqué d'inspirer le plus vif intérêt.

Nous devons aux événemens de cette époque de la vie de Shéridan la plupart de ces charmantes pièces de vers sur des sujets amoureux, qui sont si connues et si souvent citées. Celle qui commence ainsi :

> Vois cette grotte, où sur le roc aride
> La verte mousse a fait un lit si doux,

fut adressée à miss Linley, après l'avoir offensée par un de ces sermons sur le décorum, dont les amans jaloux fatiguent si souvent leurs maîtresses. La grotte immortalisée par leur querelle est, à ce qu'on suppose, celle de Spring Gardens, lieu où

écrit quelques mots, où elle lui exprimait ses vœux pour sa santé et son bonheur dans ce lointain voyage. M Halhed partit en effet pour l'Inde vers la fin de cette année.

Digitized by Google

tout le beau monde de Bath se réunissait à cette époque.

J'ai fait remarquer ailleurs que le *concetti*, qu'on trouve dans une des stances de ce morceau (1), ressemble à une pensée d'Angerianus :

Aut quum per niveam cervicem influxerit humor,
Dicite non roris sed pluvia hæc lacrymæ.

Je regarde comme très-douteux que Shéridan ait jamais lu Angerianus. Dans tous les cas, la coïncidence est curieuse.

On suppose que la chanson :

Sèche tes pleurs, ma douce amie,

fut composée à une époque postérieure. Toutefois ce dut être avant son mariage, car depuis, il ne composa plus guère de vers amoureux. Il eut cette ressemblance avec le rossignol, « qui développe le » charme de sa voix tant qu'il veut plaire à sa com- » pagne; sont-ils unis, il se tait, il n'a plus besoin » de lui plaire (2). »

Le second couplet ressemble beaucoup à un des

(1) Cette stance est la suivante :

And thou, stony grot, in thy arch may'st preserve
Two lingering drops of the night-fallen dew,
Let them fall on her bosom of snow, and they'll serve
As tears of my sorrow entrusted to you.

(2) M. Moore a emprunté cette citation à l'éditeur français de Bonefonius, qui lui applique cette comparaison.

Digitized by Google

madrigaux de Montreuil, poète français, à qui sir J. Moore doit le trait de ces vers qui sont dans la mémoire de tout le monde :

Si dans ce cœur si bon, si pur,
Etc., etc.

Au reste, Shéridan ne savait pas le français, et négligea toutes les occasions de l'apprendre, jusqu'à ce que, par une conséquence très-naturelle, son ignorance de cette langue se changea en aversion pour elle. D'un autre côté, nous avons la source immédiate où il puisa la pensée de ce couplet; elle se trouve dans un des Essais de Hume, qui, étant versé dans les littératures étrangères, l'avait probablement trouvée lui-même dans Montreuil. Voici le passage de Hume que Shéridan n'a presque fait que versifier : « Pourquoi me demander si souvent combien durera mon amour? Hélas! ma Délia, comment répondre à cette question? Sais-je combien de temps ma vie doit durer encore (1)? »

Les jolis vers :

Avez-vous admiré les roses de son teint,
Le brillant de ses yeux, où le ciel pur se peint?

n'ont pas été adressés à miss Linley, comme on l'a

(1) Le rapprochement suivant nous paraît curieux. Shéridan a dit :

Ask'st thou how long my love will stay
When all that's new is past? —

Digitized by Google

cru généralement, mais à lady Margaret Fordyce. Ils font partie d'un poème publié en 1771, et dans lequel Shéridan fait le portrait des beautés les plus renommées de Bath. Le titre est : *Protestation de Clio*, ou *le Tableau verni*. Ce poème fut composé en réponse à quelques vers de M. Miles Peter Andrews, intitulés *le Tableau de Bath*. L'auteur avait dit, en parlant de lady Margaret :

Voyez aussi quel aimable sourire
Vient entr'ouvrir la bouche de Thémire.

On trouve dans le poème de Shéridan un de ces

How long, ah Delia, can I say,
How long my life will last?

On trouve dans sir J. Moore :

The grief, that on my quiet preys,
That rends my heart and checks my tongue,
I fear will last me all my days,
And feel it will not last me long.

Voici les vers de Montreuil :

C'est un mal que j'aurai tout le temps de ma vie ;
Mais je ne l'aurai pas long-temps.

Ce n'est pas tout; il existe une chanson italienne où Montreuil, qui était habitué à ce genre de larcins, aura probablement dérobé l'idée en question.

Il y a dans l'italien :

In vani, o Filli, tu chiedi
Se lungamente durerà l'ardore,
. . . . . .
. . . . . .
Chi lo potrebbe dire?
Incerta, o Filli, è l'ora del morire.

Digitized by Google

vers devenus populaires, et que tant de gens citent sans savoir d'où ils viennent; espèce d'aphorismes dont l'origine est inconnue, et desquels on peut dire ce que la loi dit des enfans illégitimes, *Pater est populus :*

Votre main va courant, vous écrivez sans gêne;
Bien! mais de qui nous lit on double ainsi la peine (1).

A l'ouverture des nouvelles salles d'assemblées (*New Assembly Rooms*), à Bath, en 1771, on y donna une grande redoute. Shéridan traça une description plaisante de cette fête dans un petit poème intitulé: *Lettre de Timothy Screw à son frère Henry, garçon de salle, à Almack's* (2). Cette pièce de vers parut d'abord dans le journal de Bath (*Bath Chronicle*), et fut tellement recherchée, que l'éditeur se décida à la publier séparément. Comme de raison, le temps a enlevé aux allusions qu'elle renferme tout le piquant qu'elles pouvaient avoir alors.

(1) Notre traduction, toute faible qu'elle est d'ailleurs, pèche encore, en ce que, dans Shéridan, la sentence est contenue tout entière dans le dernier vers:

You write with ease, to show your breading,
But easy writing's curst hard reading.

(2) Endroit où se donnent les bals publics de la haute société de Londres.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Duels avec M. Mathews. — Mariage avec miss Linley.

Vers la fin de l'année 1771, le père de Shéridan fit un voyage à Dublin pour jouer sur le théâtre de cette ville, laissant ses enfans à Bath, sans autres guides pour diriger leur jeunesse qu'un esprit vif et un bon cœur. Charles Shéridan, alors âgé de vingt-un ans, était le plus âgé et le plus grave de la famille. Sentant accroître chaque jour sa passion pour miss Linley, et convaincu de l'imprudence de s'y abandonner davantage, il prit sagement le parti de fuir du champ de bataille pour éviter d'être vaincu. Ayant adressé ses adieux à l'objet de sa tendresse, dans une lettre qu'il chargea sa jeune sœur de lui remettre, il se retira dans une ferme à sept ou huit milles de Bath, ne soupçonnant guère qu'il laissait son frère en pleine possession du cœur dont à regret il levait le siége. Ce secret, qu'il n'ignorait pas seul, n'eût peut-être pas été découvert de quelque temps, si un autre amant, d'une espèce moins loyale, n'eût, par l'alarmante importunité de ses poursuites, rendu une explication nécessaire pour tout le monde.

Digitized by Google

Le capitaine Mathews, homme marié; et intimement lié avec la famille de miss Linley, abusant de l'innocente familiarité que la jeunesse de cette aimable personne et la manière dont il était reçu par ses parens avaient établie entre eux, s'était non-seulement fait remarquer en public par des manières peu réservées avec elle, mais même l'avait persécutée en particulier, en lui adressant ces hommages impurs qu'une femme timide souffre quelquefois sans les approuver, plutôt que de s'exposer à la part de honte qu'une esclandre peut faire rejaillir sur elle. A la menace de se tuer, qu'on emploie souvent avec succès en pareil cas, on prétend qu'il avait ajouté celle plus déloyale encore de perdre de réputation cette jeune personne, s'il ne pouvait triompher de sa vertu. Effrayée de l'audace et de la persévérance de cet homme dangereux, et redoutant les effets de la colère de son père, si un pareil abus de sa confiance et une telle violation des lois de l'hospitalité venaient à sa connaissance, elle se décida à faire part de sa cruelle position à Richard Shéridan. Celui-ci ayant tenu conseil avec sa sœur, à laquelle il fit alors pour la première fois confidence de ses sentimens pour miss Linley, ne perdit pas de temps, et fut trouver Mathews pour lui reprocher la déloyauté de sa conduite, et le convaincre de l'inutilité de ses criminelles tentatives. On pense bien qu'une pareille remontrance ne fut pas endurée patiemment par un homme habitué aux intrigues galantes, ainsi qu'aux suites

Digitized by Google

qu'elles peuvent avoir, et qui comptait encore pouvoir atteindre son but, ou du moins souiller le fruit qu'il n'aurait pu cueillir.

Pour échapper aux persécutions du capitaine, et par suite d'un dégoût toujours croissant pour sa profession, causé par la répugnance qu'elle éprouvait de plus en plus à se produire aux regards d'un grand nombre d'hommes depuis qu'elle était devenue sensible à l'amour d'un seul, miss Linley adopta, au commencement de 1772, la résolution romanesque de s'enfuir secrètement en France pour s'y réfugier dans un couvent. Elle comptait en même temps indemniser son père, aux volontés de qui elle était obligée de se soumettre jusqu'à vingt-un ans, en lui abandonnant une portion de la somme dont M. Long avait disposé en sa faveur. Shéridan, qui très-probablement avait été le principal instigateur de sa fuite, ne manqua pas de s'offrir à l'accompagner. Il paraît qu'il était parvenu à persuader à sa sœur que, dans cette affaire, il n'avait en vue que de servir miss Linley comme ami, et non de tirer avantage comme amant de la position où il allait se trouver vis-à-vis de cette jeune personne; car non-seulement miss Shéridan lui donna de l'argent, pris sur les fonds destinés aux dépenses de la maison, mais encore lui remit des lettres de recommandation pour une famille qu'elle avait connue à Saint-Quentin. Le jour fixé pour leur départ, pendant que M. Linley, son fils aîné et miss Maria Linley étaient à un concert où la jeune Cécilia s'était excusée

Digitized by Google

d'aller sous prétexte d'une indisposition, Shéridan la conduisit, en chaise à porteurs, de la maison de son père jusqu'à une chaise de poste qui les attendait sur la route de Londres, et dans laquelle se trouvait une femme qu'il avait louée pour servir de Minerve protectrice, ou, comme on dit vulgairement, de chaperon à la jeune personne.

Il est bon de se souvenir que Shéridan n'avait alors guère plus de vingt ans, et que sa compagne venait d'entrer dans sa dix-huitième année. A leur arrivée à Londres, Shéridan, avec une effronterie digne d'un personnage de comédie, présenta sa maîtresse à un ancien ami de sa famille, M. Ewart, marchand d'eau-de-vie en gros dans la Cité, comme une riche héritière qui avait consenti à s'enfuir avec lui sur le continent. Le vieux marchand, dupe de cet artifice, le loua beaucoup de la sagesse qu'il avait montrée en renonçant à sa folle passion pour miss Linley, et non-seulement procura aux fugitifs un passage à bord d'un bâtiment qu'il avait tout prêt à mettre à la voile de Londres pour Dunkerque, mais encore leur donna des lettres de recommandation pour ses correspondans, qui, avec le même zèle, facilitèrent leur voyage de Dunkerque à Lille.

A peine se furent-ils mis en route que, comme il était naturel de s'y attendre, le protecteur chevaleresque et désintéressé fit place à l'amant égoïste. Shéridan représenta à sa compagne, en employant des argumens qui semblaient aussi bien faits pour

Digitized by Google

persuader la raison que pour toucher le cœur, qu'après la démarche qu'ils avaient faite, elle ne pouvait plus reparaître en Angleterre que comme sa femme. Il déclara donc qu'il était déterminé à ne pas la déposer dans un couvent qu'elle n'eût consenti à confirmer, par la cérémonie du mariage, le droit de la protéger qu'il s'était attribué sans pouvoir en justifier au besoin. Il ne lui fallut probablement pas déployer beaucoup d'éloquence pour convaincre sa belle et tendre compagne de la justesse de ce raisonnement. En conséquence, à un petit village peu éloigné de Calais, ils furent mariés, à la fin de mars 1772, par un prêtre bien connu pour rendre en pareil cas ce service aux amans qui venaient le réclamer.

De là, ils se rendirent directement à Lille, où miss Linley, que nous devons encore appeler par ce nom, renonçant à l'intention qu'elle avait eue dans le principe de se rendre à Saint-Quentin, se procura une chambre dans un couvent, où elle résolut de demeurer jusqu'à ce que Shéridan eût les moyens de monter leur maison et de la faire reconnaître pour sa femme.

Peu de jours après son entrée au couvent, miss Linley tomba malade par suite de la fatigue qu'elle avait essuyée, et de l'agitation à laquelle son âme avait été en proie pendant tout le voyage. Un médecin anglais, le docteur Dolman, d'Yorck, qui résidait alors à Lille, vint la voir; et afin qu'elle fût plus à même de recevoir ses soins, il l'invita

Digitized by Google

ainsi que sa femme à venir habiter leur maison, où la trouva M. Linley, qui s'était mis à sa poursuite. Après quelques mots d'explication de la part de Shéridan, qui eurent pour effet de réconcilier le père avec sa fille, M. Linley insista pour qu'elle revînt sur-le-champ avec lui en Angleterre, afin de remplir quelques engagemens qu'il avait contractés en son nom. Sur la promesse qu'il lui fit qu'aussitôt que ces engagemens seraient remplis elle serait libre de retourner à Lille, elle consentit à suivre son père, et ils partirent tous trois ensemble pour Londres, dans les dispositions les plus amicales.

A la première nouvelle de la fuite de miss Linley, le propriétaire de la maison où logeait la famille de Shéridan, touché de la situation de ses sœurs, qui se trouvaient privées de toute protection paternelle ou fraternelle, partit pour aller informer Charles de l'événement qui venait d'arriver. Le pauvre jeune homme, qui avait ignoré jusqu'alors l'attachement qu'avait conçu son frère pour miss Linley, éprouva tout ce que peut éprouver un homme qui n'avait que trop de raisons de se croire trahi. Il se rendit en toute hâte à Bath, où il trouva un amant encore plus furieux que lui, M. Mathews, qui s'informait à sa manière de toutes les particularités de l'affaire, et qui, dans sa rage, avouait presque le coupable dessein qui avait été frustré par la démarche soudaine des deux fugitifs. Dans le cours de leur conversation, Charles, que

Digitized by Google

la colère avait mis hors de lui-même, laissa échapper quelques expressions peu ménagées contre son frère; expressions que l'autre, qui, à ce qu'il semble, était éminemment propre à jouer le rôle de certain personnage indispensable dans tous les mélodrames, recueillit et conserva dans sa mémoire, pour s'en servir plus tard, ainsi qu'on le verra. Pendant les trois ou quatre semaines que le jeune couple fut absent, M. Mathews ne cessa de fatiguer la famille Shéridan de ses visites, adressant des questions, rapportant des bruits, et faisant une foule d'autres démarches importunes. A la fin, poussé par l'ardeur de la vengeance, il fit insérer le paragraphe suivant dans le journal intitulé : *The Bath Chronicle.*

« Mercredi, 8 avril 1772.

» M. Richard S***, ayant cherché, dans une lettre laissée exprès, à justifier sa scandaleuse fuite de cette ville par des insinuations outrageantes pour ma réputation et celle d'une jeune dame, innocente, quant à ce qui me concerne et à ce que je sais; et depuis cette époque n'ayant tenu aucun compte de mes lettres, ni même informé sa famille du lieu où il s'est caché, je ne puis plus penser qu'il mérite d'être traité en homme d'honneur, et en conséquence je ne m'occuperai plus autrement de lui que pour l'afficher publiquement, ainsi que je le fais ici, comme un menteur et un perfide coquin. Étant en outre convaincu qu'il y a eu beau-

Digitized by Google

coup de méchantes gens qui ont pris plaisir à répandre cette infâme calomnie, si quelques-uns de ceux que ne protégent ni l'âge, ni les infirmités, ni leur profession, veulent avouer la part qu'ils y ont eue, et affirmer ce qu'ils ont dit de moi, ils peuvent compter qu'ils recevront le châtiment dû à leur bassesse, de la manière la plus éclatante. Le public, je n'en doute point, sera assez équitable pour ne faire à l'avenir aucun cas de ce qu'on pourra débiter sur mon compte; personne ne pouvant se défendre contre des accusations clandestines, et dont les auteurs n'osent se montrer.

» THOMAS MATHEWS. »

M. Shéridan s'étant plaint de cette démarche insultante, M. Mathews ne craignit pas d'affirmer que Charles en avait été préalablement informé; accusation que ce dernier repoussa avec indignation; et le départ subit de Mathews pour Londres l'empêcha seul de lui demander raison de ce mensonge.

A cette époque, les fugitifs revinrent du continent. Il arriva peu de temps après des événemens que je dois rapporter; mais comme le détail de tout ce qui se passa alors a été trouvé dans les papiers de Shéridan, écrit de sa main la veille de son second duel avec M. Mathews, je croirais faire une espèce d'outrage à sa mémoire si je me servais d'autres renseignemens que ceux contenus dans

Digitized by Google

ce papier, et que je mets textuellement sous les yeux du lecteur.

« On a toujours regardé comme inconvenant d'en appeler au jugement du public, quand il s'agit d'affaires d'une nature tout-à-fait privée. Cependant il arrive souvent qu'un incident de cette nature peut, en l'expliquant, produire un avantage général. Cette considération, et l'exemple d'un appel au public dans la même affaire, me serviront d'excuse pour ce qu'on va lire :

» M. T. Mathews se crut essentiellement blessé par la conduite de M. R. Shéridan, lorsque celui-ci seconda les vertueux efforts d'une jeune dame pour échapper aux piéges du vice et de l'hypocrisie. Il écrivit plusieurs lettres très-insultantes à M. S., qui se trouvait alors en France. Il s'efforça avec un art insidieux de calomnier sa réputation, il l'afficha publiquement comme un menteur et un perfide coquin. M. S. lui répondit de France, à la hâte et encore plein de surprise, qu'il ne prendrait pas de sommeil en Angleterre, qu'il ne l'eût récompensé comme il le méritait.

» M. S. arriva à Londres à neuf heures du soir. A dix, il est informé par M. S. Ewart, que M. M. est en ville. M. S. ne s'était pas couché à Cantorbery, pour tenir sa puérile promesse envers M. M. Il résolut d'aller le voir le soir même; et, dans le cas où il ne l'aurait pas trouvé, il avait fait promettre à M. Ewart de l'accompagner à Bath, s'étant engagé vis-à-vis M. Linley à ce que rien ne se

Digitized by Google

passât entre lui et M. M. avant son arrivée dans cette ville. M. S. se rendit vers minuit chez M. Cochlin, où logeait M. M. La clef de la porte de M. Cochlin se trouva égarée, et l'on ne put ouvrir à M. S. Enfin à deux heures on le laissa entrer. M. M. était descendu à la porte long-temps auparavant, avait dit à M. S. qu'on allait lui ouvrir, et était remonté se mettre au lit. Quand M. S. entra dans sa chambre, M. M. s'habilla, se plaignit du froid, chercha à se réchauffer, appela M. S. son cher ami, et le força de s'asseoir.

» M. S. avait été informé que M. M. avait juré sa mort, que M. M. avait montré dans diverses sociétés des lettres de change sur la France, où il comptait se réfugier après avoir accompli l'œuvre de sa vengeance. M. M. avait dit à M. Ewart de conseiller à son ami de ne pas se rencontrer sur son chemin sans épée, parce qu'il ne pouvait répondre de ce qui arriverait alors.

» M. M. avait laissé deux lettres pour M. S., où il déclarait qu'on pouvait le trouver à toute heure, et priait M. S. de ne pas se priver de sommeil, ni de faire tant de cérémonies. M. S. se rendit donc chez M. M. à l'heure ci-dessus mentionnée, et fut admis avec les difficultés qu'on vient de voir. M. S. déclare que, quand M. M. s'aperçut qu'il venait pour répondre à son cartel, il se conduisit de la manière la plus lâche dont jamais homme se soit conduit à sa connaissance. M. M. retint M. S. jusqu'à sept heures du matin, et lui dit qu'il n'avait

Digitized by Google

jamais eu l'intention de lui chercher querelle. Il s'efforça de convaincre M. S. que son ressentiment devait tomber uniquement sur son frère et une autre personne à Bath. M. S. partit alors pour Bath. »

A son arrivée à Bath, où il s'était rendu, accompagné de M. Linley et de sa fille, Shéridan se hâta d'avoir l'explication nécessaire pour s'assurer de la fausseté de l'accusation portée contre son frère Charles; celui-ci, tout en niant avec une vive indignation la conduite blâmable que lui avait imputée Mathews, exprima son opinion sur la démarche de Shéridan et de miss Linley avec tant de chaleur, qu'il fut entendu par quelques personnes de la maison. Aussitôt que les dames se furent retirées dans leurs chambres, les deux frères, sans faire part à personne de leur intention, partirent en poste pour Londres.

Le lendemain matin, quand on s'aperçut de l'absence des deux jeunes gens, leurs sœurs conçurent des alarmes, qui redoublèrent en apprenant qu'il y avait eu entre eux un échange de paroles très-vives; on craignit alors qu'il n'en fût résulté un duel entre les deux frères. Bien qu'elles ne pussent s'abandonner à une si terrible conjecture, mais éprouvant toutes les appréhensions que cette conduite mystérieuse était faite pour leur causer, les jeunes dames eurent sur-le-champ recours à miss Linley, la belle Hélène de cette querelle, comme étant la personne qui devait, selon toute vraisemblance, être la mieux informée des desseins

Digitized by Google

de leur frère Richard, et la plus capable de les tirer de l'inquiétude où elles étaient plongées. Miss Linley n'en savait pas plus qu'elles. Dans cette cruelle ignorance, elles se livrèrent à une douleur qui produisit une scène de larmes et d'évanouissemens, dont le docteur Priestley se trouva par hasard un des témoins. Cet homme, que les sciences et la littérature ont rendu doublement célèbre, logeait alors dans la maison de M. Linley.

Aussitôt que les deux frères furent arrivés à Londres, Richard Shéridan envoya un cartel à M. Mathews. Son second, dans cette occasion, fut M. Ewart. Les détails du duel se trouvent consignés dans la lettre suivante que Shéridan adressa au capitaine Knight, second de Mathews, peu de temps après le nouveau duel qui eut lieu à Bath :

« MONSIEUR,

» La veille de ma dernière entrevue avec M. Mathews, M. Barnett (1) me montra un papier écrit par M. Mathews, et contenant une relation de nos premières entrevues à Londres. Comme j'avais auparavant entendu beaucoup parler de la relation de M. Mathews, sans songer à la démentir, j'aurais certainement agi de même dans ce cas, si le papier en question n'eût reçu, en quelque sorte, un caractère authentique par la signature de M. Knight. Lorsque j'affirme que ce papier

(1) Le témoin de Mathews dans le second duel.

Digitized by Google

contient beaucoup de choses inexactes, équivoques et fausses, il peut paraître étrange que je m'adresse ainsi à vous pour avoir des renseignemens sur ce sujet; mais comme le papier en question contredit pareillement ce qu'on m'a dit être les opinions et les assertions de M. Knight sur cette affaire, je pense que, pour son honneur comme pour ma propre justification, je dois lui demander et apprendre de lui-même s'il a réellement signé la relation de M. Mathews, et s'il veut soutenir la vérité de ce qu'elle contient. Permettez-moi toutefois, avant de rappeler ce que j'ai affirmé être la vérité sur notre rencontre à Londres, et que je suis prêt à affirmer sur mon honneur ou sous serment, de déclarer que ce que je puis dire de mieux sur la relation de M. Mathews, est qu'elle est presque directement opposée à la mienne.

» M. Ewart m'accompagna à Hyde-Park, vers six heures du soir. Nous vous y rencontrâmes, vous et M. Mathews, et nous nous avançâmes tous ensemble vers le rond-point. M. Mathews refusant de me faire d'autre réparation que celle qu'il m'avait déjà faite, je fis observer que nous étions arrivés sur le terrain. M. Mathews ne trouva pas l'endroit convenable, et en appela à vous-même. Nous gagnâmes les derrières d'un édifice de l'autre côté du rond-point, où le sol était parfaitement uni. J'appelai M. Mathews, et je tirai mon épée (il avait refusé de se battre au pistolet). M. Ewart aperçut une sentinelle de l'autre côté du bâtiment. Nous

Digitized by Google

allâmes dans un autre endroit du parc. Je m'arrêtai de nouveau à une place qui me semblait convenable. M. Mathews prétendit que nous pouvions être vus par des personnes qui se trouvaient à une grande distance de nous, et proposa de nous retirer vers les Colonnes d'Hercule, jusqu'à ce que le parc fût à peu près évacué : c'est ce que nous fîmes. Peu de temps après nous revînmes. Je tirai de nouveau mon épée. M. Mathews témoigna encore quelque crainte au sujet d'une personne qui paraissait nous épier. M. Ewart fit observer que la chance était égale, et protesta que personne ne l'arrêterait, s'il était nécessaire qu'il s'enfuît vers la porte où nous avions une chaise de poste à quatre chevaux qui était également à son service. M. Mathews déclara qu'il ne commencerait pas tant qu'il y aurait quelqu'un en vue, et proposa de remettre l'affaire au lendemain matin. Je me tournai vers vous, et je dis que c'était se moquer du monde; que je ne pouvais consentir à aucun délai, et que je m'engageais à faire éloigner la personne qui nous observait. J'allai vers elle; il se trouva que c'était un officier qui, après que je l'eus assuré que toute intervention serait importune, se retira poliment. Pendant ce temps, M. Mathews avait pris le chemin de la porte; nous vous appelâmes, M. Ewart et moi, et nous partîmes. Nous retournâmes aux Colonnes d'Hercule, et de là nous nous rendîmes d'un commun accord au café de Bedford; mais le maître de la maison ayant pris

Digitized by Google

l'alarme, vous nous conduisîtes au logement de M. Mathews, à la taverne du Château.

» M. Ewart prit en main des lumières, et presque aussitôt après être entré dans la chambre, nous croisâmes le fer. J'écartai si fort de la ligne celui de M. Mathews, que j'avançai, et je saisis son poignet ou la monture de son épée, en tenant la pointe de la mienne sur sa poitrine. Vous accourûtes pour m'arrêter le bras, en criant : *Ne le tuez pas.* Je fis un effort pour dégager mon bras, et dis à M. Mathews que son épée était en mon pouvoir. Il cria deux ou trois fois : *Je demande la vie.* Nous nous séparâmes, et vous dîtes aussitôt : *Il a demandé la vie, tout est fini.* M. Ewart ayant dit que vous n'auriez pas dû intervenir, puisque je n'avais pas cherché à frapper M. Mathews quand son épée était en mon pouvoir, vous répondîtes que vous aviez eu tort, mais que vous l'aviez fait sans réfléchir, et pour prévenir un malheur. M. Mathews donna à entendre alors que j'étais redevable à votre intervention de l'avantage que j'avais obtenu. Vous déclarâtes qu'avant cet instant les deux épées étaient au pouvoir de M. Shéridan. M. Mathews parut néanmoins persister à donner une autre tournure à la chose, et soutint qu'il n'avait jamais lâché son épée. Outré de cette conduite, je lui dis alors, avec trop d'emportement peut-être, qu'il fallait, ou qu'il me donnât son épée pour la briser, ou qu'il se remît en garde. Il s'y refusa; mais en me voyant insister, il me la donna de la main à la main, ou la jeta

Digitized by Google

soit sur la table, soit à terre (je ne saurais précisément affirmer laquelle de ces choses est exacte). Je la brisai, et jetai la poignée à l'autre bout de la chambre. Il se récria contre ce que je venais de faire. Je pris une épée de deuil des mains de M. Ewart, et, présentant la mienne à M. Mathews, je lui donnai ma parole d'honneur que ce qui s'était passé ne serait jamais révélé par moi, et qu'il pouvait se remettre en garde. Il répondit que *jamais il ne tirerait l'épée contre l'homme qui lui avait donné la vie;* mais s'étant encore une fois récrié contre l'indignité d'avoir brisé son épée (indignité qu'il s'était attirée), M. Ewart lui proposa de se servir de pistolets; il s'ensuivit quelque altercation entre eux. M. Mathews dit qu'il ne pourrait jamais montrer son visage nulle part, si l'on savait comment son épée avait été brisée; que pareille chose ne s'était jamais faite; que cela rompait toute espèce d'obligations, etc., etc. Vous parûtes penser que c'était mal, et nous proposâmes, vous et moi, de convenir qu'il n'en serait rien dit s'il ne présentait pas l'affaire sous un faux jour. La chose fut convenue. Je demandai ensuite à M. Mathews si, après s'être montré fâché de l'injustice et de l'outrage qu'il avait commis envers moi dans le paragraphe qu'il avait envoyé au journal de Bath, il ne lui semblait pas qu'il me devait une autre satisfaction, ajoutant que, comme il était maintenant en son pouvoir de le faire sans déshonneur, je supposais qu'il n'hésiterait pas à réparer son tort. Il

Digitized by Google

s'y refusa, à moins que ce ne fût conditionnellement. J'insistai, et je dis que je ne quitterais pas la chambre que ce point ne fût réglé. Après beaucoup de contestations, et de très-mauvaise grâce, il me donna le désaveu qui a été publié depuis. Nous nous séparâmes, et je retournai à Bath. A mon retour dans cette ville, je racontai l'affaire au colonel Gould, au capitaine Wade, à M. Creaser, et à d'autres, et je le fis d'une manière honorable pour M. Mathews. Je dis que le hasard m'avait donné l'avantage dans le combat, et que M. Mathews avait consenti à désavouer son premier article par celui que j'avais apporté; mais je ne dis pas un mot de l'épée. M. Mathews revint, et au bout de deux jours je m'aperçus que l'affaire avait été présentée sous un jour tout-à-fait différent, et qu'on avait lancé des insinuations semblables à celles qui se trouvent dans le papier au sujet duquel je vous écris. J'ai appris de source certaine que la propagation de ces relations controuvées avait M. Mathews pour premier auteur, et pareillement que M. Knight n'y avait jamais eu aucune part. J'ai donc pensé que je n'étais plus obligé envers M. Mathews à cacher aucune circonstance, et j'ai raconté l'affaire à plusieurs personnes exactement comme ci-dessus.

» Maintenant, monsieur, comme je n'ai rien écrit ici dont je ne me souvienne très-positivement, et comme le papier de M. Mathews contredit, soit directement, soit d'une manière ambiguë, presque

Digitized by Google

tout ce que je viens de rappeler, et que votre nom se trouve au bas du papier en question, je me crois en droit d'attendre une réponse de votre part aux questions suivantes :

» Y a-t-il quelque mensonge ou quelque erreur dans ce que j'ai avancé ci-dessus?

» Ai-je montré dans le parc la moindre disposition à entrer en pourparler avec M. Mathews? — Il insinue que je l'ai fait.

» M. Mathews ne m'a-t-il pas demandé la vie? — Il affirme que non.

» Ai-je brisé son épée sans l'en avertir? — Il affirme que je l'ai fait inopinément, lorsqu'il la posa sur la table.

» Ne lui ai-je pas offert la mienne? — Il a omis cette circonstance.

» M. Mathews me donna-t-il son désaveu par pure générosité, lorsque j'eus renoncé à l'exiger? — Il affirme cela.

» Je vais maintenant exposer les raisons que j'ai de douter que vous ayez certifié cette relation.

» 1° Parce que je la trouve pleine de mensonges et d'erreurs, et que M. Knight a la réputation d'un homme rempli d'honneur et de sincérité.

» 2° Parce que j'ai su que, pendant votre séjour à Bath, vous n'avez jamais rien dit de semblable;

» 3° Parce que l'on m'a dit que, dans le pays de Galles, M. Mathews n'avait jamais raconté son histoire en présence de M. Knight, et que ce dernier n'avait jamais rien insinué à mon désavantage.

Digitized by Google

» 4° Enfin, le papier que m'a montré M. Barnett contient (si ma mémoire ne me trompe pas) trois feuilles séparées. L'attestation de M. Knight est apposée à la dernière, qui ne renferme en grande partie qu'une copie des premiers articles que nous avions proposé d'insérer dans les journaux, et que M. Mathews, non-seulement était convenu, en présence de M. Knight, de déchirer, comme tout-à-fait nuls, mais même, dans une lettre au colonel Gould, par l'entremise duquel j'avais insisté sur ce point, a déclaré sur son honneur ne savoir ce qu'ils étaient devenus, et n'avoir l'intention d'en faire jamais aucun usage.

» Voilà, monsieur, les raisons qui me portent à m'adresser à vous plutôt que d'en appeler à M. Ewart, qui était mon second dans cette affaire, chose que je voudrais éviter. Quant aux assertions de M. Mathews, je ne m'en inquiéterai jamais. J'ai toujours eu soin d'éviter une altercation verbale avec lui, et il s'est désormais mis à l'abri de toute autre.

» Je suis votre très-humble serviteur.

» R. B. SHÉRIDAN. »

L'anxiété dans laquelle étaient plongées les sœurs de Shéridan et l'aimable fille qui avait uni son sort au sien, dura depuis le dimanche jusqu'au mardi. Le matin de ce jour les deux frères arrivèrent à Bath très-fatigués, ne s'étant pas couchés depuis leur départ. Ils montrèrent la rétractation

Digitized by Google

de Mathews, qui fut aussitôt envoyée au journal pour y être insérée; elle était ainsi conçue :

« Étant convaincu que les expressions dont j'ai pu me servir au détriment de M. Shéridan étaient l'effet de la colère et de faux rapports qui l'avaient excitée, je rétracte ce que j'ai dit à son désavantage, et lui demande pardon en particulier de ce que j'ai fait insérer dans le *Bath Chronicle*.

» THOMAS MATHEWS (1). »

Après une pareille affaire, M. Mathews sentit le besoin de s'éloigner; il se retira sur ses terres dans le pays de Galles; et, comme il pouvait s'y attendre, tout le monde lui tourna le dos. Une rétractation peut être, selon les circonstances, ou le plus noble effort de la grandeur d'âme, ou la dernière ressource de la poltronnerie, et il devint évident, par l'accueil que M. Mathews reçut partout, que ce n'était pas dans la première classe de rétractations qu'on plaçait la sienne. Dans cette crise fatale à sa réputation, un M. Barnett, qui était venu depuis peu de temps habiter dans le voisinage, voyant avec peine

(1) Cette rétractation fut insérée dans la feuille du 7 mai. Dans une autre colonne du même papier, on trouve le paragraphe suivant : « Nous sommes fondés à démentir le récit contenu dans le *London Evening-Post* d'hier soir, d'un duel entre M. M-t-ws et M. S-r-n, quant au temps où l'on fixe leur rencontre; M. S. était ici samedi, et tous deux s'y trouvent aujourd'hui. »

Digitized by Google

les mortifications auxquelles il était exposé, et peut-être pensant qu'elles étaient jusqu'à un certain point imméritées, lui fit sentir vivement la nécessité d'un second duel avec Shéridan pour effacer la tache du premier, et, avec cette espèce d'officieuseté irlandaise que Shéridan n'oublie pas dans le portrait de sir Lucius O'Trigger (1), s'offrit pour être le porteur du cartel. Le désespoir des personnes dans la position où se trouvait M. Mathews est, en général, beaucoup plus formidable que la valeur la plus renommée; et l'on peut facilement croire que ce fut avec un empressement peu ordinaire qu'il accepta la proposition de son nouvel allié, et se rendit avec lui à Bath, l'âme dévorée par la soif de la vengeance.

M. Shéridan le père, qui venait d'arriver d'Irlande, et qu'on n'avait pas sans quelque peine déterminé à pardonner à son fils la conduite qu'il avait tenue pendant son absence, se trouvait en ce moment à Londres. Il y était occupé à prendre des arrangemens pour le départ de son favori Charles, qui, sur la recommandation de ....., venait d'être nommé secrétaire d'ambassade en Suède. Miss Linley, épouse sans l'être, obligée de cacher à tout le monde un secret que son cœur aurait été fier d'avouer, se trouvait aussi absente de Bath, étant engagée pour le grand concert annuel d'Oxford. La lettre qui contenait le cartel fut

(1) Personnage de la pièce intitulée *les Rivaux*.

Digitized by Google

remise peu délicatement par M. Barnett entre les mains de miss Shéridan, sous le prétexte que c'était une invitation pour son frère; et le lendemain matin, avant le jour, on se trouva au rendez-vous à Kingsdown. M. Mathews avait pour second son voisin M. Barnett, et Shéridan un jeune homme du nom de Paumier, à peine plus âgé que lui, et très-peu propre à remplir des fonctions si importantes et si délicates.

La relation du duel, telle que je vais la présenter au lecteur, fut rédigée quelques mois après l'affaire par le second de M. Mathews, et déposée entre les mains du capitaine Wade, maître des cérémonies aux salles d'assemblées de Bath. Quoiqu'empreinte d'une couleur un peu partiale, et (d'après les remarques de M. Shéridan, dont il sera question tout-à-l'heure) inexacte sur quelques points particuliers, elle est en somme aussi exacte qu'on pouvait l'espérer, et d'ailleurs elle reçut l'approbation de l'officier qui avait servi de second à Shéridan.

Copie d'un papier remis par M. Barnett entre les mains du capitaine William Wade, maître des cérémonies à Bath.

« En quittant nos chaises de poste au haut de Kingsdown, j'entrai en conversation avec le capitaine Paumier, au sujet de quelques dispositions préalables que je croyais convenable de régler dans une affaire qui vraisemblablement devait avoir des

Digitized by Google

suites très-graves. Je parlai particulièrement de la manière dont on se servirait des pistolets, armes avec lesquelles M. Mathews avait plusieurs fois manifesté le désir de se battre avant d'en venir à un combat à l'épée, d'après la conviction que M. Shéridan se précipiterait sur lui, et qu'il s'ensuivrait probablement une lutte peu digne d'hommes de leur classe. M. Shéridan refusa d'accéder à ma proposition, en déclarant qu'il n'avait pas de pistolets. Le capitaine Paumier répondit qu'il en avait une paire (et je sais qu'ils étaient chargés). D'après mon avis, M. Mathews n'avait pas chargé les siens, parce que j'imaginais qu'il était d'usage de charger sur le terrain, ce que je fis observer au capitaine Paumier avant de partir, en le priant de vider ses pistolets. Il répondit que, comme ils étaient chargés d'avance, et que nous allions sur un grand chemin si matin, il ferait aussi bien de les laisser en cet état jusqu'à ce que nous fussions sur le terrain, promettant sur son honneur qu'alors il les viderait (ce que je suis persuadé qu'il eût fait s'il en avait eu le temps); mais M. Shéridan tira son épée, et d'un ton de bravade invita M. Mathews à en faire autant. Le terrain en cet endroit était très-inégal, et nous étions trop près des chaises de poste. M. Mathews dégaîna et se mit en garde. M. Shéridan avança sur lui le premier. M. Mathews, à son tour, avança vivement sur M. Shéridan; celui-ci rompit jusqu'à ce que très-soudainement il s'élança sur M. Mathews en

Digitized by Google

se découvrant beaucoup et cherchant à saisir l'épée de celui-ci. M. Mathews le reçut la pointe en avant, et, je crois, après avoir dégagé son épée du corps de M. Shéridan, lui donna un second coup, qui doit avoir porté sur une côte ou sur le sternum, l'épée ayant été brisée par la résistance d'un de ces os; cependant je ne saurais affirmer qu'elle ait été brisée de la sorte, ou en s'approchant corps à corps.

» M. Mathews, à ce que je pense, voyant son épée brisée, saisit le bras droit de M. Shéridan, et en même temps lui donna un croc en jambe : tous deux tombèrent; M. Mathews était dessus, tenant en main son épée rompue à six ou sept pouces de la garde. Je le vis faire avec cette arme une ou deux égratignures au cou de M. Shéridan, car il ne pouvait faire autre chose avec un tronçon aussi court. Il le frappa également au visage avec son poing ou avec le pommeau de son épée. Voyant cela, je m'écartai pour demander au capitaine Paumier si nous ne devions pas les relever; mais je ne puis dire s'il m'entendit ou non, à cause du bruit qui se faisait alors; toutefois il ne répondit pas. Je retournai vers les combattans, qui étaient à peu près dans la même situation. L'épée de M. Shéridan avait été courbée; il glissa la main le long de la lame, et, la saisissant à quelques pouces de la pointe, il parvint à faire à M. Mathews une légère blessure au flanc gauche. Dans ce moment je m'adressai de nouveau au capitaine en lui pro-

Digitized by Google

posant de les relever; mais celui-ci, sans me répondre, s'écria : « Oh! il est tué, il est tué! » Je me rapprochai d'eux aussi promptement que possible; je vis que M. Mathews avait ramassé à terre la pointe de son épée avec laquelle il venait de blesser M. Shéridan au ventre. L'épée de M. Shéridan était brisée alors, ce qu'il nous dit. Le capitaine Paumier lui cria : « Mon cher Shéridan, demandez la vie, et je serai votre ami pour toujours. » J'engageai également M. Shéridan à demander la vie; il répondit : « Non, pardieu, je ne le ferai pas. » Je dis alors au capitaine Paumier que ce n'était pas le moment de pointiller (ou d'autres paroles semblables), et je le priai de m'aider à les relever. M. Mathews y consentit très-volontiers le premier, me priant de voir si M. Shéridan était désarmé. Je l'invitai ensuite à me remettre son tronçon, ce qu'il fit, de même que M. Shéridan remit le morceau de son épée au capitaine Paumier. M. Shéridan et M. Mathews se relevèrent tous deux; le premier fut conduit, en le tenant sous les bras, jusqu'auprès de nos chaises, dans l'une desquelles on le plaça, et qui partit aussitôt pour Bath. M. Mathews, de son côté, s'éloigna le plus rapidement possible sur la route de Londres.

» Je déclare, sur la parole d'honneur d'un gentilhomme, que tout le contenu de cette relation est exactement vrai, et que M. Mathews montra autant de sang-froid, de résolution et d'intrépidité qu'un homme peut le faire.

Digitized by Google

» Je pense qu'on peut me regarder comme narrateur impartial des faits, en ce que le motif qui me porta à accompagner M. Mathews ne fut pas une amitié personnelle (n'ayant eu antérieurement aucune intimité avec lui, et le connaissant à peine), mais un grand désir d'éclaircir une affaire aussi ambiguë sans porter préjudice à aucune des deux parties (rôle qui convenait mieux à un étranger qu'à tout autre), d'autant plus que M. Mathews avait été blâmé précédemment pour avoir amené un parent avec lui dans une occasion semblable.

» Octobre 1772.

» WILLIAM BARNETT. »

Les observations que M. Shéridan jugea nécessaire de faire sur cette relation se sont trouvées en brouillon parmi ses papiers. Bien qu'elles ne contredisent rien de ce qui en forme le fond (excepté peut-être ce qui regarde les blessures qu'il reçut), comme elles offrent quelques touches curieuses de son caractère, et qu'il les jugea dignes d'être conservées dans son porte-feuille, je me suis décidé à les insérer ici.

« *A M. William Barnett.*

» MONSIEUR,

» Il m'a toujours semblé si inconvenant que des individus en appellent au public dans des affaires

Digitized by Google

d'une nature tout-à-fait privée, que je m'empresse d'avouer que, malgré la nécessité la plus évidente, je ne puis entrer dans une pareille discussion sans avoir la conscience de son inconvenance. Je ne suis pas sans quelque appréhension de n'être point fondé à vous représenter qu'en cela vous m'avez donné l'exemple, parce qu'il ne me paraît pas improbable que quelqu'un de malintentionné à votre égard vous ait poussé d'abord à tracer cette *relation exacte*, et l'ait ensuite mise sous les yeux du public sous prétexte de justifier votre ami. Cependant quelques-uns de mes amis étant d'avis que je ne dois pas laisser passer ce papier sans rien dire, je veux faire quelques observations sur son contenu, avec la modération qui convient à un homme vivement pénétré de l'inconvenance d'opposer ses seules assertions au témoignage apparent de trois personnes. Ceci, dis-je, serait une inconvenance, parce que je suis censé m'adresser à des gens qui ne connaissent pas les parties. J'ai reçu, il y a quelque temps, une copie de ce papier des mains du capitaine Wade, qui me dit qu'il lui avait été remis en dépôt pour n'être rendu public que par autorité de justice. Je vous écrivis à ce sujet, monsieur, pour obtenir de vous l'aveu que cette relation était votre ouvrage; mais n'ayant pas reçu de réponse à ma lettre, j'ai lieu de vous faire l'honneur de supposer que vous n'en êtes pas l'auteur. Cependant, la signature William Barnett s'y trouvant apposée, vous m'excuserez de la considérer comme

Digitized by Google

étant celle de l'auteur de la relation. D'un autre côté, M. Paumier, qui m'a servi de second, ayant approuvé comme vrai tout ce qu'elle contient d'important, je la regarderai comme étant également de lui; et certaines choses n'ayant pu être communiquées par personne, excepté M. Mathews, je me permettrai de supposer (sans prétendre lui ôter rien de son autorité) qu'elle a eu aussi M. Mathews pour auteur.

» Comme il m'est tout-à-fait indifférent que la relation que je vais commenter soit considérée ou non comme exactement vraie, et que je crois la chose de peu de conséquence pour tout autre, je ferai mes observations précisément de la même manière que pourrait les faire toute personne indifférente et seulement douée de sens commun, qui croirait que l'affaire vaut la peine d'être examinée avec quelque attention. Sous ce point de vue, la vérité des choses affirmées sous le nom de M. Barnett ne doit pas du tout m'occuper; mais s'il paraissait évident que cette *relation exacte* se contredit fréquemment, et se trouve aussi renfermer des assertions non-seulement contraires à toute espèce de probabilité, mais même démenties par des faits positifs, je dois répéter que je ferai honneur au jugement de M. Barnett, en supposant que cette relation n'est pas de lui, ou à son humanité, en prouvant qu'elle participe au trouble dans lequel ses amis allégueront qu'il se trouvait lors de cette affaire. D'après cela, ce que j'ai à dire sur ce sujet ne doit plus vous être personnellement adressé;

Digitized by Google

mais, d'un autre côté, il me paraît puéril d'importuner l'éditeur d'un journal sur un point qui ne peut intéresser qu'un très-petit nombre de personnes, et qui doit même avoir été oublié par elles. Voilà les considérations qui m'ont fait si long-temps négliger de m'occuper de cet objet.

» Le premier endroit de la relation de M. Barnett qui me semble mériter d'être relevé, est celui où il est dit que M. Mathews avait plusieurs fois manifesté le désir de se battre au pistolet, avant d'en venir à un combat à l'épée, d'après la conviction que M. Shéridan se précipiterait sur lui, et qu'il s'ensuivrait probablement une lutte peu digne d'hommes de leur classe. Ceci est un des passages qui doivent évidemment avoir été fournis par M. Mathews; car le rôle de M. B. devant se borner à rapporter des faits dont il avait été témoin oculaire, il n'est nullement obligé de répondre de la conviction intime de M. M. Comme cette insinuation présente une allusion indirecte à une affaire antérieure avec M. M., je ne doute pas qu'il ne soit surpris de mon indifférence en ne prenant pas même la peine d'expliquer la chose. Toutefois je ne puis m'empêcher de faire observer que si, à l'époque à laquelle ce passage fait allusion, j'eusse connu quelle était, en théorie, l'idée que se faisait M. M. d'une lutte digne d'hommes de notre classe, j'aurais fort bien pu être assez malheureux pour lui ôter à jamais le pouvoir de la mettre en pratique.

» M. B. m'accuse d'avoir coupé court quelques

Digitized by Google

dispositions préalables qu'il était occupé à régler avec le capitaine Paumier, en tirant mon épée, et, d'un ton de bravade, invitant M. M. à en faire autant. Quoique je reconnaisse (avec toute la déférence due à ces Messieurs) le droit d'intervention qu'ont les seconds dans de semblables occasions, je puis néanmoins rappeler à M. B. qu'il était informé de ma détermination à l'égard des pistolets avant notre départ, et que je ne devais pas m'attendre à ce qu'il en fût question sur le terrain. « M. M. dégaîna et se mit en garde, dit la relation; M. S. avança, etc. » Je prendrai la liberté de faire souvenir M. B. d'une circonstance qui, j'en suis convaincu, se retrouvera dans sa mémoire..... »

Ici se termine le brouillon de la lettre de Shéridan; mais dans un autre encore plus informe (car il paraît avoir mis beaucoup de soin à rédiger cette lettre), j'ai trouvé le reste de ses observations écrit d'une manière très-peu lisible; cette circonstance, et le peu de suite que présentent les diverses parties de ce papier m'empêchent d'en présenter ici le contenu.

En quittant le terrain, Shéridan avait été ramené à l'auberge du *Cerf-Blanc*, d'où les adversaires et leurs témoins étaient partis peu de temps auparavant. MM. Ditcher et Sharpe, les deux chirurgiens les plus habiles de Bath, vinrent le voir et pansèrent ses blessures. Le lendemain, sur la demande de ses sœurs, il fut transporté avec toutes les précautions possibles à la maison de son

Digitized by Google

père. Les journaux qui contenaient les détails de l'affaire, et même annonçaient que la vie de Shéridan était en danger, parvinrent à MM. Linley, à Oxford, pendant le concert; mais le père mit le plus grand soin à cacher l'événement à sa fille; il sentait que cette fatale nouvelle la mettrait hors d'état de paraître devant le public. Quelques personnes qui assistèrent à ce concert parlent encore du touchant effet que sa beauté et son chant produisirent sur toute l'assemblée, par l'idée du malheur affreux qui venait de lui arriver, et qu'elle seule peut-être ignorait encore.

Pendant qu'elle était en route pour retourner à Bath, elle rencontra à quelques milles de la ville un ecclésiastique, nommé M. Panton, ancien ami de la famille, qui la prit dans sa voiture, et employa le reste du voyage à l'informer avec tous les ménagemens possibles des détails du malheureux événement qui était arrivé. Malgré cette précaution, miss Linley fut si peu maîtresse d'elle, que, dans le premier moment de sa douleur, son secret lui échappa, et qu'elle s'écria avec l'accent le plus passionné : « Mon époux! je veux voir mon époux! » insistant sur le droit que son titre d'épouse lui donnait d'être auprès de lui et de le veiller jour et nuit. Il était impossible de céder à ses prières. M. Shéridan le père, à son retour de Londres, se montra si exaspéré de la catastrophe causée par l'imprudente passion de son fils, qu'il refusa pendant quelque temps de le voir, et dé-

Digitized by Google

fendit strictement à ses filles d'avoir aucune relation avec la famille Linley. Mais les regards supplians d'un frère blessé et réduit au désespoir eurent plus de puissance sur leur cœur que les ordres d'un père, et elles trouvèrent moyen de faire passer réciproquement à chacun des deux amans des nouvelles de l'objet de sa tendresse.

L'exclamation involontaire de miss Linley avait fait naître dans l'esprit de son père et dans celui du père de Shéridan des soupçons qui prenaient de jour en jour plus de force. Tous deux paraissaient également déterminés à rompre le mariage s'ils pouvaient acquérir quelque preuve positive de son existence. En conséquence Shéridan écrivait fréquemment à sa jeune épouse, pour la conjurer de bien se tenir sur ses gardes, et de ne se laisser entraîner pour rien au monde à un aveu qui pût favoriser les desseins formés contre leur bonheur. On employa mille moyens pour tâcher d'arracher à l'un ou à l'autre des jeunes époux l'aveu qu'on désirait; mais tous les efforts furent vains; et ils persistèrent à attribuer l'exclamation de miss Linley, devant M. Panton et d'autres personnes, au trouble de son âme et à l'égarement dans lequel son esprit avait été jeté dans ce cruel moment.

Aussitôt que Shéridan fut suffisamment rétabli pour pouvoir supporter le mouvement d'une voiture, son père, dans la vue d'effacer autant que possible de son esprit les dangereux souvenirs qui

Digitized by Google

s'y présenteraient continuellement à Bath, l'envoya passer sa convalescence à Waltham-Abbey, dans le comté d'Essex, chez M. Parker, l'un de ses amis les plus intimes. Il y demeura, sauf quelques courtes absences, pendant près de huit mois. Malgré l'état de fermentation dans lequel se trouvait son cœur, il paraît qu'il employa les loisirs de sa retraite forcée à des études littéraires. Entre autres preuves que j'en ai trouvées dans ses manuscrits, je crois pouvoir citer un extrait de l'histoire d'Angleterre formant un cahier in-4°, de plus de cent pages, écrites d'un caractère très-fin et très-serré. J'ai trouvé aussi écrit de la manière dont il écrivait étant jeune (car il perfectionna considérablement son écriture dans un âge plus avancé), une suite de remarques sur les ouvrages de sir William Temple, qui me paraissent avoir été l'un des fruits de ses lectures à Waltham-Abbey. Ces remarques sont bornées principalement à des critiques de mots; et elles prouvent, dans beaucoup d'endroits, qu'il ne possédait encore ni la connaissance ni le goût de ces idiotismes anglais qui depuis formèrent l'un des plus grands charmes de son style dramatique.

Quelques raisons qu'on puisse avoir d'ailleurs pour penser que ces travaux ont été entrepris à l'époque où Shéridan résida à Waltham-Abbey, il est difficile d'en trouver une autre dans sa vie où il ait eu autant de loisir pour se livrer à l'étude. Dans ce temps même, les craintes et les inquiétudes

Digitized by Google

dont il était tourmenté ne devaient guère lui laisser la tête assez libre pour pouvoir étudier avec fruit.

La situation de Shéridan était en effet extrêmement embarrassante. Il avait gagné le cœur et même obtenu la main de la femme qu'il aimait, et cependant le moment de la posséder semblait s'éloigner de plus en plus chaque jour. Il avait deux fois exposé sa vie contre un indigne adversaire, et, malgré cela, il voyait que son honneur n'avait reçu qu'une réparation incomplète par suite des fausses représentations de ses ennemis et des témoignages encore plus préjudiciables de ses amis. Il était vivement pénétré du sentiment de son génie; mais, lancé dans le monde sans profession, il cherchait vainement une carrière dans laquelle les forces de ce génie pussent se déployer. Il n'y avait pas jusqu'à l'espérance précaire que la faveur de son père lui offrait qui ne fût pour lui un sujet de peine. Il avait acheté cette faveur passagère par un acte de duplicité que sa conscience ne pouvait approuver. Dans la vue incertaine d'endormir la vigilance de son père, non-seulement il s'était laissé aller à une promesse d'abandonner une poursuite si pleine de désagrémens pour lui, mais encore il avait prêté le serment équivoque de ne jamais épouser miss Linley.

Le poids de tant d'inquiétudes sur une âme si jeune et si ardente, et l'effet qu'elles produisaient, d'enflammer et d'éteindre alternativement son cou-

Digitized by Google

rage, ne pouvaient être parfaitement dépeints que par celui-là même qui les avait éprouvées. Il l'avait fait, et il existe encore quelques lettres qu'il écrivit alors à un homme bien connu pour avoir été l'un de ses premiers et de ses derniers amis. J'avais espéré que cette peinture de ses sentimens, durant l'une des périodes les plus intéressantes de sa vie privée, ne serait pas perdue pour le présent ouvrage. Des scrupules, trop délicats peut-être, mais respectables, en ce qu'ils sont fondés sur une *objection systématique* contre la mise au jour de tous papiers reçus sous le sceau mystérieux de l'amitié, interdisent la publication de ces précieux documens (1). Le lecteur devra donc se contenter des lueurs éparses qu'offrent sur le contenu de ces lettres de Shéridan les réponses de son correspondant trouvées parmi les papiers qui m'ont été confiés. Il paraît, d'après ces réponses, que toutes ses lettres étaient empreintes de la même couleur de tristesse et de découragement. Quelquefois il se livrait aux brillantes chimères de l'ambition, ou bien il cherchait à prendre le ton de la gaîté; mais ces dehors affectés voilaient mal le

(1) Ce passage un peu obscur nous a paru renfermer une allusion à la suppression consentie par M. Moore, des mémoires posthumes de lord Byron. C'est pourquoi nous l'avons traduit avec une fidélité scrupuleuse, en conservant même l'expression *objection systématique*, qui s'entend, mais qui n'est point française, dans le sens où elle est employée ici. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

sombre chagrin qui dévorait son cœur. Une chose qui n'est pas moins remarquable, c'est que, dans aucun de ces épanchemens de sa confiance, il n'ait laissé échapper le secret de son mariage avec miss Linley, et que son ami n'ait connu qu'à moitié la cruelle bizarrerie de sa situation. Semblable à la plupart des amans, il s'imaginait que tous ceux qui approchaient de sa maîtresse devaient être aussi épris de sa beauté que lui-même. Aussi le voit-on s'efforcer de prémunir son jeune correspondant, qui voyait quelquefois miss Linley à Oxford et à Bath, contre le danger de contempler des charmes si irrésistibles. On apprend, par une lettre où le correspondant de Shéridan lui rend compte d'un message dont il l'avait chargé auprès de miss Linley, que cette jeune personne était alors si étroitement surveillée, qu'elle ne pouvait (chose qui est rarement difficile à une femme ingénieuse) achever de répondre à une lettre que son amant avait réussi à lui faire tenir.

M. Shéridan le père avait d'abord eu l'idée d'envoyer ses filles en France, dans le courant de cet automne, et de les mettre sous la garde de leur frère Richard : mais, craignant de les confier à un tuteur qui lui-même semblait avoir tant besoin d'être mis en tutelle, il changea de dessein; et, au commencement d'octobre, ayant contracté un engagement pour l'hiver suivant avec le directeur du théâtre de Dublin, il quitta Bath, et partit avec ses filles pour l'Irlande. A la même époque,

Digitized by Google

M. Grenville (depuis marquis de Buckingham), qui avait passé une grande partie de cet été et du précédent à Bath, pour prendre de M. Shéridan des leçons d'élocution, fit aussi un court voyage à Dublin, accompagné de M. Cleaver et de son frère, M. Thomas Grenville, avec lequel Richard avait contracté tout récemment une liaison intime, qui dura sans interruption pendant tout le reste de leur vie.

Quelque temps avant le départ de M. Shéridan père pour Dublin, après avoir fait recevoir par un magistrat la déposition des postillons qui avaient été témoins du duel à Kingsdown, il avait pressé vivement son fils de se joindre à lui pour diriger des poursuites contre Mathews, dont la conduite était considérée par lui et par d'autres comme n'ayant pas été celle d'un adversaire loyal et plein d'honneur. Ce fut dans l'attente d'une mesure de ce genre que M. Barnett traça la relation donnée plus haut, et la déposa entre les mains du capitaine Wade. Shéridan refusa de prendre part à des poursuites juridiques, peut-être parce qu'il ne voulait pas que le nom de miss Linley se trouvât encore occuper le public, et fût de nouveau mentionné dans toutes les conversations. Cependant la remise de cette affaire sur le tapis, et les assertions contradictoires auxquelles cette démarche imprudente donna lieu, réveillèrent dans le cœur des deux adversaires une aigreur de sentimens qui manqua d'amener un troisième duel entre eux. L'autorité

Digitized by Google

donnée par la signature du capitaine Paumier à une relation que Shéridan regardait comme fausse et injurieuse, lui causa pendant quelque temps une grande mortification. Il faut avouer que la malheureuse irrésolution du capitaine pendant le duel, et la faiblesse non moins blâmable de signer ensuite la relation mensongère de l'adversaire de son ami, montrèrent qu'il méritait peu que celui-ci lui confiât le soin de sa vie et de son honneur.

Je viens de dire que toutes ces circonstances furent sur le point de donner lieu à un nouveau duel. On en voit la preuve dans une des lettres déjà mentionnées, laquelle fut écrite en décembre et adressée à Shéridan, au café de Bedford. La personne qui écrit exprime les vives alarmes que lui a causées la nouvelle qu'on vient d'apprendre, et conjure Shéridan de modérer sa colère, lui rappelant en même temps combien de fois il a déclaré qu'il n'aurait plus jamais rien à démêler avec Mathews. Il paraît toutefois, d'après une lettre postérieure de quelques jours, qu'il y eut une sorte d'explication qui mit fin à tout. On épargna ainsi au monde, non-seulement l'exemple funeste d'un acharnement tel que trois duels entre les deux mêmes hommes l'eût offert, mais encore peut-être la perte prématurée d'une vie à laquelle nous sommes redevables des plus nobles et des plus utiles leçons que jamais le génie et ses erreurs aient données à l'humanité.

Le carême suivant, miss Linley fit briller son

Digitized by Google

talent dans les oratorios à Covent-Garden. La proximité où la retraite de Shéridan se trouvait de Londres lui permettait (pour me servir de ses propres expressions, citées dans une des lettres de son ami) de courir de périlleux hasards sur les traces de celle qu'il adorait. Il venait souvent au théâtre; et, si la vigilance du père de sa maîtresse l'empêcha d'avoir aucune entrevue secrète avec elle, il eut de fréquentes occasions de la voir en public. Il employa divers stratagèmes pour échanger quelques mots avec elle; plus d'une fois, déguisé en cocher de fiacre, il lui donna la main pour monter en voiture, et la conduisit du théâtre chez elle.

Il paraît au surplus qu'à cette époque il éclata entre eux une mésintelligence sérieuse. Elle avait probablement été causée par un de ces accès de jalousie dans lesquels un amant tel que Shéridan devait être jeté continuellement par les innombrables admirateurs que la beauté et la célébrité de sa maîtresse attiraient autour d'elle. Parmi les diverses alliances dont on parlait dans le public, comme devant lui être proposées ou l'ayant été réellement, on en citait une plus particulièrement. Le bruit courut en effet qu'elle allait se marier avec sir Thomas Clarges. On trouve aussi dans le *Bath Chronicle* d'avril 1773, une correspondance prétendue authentique entre elle et lord Grosvenor, et qui, bien qu'évidemment fabriquée, prouve la haute opinion que l'on avait de la pureté de sa conduite. Cette correspondance était précédée d'une lettre à

Digitized by Google

l'éditeur, ainsi conçue : « Les lettres qu'on va lire ont, à ce qu'on assure, été échangées entre lord G. et la célèbre syrène anglaise, miss Linley. Je vous les envoie pour les publier, non dans la vue d'augmenter la masse de scandales littéraires, qui, je suis fâché de le dire, n'en a nullement besoin; mais avec l'intention louable d'offrir pour modèle à nos beautés modernes la conduite d'une jeune personne qui, malgré les nombreuses sollicitations auxquelles l'expose sa profession, et l'exemple de dames d'un rang plus élevé, a ajouté une incorruptible vertu à un grand nombre d'autres qualités du premier ordre. »

Quelle qu'ait pu être la cause qui avait brouillé les deux amans, une réconciliation eut lieu sans beaucoup de difficulté, par la médiation d'un jeune ami de Shéridan, M. Ewart. Enfin, après une foule de stratagèmes et de scènes qui durent convaincre M. Linley qu'il était impossible de les empêcher d'être l'un à l'autre, il consentit à leur union; et, le 13 avril 1773, ils furent mariés en vertu de licence. M. Ewart épousa en même temps une jeune dame avec laquelle il avait aussi fait clandestinement un voyage en France; mais son père lui ayant pardonné, il se trouvait à même de compléter ce double triomphe de l'amitié et de l'amour.

Woodfall, le premier éditeur des lettres de Junius, citait souvent un exemple curieux de l'indolence de Shéridan et de la lenteur qu'il apportait à tout, même aux choses de la plus haute impor-

Digitized by Google

tance. Il avait paru dans l'un des journaux de Bath un article sur sa conduite dans ses duels avec Mathews. Cet article était faux et calomnieux au point d'exiger une réponse immédiate. Shéridan pria Woodfall d'insérer cette réponse; mais voulant, disait-il, que le public eût sous les yeux toute l'affaire loyalement exposée, il dit qu'il croyait à propos d'insérer d'abord l'article calomnieux, et, un jour ou deux après, la réponse, qui produirait alors plus d'effet. Woodfall, en conséquence de cet arrangement, s'empressa de placer l'article injurieux dans ses colonnes, ne doutant pas que la réfutation ne lui fût fournie avec plus d'empressement encore. Cependant les jours s'écoulaient, et malgré des demandes réitérées d'un côté et des promesses positives de l'autre, jamais une ligne ne fut envoyée par Shéridan, qui, ayant épuisé toute son activité à faciliter la circulation du poison, ne s'en trouvait plus pour fournir l'antidote. Le fait est que, pendant toute sa vie, il suivit trop bien les principes que le premier lord Holland avait coutume de donner en plaisantant à son fils : « Ne faites jamais aujourd'hui ce que vous pouvez remettre à demain; ne faites jamais vous-même ce que vous pouvez faire faire par un autre. »

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Événemens domestiques. — Fragmens et Essais trouvés dans les papiers de Shéridan. — Comédie *des Rivaux*. — Réponse au pamphlet du docteur Johnson, *Taxation n'est pas Tyrannie*. — Farce de *la Fête de saint Patrice*.

Quelques semaines avant son mariage, Shéridan s'était fait inscrire comme étudiant en droit à Middle-Temple (1). Toutefois on ne devait pas compter qu'avec des talens comme les siens, qui promettaient une moisson aussi prompte qu'assurée de gloire et d'argent, il consentît à attendre les émolumens lointains et chèrement achetés qu'on pouvait espérer d'un travail assidu dans la profession qu'il venait d'embrasser. D'un autre côté, sa situation financière ne lui permettait pas d'avoir cette patience. Une portion de la somme que M. Long avait placée au profit de miss Linley, et quelques secours accidentels du père de sa femme (le sien ayant cessé de lui rien donner), étaient alors, outre ses talens, les seules ressources qui lui restaient. La célébrité de mistress Shéridan, comme cantatrice, formait, il est vrai, une riche

(1) L'une des écoles de droit de Londres.

Digitized by Google

mine facile à exploiter; et les offres les plus avantageuses étaient adressées de toutes parts à cette dame par les directeurs de concerts de la capitale et de la province. Mais, avec une fierté et une délicatesse qui reçurent un tribut d'éloges de la part du docteur Johnson, Shéridan rejeta loin de lui toute idée de lui permettre de reparaître devant le public; et, au lieu de mettre à profit les talens de sa femme, il adopta la résolution plus noble de se créer une existence indépendante à l'aide de ceux qu'il possédait lui-même. Peu de mois auparavant, le père de son épouse avait contracté pour elle l'engagement de chanter aux concerts qui devaient avoir lieu cet été à Worcester; mais Shéridan, qui regardait ses droits sur elle comme ayant anéanti tous les autres, ne voulut pas souffrir qu'elle remplît cet engagement.

On verra dans la lettre ci-dessous combien sa volonté à cet égard était irrévocablement fixée. Cette lettre qu'il écrivit à son beau-père, un mois environ après son mariage, contient quelques autres détails intéressans qui montrent les tentations contre lesquelles sa fierté eût à lutter à cette époque.

« East Burnham, le 12 mai 1773.

» MON CHER PÈRE,

» Votre lettre du 3 ne m'est parvenue qu'hier, par la raison que nous n'étions plus à Morden

Digitized by Google

lorsqu'elle y arriva. Quant à l'objet principal dont elle traite, j'avais donné ma réponse, il y a déjà quelques jours, à M. Isaac de Worcester. Il avait fait passer à Storace une lettre pour ma femme, dans laquelle il appuie beaucoup sur la nature de l'engagement que vous aviez contracté pour elle il y a huit mois. Il ajoute ensuite : «Comme ceci » n'est pas une nouvelle demande, mais une invi- » tation de remplir un engagement positif, dont la » violation aurait les conséquences les plus fâ- » cheuses pour nos concerts, j'espère que M. Shé- » ridan regardera son honneur comme intéressé » jusqu'à un certain point à ce que cet engagement » soit rempli.» M. Storace, pour donner une nouvelle force aux argumens de M. Isaac, me montra la lettre qu'il lui avait écrite sur le même sujet, et qui commençait ainsi : « Il faut que nous ayons » mistress Shéridan, de manière ou d'autre, si cela » est possible. » Ce qui signifie tout simplement que si son mari ne veut pas la laisser chanter, on cherchera à lui persuader qu'il agit d'une manière peu honorable, en l'empêchant de remplir un engagement positif. Je regarde cette manière de s'adresser à moi comme la plus mauvaise qu'on pût employer; parce que réellement il n'y a pas de sens commun dans l'idée que mon honneur puisse être intéressé à ce que ma femme remplisse un engagement qu'il est impossible qu'elle ait jamais contracté. Vous-même, ainsi que je l'ai écrit à M. Isaac, vous-même qui avez promis pour elle, vous ne

Digitized by Google

sauriez le moins du monde être blâmé de ce que cette promesse ne sera point remplie, par la raison que le mariage de votre fille était un événement auquel on devait toujours s'attendre, et qu'on devait avoir regardé comme mettant aussi naturellement un terme à vos droits sur elle qu'aurait pu le faire sa mort. A mon sens, il eût été tout aussi raisonnable de vous sommer de remplir votre engagement dans le dernier cas que dans le premier. Quant à l'imprudence de refuser cet engagement, je ne pense pas, même en supposant qu'elle reparût jamais dans une occasion quelconque devant le public, qu'il y en eût la moindre à présent. Par exemple, il m'est venu dernièrement quelqu'un d'Oxford (où on ne revendique aucun droit en vertu d'un engagement), qui s'est efforcé de me présenter sous le jour le plus avantageux pour moi l'idée d'accorder à l'université la faveur de la faire jouir des talens de Betsey. Il me parla ainsi sur mon refus de [illegible]ter chanter, à quelque condition que ce fût. [illegible] dit en même temps qu'il venait de quitter lord North, chancelier de l'université, qui, m'assurait-il, regarderait cela comme une insigne faveur, et le lui avait dit expressément. Maintenant, si, par inclination ou par convenance, je me décidais à manquer à la résolution que j'ai prise relativement à Betsey, il serait certainement plus raisonnable d'obliger (et probablement sur sa propre demande) lord North, ainsi que l'université dont il est le chef, que lord Coventry et M. Isaac. Et,

Digitized by Google

dans le fait, si elle chantait à Worcester, il n'y aurait plus la moindre faveur de sa part à le faire à Oxford. D'ailleurs, on pourrait là également le réclamer de droit, puisque c'est le mode d'invitation qu'on a choisi à Worcester. J'ai cité l'affaire d'Oxford simplement pour prouver que je ne puis avoir aucune espèce d'inclination à accepter les propositions venant de Worcester. Comme j'ai écrit longuement sur ce sujet à M. Isaac, je pense qu'il est inutile que vous entriez dans aucun détail avec lord Coventry, et que vous n'avez rien à lui dire, si ce n'est que je suis fâché de ne pouvoir accepter ses propositions, lui présenter mes civilités, et, quant à mes motifs, le renvoyer à M. Isaac. Ce que je vous ai dit ici sur ce sujet n'est que pour vous, et s'il reste quelque chose à en dire, généralement parlant, nous devons différer jusqu'à ce que nous nous trouvions ensemble, et je désire que ce soit avant peu, ainsi que vous nous le faites espérer.

» Comme cette lettre est principalement pour, or lettre d'affaires, je vous dirai peu de chose notre situation. En somme, je pense que nous sommes aussi heureux que ceux qui nous souhaitent le plus de bien peuvent le désirer. Il n'y a qu'une chose qui me cause quelque peine, quoique j'y fusse préparé; mais le temps, en augmentant le bonheur dont nous jouissons en toute autre chose, me procurera, je l'espère, la même satisfaction à cet égard. Je n'ai pas besoin de dire que je parle ici de ma position vis-à-vis de mon père.

Digitized by Google

Betsey m'apprend que vous lui avez écrit de nouveau. Avez-vous reçu de ses nouvelles? Je compte recevoir bientôt des vôtres, et je vous assure que vous trouverez en moi un correspondant très-ponctuel, bien que j'espère que vous me permettrez de ne pas vous en donner de preuve avant de nous être revus.

» Croyez-moi votre sincère ami et affectionné fils.

» R. B. SHÉRIDAN. »

A East Burnham, d'où cette lettre est datée, Shéridan et sa femme vivaient dans une petite maison de campagne, où ils s'étaient retirés immédiatement après leur mariage. Plus d'une fois ils pensèrent, en soupirant, à cette retraite, dans un temps où ils jouissaient de plus de prospérité, mais de moins de bonheur. Aux approches de l'hiver, ils vinrent habiter pendant quelque temps la maison de Storace, ami intime de M. Linley; et l'année suivante ils atteignirent ce qu'on peut regarder comme le premier degré de l'indépendance, la possession en propre d'une maison. Celle-ci était située dans Orchard-Street, Portman-Square; M. Linley leur fit la galanterie d'en fournir l'ameublement. Pendant l'été de 1774, ils passèrent quelque temps chez M. Canning et chez lord Coventry; mais ces parties de plaisir apportèrent si peu d'interruption aux travaux littéraires de Shéridan, qu'au mois de novembre, ainsi qu'il l'écrivit

Digitized by Google

à M. Linley, non-seulement il avait terminé sa pièce des *Rivaux*, mais encore avait un livre prêt à mettre sous presse. Voici sa lettre.

« 17 novembre 1774.

» MON CHER PÈRE,

» Si j'entreprenais de vous adresser autant d'excuses que mon long silence à votre égard l'exigerait, il ne me resterait plus de place pour aucun autre sujet. Je me bornerai donc à une seule, qui est que j'ai été extrêmement occupé, et, je crois, d'une manière *très-profitable*. Toutefois, avant de vous expliquer comment, je veux vous dire, pour n'avoir plus à en parler, que j'ai travaillé avec une sérieuse attention à un livre que je vais mettre à l'instant sous presse, et qui, je pense, me fera quelque honneur, s'il ne me produit rien de mieux. L'affaire que je regarde comme très-profitable est d'une autre nature. Il y aura d'ici à quelques jours une comédie de moi en répétition à Covent-Garden. Je ne l'ai commencée que peu de jours avant mon départ pour Crome, de sorte que vous devez penser que je n'ai pas été trop oisif depuis six semaines. J'ai composé cette pièce à la demande de M. Harris (le directeur) lui-même. Elle est maintenant entre ses mains, et il se dispose à la faire représenter. Quelques-uns de ses amis qui en ont entendu la lecture, m'assurent ainsi que lui, dans

Digitized by Google

les termes les plus flatteurs, qu'il n'y a pas de doute qu'elle n'obtienne un grand succès. Elle sera très-bien jouée; et Harris me dit que le moins que je puisse gagner, si elle réussit, sera six cents livres sterling. Je n'en ferai point mystère aux approches de la représentation, afin qu'elle ne perde l'appui d'aucun de mes amis. Je n'en avais pas écrit une ligne, il y a deux mois, excepté une scène ou deux, que je crois que vous avez vues dans le canevas d'une petite farce.

» M. Stanley est venu me voir il y a quelques jours au sujet des oratorios. J'apprends que M. Smith a refusé, et se retire à Bath. M. Stanley m'a dit que lorsqu'il demanda au roi la continuation de ses faveurs, Sa Majesté l'engagea à m'offrir la place de M. Smith, avec une part dans l'affaire, et promit de continuer de l'honorer de sa protection. J'ai décliné l'offre très-civilement et très-positivement. J'imaginais que M. Stanley s'adresserait à vous. J'ai levé le lièvre en lui disant que vous aviez encore une vingtaine de mistresses Shéridan; mais il n'a pas répondu grand'chose. S'il vous parlait, et que vous voulussiez changer tout d'un coup de système, je pense que vous obtiendriez la place de Smith. Je ne voudrais prêter l'oreille à aucune autre condition, et je crois qu'on pourrait faire en sorte que le roi témoignât qu'il serait satisfait de cet arrangement. Vous y réfléchirez; et s'il vous vient l'idée de quelque démarche que je puisse faire, je n'ai pas besoin de dire combien je

Digitized by Google

me regarderai heureux d'avoir contribué à votre succès.

» J'espère que nous aurons bientôt le plaisir d'apprendre de vos nouvelles, et je vous déclare que je n'admets aucun délai, à moins que vous ne puissiez alléguer que vous êtes occupé à composer un opéra, et en outre un in-folio sur la musique.

» Votre, etc.

» R. B. SHÉRIDAN. »

Je n'ai pu savoir de quel livre il est question dans cette lettre. Outre quelques esquisses de pièces de théâtre et de poèmes, dont je parlerai plus loin, il existe dans les papiers de Shéridan divers fragmens d'essais et de lettres, qui tous, ainsi que les pièces et les poèmes non terminés, doivent avoir été écrits dans l'intervalle entre l'année 1769 où il quitta Harrow, et l'année où il écrivit la lettre ci-dessus; mais il n'y a aucun moyen de juger à quelles dates précises dans cette période de temps.

Parmi ces papiers, il y a quelques lettres politiques évidemment écrites pour les journaux. Quelques-unes ne sont qu'à moitié copiées, et n'ont probablement jamais été envoyées. Dans ce nombre, il en est une qui doit avoir été écrite peu de temps après sa sortie de l'école. C'est un morceau ironique dirigé contre le duc de Grafton, où l'on expose les raisons pour lesquelles il ne doit pas avoir la tête tranchée, et sous l'apparence d'une

Digitized by Google

défense, on exagère toutes les accusations dont il était l'objet.

« Le premier argument des ennemis du duc, y est-il dit, se fonde sur l'égard qu'on doit avoir pour la justice, et sur les bons effets que produirait, selon eux, un tel exemple, en restreignant l'ambition de tout ministre futur. Mais si je puis prouver qu'on fera un bien plus grand exemple du noble duc en le laissant vivre, je pense que je pourrai aussi sans vanité affirmer que tout leur argument tombera faute de base. En suivant la méthode qu'ils proposent, savoir, de couper le cou à sa Grâce, j'accorde que l'impression serait plus forte dans le premier moment; mais il faut considérer combien promptement elle serait effacée. Si les crimes du noble duc étaient de nature à mériter à sa tête une place au-dessus de Temple-Bar (1), je trouverais que leur argument est de quelque poids; mais, dans le cas présent, on doit songer combien les hommes sont aptes à se repentir après avoir infligé un châtiment; de sorte peut-être que les mêmes gens qui auraient détesté le noble lord pendant le temps de sa vie et de sa prospérité, le montrant à leurs enfans comme un épouvantail, pourraient fort bien, après avoir été témoins de sa fin misérable, commencer à le plaindre dans le fond de leur cœur; et, par une conséquence de l'incon-

(1) Lieu où l'on exposait les têtes des personnes exécutées pour crime de haute trahison.

Digitized by Google

stance si ordinaire à l'espèce humaine, l'acquitter, par voie de compensation, d'une partie de ses crimes; insinuer qu'on l'a traité cruellement, et ensuite, par l'effet de leur compassion dans cette circonstance, se laisser aller à montrer plus d'indulgence pour un autre grand coupable placé dans la même position.» Il y a là une clarté de pensée et de style très-remarquable dans un écrivain si jeune.

En feignant de défendre le duc sur l'accusation d'inconstance et de manque de ponctualité, il dit: «Je pense que je pourrais citer de lui plusieurs exemples de la plus grande fermeté de résolution. Je l'ai vu faire attendre le conseil pour une affaire qui intéressait toute la nation, quand il avait un rendez-vous à New-Market. Certes, c'est là un trait qui lui fait le plus grand honneur; et si nous le voyons aussi ponctuel pour des affaires privées, ne devons-nous pas conclure qu'il l'est infiniment plus pour les affaires de l'État? Quand Wilkes revint en Angleterre, il est notoire que le lord maire fut trouver sa Grâce, le soir même, et lui proposa un plan au moyen duquel, en se saisissant de la personne de ce boute-feu, on eût mis fin à tous les troubles qu'il a causés. Mais le noble duc ne voulut pas voir le lord maire. Non, il était trop homme d'honneur pour cela. Il avait promis d'accompagner ce même soir Nancy Parsons à Ranelagh, il ne voulait pas lui manquer de parole, et il rendit trois mille personnes témoins de sa ponctualité.»

Digitized by Google

Il y a encore une lettre datée de 1770, et adressée à *Novus*, l'un des correspondans pseudonymes du *Public Advertiser* de Woodfall (1), et qui paraît faire partie d'une série de réponses adressées au même écrivain. D'après le peu d'allusions politiques contenues dans cette lettre, où Shéridan s'occupe plus particulièrement à attaquer le style de *Novus*, je puis juger qu'il avait en vue de défendre le nouveau ministère de lord North, qui, au commencement de cette année, avait succédé à celui du duc de Grafton. Junius était alors à l'apogée de sa puissance et de sa réputation; et comme, dans la littérature anglaise, une grande voix produit toujours multitude d'échos, quiconque écrivait alors des lettres pour un journal, croyait indispensable de copier strictement le style de Junius. Notre jeune écolier en politique se conforma comme de raison à la mode, et s'efforça d'imiter ce modèle.

Il est assez curieux de le voir, lorsqu'il critique les vices du style et les fautes de langue de son correspondant, donner, par ses nombreuses fautes d'orthographe, la preuve de sa propre ignorance dans l'une des premières branches des études littéraires. Ce signe d'une éducation négligée demeura visible dans ses écrits jusqu'à un certain âge, et se rencontre accidentellement dans ceux qu'il traça à la hâte, jusqu'à ses dernières années.

(1) Journal dans lequel les lettres de *Junius* furent insérées successivement, avant d'être recueillies en corps d'ouvrage.

Digitized by Google

D'après ses essais destinés aux journaux, on voit que son esprit se tourna de très-bonne heure vers la politique. En effet, elle fut dans ses affections la rivale de la littérature, pendant la première partie de sa vie, et à la fin (nous ne saurions dire si ce fut heureusement ou malheureusement pour lui), elle y acquit la suprématie.

Il existe aussi parmi les manuscrits de Shéridan quelques ébauches de feuilles périodiques sous divers noms, tels que le *Révélateur*, le *Censeur dramatique*, etc.; mais il ne paraît pas qu'il en ait poussé aucun au-delà de la moitié du premier numéro. Une des productions les plus curieuses de sa jeunesse, est une lettre adressée à la reine pour lui suggérer l'idée de fonder une institution ouverte à des jeunes filles des classes élevées, que la perte de leurs parens ou leur pauvreté priveraient des moyens de recevoir une éducation convenable à leur rang. Il présente l'établissement fondé à Saint-Cyr, par madame de Maintenon, comme un modèle à suivre, et propose de placer celui dont il recommande la fondation sous la protection spéciale de la reine. Il veut qu'on le nomme le *Sanctuaire royal*. Le plan qu'il en a tracé est extrêmement étendu, et pour arriver à la partie essentielle, celle qui traite de l'exécution de ses vues, le lecteur aurait à passer par les longs détours de panégyriques fleuris de la beauté, du génie et de la vertu des femmes, et d'argumens pour prouver leur immense supériorité à tous égards sur les hommes.

Digitized by Google

Les détails pratiques de son plan sont présentés avec des idées et un style aussi quintessenciés. Il commence par supposer que le roi ne ferait aucune difficulté d'accorder Hampton-Court, ou quelqu'autre palais pour l'établissement proposé. « Et, continue-t-il en s'adressant toujours à la reine, comme il doit être sous la protection immédiate de Votre Majesté, il convient que Votre Majesté en soit le premier chef. On pourrait le constituer à l'instar de nos universités. Votre Majesté serait chancelière; quelques-unes des premières dames du royaume, sous-chancelières; elles seraient chargées de procurer à l'établissement des professeurs d'un mérite réel. Les classes devraient être distinguées par l'âge des élèves et non par leur rang dans la société; car, la première condition pour être admise étant d'être fille de gentilhomme, elles seraient toutes au même niveau. Les professeurs devraient être des femmes, excepté pour les langues. On n'enseignerait ni le grec ni le latin : la pédanterie détruit l'humilité. On enseignerait au contraire les applications des sciences exactes, telles que l'astronomie, etc. En étudiant l'histoire, les élèves apprendront qu'il existe chez l'homme d'autres passions que l'amour. Quant aux *nouvelles*, il y en a quelques-unes que je recommanderais fortement, mais les *romans* infiniment plus. Les premières dépeignent les passions telles qu'elles devraient être, quoiqu'avec de l'exagération; les autres les représentent telles qu'elles sont. Les

Digitized by Google

unes sont faussement appelées la nature, et ne sont qu'une peinture de la société dépravée et corrompue; les autres sont le brillant de la nature. J'excluerais donc toutes les nouvelles qui montrent la nature humaine dépravée : quelque parfaite que soit l'exécution, le dessein doit dégoûter. »

Shéridan termine en faisant l'énumération des bons effets que les exemples de vertu qui sortiraient d'une semblable institution pourraient produire sur les mœurs de notre sexe. Prenant de là occasion de faire le portrait de quelques espèces d'hommes, il emploie une figure remarquable par son énergie pour peindre ce qu'on appelle les hommes du monde. « Ils sont, dit-il, si rognés, si usés, si polis, que l'image de Dieu et tous les caractères en sont effacés, et que, quand il retirera sa monnaie, il ne voudra plus les reconnaître pour être à lui. »

Il y a un autre essai, ou plutôt un petit fragment d'un essai sur les lettres de lord Chesterfield à son fils. Je suis porté à penser que ce papier est une partie du brouillon du livre annoncé par Shéridan à M. Linley au commencement de cette année. Les lettres de lord Chesterfield parurent pour la première fois en 1774, et la sensation qu'elles produisirent était bien faite pour tenter un écrivain à la quête de sujets populaires pour essayer son talent. Comme les feuillets que j'ai trouvés sont cotés jusqu'à 232, et ne contiennent que des idées éparses et jetées sur le papier pour ne pas les oublier et pouvoir les développer

Digitized by Google

à mesure que l'occasion s'en présenterait, il serait possible que la partie de l'ouvrage qui les précédait eût été suffisamment complète pour aller chez l'imprimeur, et que là, comme tant d'autres opuscules que son cerveau fit éclore, celui-ci soit mort avant d'avoir pris la volée. Je ne doute pas que quelques-unes de ces notes n'intéressent les lecteurs.

« Le système de lord C. n'est, dans aucune de ses parties, propre à faire un grand homme... Un jeune noble devrait justement ignorer les choses que lord C. veut qu'il sache... Un enfant tel qu'il le veut serait trop tôt un homme... L'émulation est une passion qu'il est dangereux, sous quelques rapports, d'entretenir chez les jeunes gens; elle tient de si près à l'envie... Si vous reprochez à votre fils de ne point surpasser ses condisciples, il haïra ceux qui sont plus avancés que lui... L'émulation ne doit pas être encouragée, même à l'égard de la vertu. Celui qui est véritablement vertueux, semblable à certain Athénien, se réjouira d'être surpassé... L'émulation et l'amitié ne sauraient exister en même temps dans le cœur de deux enfans... L'un des deux haïra les choses où il est éclipsé par l'autre... S'il hait une certaine qualité dans son compétiteur, il cessera d'en faire cas pour lui-même... Un enfant est toujours mieux élevé seul, que deux ensemble... L'émulation d'un Romain n'avait point pour objet de surpasser ses compatriotes, mais de faire que son pays surpas-

Digitized by Google

sât tous les autres : voilà la véritable émulation, l'autre n'est que de l'égoïsme... Epaminondas, qui songeait au plaisir que ses succès causeraient à son père, me semble éminemment glorieux... L'émulation qui a un pareil but est louable... La vanité égoïste d'un père se montre dans toutes les lettres de lord C. L'objet qu'il a uniquement en vue est l'éloge de son système d'éducation... Combien est plus noble l'affection de Morni dans Ossian : « Oh ! que le nom de Morni puisse être oublié par le peuple ! Que les héros disent seulement : voilà le père de Gaul (1) !... » Les fréquens avis que lord C. donne à son fils, d'être constamment occupé, sont tout-à-fait mal fondés... Un homme se forme bien plus par l'exercice de son propre esprit, qu'en le nourrissant continuellement des idées des autres... « Passez, dit lord C., de l'étude au jeu, du jeu à l'étude; ne demeurez jamais à rien faire... » Je dis moi : « Soyez souvent inoccupé; reposez-vous et pensez. » Il n'y a sur tous les sujets qu'un petit nombre d'idées principales et fixes; vous pouvez aussi bien les découvrir par votre seul génie que par la lecture... Un homme qui pense profondément, et qui se sera accoutumé à appuyer ou combattre tout ce qu'il a lu, ne

(1) Plus de trente ans après, Shéridan se fit l'application de ce passage, en parlant de son fils sur les *hustings* de Westminster : La plus grande distinction à laquelle j'oserais aspirer, serait d'entendre dire, en me montrant : Voilà le père de Thomas Shéridan.

Digitized by Google

trouvera bientôt plus rien de nouveau... La pensée est un exercice, et l'on ne doit pas plus fatiguer l'esprit que le corps.»

Les dernières phrases contiennent le secret de la confiance que Shéridan avait dans ses propres forces. Ses succès ultérieurs le confirmèrent dans les opinions qu'il avait exprimées de si bonne heure, et purent le persuader que c'était en conséquence, et non en dépit de son manque de culture qu'il avait réussi.

Le 17 janvier 1775, la comédie des *Rivaux* fut représentée sur le théâtre de Covent-Garden. Voici la distribution des rôles à cette première représentation :

Sir Anthony Absolute.	*M. Shuter.*
Le capitaine Absolute.	*M. Woodward.*
Falkland.	*M. Lewis.*
Acres	*M. Quick.*
Sir Lucius O' Trigger.	*M. Lee.*
Fag	*M. Lee Lewes.*
David.	*M. Dunstal.*
Un cocher.	*M. Fearon.*
Mistress Malaprop.	*Mistress Green.*
Lydia Languish	*Miss Barsanti.*
Julia.	*Mistress Bulkley.*
Lucy.	*Mistress Lessingham.*

Cette comédie, comme on sait, tomba à la première représentation, principalement à cause du mauvais jeu de M. Lee, dans Sir Lucius O' Trigger. Un autre acteur, M. Clinch, l'ayant remplacé dans

Digitized by Google

ce rôle, et quelques changemens d'un autre genre ayant eu lieu, la pièce se releva, et atteignit dans la faveur publique cette haute région où elle n'a cessé depuis de planer d'une manière si brillante.

Les extraits suivans de quelques lettres de miss Linley (depuis mistress Tickell) à sa sœur, mistress Shéridan, seront sans doute lus avec quelque plaisir, en ce qu'ils montrent de quels sentimens étaient animés le public et la famille de Shéridan, à cette époque si intéressante de sa vie littéraire. La plus faible esquisse d'un lieu célèbre, tracée sur le lieu même, a souvent infiniment plus de charme que le tableau le mieux fini, mais qu'on a peint loin des objets qu'il représente.

« Bath .....

» MA CHÈRE ÉLIZA,

» Nous sommes tous dans la plus grande anxiété au sujet de la pièce de Shéridan, bien que je ne pense pas qu'il y ait le moindre doute qu'elle ne réussisse. On m'a dit hier qu'il y avait tracé sa propre histoire, et qu'en conséquence il l'avait intitulée *les Rivaux*. On m'assure qu'elle lui rapportera au moins 700 liv. sterl.....»

« Bath, janvier 1775.

» Il m'est impossible de vous dire le plaisir que nous avons éprouvé en recevant la lettre de Shé-

Digitized by Google

ridan, qui confirme ce que nous avons lu dans les journaux relativement au succès de sa pièce. Les connaisseurs ont été fort désappointés, parce qu'ils en avaient une très-mauvaise opinion. Après ce qui était arrivé à la première représentation, nous appréhendions tous que les spectateurs ne fussent fortement prévenus contre l'ouvrage. Maintenant il n'y a pas de doute que son succès est assuré, car elle a certainement surmonté plus de difficultés qu'une comédie qui n'aurait pas été condamnée à la première représentation. Je sais que vous avez été très-occupée à écrire pour Shéridan; je ne veux pas dire *copier*, mais *composer*. Vous ne le nierez pas, quand je vous aurai dit que je sais que c'est vous qui avez composé l'épilogue tant admiré des *Rivaux*. Que j'ai hâte de le lire! Ce qui rend la chose plus certaine pour moi, c'est que mon père a deviné qu'il était de vous, dès qu'il a vu à quel point on en faisait l'éloge dans les journaux.»

Si cette supposition touchant l'épilogue était fondée, elle enlèverait à Shéridan l'une des plus belles feuilles de sa couronne poétique. Il paraît, au surplus, que ce n'est qu'une conjecture hasardée dans le moment. Toutefois, elle prouve la haute idée que la famille de mistress Shéridan avait des talens de cette dame.

Digitized by Google

« Bath, le 9 mars 1775.

» Vous apprendrez par la lettre incluse dans la mienne, que le motif qui m'a empêché de répondre plus tôt à la vôtre, était que j'attendais le succès de la pièce de Shéridan à Bath; car, permettez-moi de vous le dire, notre tribunal dramatique, si ce n'est pour la *quantité*, du moins pour la *qualité* des juges, vaut bien le vôtre; et je ne crois pas qu'il existe dans la ville un seul critique qui n'ait assisté à la représentation. De ma vie je n'ai rien vu applaudir de cette manière. La salle était pleine jusqu'aux combles. La pièce fut parfaitement bien jouée, et je dois dire à l'honneur des acteurs de Bath, que je n'ai pas entendu un seul mot du souffleur pendant toute la pièce. Au reste, je crois que les pauvres diables n'avaient jamais de leur vie été accueillis par de si bruyantes acclamations : cela dut les encourager à faire de leur mieux. Beaucoup des bonnes choses que dit Malaprop ont été perdues au milieu des applaudissemens; en un mot, je n'ai jamais rien vu ni entendu de pareil.....»

« Bath, le 22 août 1775.

» Dites à Shéridan que sa pièce a été jouée à Southampton. Plus de cent personnes ont été renvoyées faute de place, le premier soir. On dit que jamais pièce ne fut aussi universellement goûtée. Les acteurs, que vous connaissez, obtiennent un

Digitized by Google

très-grand succès à Bristol; ils ont joué plusieurs fois *les Rivaux.* »

Il n'est guère nécessaire de présenter une analyse régulière de cette pièce si gaie, et dont le meilleur commentaire se trouve sur les visages qu'on voit s'épanouir de toutes parts, n'importe où on la joue. Avec moins d'esprit qu'on n'en trouve dans *l'École de la Médisance,* elle offre peut-être plus de ce que nous autres Anglais nommons *humour;* et le dialogue, quoique moins piquant et moins étincelant, est, par cela même, plus naturel et plus approchant de la monnaie courante de la conversation ordinaire, tandis que dans *l'École de la Médisance,* ce sont des diamans qu'on a mis en circulation. C'est le contraire pour les caractères. Dans *les Rivaux,* ils ne sont pas tels qu'on les rencontre fréquemment dans le monde; et, au lieu de produire de grands effets avec des matériaux ordinaires, ce qui est le grand art d'un peintre de la vie humaine, Shéridan a surchargé la plupart de ses personnages de caprices et de singularités que les circonstances ne leur permettent pas de mettre suffisamment en jeu : aussi on doit la connaissance de leur caractère plutôt à leurs aveux qu'à leurs actions. Lydia Languish, par exemple, en proclamant elle-même l'extravagance de ses idées romanesques, nous prépare à des événemens beaucoup plus plaisans et plus extraordinaires que ceux dans lesquels on la voit figurer,

Digitized by Google

et la jeune dame est presque aussi désappointée que nous de la manière paisible et toute simple dont son amour arrive au dénoûment. Parmi les ingrédiens mêlés dans la composition du caractère de sir Lucius O' Trigger, sa passion pour les combats singuliers est le seul dont la saveur se fait sentir assez fortement; et la jalousie chagrine et querelleuse de Falkland, quoique peinte si énergiquement, parce que l'auteur en a pris le modèle dans son propre caractère, n'amène aucun incident qui réponde à ce qu'elle promettait; l'imposture dont il use envers Julia produisant peut-être moins d'effet, parce qu'elle rappelle ce que nous avons lu dans la *Belle Brune* et dans *Peregrine Pickle.*

Le caractère de sir Anthony Absolute est peut-être le mieux soutenu et le plus naturel de tous, et les scènes entre lui et le capitaine sont véritablement dramatiques. La surprise que le père témoigne de l'indifférence avec laquelle son fils écoute le brillant portrait des charmes de la jeune personne qu'il lui destine, et l'effet de la question : « Et laquelle des deux doit être à moi, de la nièce ou de la tante? » sont du meilleur comique. Les bévues de mistress Malaprop, dans ce qu'elle appelle *orthodoxie,* ont été souvent critiquées comme invraisemblables de la part d'une femme du rang qu'elle occupe dans le monde; mais, bien qu'on doive convenir que quelques-unes d'entre elles sont outrées et sentent un peu la farce, elles

Digitized by Google

sont presque toutes amusantes; et sa comparaison, « *tétue* comme une *allégorie* sur les rives du Nil, » doit être regardée comme très-heureuse.

Parmi les défauts du style de Shéridan, qu'il prenne le ton plaisant ou grave, il en est un bien frappant, c'est que, dans le premier cas, ses plaisanteries sont souvent forcées, et que, dans l'autre, la pompe qu'il déploie est parfois composée d'ornemens d'assez mauvais goût. Cependant, malgré ces taches légères, la pièce des *Rivaux*, par l'activité de l'intrigue, la variété et l'originalité des caractères, et la gaîté franche et spirituelle du dialogue, est une des plus amusantes de tout notre répertoire; et, même sans l'assistance du chef-d'œuvre plus brillant que produisit ensuite le génie de Shéridan (*l'École de la Médisance*), elle l'eût placé au premier rang de nos auteurs comiques.

Il m'est tombé entre les mains un exemplaire de cette comédie, qui a appartenu autrefois à Tickell, ami et beau-frère de Shéridan. J'ai trouvé sur les marges des notes où il exprime son opinion sur divers endroits du dialogue. Tickell y a joint en même temps, comme venant de Shéridan, la dédicace plaisante qu'on va lire, et qui, je crois, n'a jamais vu le jour. Les lecteurs verront par les allusions aux deux ministères Whigs qu'elle n'a pas été écrite avant l'année 1784.

Digitized by Google

DÉDICACE A LA PARESSE.

« MA CHÈRE AMIE,

» S'il était besoin d'une excuse pour la liberté que je prends vis-à-vis de vous, je sais que vous vous contenteriez de celle-ci, savoir, que je trouve plus facile de dédier ma pièce à vous qu'à qui que ce soit. Il y a également un sentiment de convenance à mettre votre nom en tête d'un ouvrage commencé à votre instigation et fini sous vos auspices; et je croirais manquer de reconnaissance à votre égard si je ne m'empressais de saisir cette occasion d'avouer les nombreuses obligations que je vous ai. Il fut un temps, mais il est maintenant si loin, que je me le rappelle à peine, et que je ne puis en parler sans componction; il fut un temps, dis-je, où l'importunité de mes parens, et l'exemple de quelques jeunes compagnons dépourvus de jugement, m'avaient presque porté à contrecarrer mon génie et à prostituer mes talens en m'appliquant à des études sérieuses. Si vous ne m'eussiez pas ouvert les yeux sur l'absurdité et la monstruosité qu'il y avait à pervertir ainsi les plus beaux dons de la nature, qui sait si je ne serais pas aujourd'hui un riche négociant ou un éminent jurisconsulte? Ce n'est pas seulement à l'aurore de ma vie que j'ai profité de ma liaison avec vous,

Digitized by Google

quoique peut-être je n'en aie jamais retiré d'avantages aussi signalés qu'à cette époque critique de mon existence; souvent depuis lors, j'ai eu besoin de vos conseils, et je vous ai toujours trouvée prête à m'assister. Entre ces innombrables occasions, il en est deux surtout dont je ne saurais omettre de parler ici, et dans lesquelles vous m'avez procuré un soulagement aussi grand qu'inespéré, en changeant des occupations ordinairement accompagnées d'un travail aride et ennuyeux, en scènes de gaîté et de récréation perpétuelles. Je veux parler, comme vous pouvez l'imaginer, de ces heures joyeuses que j'ai passées au département de l'intérieur et à la trésorerie. Pendant tout ce temps, vous fûtes ma compagne inséparable, et l'on vous vit m'accorder sur tous mes collègues une préférence qui excita à la fois leur envie et leur admiration. En effet, il était très-naturel qu'ils murmurassent de ce que vous m'aviez enseigné pour faire ma besogne une méthode qu'il leur était impossible de suivre; méthode aussi originale qu'inimitable.

» Si je devais faire ici l'énumération de toutes les qualités que je vous reconnais, on pourrait me soupçonner de flatterie; mais, pour garant de ma sincérité, je me permettrai de vous offrir le caractère uniforme et constant de toutes les actions de ma vie; et je terminerai par une maxime dont personne ne peut contester la vérité, ni méconnaître l'application, savoir, que ceux qui méritent

Digitized by Google

le plus de leurs amis sont ceux qui en attendent le moins.

» Je suis, etc., etc.,

» R. B. SHÉRIDAN. »

La célébrité que Shéridan s'était déjà acquise comme l'amant chevaleresque de miss Linley fut considérablement augmentée par le succès des *Rivaux;* et doués comme ils l'étaient, lui et sa belle épouse, de tout ce qui forme le magnétisme de la société, le pouvoir d'attirer et la disposition à être attiré, on peut facilement supposer que leur existence devint extrêmement gaie, tant chez eux qu'ailleurs. Quoique peu en état par leur fortune de rendre les fêtes brillantes de leurs riches amis, avec la musique de l'une, et la bonne compagnie que les talens de l'autre attiraient autour de lui, ils payaient amplement l'hospitalité plus splendide qu'ils recevaient. Parmi les maisons qu'ils fréquentaient le plus, était celle de M. Coote. Mistress Shéridan chantait souvent aux concerts qu'on y donnait, accompagnée par les deux petites filles du maître de la maison. Ce sont ces enfans que sir Joshua Reynolds a placés dans le portrait de mistress Shéridan, lorsqu'il la peignit en sainte Cécile. Ce fut chez M. Coote que la duchesse de Devonshire rencontra Shéridan pour la première fois; et l'on m'a dit qu'elle hésita long-temps à inviter à ses parties deux personnes d'un rang aussi équivoque dans la société, que Shéridan et sa femme lui paraissaient

Digitized by Google

l'être alors. Cette noble dame se ressouvint de ses scrupules quelques années après, lorsque le fils de l'acteur fut devenu l'admiration des plus fières et des plus belles, et qu'elle vit une maison préparée pour elle à Bath déserte pendant deux mois en conséquence de l'attrait qui retenait ordinairement tout le monde autour de Shéridan, et qui empêcha une société réunie alors à Chatsworth, de se séparer. Voilà des triomphes qui méritent d'être commémorés pour l'honneur de tous les hommes qu'une humble naissance n'a pas empêchés d'être favorisés des dons du génie.

On dit que c'est par reconnaissance envers l'acteur Clinch, pour le secours opportun qu'il avait prêté aux *Rivaux*, que Shéridan composa, cette même année, la farce intitulée : *La fête de saint Patrice*, qui fut représentée le 2 mai avec un grand succès.

Bien qu'on ne doive pas chercher dans cette pièce la finesse d'esprit ordinaire de Shéridan, et que les plaisanteries n'y soient pas toujours extrêmement délicates, la franche gaîté répandue dans le dialogue la rend très-divertissante, et d'un bout à l'autre elle excite le rire; ce qui est le grand objet de la farce. Les endroits où le docteur *Rosy* fait le moraliseur, et la dispute entre la femme du juge *Crédule* et sa fille sont du meilleur comique.

« Fi! ma mère, dit Lauretta, vous savez que je hais les officiers de milice; ce ne sont que des

Digitized by Google

coqs de basse-cour armés d'éperons, des héros fabriqués à la porte d'une église. Non, non, donnez-moi un de ces intrépides jeunes gens qui font l'amour aujourd'hui et ont demain la tête emportée. Dieu! quel plaisir de songer à ces charmans garçons qui couchent sur la terre, et vont au combat en bas de soie et en manchettes de dentelle! — Ah! l'horreur! Vouloir un homme qui vous épouse ce matin, pour être envoyé Dieu sait où avant ce soir, et revenir dans un an peut-être, comme un colosse, avec une jambe à New-York et l'autre à l'hôpital de Chelsea (1). »

Parfois on rencontre dans cette farce de la *Fête de saint Patrice*, une phrase qu'on pourrait jurer être sortie de la plume de Shéridan, quelque part qu'on la rencontrât. Ainsi, par exemple, les premiers mots de la pièce sont ceux-ci :

« 1^er^ *Soldat.* Je dis que vous avez tort. Nous devons parler tous ensemble, chacun pour soi; mais ne faire qu'un coup pour être mieux entendus.

» 2^e^ *Soldat.* C'est cela, Jack, lâcher nos plaintes comme un feu de peloton. »

Nonobstant le grand succès dont Shéridan vit couronner ses premiers essais dans la carrière dramatique, il paraît que la politique attira de

(1) Asile royal pour les invalides de l'armée de terre. Les lecteurs sont priés de se rappeler que les jugemens portés sur les divers passages cités ici appartiennent à M. Th. Moore, et que ce n'est pas notre sentiment que nous exprimons. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

nouveau son attention cette année, et le fit entrer en lice avec un antagoniste aussi redoutable que le docteur Johnson. Cet homme célèbre venait de publier, sur les affaires d'Amérique, son pamphlet intitulé : *Taxation n'est pas Tyrannie.* Plusieurs notes et fragmens trouvés dans les papiers de Shéridan prouvent qu'il avait l'intention de répondre à cet opuscule; et quelque inférieur qu'il eût pu être pour le style à son habile adversaire, il aurait du moins eu l'avantage d'une bonne cause; de son côté eussent été la justice et la vérité, qui survivent au talent, quelque éminent qu'il soit. Johnson ne se fit pas scrupule d'employer des argumens dédaigneux et un ton hautain, faits tout au plus pour des autocrates.

« Quand les Américains, dit-il quelque part, invoquent notre compassion, en nous disant qu'on les entraîne loin de leur pays, afin de les juger pour certains délits, nous ne sommes pas aussi portés à les plaindre qu'à leur conseiller de ne point commettre d'offenses. Lorsqu'ils sont innocens, ils n'ont rien à craindre. »

Et ailleurs :

« Si on les condamne sans les entendre, c'est parce qu'il n'y a pas besoin de procès; le crime est manifeste et notoire, etc. »

Il paraît, d'après les fragmens de la réponse projetée, que la pension du docteur Johnson était le point principal sur lequel Shéridan comptait l'attaquer. L'idée de neutraliser les effets du zèle

Digitized by Google

de son adversaire, en montrant quelle espèce de véhicule l'excitait à se manifester, était peut-être assez tentante pour l'emporter sur le sentiment de délicatesse qui, sans cela, eût rappelé à Shéridan combien une pareille attaque était peu généreuse.

Le docteur Johnson dit, dans un certain endroit de sa brochure : « Comme nous naissons tous sujets de quelque gouvernement, on peut dire que nous sommes tous nés consentans à quelque système de gouvernement. » Shéridan fait la remarque suivante sur ce passage : « Voici bien là doctrine la plus servile qui ait jamais été prêchée. Si, par le fait seul de notre naissance, nous étions censés avoir acquiescé à la forme de gouvernement sous laquelle nous sommes nés, il n'y aurait jamais eu de changement dans la forme primitive des gouvernemens, et, par conséquent, point de révolution en Angleterre. »

A l'argument tiré du droit de conquête, Shéridan répond : « Cette doctrine, outre qu'elle est on ne peut plus mauvaise, ne saurait s'appliquer à l'Amérique. Si elle est à nous par droit de conquête, c'est aux conquérans qui s'y sont établis à exercer le pouvoir résultant de ce droit. »

Il exprime ailleurs une vive indignation de l'arrogance avec laquelle un homme tel que Montesquieu est appelé le *fantastique Montesquieu* par un politique à l'aumône, qui n'écrit sur ces matières que parce qu'on l'a récompensé pour avoir

Digitized by Google

écrit sur toute autre chose pendant le reste de sa vie.

En réponse à l'argument fondé sur la petite portion de la population qui est réellement représentée, même en Angleterre, Shéridan dit : « Par le fait, tout homme en Angleterre est représenté; tout homme peut influencer le peuple de manière à obtenir un vote; et, dans une élection, lorsque les votes sont partagés également, les deux candidats sont regardés comme également dignes; de même que dans l'Iliade, lorsqu'on tire au sort pour savoir qui d'Ajax, d'Agamemnon, ou des autres chefs grecs, devra combattre Hector (1). Voilà ce qu'un Américain ne peut faire en aucune manière. »

Il n'y a pas lieu de regretter que la réponse dont il s'agit n'ait point été terminée. Des hommes d'un génie aussi supérieur que Johnson et Shéridan ne devraient jamais tourner leurs armes l'un contre l'autre. Semblables aux grands dieux d'Homère, il leur convient d'abandonner la lutte aux esprits inférieurs. La publication de cette brochure aurait très-probablement privé l'auteur du plaisir dont il jouit plus tard dans la société de notre éloquent moraliste, et de la distinction qu'il lui procura. En effet, l'année suivante Johnson le proposa pour être membre du club littéraire, et parla toujours avec éloge de son génie et de son carac-

(1) Voyez *l'Iliade*, livre VII.

Digitized by Google

tère. Shéridan, de son côté, ne négligea pas les occasions de lui payer le tribut de son estime. Dans le prologue qu'il composa pour la pièce de sir Thomas Overbury, il fait ainsi allusion à la vie de cet auteur, par Johnson :

De vos suffrages entouré,
Son nom passera d'âge en âge,
Avec le nom si révéré
Du père de notre langage (1).

(1) Tout le monde sait que le docteur Johnson a composé un excellent Dictionnaire de la langue anglaise, ouvrage d'une immense étendue, également admirable sous le double rapport de la conception et de l'exécution; enfin, véritable chef-d'œuvre auquel on ne pourra jamais comparer ces dictionnaires non terminés et interminables, entrepris depuis des siècles par certaines académies. L'Angleterre est, jusqu'ici, le seul pays qui possède un pareil trésor littéraire. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

La Duègne. — Acquisition du théâtre de Drury-Lane. — Le *Voyage à Scarborough*. — Correspondance poétique avec mistress Shéridan.

SHÉRIDAN, lancé, comme nous l'avons vu, dans la carrière dramatique, ne voulut point s'y arrêter après les premiers pas. Il employa les vacances d'été à écrire le poème de l'opéra de *la Duègne*, et son beau-père, M. Linley, le seconda en choisissant et composant de la musique pour cet ouvrage.

M. Linley étant alors à Bath, Shéridan lui écrivit, en octobre 1775, environ un mois ou cinq semaines avant la représentation de son opéra :

« MON CHER PÈRE,

» Nous avons reçu aujourd'hui vos airs; ils nous plaisent extrêmement. Je profiterai de vos conseils pour certains changemens; mais je dois vous rappeler que nous sommes beaucoup trop chastes à Londres pour prêter l'oreille à des accords tels que ceux que votre fontaine de Bath vous inspire. Pour rien au monde, nous n'oserions

Digitized by Google

montrer la jambe au-dessus de la cheville; car les critiques dont nos parterres se remplissent à une première représentation ont beaucoup plus de pruderie que les dames des loges. J'ai eu aujourd'hui une entrevue avec Harris; et en conséquence, je vous réitère la prière que je vous ai déjà adressée. Il est de la dernière urgence que vous vous rendiez à nos désirs. Véritablement, si vous ne pouvez venir passer trois jours ici, je crains que notre opéra ne coure risque de tomber. Harris a le plus grand espoir qu'il réussira, quant au poème, qui doit être répété mercredi au théâtre. Il fera tout son possible pour que nous ayons de belles décorations; mais je n'ai jamais vu personne de plus déconcerté que lui, en apprenant qu'il n'y avait personne pour faire répéter la musique. Il ne connaît ici aucun musicien à qui il voulût s'en rapporter; quant à Fisher (l'un des régisseurs), il ne veut pas s'en mêler. Harris m'a engagé dans les termes les plus pressans à vous écrire, et vous aurait écrit lui-même, s'il eût pensé que cela pût vous déterminer. Est-il absolument impossible que vous veniez? Ne sauriez-vous laisser Tom (1) diriger le concert pendant quelques jours? Si vous le pouvez, vous me rendrez le plus grand service possible. La musique est presque complète; il ne me manque plus que trois grands airs; mais il y a dans le troisième acte quelques ariettes et quintettis

(1) Le frère aîné de mistress Shéridan.

Digitized by Google

qui seront à coup sûr manqués, si nous n'avons personne pour diriger les acteurs. Harris a tant à cœur que je réussisse auprès de vous, qu'il a déjà annoncé une répétition de la musique, qu'il espère avoir lieu de demain en huit dans Orchard-Street. Chaque heure de retard cause un dommage notoire à la pièce et au théâtre; de sorte que si vous pouvez nous tirer de cet embarras, le courrier à son retour devra nous annoncer votre arrivée, ou, ce qui nous ferait beaucoup plus de plaisir, pourrait vous amener en personne. Je ne vous dirai rien à présent touchant la dame au regard séduisant et aux douces manières (1), parce que j'ai plus que l'espérance de vous voir. Par la même raison, je différerai à vous parler de G. (2); seulement je vous dirai que je suis plus que jamais assuré de pouvoir fournir ma portion de fonds dans l'affaire, mais que je continue à douter que G. se retire ou se défasse de sa part, bien que j'avoue qu'il a fait un grand pas en disant son prix (3).

» Votre, etc.

» R. B. SHÉRIDAN. »

Au bas de cette lettre est écrit de la main de

(1) Sa femme.

(2) Garrick.

(3) Shéridan négociait alors avec Garrick pour l'acquisition de la part de ce dernier dans la propriété du théâtre de Drury-Lane.

Digitized by Google

mistress Shéridan : « Cher papa, je perdrai tout courage et tout espoir du succès de l'opéra, si vous ne venez point.

» ÉLIZA SHÉRIDAN. »

En réponse à ces pressantes demandes, M. Linley promit de venir à Londres aussitôt que la musique aurait été mise en répétition. Dans l'intervalle, Shéridan écrivit encore une fois à son beau-père au sujet de la musique de *la Duègne*. Cette lettre est curieuse principalement sous un rapport. Dans les instructions que le poète y donne au musicien, on voit que le premier appréhendait, même de la part d'un homme d'un goût aussi délicat que M. Linley, cette prédominance de l'harmonie sur la mélodie, et ce fracas d'instrumens, dont l'effet est si fatal pour la poésie et le chant dans leur périlleuse alliance avec un orchestre. Ces éléphans de l'antiquité, qui écrasaient les rangs de l'armée qu'ils devaient soutenir, donnent une idée du désastre que cause souvent à la mélodie et aux paroles la redoutable assistance des accompagnemens.

« Mon intention, écrivait Shéridan, était de terminer le premier acte par une chanson; mais on ne pense pas que cela fasse aussi bien. Je vous prie de jeter les yeux sur le papier que je joins à cette lettre, et d'excuser l'impertinence que j'ai de vous donner une idée du caractère que je voudrais qu'eût la musique, par la raison que vous n'avez,

Digitized by Google

je crois, jamais entendu Léoni (1). Je vous dirai qu'il ne chante rien aussi bien que les morceaux dans le style plaintif ou pastoral, et sa voix me semble toujours perdre beaucoup par l'effet de l'accompagnement, pour peu qu'il soit chargé. Je dois vous faire observer qu'il n'est jamais autant applaudi que lorsqu'il fait une cadence. Je voudrais, par conséquent, que dans l'air : *Aimable fille*, il fît une roulade à la fin du vers : *Dois-je t'affliger?* pour revenir au commencement de l'air.....

» Mon père a eu samedi un succès extraordinaire dans *Caton*. Je pense qu'il ne se passera pas bien du temps avant que nous ne soyons réconciliés. »

Trois semaines environ avant la première représentation de son opéra, Shéridan écrivit encore à son beau-père :

« Notre musique est définitivement arrangée et on la répète ; mais nous sommes dans la plus grande impatience de vous voir. Votre présence nous est d'une extrême nécessité. Vous dites que vous serez à notre service après mardi prochain. En ce cas, je vous conjure, par tout ce que vous avez de cher au monde, de venir jeudi soir (d'aujourd'hui en huit), et nous fixerons une répétition pour vendredi matin. D'après celles que nous avons déjà eues, j'ai encore plus de hâte de vous voir arriver. »

(1) L'acteur chargé du rôle de don Carlos.

Digitized by Google

La mention que Shéridan fait dans une des lettres ci-dessus, de la perspective d'une réconciliation avec son père, me fournit l'occasion de rapporter une circonstance dont je dois la connaissance à une des personnes les plus intéressées à s'en souvenir, et qui prouve l'affection qu'eut toujours Shéridan pour sa famille. Pendant le cours des représentations d'une de ses pièces, ayant été informé, par un vieux domestique de la maison, que son père (qui refusait encore d'avoir aucune relation avec lui) se proposait de venir avec ses filles voir cette pièce, Shéridan se posta dans une coulisse du côté opposé à la loge où se trouvaient son père et ses sœurs, et passa presque toute la soirée à les regarder sans être aperçu. En rentrant chez lui, il était si affecté des divers souvenirs qui se pressaient dans sa mémoire, qu'il se mit à fondre en larmes. Sa femme, étonnée de le voir revenir aussi triste du lieu de son triomphe, lui en demanda la cause. Il avoua qu'il avait eu le cœur percé, en songeant que son père et ses sœurs étaient devant ses yeux, et qu'il ne lui était permis ni de s'approcher d'eux, ni de leur parler.

Le 21 novembre 1775, *la Duègne* fit sa première apparition sur le théâtre de Covent-Garden. Le succès de cette pièce n'a pas d'exemple dans les annales dramatiques de l'Angleterre. Le célèbre opéra des *Gueux* eut soixante-trois représentations de suite; *la Duègne* en compta soixante-quinze, sans autre interruption que les fêtes de Noël et les vendredis

Digitized by Google

de chaque semaine, parce que Léoni, étant juif, ne pouvait jouer ces jours-là.

Dans la vue de balancer ce grand succès du théâtre rival, Garrick jugea nécessaire de reparaître dans tous ses meilleurs rôles. Il eut même recours à l'expédient d'opposer la mère au fils, en faisant reprendre *la Découverte*, comédie de mistress Frances Shéridan, et en se chargeant du principal rôle. Par allusion aux fatigues que cette lutte contre *la Duègne* causa à Garrick, qui entrait dans sa soixantième année, un de ses confrères dit plaisamment : « La vieille femme tuera le vieil homme. »

La Duègne est du très-petit nombre des opéras anglais qui joignent au mérite de la vraie comédie les charmes de la poésie et du chant; le divorce entre la raison et les sons, auquel le docteur Brown et d'autres attribuent la cessation des premiers miracles de la musique, n'étant nulle part aussi frappant que dans ces opéras. La souveraine des âmes (c'est ainsi que Gray appelle la musique) perd toujours à être souveraine absolue, et le partage de son empire avec la poésie, comme *la Duègne* en offre un exemple, double ordinairement sa puissance.

L'intrigue de cette pièce, qui est principalement fondée sur un incident tiré de *l'Epouse campagnarde* de Wycherley, est tissue et conduite avec une grande adresse; elle offre, aussi juste que possible, de la matière pour trois actes. Il ne paraît pas, d'après le brouillon que je possède, qu'au-

Digitized by Google

cun changement important ait été fait dans le plan de la pièce pendant que Shéridan l'écrivit. Il avait d'abord fait de *Carlos* un juif, qu'*Isaac* appelait cousin *Moses* (Moïse); mais probablement en raison de ce que cela eûtpu donner lieu à des applications trop personnelles, Léoni devant jouer ce rôle, il changea le nom et une partie du dialogue. La scène du second acte où Carlos est présenté par Isaac à la duègne était écrite primitivement comme on va le voir :

« ISAAC. Moses, cher cousin, félicite-moi, je suis heureux en amour.

» MOSES. Où est ta maîtresse?

» ISAAC. La voici, nigaud.

» MOSES. Elle est diablement laide.

» ISAAC (*lui mettant la main sur la bouche*). Chut!

» LA DUÈGNE. Que dit votre ami, segnor?

» ISAAC. Oh! madame, il exprime son ravissement à l'aspect de charmes tels qu'il n'en vit jamais.

» MOSES (*à part*). A coup sûr, tels que je n'en vis jamais.

» LA DUÈGNE. Bien obligée. Je pense bien, segnor, que votre parent n'est pas sans connaître le pouvoir de la beauté. Je ne doute point qu'il n'aime quelqu'un.

» MOSES. Hélas! madame, il n'y a qu'une femme au monde pour qui j'aie quelque affection, et en

Digitized by Google

vérité, madame, elle vous ressemble d'une manière étonnante.

» La duègne. En ce cas, je souhaite qu'elle vous donne sa main aussi promptement que je donnerai la mienne à votre cousin.

» Moses. Sa main à moi! Bon Dieu, madame, c'est la dernière femme que je pourrais songer à épouser.

» La duègne. Qu'est-ce à dire? me comparez-vous à quelque femme sans vertu, quelque courtisanne?

» Isaac. Corbleu! il n'oserait.

» Moses. Non pas, sur mon âme.

» La duègne. Vous parlez de quelque fille perdue?

Moses. Eh non! madame, c'est de ma mère que je veux parler.

» Isaac (*à part*). Le lourdaud!

» La duègne. Comment! impertinent que vous êtes, je ressemble à votre mère!

» Isaac. Tout doux, madame; mon cousin veut dire que vous lui rappelez ce qu'était sa mère quand elle était fille. N'est-ce pas, Moses?

» Moses. Sans doute. Sachez, madame, que ma mère fut, dans sa jeunesse, une beauté rare, une beauté célèbre; et quand elle épousa mon père, il y a environ trente ans, comme vous pouvez vous en souvenir, madame. . . . .

» La duègne. Moi, segnor, me souvenir de trente ans!

Digitized by Google

» Isaac. Certainement non, madame. Trente ans! Non, non . . . . C'était trente mois qu'il voulait dire; n'est-ce pas, Moses?

» Moses. Oui, madame, il y a trente mois, lors de son mariage avec mon père; elle était, comme je dis, une beauté célèbre; mais ayant gagné un rhume, l'année suivante, pendant qu'elle était en couche de votre serviteur. . . . .

» La duègne. De vous, segnor! . . . . et mariée il y a trente mois!

» Isaac. La peste soit de l'imbécile. A l'entendre, il n'aurait qu'un an. Taisez-vous, Moses. Il faut l'excuser, madame. Il avait l'intention d'être poli; mais c'est un pauvre garçon, bien simple; n'est-ce pas, Moses?

» Moses. Il a raison, madame, etc. »

La plus grande partie des plaisanteries de Moses passèrent dans le rôle d'Isaac; et même quelques-unes des pointes du cousin s'y retrouvent.

L'esprit du dialogue de *la Duègne*, excepté dans deux ou trois cas, est d'une nature qui le met à la portée de tout le monde, et bien différente de la finesse exquise de celui de *l'École de la Médisance*. On peut cependant comparer aux traits de cette dernière pièce ce que l'auteur dit d'un de ses personnages qui, venant d'abjurer la religion de Moïse, n'est plus juif, et n'est pas encore chrétien: « Il est comme la page blanche entre l'ancien et le nouveau testament. » On peut citer aussi comme un exemple de cet excès de recherche dans

Digitized by Google

les figures, qui nous fait prendre des *concetti* pour des traits d'imagination, la comparaison bizarre des gens qui donnent des sérénades aux embaumeurs égyptiens qui tiraient le cerveau par les oreilles. Au reste, nous avons déjà fait voir que, dans ce cas, c'est le goût de l'auteur et non pas son esprit, qu'il faut blâmer, puisqu'il avait emprunté cette figure d'une des lettres de son ami Halhed.

La tirade du valet Lopez, qui ouvre la pièce, renfermait dans la première copie quelques traits plaisans, qui paraissent avoir été élagués avant la mise en scène de l'ouvrage, mais qui ne sont pas indignes d'être recueillis.

« La peste soit de ces demoiselles hautaines! Quand elles prennent leurs grands airs vis-à-vis de leurs langoureux amans, elles devraient considérer que c'est nous qui en portons la peine. Nous avons toute leur mauvaise humeur de la seconde main. Les rigueurs de dona Louisa envers mon maître se changent ordinairement en coups avant de m'arriver. Elle peut me rendre noir et bleu selon son bon plaisir; et j'emporterai dans la fosse les marques du dernier soufflet qu'elle lui a donné. Si elle sourit à un autre, c'est moi qui en souffre. Si elle dit une parole polie à un rival, je suis un coquin et un scélérat, et si elle lui envoie une lettre, je suis assuré que mon dos en paiera le port. »

Dans la scène 3e du 1er acte, où Jérôme éclate

Digitized by Google

en invectives contre la duègne, il y a une omission également inexplicable, celle de la comparaison qu'il faisait du visage de la vieille à un parchemin sur lequel le temps et la laideur avaient grossoyé leurs titres.

Bien que la poésie de cet opéra ne soit guère supérieure à celle à laquelle la musique est si souvent condamnée à s'associer (compensant par sa douceur la sottise de sa compagne), la majeure partie des morceaux sont d'une grande beauté de style, et quelques-uns peuvent être rangés parmi les modèles du genre lyrique. Plusieurs de ces morceaux n'ont pas été composés exprès pour *la Duègne;* l'auteur en a repris quelques-uns dans son porte-feuille, où ils étaient demeurés enfouis depuis un certain nombre d'années; deux ou trois même ont été dérobés à un poème qu'il avait adressé à miss Linley, et l'on peut lui reprocher d'avoir fait servir les offrandes déposées sur l'autel de l'amour à un usage profane; mais il paraît que celle qui seule eût eu le droit de s'en plaindre ne lui en sut pas mauvais gré.

On conçoit qu'une pièce qui eut un succès aussi brillant que *la Duègne* dut tenter la cupidité des contrefacteurs. Parmi les éditions subreptices qu'on fit de cet ouvrage, il n'y en eut pas où on le défigura d'une manière plus scandaleuse que dans celle qui se fit à Dublin. La poésie est conservée assez fidèlement; mais on a changé le dialogue d'un bout à l'autre, et là, comme dans le troc de

Digitized by Google

Glaucus, l'or de Shéridan se trouve échangé contre du cuivre.

Vers la fin de l'année 1775, le bruit se répandit généralement que Garrick avait l'intention de se défaire de sa portion d'intérêt dans la propriété de Drury-Lane, et de se retirer tout-à-fait du théâtre. Il était alors dans sa soixantième année. Les progrès de la négociation qui eut lieu entre lui et M. Shéridan, et qui se termina par l'acquisition que fit ce dernier de la part de Garrick, avec laquelle il obtint la patente et la direction du théâtre, ne sauraient être mieux retracés qu'en citant les lettres que Shéridan écrivit à ce sujet à son beau-père. La première est datée du 31 décembre 1775. Elle est ainsi conçue :

» J'ai toujours été un des plus mauvais correspondans qu'il y ait jamais eus dans le monde. Cependant j'ai aujourd'hui une meilleure excuse que de coutume pour mon retard. La principale chose sur laquelle j'aurais dû vous écrire est notre projet de négociation avec Garrick. Je vais vous en rendre un compte détaillé.

» Depuis que vous avez quitté Londres, mistress Ewart a été malade au point de demeurer pendant trois semaines entre la vie et la mort. Cette circonstance a, comme de raison, empêché M. Ewart de voir personne pour l'affaire en question ou de m'accompagner chez Garrick. Cependant, il y a environ dix jours, j'ai pris sur moi d'aller le trou-

Digitized by Google

ver tout seul et de lui parler à ce sujet. Il me reçut très-bien et m'invita à revenir au bout de quelques jours en amenant Ewart; ce que je fis. D'après la conversation que nous eûmes ensemble le jour convenu, je commençai à croire qu'il avait sérieusement envie de traiter. En prenant pour base ce qu'il demande, la propriété entière peut être évaluée à 70 mille livres sterling. Il paraît fort peu disposé à laisser voir ses livres pour qu'on puisse juger des profits qu'il est possible de faire, et s'ils équivalent à l'intérêt de cette somme. Cependant il m'a promis un aperçu du montant des recettes depuis sept ans. Après tout, je vois que c'est un achat à faire uniquement par spéculation et sans données précises. Il y a une chose positive, c'est qu'il a solennellement déclaré qu'il ne traiterait jamais au-dessous du prix mentionné plus haut.

» Voilà tout ce que je pourrai vous dire d'ici à vendredi; mais je ne puis m'empêcher d'ajouter que nous pourrons en toute sûreté donner cinq mille livres de plus que des gens d'une fortune plus considérable que la nôtre. Le tout est évalué à 70,000 livres sterling. L'intérêt annuel est 3,500 livres. Qu'on fasse un bénéfice égal à cette somme, et les propriétaires sont à couvert; mais je pense qu'il faudrait diriger le théâtre diablement mal pour ne pas faire le double.

» Je suppose que M. Stanley vous a écrit relativement à votre orchestre pour les oratorios. M. Garrick pense que, dans le cas où vous auriez une con-

Digitized by Google

testation, le mieux serait de la faire juger par des arbitres.

» Je finis en ce moment une comédie en deux actes pour Covent-Garden. Elle doit être mise en répétition dans une semaine. Nous avons laissé reposer *la Duègne* pendant les fêtes de Noël; mais il n'y a qu'elle à présent qui fasse de l'argent. Nous avons toutes les places retenues pour trois représentations consécutives, et nous donnerons cette pièce au moins cinquante fois sans autre interruption que le vendredi de chaque semaine.

» Mes complimens de circonstance à tout votre coin de feu.

» Votre petit-fils est un gaillard superbe (1).

» Je suis, etc.

» R. B. SHÉRIDAN. »

Le 4 janvier 1776, Shéridan écrivit de nouveau à son beau-père :

« J'ai quitté Garrick trop tard hier soir pour vous écrire. Colman, à qui il avait fait des offres, avait déclaré qu'il consentait à acheter le tout, mais qu'il ne voulait pas d'autre associé que Garrick. Celui-ci, en conséquence, eut une confé-

(1) Le premier enfant de Shéridan, Thomas, né l'année précédente.

Digitized by Google

rence avec son associé M. Leasy, et, en présence de leurs hommes de loi, lui déclara qu'il était au moment de conclure un arrangement; et que si lui, Leasy, le voulait, il aurait le même prix de sa part; mais que dans le cas contraire, il conclurait sur-le-champ l'arrangement en question. Leasy déclara que son intention n'était pas de se défaire de sa part. Garrick en informa Colman, qui renonça entièrement à l'affaire.

» Garrick s'est montré extrêmement ouvert, et nous en sommes venus à une résolution finale. De sorte que si les renseignemens nécessaires sont donnés à notre satisfaction, nous pourrons signer un arrangement préalable d'ici à une quinzaine.

» Je dois revoir Garrick demain soir pour fixer le jour où un notaire, chargé de notre procuration, pourra conférer avec son procureur Wallace. J'ai choisi M. Phips, à la recommandation du docteur Ford. Voici les trois premières démarches que nous aurons à faire. Notre homme de loi devra examiner tous les titres et papiers quelconques relatifs au théâtre et à ses dépendances, ainsi que les conditions et restrictions de la patente royale. Nous devrons ensuite charger un entrepreneur habile et probe (M. Collins, je pense), d'inspecter les bâtimens et reconnaître les réparations dont ils ont besoin; ce à quoi Garrick consent. M. Garrick nous donnera, après cela, un relevé exact de ses livres, faisant connaître quels ont été, année

Digitized by Google

moyenne, les bénéfices annuels depuis sept ans (1). J'ai vu ce relevé en brouillon, et si l'on évalue la propriété à 70,000 livres sterling, l'intérêt a excédé dix pour cent.

» Il nous faudra certainement, quand tout cela sera réglé, une protection pour obtenir du roi la promesse que, tant que le théâtre sera bien dirigé, il n'accordera pas de patente pour un troisième; quoique Garrick paraisse assuré que S. M. ne le fera jamais. Si l'on peut se fier aux protestations et aux apparences, Garrick demeurera notre ami, et nous donnera toute l'assistance possible.

» Voici comment je crois que nous pourrions partager entre nous : Ewart entrerait dans l'affaire pour 10,000 livres, vous pour 10,000, et moi pour autant; le docteur Ford consent, avec le plus grand plaisir, à s'intéresser à l'affaire pour les 500 livres restans, et même, si vous ne vouliez pas risquer autant que je vous propose, je suis assuré qu'il partagerait avec vous. Ewart prépare ses fonds, et moi j'ai la certitude d'avoir les miens. Nous aurons un allié très-utile dans le docteur Ford; et mon père nous offre ses services aux conditions

(1) Des comptes relatifs à cette affaire ont été trouvés dans les papiers de M. Shéridan. On y voit que Garrick a retiré du théâtre, pendant l'année 1775, les sommes suivantes : Bénéfices d'auteur, 400 liv. sterl.; appointemens comme acteur, 800 liv.; comme directeur, 500 liv. Total, 1700 liv. sterl.; ce qui équivalait alors à 1700 louis d'or.

Digitized by Google

que nous fixerons nous-mêmes. Nous ne saurions lier trop intimement Garrick à nos intérêts, et je suis convaincu que son influence amènera Leasy à faire ce que nous voudrons, s'il est assez mal avisé pour vouloir se mêler de choses auxquelles il n'entend absolument rien.

» Quand l'affaire sera arrivée à un certain point de maturité, c'est-à-dire dans une semaine environ, à ce que j'espère, vous n'hésiterez sans doute pas à venir à Londres pour deux ou trois jours. Garrick propose, quand nous serons consentans au marché, de signer un arrangement provisoire, avec dédit de 10,000 livres sterling pour celle des parties qui manquera à remplir les conditions du traité, c'est-à-dire à consommer la vente d'une part, et l'achat de l'autre. Quand nous serons une fois déterminés à conclure (et, pour ma part, je le suis), le plus tôt sera le meilleur. Je dois, en mon particulier, presser les choses, parce que mes relations avec l'autre théâtre me mettent dans une situation embarrassante jusqu'au moment où je pourrai, avec prudence, avouer la transaction; et vous savez que, quelque prudemment qu'on se conduise, un pareil traité ne saurait demeurer long-temps secret, surtout à présent que Leasy est convaincu de la résolution de Garrick.

» Je suis extrêmement pressé à présent : c'est pourquoi je vous prie d'excuser les omissions que j'aurai pu commettre dans cette lettre; et surtout

Digitized by Google

ne faiblissez pas, quand nous en viendrons à mettre hache en bois. Je vous réponds que nous ferons des moissons d'argent.

» Votre, etc.

» R. B. SHÉRIDAN.

» *P. S.* Je suppose que vous avez appris que Foote ne doit plus reparaître. »

Le 31 du même mois de janvier, M. Linley reçut de Shéridan de nouveaux renseignemens sur l'affaire qui se négociait; cette lettre répondait en outre à l'avis que lui avait donné son beau-père, qu'il venait de trouver à emprunter la somme nécessaire pour payer sa portion.

» Je suis charmé, écrivait Shéridan, que vous ayez trouvé quelqu'un qui vous prête des fonds à quatre pour cent. La garantie est très-claire; mais, comme il y a quelque risque à courir en cas de feu, je pense que quatre pour cent est un taux extrêmement raisonnable. Vous n'aurez même guère d'avantage à rembourser ces fonds; car je suppose que vos maisons et votre chapelle vous rapportent beaucoup plus. Et dans le fait, lorsque vous pouvez emprunter à quatre, sur la seule garantie de votre portion des bénéfices du théâtre, vous auriez tort de vous défaire de la moindre partie de vos propriétés.

» Quant à quitter Bath, je ne vois pas pourquoi

Digitized by Google

vous hésiteriez un moment à le faire. Certes, l'entreprise dans laquelle vous engagez une somme telle que dix mille livres sterling, doit fixer principalement votre attention; et, en supposant même que vous ne donnassiez pas tout votre temps au théâtre, vous pourriez à coup sûr l'employer d'une manière plus lucrative à Londres qu'à Bath. Quand vous voudrez, comme je le suppose, faire du théâtre le grand objet de votre attention, soyez assuré que vous pourrez perdre toute crainte de n'y pas trouver votre compte; car le fait est que nous n'aurons que notre propre équité à consulter pour demander et obtenir le privilége d'avoir toute la peine, et de nous charger de tout. Leasy est absolument incapable de prendre part à rien dans la direction d'un théâtre. Il a une haute opinion de moi, et il est très-disposé à se laisser débarrasser de tout fardeau quelconque. Mais certainement je ne donnerais pas mon temps et ma peine pour son plus grand profit (sa part étant de beaucoup plus forte) sans quelque avantage exclusif. Cependant, je n'en voudrais pas faire la demande avant d'avoir montré que je suis en état de remplir toute la tâche. Mon père ne compte rester avec nous qu'une année, et seulement pour m'aider de son expérience. Il devra, comme de raison, être payé de ses peines, et vous aussi. Vous avez tout ce qu'il faut pour bien remplir les fonctions dont vous vous chargeriez, et il ne saurait entrer dans la tête de personne que vous

Digitized by Google

donnassiez votre temps et vos soins gratis parce que vous auriez un intérêt dans la propriété du théâtre. J'ai parlé de cela à Garrick et à Leasy, et vous ne trouverez de répugnance, de la part de qui que ce soit, à ce que vous tiriez du théâtre un certain revenu, plus considérable, je pense, que vous ne pourriez vous le faire en travaillant ailleurs; et, en cela, le théâtre n'agira que dans son propre intérêt. Il vous restera toujours assez de loisir pour avoir quelques écoliers de la haute volée, dont la protection pourra nous servir au besoin pour la conservation de notre patente.

» Vous ne devez tenir aucun compte des bruits répandus par les journaux concernant l'établissement d'un troisième théâtre : ce sont des niaiseries.

» Betsey et moi, nous embrassons toute la famille. Votre petit-fils étonne tout le monde par sa vivacité, ses dispositions pour la musique et la poésie, et la justesse extraordinaire de son esprit (1).

» Votre, etc.

» R. B. SHÉRIDAN. »

Dans le courant du mois de juin, le traité fut conclu avec Garrick. J'ai trouvé sur un papier

(1) Shéridan n'entendait sans doute pas qu'on prît la chose au sérieux, en parlant ainsi d'un enfant qui n'avait pas encore deux ans.

Digitized by Google

écrit par Shéridan bien des années après, les parts respectives des acheteurs spécifiées comme il suit:

	liv. st.
M. Shéridan, pour deux quatorzièmes du tout.	10,000
M. Linley, *idem*.	10,000
Le docteur Ford, pour trois quatorzièmes. . . .	15,000

D'après cela, il paraît que M. Ewart, quoique mentionné primitivement comme un des associés de Shéridan, ne prit en définitive aucune part à l'affaire.

Bien que les lettres que j'ai citées fournissent beaucoup plus de détails qu'on n'en avait jamais connus sur cette transaction, au moyen de laquelle M. Shéridan se trouva possesseur d'une partie de la propriété du théâtre de Drury-Lane, elles nous laissent toujours dans l'ignorance sur la source d'où il tira les fonds nécessaires pour consommer cette acquisition. M. Linley lui-même, quoiqu'il entre dans tous les autres détails de l'affaire, ne laisse pas soupçonner d'où ces fonds ont pu provenir.

. . . . . Gentes maluit ortus
Mirari, quam nosse tuos.

Il y eut en effet quelque chose de mystérieux et de miraculeux même dans toutes les acquisitions que fit Shéridan aux diverses époques de sa vie, en érudition comme en amour, en esprit comme en richesse. Personne n'a jamais su quand ni comment l'instruction est entrée dans sa tête. Ce

Digitized by Google

phénomène parut aussi merveilleux à ceux qui ne l'avaient jamais vu étudier, que celui de l'existence du caméléon pour les gens persuadés que cet animal ne mangeait jamais. Ses progrès dans le cœur de sa maîtresse furent également imperceptibles, et son triomphe fut la première annonce que ses rivaux eurent de son amour. Il en fut de même des productions de son esprit; lancées à l'improviste, elles prirent le monde par surprise; après avoir été enfantées en secret et tenues en réserve jusqu'à ce qu'elles fussent en état de paraître, on les vit percer tout d'un coup le nuage épais de son indolence, et se montrer dans toute leur splendeur. Ses ressources financières ne semblent pas moins tenir de la magie, et la manière dont il se procura, comme d'un coup de baguette, l'argent nécessaire pour acheter sa portion du théâtre de Drury-Lane, est restée couverte d'un voile impénétrable. On a dit que Garrick lui-même lui avait fourni les fonds; mais les lettres qu'on vient de lire ne permettent pas de le croire: il n'y avait évidemment pas entre eux à cette époque une liaison aussi intime que le supposerait un acte d'amitié tel que celui-là. D'un autre côté, il paraît que Shéridan avait l'argent tout prêt, même avant que l'on connût à quelles conditions traiterait Garrick. Il n'est pas moins invraisemblable que le docteur Ford lui ait avancé cet argent; car il y a tout lieu de croire que la portion dont il devint propriétaire, contre sa première in-

Digitized by Google

tention, absorba toutes ses ressources. Il se trouva dans la suite, par les pertes que le théâtre lui causa, forcé de s'absenter pendant long-temps de l'Angleterre, tant ses affaires étaient dérangées. On a trouvé, en outre, dans les papiers de Shéridan, des lettres de remontrances du fils du docteur Ford, où certes il eût fait quelque allusion à un service aussi éminent de la part de son père, si effectivement il l'eût rendu à Shéridan.

Vers la fin de cette année (1776), il s'éleva quelques dissensions entre les nouveaux actionnaires et M. Leasy, en conséquence de l'intention que manifesta ce dernier d'introduire deux nouveaux sociétaires en disposant d'une portion de sa moitié en faveur du capitaine Thomson et d'un M. Langford. Il paraît que, dans cette occasion, Shéridan poussa les choses jusqu'à cesser de remplir ses fonctions au théâtre, et à décider les principaux acteurs à l'imiter. On assurait aussi, dans le temps, que Garrick, ayant épousé la querelle de Shéridan, lui avait ouvert, chez son banquier, un crédit de 20,000 liv. sterl., pour subvenir aux frais d'un procès contre Leasy, ou pour acheter les portions d'intérêt de MM. Thomson et Langford.

La querelle se termina par un arrangement à l'amiable. On détermina M. Leasy à écrire une sorte de désaveu de certains articles qui avaient paru dans les journaux contre Shéridan et ses co-associés, et il renonça pour le moment à se défaire de sa moitié. On trouve une allusion à cette

Digitized by Google

réconciliation dans une lettre curieuse adressée par Shéridan à M. Linley, au commencement de l'année suivante.

« Vous m'écrivez, quoique vous n'ayez rien à me dire : moi, j'ai fait le contraire; et je ne vous ai point écrit parce que j'avais trop de choses à vous dire. Cependant je m'aperçois que j'ai attendu trop long-temps pour vous donner à présent de longs détails de nos manœuvres théâtrales. Au surplus, n'attribuez pas mon silence à la paresse, mais, au contraire, à ce que je n'ai pas été oisif.

» Vous me peignez votre âme comme ballottée entre l'espérance et la crainte. J'ai bien peur de prêcher dans le désert (comme je l'ai souvent fait déjà), si je vous dis qu'il vaut toujours mieux se laisser aller à la première qu'à la dernière. Il est peut-être assez prudent de mêler un peu de crainte par forme d'alliage à une masse d'espérance trop ductile, afin de la rendre plus solide; mais vous, au contraire, vous prenez l'appréhension à la livre et la confiance au grain, et vous l'étendez aussi fin qu'une feuille de doreur. Bien qu'une métaphore ne puisse pas l'expliquer, la vérité est que, dans toutes les entreprises qui dépendent principalement de nous, le plus sûr moyen de ne pas échouer, c'est d'être déterminé à réussir.

» Je n'en finirais pas si je voulais vous dire autre chose sur nos affaires de théâtre, excepté que tout

Digitized by Google

va très-bien. Leasy a promis de vous écrire; mais je suppose qu'il ne l'a pas fait. Toutefois, je jurerais qu'à l'avenir nous n'aurons plus la moindre discussion, et qu'il ne prendra plus conseil d'aucune personne étrangère à notre affaire. Il paraît désirer que vous ne preniez pas en mal l'hésitation qu'il a montrée d'abord.

» Nous avons, de l'avis du conseil privé, décidé de faire venir Noverre; et nous allons monter une espèce de pantomime qui attirera toute l'espèce humaine à Drury-Lane. Ceci est devenu absolument nécessaire, à cause des grands préparatifs qu'on fait pour une pièce de ce genre merveilleux à Covent-Garden.

» Quant aux tragédies dont vous faites mention dans votre lettre, si vous n'en parlez que comme de pièces qu'on peut avoir, je crois qu'il ne nous resterait pas de place pour elles, attendu que Garrick nous a bâtés d'une que nous devons expédier. Cependant, si vous avez un désir particulier de voir monter quelqu'une de celles en question, c'est une autre affaire, et je consentirai à les examiner. Autrement je vous saurais gré de m'épargner la désagréable corvée de donner mon opinion sur l'œuvre d'un nouveau poète tragique, étant déjà brouillé avec huit ou neuf membres de cette irascible confrérie.

» Ormsby m'a envoyé un superbe flambeau d'argent à branches, au sujet de *la Duègne*. Cela me coûtera, ce dont par-dessus toutes choses je suis

Digitized by Google

le moins prodigue, une lettre; et même j'eusse écrit une épître en vers, si le présent avait été toute autre pièce d'argenterie qu'un chandelier! Je crois qu'il faudra que je le transforme en un vase pour pouvoir versifier dessus; car il n'y a pas moyen de faire entrer chandelle, chandelier ou mouchettes dans un vers. Néanmoins, comme l'offrande a été faite à ma muse, et d'une manière très-amicale, je crois que je tâcherai de rimailler à cette occasion quelques stances telles quelles.

» Betsey se porte très-bien. Elle est sur le point de donner à manger à Tommy comme à un chrétien et à un gentilhomme, ou, en d'autres termes, de le sevrer. Quant au jeune homme, ses progrès sont si rapides, que le soleil se montre tout étonné le matin du changement qui s'est opéré pendant la nuit. Nos amitiés à tout le monde.

» Votre, etc.

» R. B. SHÉRIDAN. »

Le premier contingent que le talent dramatique du nouveau directeur fournit à la masse de son théâtre, fut une sorte de refonte de la vieille comédie de Vanbrugh, intitulée *la Rechute*, qui fut représentée le 24 février 1777, sous le titre du *Voyage à Scarborough*.

En relisant l'original, on est extrêmement surpris que Shéridan ait jamais espéré pouvoir épurer un pareil dialogue sans en laisser tout l'esprit dans la lie où il se trouve si bien amalgamé. Toute l'es-

Digitized by Google

sence des caractères, comme celui de Berinthia, est dans ce qu'ils ont de licencieux; et, semblables à ces objets que la putréfaction rend lumineux, ils cessent de briller quand on en a enlevé la pourriture. Si Shéridan eût substitué quelques parcelles de son propre esprit à la place de celui qu'il ôtait, le vide qui résulta de l'opération aurait été moins sensible; mais on ne pouvait guère attendre de lui qu'il prodiguât un bien si précieux pour enrichir l'ouvrage d'un autre. En outre, il est permis de douter que ce sujet, qui avait déjà rendu à Vanbrugh tout ce qu'il pouvait produire, eût fourni à Shéridan une seconde récolte d'esprit. Il y a cependant ça et là dans le dialogue quelques touches de son pinceau; mais elles appartiennent plus à la farce qu'à la comédie.

Vers ce temps, mistress Shéridan alla passer quelques semaines auprès de son père et de sa mère à Bath, et Shéridan demeura à Londres pour diriger les affaires du théâtre. Pendant cet intervalle, il adressa à sa femme une pièce de vers dont le plus grand mérite est de prouver que son cœur nourrissait encore ces premiers sentimens d'amour et de galanterie qui expirent trop souvent dans les bras de l'hymen. Ces vers étaient renfermés dans une lettre où Shéridan faisait la description d'une fête brillante à laquelle il avait assisté, et où se trouvaient réunies toutes les plus belles femmes de la haute société de Londres. Les éloges qu'il donnait à leur beauté, et les attentions flatteuses

Digitized by Google

dont il disait avoir été l'objet de leur part, excitèrent dans l'âme de mistress Shéridan un sentiment de jalousie, non pas amoureuse, mais poétique; elle exprima ce sentiment dans une pièce de vers en réponse à ceux de son mari, et saisit cette occasion d'adresser de généreux complimens à chacune des beautés les plus renommées du cercle brillant au milieu duquel il se trouvait lancé (1). Quoique ces vers soient de ceux qu'on lit avec plus d'intérêt que d'admiration, ils sont néanmoins faits avec autant de talent que le sujet en comporte, et je leur ai trouvé, comme étant l'œuvre de mistress Shéridan, un charme que n'auraient point eu pour moi des morceaux bien supérieurs sous le rapport de la poésie.

(1) Dans cette espèce de revue des beautés fameuses de cette époque, mistress Shéridan ne pouvait oublier la célèbre lady Craven, connue depuis sous le titre plus éminent de margrave d'Anspach. Cette dame est encore vivante; elle va publier ses mémoires, annoncés depuis plus de six mois, et qui seront, comme on peut le penser, très-intéressans. Nous avons traduit sur les épreuves la partie de cet ouvrage déjà imprimée à Londres, et nous attendons le reste avec impatience. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

CHAPITRE V.

L'Ecole de la Médisance.

Nous touchons au moment où Shéridan atteignit le faîte de la gloire dans sa carrière dramatique. Il avait déjà composé le meilleur opéra qui existât dans notre langue; il ne lui manquait que l'honneur d'écrire aussi la meilleure comédie dont puisse se glorifier la littérature anglaise. Comme cette espèce d'ouvrage semble, plus qu'aucun autre peut-être, exiger cette connaissance du monde et du cœur humain que l'expérience seule peut donner, il ne doit pas paraître peu extraordinaire que presque toutes nos comédies du premier ordre aient été l'œuvre de très-jeunes gens. Congrève écrivit toutes les siennes avant d'avoir complété sa vingt-cinquième année; Farquhar composa *le Couple constant* avant vingt-deux ans, et mourut à trente; Vanbrugh était un jeune enseigne quand il fit jouer *la Rechute* et *l'Épouse irritée;* et Shéridan mit le dernier sceau à sa réputation en nous donnant *l'École de la Médisance* à vingt-six ans.

Une chose qui n'est peut-être pas moins remar-

Digitized by Google

quable, c'est que, comme dans le cas dont il s'agit plus particulièrement ici, ces ouvrages, qu'on pourrait supposer avoir été le fruit hâtif d'une imagination vigoureuse, il est vrai, mais encore étrangère à la réflexion, et obtenant les résultats de l'expérience par une sorte d'inspiration ou d'intuition, aient été au contraire le produit lent de nombreux tâtonnemens et d'épreuves réitérées, déployant graduellement des beautés imprévues, même par celui qui les enfantait, et arrivant pas à pas à la perfection. Que ce soit par un procédé si extraordinaire que *l'École de la Médisance* fut produite, c'est ce que montrent les premières ébauches du plan et du dialogue que je suis à même de mettre sous les yeux des lecteurs, et qui ne pourront manquer d'intéresser vivement tous ceux qui prennent plaisir à observer la marche que suivent les œuvres du génie dans leurs transmutations.

Le génie, dit Buffon, *est la patience.* Un autre écrivain français a exprimé cette pensée avec plus de justesse en disant : *La patience cherche, et le génie trouve.* Il n'y a pas de doute que c'est à la coopération de ces deux puissances que nous devons toutes les inventions les plus brillantes. La patience doit explorer d'abord le gouffre profond où la perle est cachée, avant que le génie n'y plonge avec audace pour l'en arracher et la faire briller au jour. Cependant il y a quelques exceptions frappantes à cette règle, et notre siècle lui-même a montré plus d'une intelligence extraordinaire

Digitized by Google

dont la profondeur n'empêchait pas les trésors d'être à la portée de tout le monde. Mais les archives de l'immortalité offrent bien peu de ces exemples, et tout ce que nous connaissons des chefs-d'œuvre qu'elle a jusqu'ici marqués de son sceau, justifie suffisamment cette proposition générale, que rien de grand et de solide n'a jamais été produit avec facilité, et que le travail est le père de toutes les merveilles durables de ce monde, soit en vers, soit en pierre, en poésie ou en pyramides.

Je suis porté à croire que la première esquisse de *l'Ecole de la Médisance* a été tracée avant *les Rivaux*, ou du moins très-peu de temps après que Shéridan eut composé cette comédie. Il paraît en outre que sa première intention avait été de lancer des traits satiriques contre les mauvaises langues de Bath. Cela me semble résulter du titre sous lequel j'ai trouvé notées les premières idées que probablement il ait jetées sur le papier. Ce titre est : Les Médisans, *ou une Scène de la Salle des Eaux*. On y remarque surtout les deux traits suivans :

« Oui, madame, le mariage est certainement rompu. — Personne au monde n'en sait la cause? — Les uns disent une brèche à l'honneur de la dame, d'autres, à la fortune du monsieur. »

« Elle a eu deux jumeaux. — Comme le monde est méchant! Aussi vrai que j'espère être sauvée, madame, elle n'a eu qu'un enfant; et

Digitized by Google

encore un si chétif avorton, que cela ne vaut pas la peine d'en parler (1). »

Je vais citer le dialogue qui ouvrait la scène dans la première esquisse. On verra par là que l'intrigue était dans le principe tout-à-fait différente de ce qu'elle fut lorsque le plan de la pièce eut été définitivement arrêté. Les personnages de sir Peter Teazle et lady Teazle n'avaient pas encore été imaginés.

LADY SNEERWELL ET SPATTER.

« *Lady S.* Vous dites que tous nos paragraphes ont été insérés?

» *Spat.* Oui, madame.

» *Lady S.* Avez-vous fait circuler le bruit de l'intrigue de lady Brittle avec le capitaine Boastall?

» *Spat.* Lady Brittle, madame, est déjà l'objet des caquets de la moitié de la ville, et dans une semaine vous la verrez traitée comme une demi-vertu.

» *Lady S.* Qu'avez-vous fait de l'insinuation relative à une passion de miss Niceley pour son laquais?

» *Spat.* Nous sommes en bon train, madame. J'ai dit la chose à mon perruquier; et, comme il

(1) Bien que Shéridan ne sût pas le français, il est presque certain qu'il a tiré cette plaisanterie d'une de ces vieilles facéties dont tout le monde est rebattu chez nous. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

fait la cour à une jeune ouvrière en modes, dont la maîtresse a une cousine-germaine en service chez lady Clackit, je pense qu'avant quatorze heures lady Clackit en aura connaissance, et alors vous savez que l'affaire est faite.

» *Lady S.* Mais pensez-vous que cela suffise?

» *Spat.* Tudieu! madame, je voudrais perdre de réputation la première prude de Londres en moitié moins de temps. Eh! madame n'a-t-elle jamais ouï dire comment la pauvre miss Shepherd perdit son amant et son honneur l'année dernière à Scarborough? Voici le fait. Un soir, chez lady... la conversation vint à tourner sur la difficulté d'obtenir en Angleterre la reproduction des moutons de la Nouvelle-Ecosse. « J'en connais des exemples, dit miss...; car, le printemps dernier, une de mes amies, miss Shepherd de Ramsgate, a eu deux jumeaux d'une de ses brebis. — Quoi! s'écria la vieille lady Bowlwell, qui est sourde, miss Shepherd de Ramsgate est accouchée de deux jumeaux? » Cette méprise, comme vous pouvez penser, fit éclater de rire toute la compagnie. La chose n'en resta pas là; le lendemain, miss Verjuice Amarilla Lonely, qui s'était trouvée présente, venant à parler de la surdité de lady Bowlwell, rapporta ce qu'elle avait dit, mais malheureusement ayant oublié de dire un mot de la brebis, les personnes de la société comprirent, et bientôt, dans tous les cercles, beaucoup de gens crurent que miss Shepherd de Ramsgate était réellement

Digitized by Google

accouchée d'un garçon et d'une fille; finalement, en moins de quinze jours, il y en eut qui se firent fort de nommer le père, ainsi que le village où les enfans avaient été mis en nourrice.

» *Lady S.* Ah! ah! voilà ce qui s'appelle jouer de bonheur. Je suppose que vous n'avez pas eu de difficulté à répandre le bruit concernant la méprisante miss.....

» *Spat.* Pas la moindre. Elle s'est toujours montrée si prudente et si réservée, que tout le monde était sûr qu'il y avait quelque motif secret pour cela.

» *Lady S.* Sans doute. Un trait de médisance est aussi funeste à l'honneur d'une prude, que la fièvre aux personnes de la plus forte constitution; mais il y a une sorte de réputation malingre qui survit à cent de celles, plus robustes en apparence, dont jouissent les prudes.

» *Spat.* C'est vrai, madame; il y a des valétudinaires de réputation comme de tempérament; mais les uns et les autres deviennent circonspects par la connaissance de leur côté faible, et évitent de s'exposer au moindre souffle d'air (1).

» *Lady S.* Laissons cela, Spatter; j'ai quelque

(1) Ce passage est un de ceux où l'on peut remarquer les heureux effets de la révision. Le voici tel qu'il existe dans la pièce : « Il y a des valétudinaires de réputation, ainsi que de tempérament, et qui, connaissant leur partie faible, évitent le moindre souffle d'air, et suppléent au défaut de vigueur par des soins et de la circonspection. »

Digitized by Google

chose d'une plus grande conséquence à vous confier. Je pense que j'ai quelques droits à votre gratitude.

» *Spat.* Ai-je jamais paru un seul moment oublier ce que je vous dois?

» *Lady S.* Je ne vous en accuse point; mais ceci est une affaire d'importance. Vous connaissez ma situation, mais non pas toutes mes faiblesses. J'ai été blessée dans ma première jeunesse par la langue envenimée de la médisance; et j'avoue que, depuis ce temps, je n'ai eu de plaisir qu'à ternir la réputation des autres. J'ai, pour cela, trouvé en vous un agent habile. Souvent vous avez été l'instrument de ma vengeance; aujourd'hui vous devez me prêter votre assistance pour satisfaire une passion plus douce. Une jeune veuve possédant quelque beauté et une assez jolie fortune est rarement obligée de faire les avances; cependant c'est le cas où je me trouve. Parmi le grand nombre d'hommes qui viennent ici, en avez-vous jamais remarqué un pour qui j'eusse une prédilection particulière?

» *Spat.* En vérité, je ne fus jamais plus embarrassé. A coup sûr, vous ne voulez pas parler de ce vieux chevalier si ridicule, sir Christopher Crab?

» *Lady S.* Le malheureux! ses assiduités m'assomment.

» *Spat.* Peut-être son neveu le baronnet, sir Benjamin Backbite, est l'heureux mortel?

» *Lady S.* Non. Quoiqu'il ait un mauvais naturel

Digitized by Google

et une bonne figure pour lui, il n'est pas de mon goût. Que pensez-vous de Clerimont (1)?

» *Spat.* Quoi! l'amant déclaré de votre pupille Maria, et l'objet de la tendre affection de cette jeune personne!

» *Lady S.* Lui-même. Cet insensible, qui s'est pris d'une folle passion pour une petite sotte, est l'homme que j'aime.

» *Spat.* Comment espérez-vous réussir auprès de lui?

» *Lady S.* En versant le poison de la jalousie dans l'âme de l'un et de l'autre, jusqu'à ce que ce jeune fou, dans un moment de pique, vienne de lui-même se jeter dans mes filets.

» *Spat.* Avez-vous pris quelques mesures pour cela?

» *Lady S.* Sans doute. Maria m'a fait confidence de l'amour de Clerimont pour elle. A mon tour j'ai feint de lui confier mon affection pour sir Benjamin, qui est vivement épris d'elle. En lui peignant énergiquement ma passion, je l'ai déterminée à ne pas refuser de voir sir Benjamin, comme elle l'avait promis à Clerimont. Je l'ai priée en outre de plaider ma cause; et bien plus, j'ai obtenu sous le même prétexte qu'elle répondît aux lettres de sir Benjamin. J'ai déjà inspiré à Clerimont quelques soupçons à cet égard; mais c'est à vous de souffler

(1) Dont Shéridan changea ensuite le nom en celui de Florival, avant d'en faire son Charles Surface.

Digitized by Google

le feu, et d'amener les choses au point que je désire.

» *Spat.* Mais Maria, au premier signe de mécontentement de la part de Clerimont, n'entrera-t-elle pas sur-le-champ en explication?

» *Lady S.* C'est ce que nous devons empêcher en.a..... »

La scène qui suit, entre lady Sneerwell et Maria, donne quelque idée de l'usage que l'auteur devait faire de ce canevas un peu compliqué. Il n'y a pas de doute que ce fut la difficulté de faire mouvoir ses personnages dans une situation aussi embarrassée, qui le décida, heureusement pour le monde, à imaginer un plan plus simple et en même temps plus intelligible. Il a pu aussi être influencé par la considération que, dans le plan qu'il avait primitivement adopté, tout le mouvement de la pièce lui était imprimé par la jalousie de l'amant; ressort dont il avait déjà suffisamment fait usage dans *les Rivaux*.

Au milieu de l'entretien de lady Sneerwell avec sa pupille, on annonce mistress Candour. Tout ce que dit ce personnage abonde plus en noms ridicules et en anecdotes bizarres, dans le premier projet que dans la pièce elle-même. Le bon goût de Shéridan le porta à élaguer une foule de choses dans cette scène, ainsi que dans la grande scène de médisance qui se trouve maintenant au second acte, et dans laquelle tout ce que dit lady Teazle avait été mis dans la bouche de sir Christopher

Digitized by Google

Crab et autres. Les remarques si caustiques de sir Peter Teazle, et ce personnage lui-même, sont d'une création postérieure.

C'est principalement dans Clerimont, l'embryon de Charles Surface, qu'on aperçoit combien peuvent être informes les premiers traits auxquels le temps et le goût parviennent à donner de la beauté. Aucun aspirant aux faveurs de Thalie ne devrait être découragé par une première chute, après avoir lu la scène où Shéridan avait primitivement introduit ce personnage. Le défaut de nerf dans le style, la maladresse de faire intervenir la sœur dans l'intrigue, l'expédient usé de laisser tomber une lettre; tout, en un mot, était de la nature la moins dramatique, et la pièce, dans cette partie, ressemblait aussi peu à ce qu'elle est, que le bloc ressemble à la statue ou la chrysalide au papillon.

J'ai dit plus haut que l'autre esquisse, dans laquelle sir Peter et lady Teazle sont les principaux personnages, fut tracée postérieurement à celle dont je viens de donner des échantillons. Je ne saurais néanmoins en fournir de preuve positive. Les deux manuscrits ne portent point de date, et n'offrent rien autre chose qui puisse faire juger lequel des deux est plus ancien que l'autre. De plus, les deux plans sont entièrement distincts, lady Sneerwell et ses associés étant aussi complétement exclus de l'un, que sir Peter et lady Teazle se trouvent l'être de l'autre. Il est par conséquent fort difficile de dire avec quelque certitude, lequel des

Digitized by Google

deux canevas a précédé l'autre, ou à quelle époque est venue l'heureuse idée de mêler ensemble ce que chacun contenait de meilleur.

Voici quels étaient les personnages du second plan :

Sir Rowland Harpur.
***** Plausible.
Le capitaine Harry Plausible.
Freeman.
Le vieux Teazle, *retiré du commerce* (1).
Mistress Teazle.
Maria.

D'après cette liste de personnages, il est permis de conclure que les querelles du vieux Teazle et de sa femme, l'attachement de Maria avec l'un des Plausible, et l'intrigue de mistress Teazle avec l'autre, formaient tout le fond de la pièce dans son premier état (2). Il y a aussi tout lieu de croire,

(1) Il paraît, d'après l'introduction, que l'intention de l'auteur était de donner au vieux Teazle le nom de baptême de Salomon. Shéridan était, en effet, très-enclin à changer fréquemment les noms de ses personnages. Charles Surface fut d'abord nommé Clerimont, puis Florival, puis le capitaine Harry Plausible, puis Harry Pliant ou Pliable; ensuite le jeune Harrier, et enfin Frank; tandis que son frère aîné fut successivement Plausible, Pliable, le jeune Pliant, Tom, et enfin Joseph Surface. Trip s'appelait d'abord Spunge; Snake était Spatter; et, même après la fusion des deux plans en un seul, tout ce qui, dans la première scène avec lady Sneerwell, appartient à Snake, avait été donné à un autre personnage, supprimé tout-à-fait ensuite, miss Verjuice.

(2) C'était probablement la comédie en deux actes que Shé-

Digitized by Google

d'après certaines indications qui se représentent sous diverses formes dans les manuscrits en question, que le jeu de théâtre du paravent n'avait pas encore été imaginé, et que la découverte devait avoir lieu d'une manière très-différente. Voici une de ces notes :

« Il fait l'amour à la tante et à la nièce..... quelqu'un vient..... il se trompe dans l'obscurité..... il enferme la tante, qu'il a prise pour la nièce... »

Je vais maintenant offrir une scène ou deux du second canevas. On y verra, peut-être encore plus évidemment que dans les citations précédentes, combien Shéridan eut à travailler pour donner aux premiers traits du dialogue de *l'Ecole de la Médisance* toute la finesse et la grâce qu'ils ont dans cette admirable pièce.

ACTE Ier. — SCÈNE Ire.

LE VIEUX TEAZLE, *seul.*

« Dans l'année 44, j'épousai ma première femme. La noce se fit à la fin de l'année.... Oui, en décembre; cependant avant l'an du Seigneur 1745, je m'en étais repenti. Un mois auparavant nous nous étions juré que nous nous aimions l'un l'autre plus que tout ce qu'il y avait au monde.... Peut-être disions-nous vrai; mais quand nous nous

ridan avait annoncée à M. Linley, en 1775, comme devant être bientôt représentée.

Digitized by Google

sommes promis de nous aimer jusqu'à la mort, je suis sûr que nous avons menti. Fort bien ; mais la fortune me devait une bonne chance ; en 48, ma femme meurt.... Ah ! pauvre imbécile de Salomon, en 52, je te vois remarié !..... De là un déluge de maux..... Thomas, né le 12 février; Jane, née le 6 janvier, et ainsi de suite, jusqu'au nombre de cinq. Cependant, grâces à la mort, je ne suis plus *crédité* que d'un seul.... Fort bien. La pauvre Margery, Dieu ait pitié de son âme ! était une singulière créature ; quand elle fut partie de ce monde, je me trouvai d'abord un peu désorienté, et sachant bien qu'en pareil cas les souhaits ne servent de rien, je souhaitai souvent de la voir revenir au monde. Pendant dix ans, je conservai mon bon sens, c'est-à-dire que je vécus tout seul. Oh ! benêt de Salomon ! il y a un an que tu t'es remarié de nouveau, et à une femme plus jeune que toi de trente bonnes années, une femme à la mode encore. Cependant j'avais mis bien de la prudence dans cette affaire ; la jeune personne avait été élevée à la campagne ; mais aujourd'hui elle est plus prodigue que la fille d'un duc, et plus folle qu'une comtesse. Quel vice dans notre législation, qu'un homme qui a été marqué une fois au front soit pendu pour la récidive ! (*Jarvis entre.*)

» *Teazle.* Qui est là ?... Est-ce vous, Jarvis ?

» *Jarv.* Monsieur, il y a en bas un grand nombre des marchands de madame qui font du bruit pour avoir leur argent.

Digitized by Google

» *Teaz.* Sont-ce leurs mémoires que vous tenez?

» *Jarv.* Environ la vingtième partie.

» *Teaz.* Quoi! vous avez déjà employé les cent livres sterling que je vous ai données pour ses menues dépenses.

» *Jarv.* Il y a long-temps, monsieur. Vous allez en juger par quelques-uns des articles. Payé au carrossier pour avoir baissé les siéges du carrosse....

» *Teaz.* Que diable avait-elle besoin de faire toucher au carrosse?

» *Jarv.* L'intérieur était d'un bon pied trop haut pour elle, quand elle était coiffée; de sorte qu'il fallait baisser les siéges ou élever l'impériale. Passons à autre chose. Payé six mois de gages à ses laquais, cinquante livres sterling.

» *Teaz.* Mort et furie! Donne-t-elle à ses laquais cent livres sterling par an?

» *Jarv.* Oui, monsieur, et je pense qu'elle a fait un bon marché; car ils se fournissent de bourses et de bouquets.

» *Teaz.* Des bourses et des bouquets pour cette canaille! des coups de bâton et la corde!

» *Jarv.* Payé pour les bouquets de madame, cinquante livres sterling.

» *Teaz.* Cinquante livres sterling pour des fleurs! il y en aurait assez pour faire une orangerie du Panthéon, et y donner une fête champêtre à Noël.

» *Lady Teazle.* Bon Dieu, sir Peter (1), je m'é-

(1) En cet endroit l'auteur a changé son plan, tant à l'égard des titres du vieux Teazle et de sa femme, que relativement

Digitized by Google

tonne que vous me reprochiez les fantaisies les plus innocentes; par exemple, celle d'avoir des fleurs. Quant à la dépense, on ne saurait se procurer des fleurs à meilleur marché en hiver; vous devez vous en prendre à la saison, et non pas à moi; je vous assure que je voudrais que le printemps durât toute l'année, et qu'on vît éclore des roses tout autour de soi.

» *Sir P.* Eh! madame, si elles étaient si communes, vous n'en voudriez plus pour parure; il vous faudrait des boules de neige. Dites-moi, je vous prie, madame, quel plaisir pouvez-vous trouver à porter ces bouquets, quand vous songez que le prix d'une seule fleur aurait suffi pour faire dîner toute une pauvre famille?

» *Lady T.* Sur ma parole, sir Peter, voilà une manière de raisonner bien absurde. D'après cela, pourquoi vous permettez-vous la moindre superfluité? Je suis sûre qu'un gueux dînerait fort bien avec votre manteau, et ne souperait pas mal sur votre veste galonnée; j'ose dire même qu'il ne mangerait pas votre canne à pomme d'or dans une semaine. Au fait, si vous ne voulez rien dépenser que pour les choses de première nécessité, pourquoi ne pas donner votre perruque au premier mendiant que vous rencontrerez, et courir les rues en bonnet de nuit, coiffure qui vous va si bien?

» *Sir P.* A merveille! Voyons les autres articles.

à la présence de celle-ci, qu'il n'avait pas d'abord eu le dessein de faire paraître dans cette scène.

Digitized by Google

» *Jarv.* (*lisant*). Fruits pour le singe de milady, cinq livres sterling par semaine.

» *Sir P.* Cinq livres sterling de fruit pour le singe! Tudieu! cela ferait le dessert d'un *alderman* (1).

» *Lady T.* Quoi, sir Peter, voudriez-vous que le pauvre animal mourût de faim? Je puis vous jurer qu'il vit aussi frugalement qu'aucun autre singe.

» *Sir P.* Fort bien; ensuite.

» *Jarv.* Porcelaine pour le même. . . . .

» *Sir P.* Comment! votre singe mange dans de la porcelaine?

» *Lady T.* Il s'agit de celle qu'il a cassée, et je vous assure qu'il n'y a pas de singe au monde qui casse moins.

» *Jarv.* Payé à M. Warren, le parfumeur, pour lait de roses, trente livres sterling.

» *Lady T.* Certes, c'est très-modique.

» *Sir P.* Par la mort! madame, si vous étiez née dans une classe où ces dépenses sont ordinaires, je ne montrerais pas tant d'étonnement; mais vous êtes la fille d'un honnête gentilhomme campagnard.

» *Lady T.* Ah! fi! Ne dites donc pas de ces choses-

(1) Il existe en Angleterre un vieux proverbe qui fait des *aldermen*, ou assesseurs du lord maire, le type de la gourmandise. Il n'est sans doute plus applicable aujourd'hui, mais il peut paraître plaisant dans un pays où l'on n'a pas coutume de dire : *gourmand comme un adjoint.* (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

là. Dieu veuille le pardonner à ma mère, mais je crois que mon père était un homme de la plus haute volée.

» *Sir P.* Souvenez-vous, madame, du jour où je vous vis pour la première fois; vous étiez vêtue d'une petite robe de toile peinte, et vous aviez un trousseau de clés pendant à votre côté. Vos occupations, madame, étaient de donner à manger à la volaille et de gouverner la basse-cour; vos talens, une connaissance passable de la *Bonne Ménagère* et de la *Cuisinière Bourgeoise;* vos amusemens, de jouer des contre-danses sur une vieille épinette, pour endormir votre père quand il revenait de la chasse au renard; ou de lire les sermons de Tillotson à votre tante Deborah : voilà, madame, quelles étaient vos récréations et les qualités qui m'ont captivé. Aujourd'hui, quelle différence! il vous faut deux laquais derrière votre carrosse, et une couple de chiens blancs dans votre phaéton. Vous avez oublié le temps où vous montiez en croupe derrière le sommelier, sur un cheval de charrue. Vous parûtes bien aise alors que je vous fisse la cour.

Lady T. Tout cela est vrai; et quand vous me demandâtes si j'aimerais un vieux mari qui ne me refuserait rien, je souris et je répondis : Jusqu'à la mort.

» *Sir P.* Eh bien! pourquoi me répondîtes-vous cela?

» *Lady T.* Faut-il vous dire la vérité?

Digitized by Google

» *Sir P.* Oui, si ce n'est pas me faire une trop grande faveur.

» *Lady T.* Eh bien donc, la vérité est que j'étais cordialement ennuyée de toutes ces agréables récréations que vous venez de me rappeler si bien; et, ayant le goût de la dépense et le désir ardent de le satisfaire, j'avais résolu d'épouser le premier imbécile qui se présenterait avec de la fortune. Vous m'avez faite votre femme, ce dont je vous suis très-obligée; mais si vous voulez que je vous aie encore plus d'obligations, faites-moi bientôt veuve. »

En comparant les deux personnages de cette esquisse avec ce qu'ils sont dans la pièce, il est impossible de n'être pas frappé du changement important qu'ils ont subi. La métamorphose de sir Peter en homme du grand monde, en raffinant son langage, n'a pas affaibli le piquant de sa situation. Au contraire, son caractère respectable et l'amabilité de ses manières sont la source d'un intérêt nouveau, et font que, par un sentiment tout opposé à celui qu'excitent d'ordinaire les vieillards placés dans une semblable position, l'on se réjouit à la fin de voir que sa jeune femme lui reste. L'amélioration du caractère de lady Teazle n'est pas moins remarquable, ni moins heureuse. Au lieu d'une fille acariâtre et mal élevée, dont la disposition à mal faire ne laisse dans l'esprit presque aucune incertitude sur son sort, nous voyons une jeune personne vive, mais innocente,

Digitized by Google

malgré un grand fond d'inconséquence, transplantée de la campagne au milieu d'un monde où tout est propre à la séduire et à mettre son honneur en péril, mais conservant dans son cœur assez de la pureté des mœurs champêtres pour empêcher la corruption de s'y enraciner.

Il y a véritablement, dans les premières ébauches de *l'École de la Médisance*, un certain degré de crudité et de rudesse, que prouve que l'artiste avait tout récemment étudié Wicherley et Vanbrugh; et ce manque de délicatesse dans la touche est particulièrement remarquable dans la scène entre lady Teazle et Surface. La manière dont Shéridan l'a châtiée pour l'amener au ton où elle se trouve, n'est pas le moindre des triomphes du goût et du talent dont on trouve des traces à chaque ligne dans l'élaboration de cette belle comédie.

La scène dont il s'agit, et qui est devenue la troisième du quatrième acte, subit de grands changemens depuis que Shéridan l'eut jetée pour la première fois sur le papier, et il la remit plus souvent dans le creuset qu'aucune autre partie de sa pièce.

« *Lady Teazle.* Etiez-vous en train de méditer, ou pensiez-vous à moi?

» *Pliant.* Je pensais à vous d'une manière peu flatteuse. Je trouvais que vous vous faisiez bien attendre. Savez-vous que vous devez me payer ce retard, et me cajoler pour me remettre de bonne humeur?

Digitized by Google

» *Lady T.* En vérité, au lieu de me gronder, vous devriez me plaindre. Ce vieux pénard est devenu si jaloux depuis peu, que je n'ose plus sortir à moins d'être sûre qu'il sera long-temps sans pouvoir s'occuper de ce que je fais.

» *Pliant.* J'ai peur que les insinuations que nous avons répandues au sujet de mon frère n'aient fait trop d'impression sur le pauvre homme : nous ne voulions seulement que détourner ses soupçons.

» *Lady T.* La peste l'étouffe! Je lui ai dit tout net que, s'il continue d'être soupçonneux comme il l'est actuellement, je le quitterai tout-à-fait, et le forcerai à m'allouer une pension.

» *Pliant.* Si jamais cela arrive, mon adorable, vous voyez l'homme qui vous restera attaché toute sa vie. Cependant il ne faut pas en venir à cette extrémité. Vous ne serez jamais aussi bien vengée en le quittant qu'en demeurant avec lui, et souffrant que mon sincère attachement vous dédommage de sa brutalité.

» *Lady T.* Mais quelles preuves me donnerez-vous de votre sincérité? J'ai quelquefois soupçonné que vous aimiez ma nièce (1).

» *Pliant.* Que dites-vous? Une petite sotte, qui n'a ni esprit ni bon sens.

» *Lady T.* Encore une fois, quelles preuves ai-je de votre amour pour moi? car il me reste encore

(1) Shéridan n'avait pas encore décidé s'il ferait de Maria la nièce ou la belle-fille de lady Teazle.

Digitized by Google

tant de mes préjugés de campagnarde, que, si je devais faire une folie (et je ne saurais promettre que je n'en ferai pas), ce serait pour un homme qui n'aimerait que moi seule. Comment puis-je être sûre que vous m'aimez?

» *Pliant.* J'ai rêvé de vous toutes les nuits depuis une semaine.

» *Lady T.* C'est signe que vous avez dormi toutes les nuits depuis une semaine. Pour moi, je ne donnerais pas un zeste d'un amant qui ne veillerait pas un mois de suite en mon absence.

» *Pliant.* J'ai fait quantité de vers pour vous.

» *Lady T.* Je n'en ai jamais vu aucun.

» *Pliant.* Ils ne m'ont pas plu, et je les ai déchirés.

» *Lady T.* Vous n'écrivez donc que pour votre satisfaction?

» *Pliant.* Ah! madame, me tiendrez-vous toujours ainsi dans le doute?

» *Lady T.* Je ne sais..... Si j'étais convaincue.....

» *Pliant.* Vous me voyez à vos genoux.

» *Lady T.* Tout doux! je ne veux pas de transports. Permettez-moi de vous dire que, si je dois me laisser aller à mal faire, je ne veux pas être prise d'assaut, mais céder après une capitulation bien délibérée, et seulement lorsque ma raison et mon cœur seront également persuadés.

» *Pliant.* Dans ce cas, je vous dirai tout d'un coup que le monde prend à votre égard certaines libertés.....

Digitized by Google

» *Lady. T.* Je puis répondre que c'est sans motif; car jusqu'à présent je ne sache pas avoir fait rien de mal, bien que j'ignore ce que je pourrai être forcée de faire.

» *Pliant.* Le fait est, ma chère lady Teazle, que votre extrême innocence est justement la cause de votre danger. C'est la pureté de votre cœur qui vous fait commettre mille imprudences, contre lesquelles la conscience d'une erreur vous mettrait en garde. Vous ne pouvez concevoir combien cela vous donnerait de circonspection.

» *Lady T.* Le pensez-vous?

» *Pliant.* Très-certainement. Vous ressemblez par la réputation à une personne pléthorique; vous mourrez absolument d'un excès de santé.

» *Lady T.* Ainsi donc je dois pécher pour ma propre défense, et me défaire de ma vertu pour conserver ma réputation?

» *Pliant.* C'est précisément cela, sur mon honneur, madame.»

On remarquera, par tout ce que j'ai cité, qu'une grande partie de la matière première a été conservée; mais que, semblable à l'ivoire qui paraissait s'amollir sous les doigts de Pygmalion, elle a perdu toute son âpreté primitive, et, prenant à chaque touche un nouvel aspect, semble à chaque fois avoir acquis une nouvelle grâce.

..... Mollescit ebur, positoque rigore,
Subsidit digitis, cedítque; ut Hymettia sole

Digitized by Google

Cera remollescit, tractataque pollice multas
Flectitur in facies, ipsoque fit utilis usu (1).

Je pense n'avoir pas besoin d'excuse pour la longueur des extraits que j'ai donnés des canevas de *l'École de la Médisance;* et en effet, ils ne sauraient manquer d'intéresser tous les amateurs de l'histoire littéraire. Découvrir le mécanisme du style d'un auteur dans les ratures et les corrections de sa première copie, est déjà pour notre curiosité une satisfaction peu ordinaire, et le brouillon de l'*Héloïse* de Rousseau, conservé à la bibliothèque de la Chambre des députés, offre une étude à laquelle tout autre qu'un simple *auceps syllabarum* peut trouver des attraits. Mais il est encore plus intéressant de suivre ainsi la marche des pensées d'un écrivain, de voir éclore les nouvelles idées que son imagination lui inspire, et s'opérer les changemens que son goût lui suggère, en un mot, d'observer progressivement la création d'un chef-d'œuvre. Tel serait notre plaisir, si quelque pouvoir magique, nous faisant assister aux opérations mystérieuses de la nature, nous permet-

(1) Voici comme M. Moore a traduit ces vers dans sa langue :

Where'er his fingers move, his eye can trace
The once rude ivory softening into grace —
Pliant as wax that, on Hymettus' hill,
Melts in the sunbeam, it obeys his skill;
At every touch some different aspect shows,
And still, the oftener touch'd, the lovelier grows.

Digitized by Google

tait de voir les cristaux se former par degrés autour de leur noyau, et de suivre la lente métamorphose de ce métal imparfait aujourd'hui, mais qui sera de l'or un jour.

Sous le simple rapport du style, la facture d'un écrivain aussi pur et aussi véritablement anglais, est digne de fixer l'attention de tous ceux de ses compatriotes qui voudraient apprendre l'art difficile d'unir, dans leurs écrits, la correction et la grâce, et d'être à la fois *idiomatique* et élégant. Il n'y a pas une seule page des manuscrits de Shéridan qui ne porte des signes du soin minutieux avec lequel il choisissait, disposait et moulait pour ainsi dire son langage, de manière à en faire ce que nous voyons dans toutes ses œuvres, un miroir si fidèle de ses pensées.

Son principal objet, en corrigeant, était de condenser et de simplifier, d'élaguer toute épithète superflue, tout membre de phrase oiseux, enfin, de dégager le thyrse de son esprit de toute feuille qui ne contribuait qu'à le rendre moins léger et moins maniable. En voici un exemple assez remarquable. Sir Peter disait dans le principe :

« Les gens qui font circuler une histoire scandaleuse, sachant qu'elle est fausse, méritent le pilory, plus que pour un faux billet de banque. Ils ne peuvent passer le mensonge sans mettre leur nom au dos. Vous dites que personne n'a le droit de vous attaquer parce que vous ne l'avez pas inventé; mais vous devez savoir que quand le

Digitized by Google

tireur est hors d'atteinte, la partie lésée a le droit de poursuivre chacun des endosseurs. »

En comparant cette forme à celle sous laquelle la même pensée se trouve dans la pièce, on verra combien elle a gagné en légèreté.

« *Misstress Candour.* Mais sûrement, vous ne seriez pas si sévère à l'égard de ceux qui ne font que répéter ce qu'ils ont ouï dire?

» *Sir Peter.* Si fait, madame. Je leur appliquerais aussi la loi commerciale; et, dans tous les cas de circulation d'une calomnie, quand on ne pourrait mettre la main sur le tireur, la partie lésée aurait son recours contre chacun des endosseurs. »

Une des grandes qualités du style de Shéridan, et une chose à laquelle il apportait une attention extrême dans ses corrections, est le choix des épithètes. Il posséda l'art heureux de faire servir ces mots accessoires, non-seulement à donner de la clarté au sens, mais encore à ajouter une nouvelle valeur aux traits de son esprit; et quelquefois, quand l'idée principale n'était guère saillante, il parvenait à la faire ressortir par la finesse ou le contraste des épithètes.

Bien que la tâche de Shéridan paraisse être devenue beaucoup plus facile après qu'il eut fondu ses deux canevas en un seul, il fit encore de grands changemens dans les diverses parties du nouveau plan. Il supprima ou transposa des scènes entières, et refit tout le dialogue de quelques-unes. Dans le troisième acte, par exemple, il y

Digitized by Google

avait une longue scène dans laquelle Rowley, au moyen d'un interrogatoire minutieux qu'il faisait subir à Snake, lui arrachait, en présence de sir Oliver et de sir Peter, un aveu complet de ses desseins contre la réputation de lady Teazle. Rien n'était plus ennuyeux et plus mal placé; en conséquence, cette scène fut supprimée, et la confession de Snake reportée à sa place naturelle, c'est-à-dire au dénoûment. La scène où sir Oliver, sous le nom du vieux Stanley, vient demander des secours à Joseph, était aussi, dans le principe, tout-à-fait différente de ce qu'elle est, et dans quelques endroits approchait beaucoup plus de la caricature que le goût de Shéridan ne devait le permettre. Par exemple, Joseph donnait au faux Stanley une demi-guinée, que celui-ci rendait avec indignation. Quand il était parti, Joseph, regardant la pièce qu'on venait de lui rendre, disait: « Eh bien! qu'il meure de faim; voilà de quoi aller à l'Opéra. »

Il était dans la destinée de Shéridan (et peut-être cela entrait-il dans sa politique) d'obtenir la réputation d'une indolence et d'une insouciance excessives, tandis que peu de personnes douées de talens aussi brillans ont jamais employé autant d'art et de recherche pour les faire valoir. Ceci fut surtout remarquable dans la circonstance qui nous occupe. Nonobstant la peine qu'il s'était donnée pour perfectionner sa comédie, ou plutôt peut-être en conséquence de cette peine, la première

Digitized by Google

représentation de la pièce fut annoncée avant que toute la copie eût été remise entre les mains des acteurs. En effet, dans les cinq dernières scènes, le manuscrit porte des marques évidentes de la hâte avec laquelle on les a terminées; elles sont griffonnées sur des morceaux de papier détachés, tandis qu'il existe de nombreuses copies de tout ce qui précède, avec des variantes dans les interlignes et des notes en marge. Sur la dernière de toutes les feuilles, qu'on peut supposer telle que Shéridan l'envoya au copiste, on trouve écrit de la main de chacun :

« Terminé enfin, Dieu merci!

» R.-B. SHÉRIDAN.

» Amen!

» W. HOPKINS. »

La première représentation de *l'École de la Médisance* eut lieu le 8 mai 1777. Le succès d'une pareille pièce, jouée par les meilleurs acteurs de Drury-Lane, ne pouvait être douteux. Long-temps après la première série non interrompue de ses représentations, elle continua d'être jouée deux ou trois fois par semaine. La comparaison que j'ai faite des recettes des douze premières représentations avec celles de douze autres à une époque postérieure, prouve que l'attrait de la nouveauté ne fut pour rien dans son succès, et qu'on était toujours assuré de faire venir la foule au théâtre,

Digitized by Google

en l'annonçant sur l'affiche. Le fait est que, pendant deux ans, elle fut si courue, que le trésorier de Drury-Lane mit en note au compte des recettes de 1779 : « *L'École de la Médisance* a tué les pièces nouvelles. » J'ai trouvé les mêmes indices de succès dans les comptes des années 1780 et 1781, et j'ai remarqué que les représentations de cette pièce ont toujours été de pair pour les recettes avec celles auxquelles le roi assistait; circonstance qui attirait toujours beaucoup de monde.

Le 12 mai, quatre jours après la première représentation, Garrick écrivit à l'auteur le billet suivant, qui sera sans doute lu avec intérêt :

« M. Garrick présente ses sincères complimens à M. Shéridan. Comment vont les amis aujourd'hui? Un homme qui raffole autant que moi de votre *Ecole* a remarqué que les personnages qui sont en scène après que le paravent est tombé demeurent trop long-temps sans parler. Je l'avais pensé aussi le premier soir. Il m'a dit la même chose le second jour, et d'autres en ont fait également la remarque. Bien que les personnages doivent être étonnés, et même un peu pétrifiés, la chose est peut-être poussée trop loin. Votre pièce a été louée par tout le monde hier soir chez lord Lucan. »

Les beautés de cette comédie sont si universellement connues et senties, que le critique peut s'épargner la peine d'en faire une minutieuse énumération. Avec peu d'intérêt dans la fable, un

Digitized by Google

développement de caractères ni très-profond ni fort ingénieux, et un groupe de personnages dont aucun n'a de droits bien fondés à notre affection, ni à notre estime, néanmoins, par l'effet de l'adresse admirable avec laquelle ces matériaux ont été mis en œuvre, l'heureux choix des situations, à la fois fortes et naturelles, les traits spirituels et le bon ton de plaisanterie qui règnent d'un bout à l'autre du dialogue; par toutes ces beautés, jointes au fini le plus parfait dans les détails, elle réunit les suffrages des personnes d'une intelligence fine et des gens doués du simple bon sens, et réussit autant à exciter la gaîté naturelle des derniers, qu'à satisfaire le goût souvent dédaigneux des premières. C'est là le vrai triomphe du génie dans tous les arts; soit en peinture, en sculpture, en musique, ou en littérature, les ouvrages qui ont plu à un plus grand nombre d'individus de toutes classes pendant le plus long espace de temps, peuvent toujours être déclarés sans hésiter les meilleurs; et bien que la médiocrité puisse quelquefois s'attirer l'admiration d'un petit nombre de personnes choisies, la palme de l'excellence ne peut être décernée que par le public en masse.

Les défauts de *l'Ecole de la Médisance*, si on peut les appeler ainsi, sont en grande partie dus à l'amalgame de deux plans distincts, dont j'ai déjà montré que la pièce avait été formée. De cette cause, semblable à une accumulation de richesses par l'union de deux familles opulentes, est dérivée

Digitized by Google

cette excessive abondance d'esprit, dont, au sentiment de quelques critiques, le dialogue est surchargé, et que Shéridan lui-même citait souvent comme un défaut qu'il savait exister dans son ouvrage. Il n'eut certainement pas cette idée en l'écrivant, car on voit dans ses manuscrits la peine qu'il prit d'ajuster à son nouveau plan toutes les pensées brillantes et tous les traits d'esprit empruntés aux deux premiers ; et les marges sont couvertes des plaisanteries qu'il tenait en réserve jusqu'à ce qu'il trouvât quelque occasion de les fondre avantageusement dans le texte. La conséquence de tout cela fut que le dialogue devint pétillant et étincelant d'un bout à l'autre, et que tous les personnages pourraient être rangés dans la classe des beaux esprits. Le domestique Trip est aussi spirituel et aussi brillant que le reste. Le seul personnage qui montre quelque tempérance en fait de plaisanterie, est le vieux Rowley; et lui-même, primitivement, avait eu sa part dans cette grande largesse de bons mots. L'auteur avait placé dans sa bouche l'un des plus piquans de toute la pièce, mais qui fut ensuite transféré avec plus de convenance à sir Oliver (1). On peut dire que cette comédie est un El-Dorado d'esprit, où ce précieux métal est semé de tous côtés par les gens

(1) C'est la réponse à cette observation : « La charité commence au logis. — Et la sienne, je présume, est de cette espèce sédentaire qui n'en sort jamais. »

Digitized by Google

de toutes les classes, comme s'ils n'avaient pas la moindre idée de sa valeur.

Une autre tache que des critiques rigoureux ont signalée, et qu'on peut encore attribuer à la manière dont la pièce fut composée, est l'inutilité de quelques-uns des personnages, qui ne contribuent nullement à faire marcher l'action. Presque tout le collége de médisance est dans ce cas, et on peut le regarder comme une excroissance. La cause de ce défaut est évidente. Sir Benjamin Backbite était un des principaux personnages du premier plan, auquel il appartenait, mais étant transplanté dans un autre, où on n'avait pas songé primitivement à l'admettre, non-seulement lui, mais encore son oncle Crabtree et mistress Candour, bien que contribuant puissamment à animer le dialogue, n'ont presque aucun intérêt aux progrès de l'action, et, semblables à l'accessoire obligé des pièces du théâtre grec, ils forment pendant toute la pièce une espèce de chœur de médisance. Que ce défaut, ou plutôt cette singularité, ait été remarqué dans le premier moment, où la critique avide cherchait une pâture, on le conçoit aisément; et il m'a été rapporté, par un de mes amis qui était dans le parterre à la première représentation, qu'une personne assise à côté de lui, dit d'un ton d'impatience, pendant la fameuse scène du second acte chez lady Sneerwell : « Je serais charmé que ces gens-là voulussent bien cesser de parler et laisser commencer la pièce. »

Digitized by Google

On a souvent fait remarquer, comme une chose singulière, que les deux amans, Charles et Maria, ne se trouvent jamais en présence l'un de l'autre avant la dernière scène. Shéridan avouait qu'il avait bien senti, en composant sa comédie, que cette omission lui serait reprochée comme un défaut dans la conduite de l'action ; mais que l'acteur et l'actrice auxquels il avait destiné ces rôles n'étaient pas assez habiles pour qu'il osât leur confier une scène d'amour. A ce motif pouvait s'être joint la conscience de n'être pas lui-même dans son élément, et de ne point posséder dans la perfection le style tendre et passionné qu'exigeait cette scène. Le fait est que les échantillons qu'il en a donnés dans *les Rivaux* ne sont pas ce qu'il a écrit de mieux.

Quelques critiques ont blâmé l'incident du paravent comme un moyen dérogeant à la dignité de la comédie (1). Mais, dans les scènes de la vie humaine, dont la comédie doit offrir l'image, des événemens d'une importance infiniment plus grande sont amenés par des incidens aussi frivoles; et,

(1) « Dans la comédie ancienne, la catastrophe est occasionée en général par un changement survenu dans l'âme ou dans l'esprit de quelque personnage principal; changement préparé avec art et habilement amené. Dans la comédie moderne, le dénoûment s'opère au moyen d'un paravent qui tombe, d'une porte qui s'ouvre, ou de quelque autre invention aussi sublime. »

GIFFORD, *Essai sur les écrits de Massinger.*

Digitized by Google

dans un monde comme le nôtre, où la chute d'une pomme a conduit à la découverte des lois de la gravitation, c'est être par trop minutieux que de vouloir interdire à un auteur dramatique la découverte d'une intrigue par la chute d'un paravent. On a fait sur la manière dont cette machine est employée une critique qui, bien que moins grave, est peut-être moins facile à réfuter. Au commencement de la scène, Joseph commande à son domestique d'étendre le paravent devant la fenêtre, parce que sa voisine d'en face est une vieille fille très-curieuse. Lorsque ensuite il place lady Teazle entre le paravent et la fenêtre, il permet à sa voisine de satisfaire sa curiosité tout à son aise. On peut dire, il est vrai, que Joseph, placé dans l'alternative de faire voir la dame à son mari ou à la voisine, doit choisir le moindre des deux inconvéniens; mais cette inadvertance ne vaut pas plus la peine d'être défendue que critiquée.

La nature insignifiante des critiques auxquelles *l'École de la Médisance* a été en butte, suffirait pour prouver combien est parfait un ouvrage auquel on n'a pu trouver d'autres défauts. Mais s'il paraît exempt de reproches, quant au mérite dramatique, on lui en a adressé un très-grave sous le rapport de la morale; et le charme dont l'auteur a environné les déréglemens de Charles a été déclaré pernicieux aux intérêts de l'honnetété et de la vertu. Dans le fait, on ne peut nier que Shéridan n'ait montré dans ce personnage que le beau

Digitized by Google

côté de l'inconduite; qu'il a trop appuyé sur le mérite de faire des dettes, et cela avec un esprit, une grâce et une gaîté qui dérideraient même des créanciers. En effet, on a dit assez plaisamment qu'un marchand qui avait applaudi Charles ne pouvait plus avoir le front de tourmenter l'auteur. Quoi qu'il en soit, quand nous songeons à la race de coquins ignobles qui jusque là était restée en possession du théâtre, nous ne pouvons nous empêcher de penser que l'avantage d'être débarrassés de la contagion de tant de grossièreté et d'égoïsme, vaut bien que nous nous exposions au risque plus grand de séduction que peut offrir ce qui l'a remplacé; et, quelque contestable que soit aux yeux de la stricte morale l'assertion de Burke, elle est du moins vraie au théâtre, où l'on peut dire avec raison que « le vice perd la moitié de sa maligne influence, en perdant toute sa grossièreté. »

On ne doit pas oublier que l'auteur a manié très-heureusement le fouet de la satire morale. Le groupe de ces médisans qu'on voit, semblables aux noires Euménides, chercher leur victime avec des yeux qui distillent le poison, forme dans la société une classe de gens qui méritaient d'être châtiés de la manière la plus vigoureuse. L'indignation, en pareil cas, doit doubler la force avec laquelle on lance les traits du ridicule. On peut regarder comme une preuve de l'effet produit par cette satire que le nom de mistress Candour soit devenu un de ces mots formidables qui ont plus de pouvoir pour

Digitized by Google

déconcerter la sottise et la méchanceté, que les remontrances les plus graves et les plus sensées.

La justice poétique dont l'arrêt sévère frappe Joseph, le Tartuffe de sentiment, est un autre service rendu à la cause des mœurs, et qui fait plus que compenser les dangereux effets des couleurs trop favorables sous lesquelles le vice est présenté dans le portrait du jeune frère. Bien que ces deux caractères soient de nature à être blâmés par un moraliste austère, il n'y a pas à balancer pour savoir auquel des deux on devrait accorder la préférence.

Dans un ouvrage publié il y a peu de temps, on a exprimé quelque doute que Shéridan ait été réellement l'auteur de *l'École de la Médisance*. Je n'en parle que pour faire sentir l'absurdité d'une pareille supposition. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a cherché à attribuer à d'autres les ouvrages des écrivains célèbres. Un Allemand a écrit un gros livre pour prouver que l'Iliade n'avait pas été composée par l'Homère que tout le monde suppose en être l'auteur, mais par un autre Homère. Si l'on devait se laisser influencer par ces *qui tam* critiques, qui ont de temps en temps, dans l'histoire de la littérature, porté des accusations de plagiat contre les grands génies que nous sommes habitués à admirer, leur renommée finirait par passer à des gens que jusqu'ici le monde a peu connus. Aristote, par exemple, devrait restituer ses œuvres à un certain Ocellus Lucanus; Virgile aurait à faire une *cessio*

Digitized by Google

bonorum en faveur de Pisandre, les Métamorphoses d'Ovide devraient être portées à l'avoir dans le compte de Parthenius de Nicée, et, pour en venir à un exemple moderne, Shéridan devrait, d'après son biographe, le docteur Watkins, abandonner la gloire d'avoir écrit *l'École de la Médisance* à certaine jeune dame anonyme qui est morte de consomption dans Thames-Street!

Des détracteurs moins hardis prétendent que les caractères de Joseph et de Charles ne sont que la copie de ceux de Blifil et de Tom Jones; que l'incident du retour de sir Oliver est imité de celui de Warner, dans Sidney Bidulph, et enfin que la fameuse scène de la médisance, chez lady Sneerwell, est empruntée d'une comédie de Molière.

Il est vrai que Shéridan, semblable en cela à tous les hommes de génie, avait, outre les ressources de son propre esprit, le talent de saisir ce qui convenait à son objet dans l'esprit des autres, et l'art d'enrichir les choses qu'il leur prenait d'une grâce toute nouvelle qui lui donnait sur elles une sorte de droit de paternité et de propriété. *C'est mon bien,* disait Molière, quand on l'accusait de pareils larcins, *et je le prends partout où je le trouve.* Le fait est qu'après la création, la reproduction sous une forme nouvelle et plus parfaite de choses qui existaient déjà, ou le développement complet de pensées que l'esprit des autres n'avait fait éclore qu'à demi, sont au rang des plus beaux miracles de la puissance du génie. Je n'ai pas l'intention de

Digitized by Google

défendre Shéridan de cette sorte de plagiat, dont il se rendit coupable avec le reste des descendans de Prométhée, qui dérobent l'étincelle du feu céleste partout où ils la trouvent. Cependant les exemples mentionnés plus haut des obligations qu'il eut à d'autres sont trop douteux et trop insignifians, pour être pris sérieusement en considération. Des oppositions de caractère, telles qu'on en voit une entre Charles et Joseph, sont aussi communes que les clairs et les ombres dans un paysage, et n'appartiennent ni à Fielding ni à Shéridan, mais à la nature. C'est dans la manière de les disposer sur la toile que gît toute la différence entre le talent du maître et celui du copiste, et Charles et Joseph eussent été ce qu'ils sont, lors même que Tom Jones n'eût pas existé. Quant à la supposition d'avoir puisé une idée dans le roman de sa mère, il semble qu'il avait au moins le droit de regarder ce qu'il prenait de ce côté comme *son bien*, le talent ayant été le seul patrimoine dont il ait hérité. D'ailleurs l'usage fait dans la pièce du retour d'un parent est tout-à-fait différent de celui auquel le même incident est appliqué dans le roman, et, dans l'âge d'or de nos relations avec l'Inde, l'arrivée d'un parent qui s'était enrichi dans l'Orient, jouait souvent un rôle important dans les romans et les contes.

Pour ce qui regarde Molière (si, comme je le crois, c'est dans le *Misanthrope* qu'on prétend trouver le type de la grande scène de la médi-

Digitized by Google

sance), l'imitation est très-faible, et, excepté sous le commun rapport de la médisance, imperceptible. Rien en effet ne se ressemble moins que la manière dont les deux scènes sont conduites. Dans Molière, Célimène fait à elle seule tous les frais de la conversation; et les froides et ennuyeuses dissections de caractères de ce La Bruyère femelle, seraient tout aussi peu supportées sur le théâtre anglais, que le mouvement vif et éblouissant des nombreuses lancettes d'esprit qui opèrent à la fois dans *l'Ecole de la Médisance*, serait toléré sur la scène française.

On a dit souvent que Shéridan devait beaucoup à Wycherley; et il contribua lui-même à donner un certain poids à cette accusation, par l'humeur qu'il montrait chaque fois qu'on en touchait quelque mot. On prétend qu'il poussa les choses jusqu'à nier qu'il eût jamais lu une seule ligne de Wycherley (quant au dialogue de Vanbrugh, il en parlait toujours avec la plus vive admiration); mais cette dénégation, ainsi que quelques assertions non moins remarquables, comme, par exemple, qu'il n'avait jamais vu jouer Garrick, et que de sa vie il n'avait assisté à la représentation d'une pièce de théâtre d'un bout à l'autre, quelque étranges et invraisemblables qu'elles puissent paraître, sont au moins trop curieuses pour n'être pas recueillies. La connaissance qu'il avait de Wycherley, il pouvait l'avoir eue de la seconde main, et elle se bornait peut-être à la pièce de *l'Épouse*

Digitized by Google

Campagnarde refondue par Garrick, et dans laquelle l'incident qu'on a déjà dit qu'il avait emprunté pour sa *Duègne* avait été conservé. Il y a néanmoins au second acte de *l'Homme Franc* (1), une scène où Nevil et Olivia attaquent la réputation des personnes avec lesquelles Nevil avait dîné; scène dont il est difficile de croire que Shéridan n'ait pas eu connaissance, en ce qu'elle semble contenir beaucoup de la substance qu'il élabora pour en composer ses admirables productions.

Dans *l'Homme à Double Face* (2) de Congrève (acte III, scène X), il y a beaucoup de choses qui ont pu tout au moins se fixer dans la mémoire de Shéridan, et avoir quelque influence sur la tournure de ses idées; car on a vu souvent les images que la mémoire nous fournit, semblables aux peintures qu'on plaçait à Sparte sous les yeux des femmes enceintes, communiquer une certaine ressemblance aux fruits de notre imagination.

Ce ne serait pas une tâche peu intéressante que d'établir une comparaison entre le mérite de Shéridan, comme auteur dramatique, et celui des autres maîtres de l'art, et d'examiner jusqu'à quel point il diffère ou s'accorde avec eux pour la structure des pièces et la contexture du dialogue. Mais j'ai déjà consacré à cette partie de mon sujet beaucoup plus d'espace qu'il n'a dû paraître nécessaire

(1) *The Plain Dealer.*
(2) *The Double Dealer.*

Digitized by Google

ou agréable à quelques-uns de mes lecteurs, tandis que d'autres qui prennent plus d'intérêt à ces matières, me pardonneront volontiers de m'être ainsi étendu. En suivant Shéridan pas à pas dans ses deux carrières distinctes de la littérature et de la politique, c'est au plus haut point où il s'éleva dans chacune que j'ai dû naturellement fixer mes regards; et *l'Ecole de la Médisance* dans l'une, et les discours contre Hastings dans l'autre, sont les deux grandes sommités, *Summa biverticis umbra Parnassi*, du haut desquelles il apparaîtra à la postérité. On peut donc pardonner à son biographe de s'être arrêté pendant quelque temps à l'y contempler.

Il paraît assez singulier que du vivant de Shéridan, il n'ait été publié aucune édition approuvée par lui, ou même correcte, de *l'Ecole de la Médisance*. Il avait à une certaine époque vendu cette pièce à M. Ridgway; mais après des demandes réitérées de la part de ce dernier pour avoir le manuscrit, Shéridan ne voulut pas le donner et s'en excusa en disant que, depuis dix-neuf ans, il avait travaillé à perfectionner le style de sa comédie d'une manière propre à le satisfaire, mais qu'il n'y était pas encore parvenu. M. Ridgway cessa alors de l'importuner à ce sujet.

L'édition imprimée à Dublin est assez correcte, sauf quelques omissions peu importantes et de légères variantes dans les mots. Il paraît qu'après la réussite de cette comédie à Londres, il en donna

Digitized by Google

une copie à sa sœur aînée, mistress Lefanu, pour qu'elle en disposât à son profit en faveur du directeur du théâtre de Dublin. Une somme de cent guinées et les entrées de la famille de cette dame furent les conditions auxquelles Ryder, le directeur, acheta le droit de jouer la pièce; ce fut sur ce manuscrit qu'on imprima ensuite l'édition publiée à Dublin. J'ai collationné cette édition avec la copie donnée par Shéridan à lady Crewe (la dernière, je crois, qu'il ait revue), et, sauf les petites différences dont j'ai parlé plus haut, je l'ai trouvée correcte.

L'Ecole de la Médisance a été traduite dans la plupart des langues de l'Europe; et en français particulièrement, elle a subi une grande variété de métamorphoses. Il paraît qu'une traduction entreprise avec la permission de Shéridan fut publiée à Londres, en 1789, par un M. Bunell Delille qui, dans une dédicace à milord Macdonald, explique de la manière suivante l'origine de sa tâche : «Vous savez, milord, de quelle manière mystérieuse cette pièce, qui n'a jamais été imprimée que furtivement, se trouva l'été dernier sur ma table, en manuscrit in-folio; et, si vous daignez vous le rappeler, après vous avoir fait part de l'aventure, je courus chez M. Shéridan pour lui demander la permission, etc.»

Les scènes de la vente des tableaux et du paravent furent, je crois, introduites pour la première fois sur la scène française dans une petite pièce in-

Digitized by Google

titulée *les Deux Neveux*, jouée en 1788 par les jeunes comédiens du comte de Beaujolais. Depuis cette époque, elle a été reproduite sous diverses formes et différens titres tels que, *les Portraits de Famille, Valsain et Florville*, et au Théâtre-Français sous celui du *Tartuffe de Mœurs*. Dernièrement encore le sujet est redevenu en vogue; on en a tiré pour le Vaudeville une petite pièce représentée avec succès sous le titre des *Deux Cousins*, et enfin il y a à la Porte-Saint-Martin un mélodrame intitulé *l'Ecole du Scandale*.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Achat de nouvelles parts dans la propriété du théâtre de Drury-Lane. — Ode à la mémoire de Garrick. — Essai sur la mesure des vers. — La farce du *Critique*. — Essai sur les affaires de l'Irlande. — Relations politiques. — Shéridan est élu membre du parlement par le bourg de Stafford.

La note écrite de la main de Shéridan, et d'après laquelle j'ai cité les sommes payées en 1776 par lui, le docteur Ford et M. Linley, pour la moitié de Garrick dans la propriété de Drury-Lane, contient la mention suivante du nouvel achat au moyen duquel il augmenta, en 1778, sa part d'intérêt dans cette propriété : « Shéridan fut ensuite obligé d'acheter la moitié de M. Leasy, au prix de plus de 45,000 livres sterling. Ceci eut lieu dans l'année 1778. » Pendant que j'ai ce papier sous les yeux, je ferai aussi bien de mentionner tout de suite les autres mutations qui eurent lieu plus tard : « Afin de pouvoir consommer cet achat, M. Shéridan consentit à diviser sa portion primitive entre le docteur Ford et M. Linley, de manière à rendre chacune des leurs égale au quart du tout. Cependant le prix qu'ils payèrent à M. Shéridan ne fut pas aussi élevé que celui au-

Digitized by Google

quel il acheta de Leasy, bien que supérieur à celui qu'il avait payé à Garrick. M. S. acheta postérieurement le quart du docteur Ford, pour la somme de 17,000 livres sterling. »

Il serait difficile de dire avec quelque certitude par quel pouvoir magique Shéridan parvint à se procurer tous ces milliers de livres sterling. L'art de mettre le futur en gage pour subvenir aux besoins du présent, art dans lequel les gens de notre pays sont de si grands adeptes, doit avoir été la principale ressource de Shéridan pour ces dernières acquisitions.

Parmi les signes visibles de l'accroissement de son influence dans les affaires du théâtre, fut la nomination de son père comme régisseur. Une réconciliation avait eu lieu entre eux, et avait, sans aucun doute, été facilitée par la brillante perspective qu'offrait le sort du fils, et par la généreuse confiance que sa prospérité lui inspira pour faire les avances.

Au nombre des nouveautés représentées dans le cours de cette année (1778), fut une petite pièce, mêlée de chant, intitulée *le Camp*. On l'attribua alors faussement à Shéridan, et même on l'a depuis admise inconsidérément dans la collection de ses œuvres. Cette bagatelle, indigne de son talent, était (ainsi qu'il y a lieu de le croire, d'après le brouillon que j'ai en ma possession) l'ouvrage de Tickell; et la patience avec laquelle son ami supporta l'imputation de l'avoir composée est une

Digitized by Google

sorte de martyre de réputation auquel peu de personnes pourraient se soumettre comme il le fit.

Au commencement de l'année 1779, Garrick mourut, et Shéridan mena le deuil à ses funérailles. Il composa aussi une *monodie*, espèce de dithyrambe, à sa mémoire, qui fut récitée par M. Yates, après la pièce de *l'Américain* (1). Pendant qu'on inhumait Garrick dans la partie de l'église de Westminster appelée le *Coin des Poètes* (2), M. Burke avait fait remarquer que la statue de Shakespeare semblait indiquer la place où devait reposer le grand acteur qui avait tant fait d'honneur à ses ouvrages. Cette idée ne fut pas perdue pour Shéridan, qui la fit entrer dans sa monodie (3).

Cette pièce de vers est la plus longue qu'il ait jamais composée. Elle est peut-être plus remarquable pour l'élégance du style que pour la nouveauté des pensées ou la force du sentiment. Il y a néanmoins un beau mouvement d'éloquence poétique dans le passage :

Une noble espérance enflamme le poète, etc. (4);

et ce passage, étant le meilleur de tout le morceau, fut attribué à Tickell par les critiques du jour, d'après les mêmes motifs qui les avaient en-

(1) *The West Indian*, par Cumberland.
(2) *Poets' Corner.*
(3) And Shakspeare's image, from its hallow'd base,
Seem'd to prescribe the grave and point the place.
(4) Superior hopes the poet's bosom fire.

Digitized by Google

gagés à attribuer la méchante farce de Tickell à Shéridan.

La pensée principale de ce poème, la nature fugitive de l'art et de la renommée de l'acteur, avait déjà été exprimée plus simplement par Garrick lui-même dans son prologue du *Mariage Clandestin* (1) :

> De sa gloire enivré, l'acteur le plus illustre
> La porte rarement jusqu'au dixième lustre ;
> Rien ne peut la fixer, ni plume, ni pinceau ;
> Et l'artiste et son art n'ont qu'un même tombeau (2).

Colley Cibber a aussi présenté la même pensée dans un passage de son *Portrait de Betterton* : « Combien il est à regretter que les beautés ins- » tantanées qui découlent d'une élocution harmo- » nieuse ne puissent, comme celles de la poésie, se » perpétuer elles-mêmes ; que les grâces animées » de l'acteur disparaissent avec le souffle et le mou- » vement qui nous les présentent, ou laissent tout » au plus une faible lueur dans la mémoire d'un » petit nombre de spectateurs qui lui survivent ! »

Quant au rhythme et à la versification de cette monodie, je dirai que la mesure héroïque choisie par l'auteur, est une sorte d'arc d'Ulysse dont la

(1) *Clandestine Marriage*, Garrick et Colman.

(2) But he who struts his hour upon the stage,
Can scarce protract his fame through half an age ;
Nor pen, nor pencil can the actor save ;
The art and artist have one common grave.

Digitized by Google

poésie se sert pour éprouver ses poursuivans; épreuve dans laquelle ils échouent presque tous. La redondance des épithètes et la monotonie de la cadence sont les défauts ordinaires de ce mètre employé par des poètes d'une trempe ordinaire; et Shéridan lui-même, avec tout son goût et tout son talent, ne put s'en affranchir entièrement. Cependant la mesure des vers était un sujet qui avait particulièrement occupé son attention. Il existe en effet parmi ses papiers quelques fragmens d'un essai qu'il avait commencé sur la nature de l'accent poétique et de l'accent emphatique (1); et la manière habile dont il avait adapté ses vers aux airs de *la Duègne,* même en supposant qu'il ait été aidé dans cette tâche par sa femme, montre un sentiment musical dont on pouvait attendre une plus grande variété de cadence qu'on n'en trouve dans la versification de la pièce dont il s'agit. Au reste, le goût du public n'était pas encore très-exigeant sous ce rapport. La chute régulière de pied en pied, établie depuis si long-temps, n'avait pas encore été abandonnée pour faire place à une

(1) Ce dernier accent, particulier à la langue, ou plutôt à la grammaire anglaise, consiste à appuyer plus fortement sur certain mot d'une phrase, pour marquer mieux le sens qu'elle doit avoir. C'est dans l'emploi de l'accent emphatique, dit M. Boniface, que consiste toute l'âme du discours. Si on le place mal à propos sur un mot, le sens de la phrase est nécessairement altéré; il peut même l'être au point d'en présenter un tout contraire.

Digitized by Google

prosodie moins exacte et par conséquent moins monotone.

Quelque inférieure que puisse être l'école poétique actuelle sous certains points de vue plus importans, on ne peut mettre en doute que, pour l'harmonie de la versification, elle n'offre de grands perfectionnemens. Jamais, peut-être, la critique ne rendit un plus grand service à l'art, qu'en aidant à ouvrir les oreilles des poètes à cette harmonie vraiment céleste des lyriques anciens, qui, pendant tant de siècles, fut aussi inconnue dans notre littérature que si elle n'avait jamais existé.

La monodie à la mémoire de Garrick ne paraît pas avoir vécu au théâtre plus de cinq à six soirées, et cela n'est point surprenant. Le débit d'un morceau long et sérieux doit toujours être, jusqu'à un certain point, sans effet sur la scène. Peut-être aussi le sujet avait-il été traité d'une manière trop générale et trop abstraite par l'auteur, qui paraît avoir oublié un peu son héros, pour s'occuper de l'art qui l'avait rendu si justement célèbre. Dans les endroits même qui s'appliquent le plus directement à Garrick, le sentiment est étouffé par cette tendance à abstraire et à généraliser. Ainsi, dès le premier vers,

Si le *talent* qui meurt mérite nos regrets,

la substitution d'une qualité de l'homme à l'homme lui-même éloigne l'esprit et le cœur de l'objet qui devrait les intéresser, et détruit cette appa-

Digitized by Google

rence de réalité sur laquelle les œuvres même de l'imagination doivent être fondées pour produire l'illusion, qui est le but et le triomphe de la poésie (1).

Il est très-facile de jouer ainsi le rôle de critique; si facile même, que cette tâche procure peu de gloire :

La critique est aisée, et l'art est difficile.

En effet, pour un homme en état de composer une pièce de vers comme celle-ci, combien de milliers pourraient en signaler les défauts! Quoique insuffisante peut-être à elle seule pour faire la réputation d'un auteur, considérée comme une *stella coronæ,* l'une des étoiles de cette couronne variée qui marque la place de Shéridan au firmament de la renommée, non-seulement elle s'y fait apercevoir par son propre éclat, mais encore elle reçoit un nouveau lustre de la brillante légion qui l'environne.

Ce fut dans le courant de cette année que Shéridan fit représenter *le Critique,* sa dernière offrande légitime à l'autel de la Muse dramatique.

(1) Le défaut que M. Moore relève ici est encore plus saillant dans l'original, par la généralité plus grande de l'expression :

If dying *excellence* deserves a tear.....

Tel est le vers en question, et dont la traduction littérale serait : « Si l'*excellence* qui meurt mérite une larme. » (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

Dans cette admirable farce, on a un exemple frappant de ce privilége que s'arroge le génie de s'emparer de sujets qui avaient passé par d'autres mains, et de leur donner une nouvelle valeur et un nouveau cours, en les marquant à son coin. Le plan d'une répétition avait été adopté antérieurement par le duc de Buckingham, pour ridiculiser Dryden; mais, bien qu'il y eût beaucoup de gaîté et d'esprit dans le dialogue entre Bayes et ses amis, le sel de cette espèce de satire n'était pas d'une nature très-conservatrice, et la pièce continua d'être servie au public long-temps après qu'elle avait perdu sa saveur. Fielding essaya le même plan dans plusieurs de ses pièces, telles que *Pasquin*, *Euridice*, etc.; mais sans beaucoup de succès, excepté dans la première; celle-ci, je crois, eut d'abord une carrière assez brillante au théâtre, bien que depuis elle soit tombée dans l'oubli; n'y ayant plus qu'un petit nombre de personnes qui la lisent à cause de son excellent ton de plaisanterie. Il était réservé à Shéridan de donner de la *vitalité* à cette forme de satire dramatique, et d'imprimer à ses portraits (tels que celui de sir Fretful Plagiary, qu'on sait avoir été tracé d'après Cumberland) un caractère générique qui, sans affaiblir la ressemblance particulière de chacun d'eux, les faisait servir à représenter la classe entière à laquelle appartenait l'original. Bayes, au contraire, est une caricature composée presque uniquement de singularités personnelles, et qui peut amuser tant qu'il y a moyen

Digitized by Google

de la comparer au modèle, mais qui cesse de produire de l'effet, quand cette comparaison n'est plus possible.

Il est évident, au surplus, que Shéridan n'avait point oublié Bayes lorsqu'il composa *le Critique*. On peut regarder son discours, quand les deux rois de Brentford chantent dans les nuages, comme ayant été présent à la pensée de notre auteur pendant qu'il écrivit quelques-unes des scènes de *Puff*.

Le caractère de Puff, ainsi que je l'ai déjà fait voir, fut un des premiers essais dramatiques de Shéridan. L'ayant laissé simplement ébauché sous le porche, lorsqu'il entra dans le temple de la comédie, nous le voyons ensuite le rendre digne de devenir sa dernière oblation avant de quitter le sanctuaire de Thalie.

Je ne dois cependant pas oublier de citer un épilogue plein d'esprit et de vivacité qu'il composa cette année (1779), pour la tragédie de miss Hannah More, *la Fatale Perfidie,* et où il traça avec autant d'esprit que de gaîté le portrait d'une de ces femmes de lettres qu'on appelle en Angleterre *les Bas bleus*. Shéridan possédait au plus haut degré, en prose comme en vers, ce style serré, nerveux et épigrammatique, dont chaque ligne renferme un trait d'esprit; et si quelqu'un pouvait espérer de réussir après Pope dans la composition d'un poème burlesque, dont les scènes fussent prises dans la vie des gens du bon ton, nous pensons que c'était l'auteur de cet épilogue. Voltaire

Digitized by Google

a composé, sur *l'immortelle Émilie* (1), quelques vers, où il fait contraster ainsi ses occupations comme savante et comme femme du monde :

Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie,
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Shéridan, en présentant les mêmes contrastes, a montré d'une manière frappante la différence qui existe entre la matière brute d'une pensée, et ce qu'elle devient après avoir passé par les mains d'un habile ouvrier (2).

(1) La marquise du Châtelet.

(2) Tout le monde sait quelle différence il y a entre une simple ébauche et un tableau achevé. Nul doute que Voltaire, si telle eût été son intention, n'eût encore mieux réussi que M. Shéridan à développer la pensée dont il n'a voulu présenter que le canevas. Les personnes versées dans les deux littératures n'auront besoin, pour en juger, que de lire les vers mêmes que cite M. Th. Moore.

What motley cares Corilla's mind perplex,
Whom maids and metaphors conspire to vex!
In studious deshabille behold her sit,
A letter'd gossip and a housewife wit :
At once invoking, though for different views,
Her gods, her cook, her milliner, and muse.
Round her strew'd room a frippery chaos lies,
A checker'd wreck of notable and wise.
Bills, books, caps, couplets, combs, a varied mass,
Oppress the toilet and obscure the glass;

Digitized by Google

Nous allons maintenant suivre l'homme qui fait le sujet de ces Mémoires sur un nouveau théâtre, où il devint acteur lui-même, et, au lieu d'avoir des interprètes plus ou moins fidèles, dut faire jaillir de sa propre bouche le feu de son éloquence et les traits de son esprit. Sans doute les amateurs de la bonne comédie durent éprouver quelque regret de voir ses talens détournés de la carrière dramatique, et l'on put mettre en question si la simple chance de produire une seconde *École de la Médisance* ne valait pas mieux que tous les lauriers qu'on pouvait cueillir dans le nouveau champ qu'il allait exploiter; mais il était naturel qu'à un homme plein d'une noble ambition, et pénétré de la mobilité de son génie, l'entrée d'une nouvelle sphère

> Unfinish'd here an epigram is laid,
> And there a mantua-maker's bill unpaid.
> There new-born plays foretaste the town's applause,
> There dormaut patterns pine for future gauze.
> A moral essay now is all her care,
> A satire next, and then a bill of fare.
> A scene she now projects, and now a dish,
> Here Act the First, and here « Remove with Fish. »
> Now, while this eye in a fine frenzy rolls,
> That soberly casts up a bill for coals;
> Black pins and daggers in one leaf she sticks,
> And tears, and threads, and bowls, and thimbles mix.

Ce morceau, à part la comparaison dont il a fourni le prétexte, mérite certainement des éloges. Nous l'avions traduit presque en entier, quand nous avons senti l'inconvenance de mettre nos méchans vers en regard de ceux de Voltaire. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

d'activité et les chances d'une gloire nouvelle produisissent l'effet d'un de ces détours subits qu'offre une route tracée au milieu d'une riche et belle contrée, et qui, séduisant le voyageur par de nouveaux aspects, l'invitent à porter ses pas plus avant, vers des sites pittoresques et des campagnes fertiles.

On a eu de fréquentes occasions de remarquer avec quelle promptitude le talent dramatique arrive à sa maturité. Shéridan n'aurait peut-être jamais surpassé ce qu'il avait déjà fait; sa célébrité avait alors atteint cette élévation où, par l'effet d'une illusion d'optique particulière à l'atmosphère de la renommée, demeurer stationnaire, c'est paraître tomber. Il n'avait obtenu que des triomphes éclatans, sans être jamais descendu à ces ovations, qui n'ont généralement pour objet que de célébrer le bonheur d'avoir échappé à une défaite, et auxquelles souvent sont bizarrement réduits ceux qui surpassent tout le monde, sans pouvoir se surpasser eux-mêmes. D'un autre côté, il est douteux que, dans une autre branche de la littérature, il eût soutenu la haute réputation qu'il s'était acquise en travaillant pour le théâtre. Très-rarement les auteurs dramatiques du premier ordre ont montré des talens également éminens hors des limites de leur art; de même que des poètes épiques, lyriques ou satiriques, ont rarement réussi dans leurs tentatives pour envahir la scène. Il y a à peine un seul de nos célèbres dra-

Digitized by Google

matistes (et cette remarque peut s'appliquer à d'autres pays) qui ait laissé dans une autre branche des ouvrages dignes de sa réputation. Shéridan ne dut peut-être d'avoir été préservé de grossir la liste de ceux qui échouèrent dans de semblables essais, qu'à un degré de prudence et d'indolence qui l'empêcha de s'y livrer. On peut par conséquent dire qu'il régla son compte avec la littérature, lorsque, non-seulement la gloire de ses succès passés, mais même l'espérance de tout ce qu'il eût encore pu faire, avait été porté (sans aucun risque de perte) à la colonne de son avoir; et, au lieu d'être réduit, comme Alexandre, à désirer qu'il existât de nouveaux mondes pour les conquérir, à peine eut-il complété ses triomphes dans une carrière, qu'il s'en ouvrit une autre pour l'inviter à de nouvelles conquêtes.

Nous avons déjà dit que, dès sa première jeunesse, la politique vint partager avec la littérature le domaine de ses goûts et de ses études, et que même, lorsqu'il jouissait de toutes les faveurs de la muse comique, et n'avait pas de rival dans ses affections, la muse plus sévère de la politique lui fit commettre plusieurs infidélités.

Te tenet, absentes alios suspirat amores (1).

J'ai trouvé, dans les manuscrits de Shéridan,

(1) *Ev'n while perfection lies within his arms,*
He strays in thought, and sighs for other charms.
Dans tes bras l'inconstant rêve à d'autres appas.

Digitized by Google

quelques feuillets d'un essai sur l'état de l'Irlande, que je pense, d'après les allusions aux mesures projetées alors, qu'il doit avoir écrit vers l'année 1778, c'est-à-dire à l'époque où *l'École de la Médisance* parcourait avec tant d'éclat sa première carrière, et où *le Critique* se préparait à venir bientôt partager son triomphe. Quelques expressions employées dans cet essai annoncent que l'intention de l'auteur était, sinon de le publier en Irlande, au moins de lui donner l'apparence d'avoir été écrit dans ce pays; et, excepté le motif louable de rendre service à sa patrie, en discutant un sujet qui touchait à ses plus chers intérêts, il est difficile de concevoir ce qui le put porter à choisir dans ce moment un pareil sujet pour exercer sa plume. Le style clair, simple et sans prétention de cet écrit prouve que son objet, en le traçant, n'était point de faire parade de son talent; et, d'un autre côté, l'absence de toute incrimination contre le gouvernement ne permet pas de penser qu'il ait été stimulé, dans cette occasion, par l'esprit de parti.

Voici comment il blâme l'égoïsme aveugle des lois commerciales que l'Angleterre a si long-temps imposées à l'Irlande, et qu'on peut comparer aux ligatures qui empêchent la circulation du sang.

« On nous dit que le commerce prend de plus en plus d'extension en Irlande, et que les importations et les exportations (qu'on regarde toujours comme en étant la pierre de touche) augmentent de jour en jour. Ceci peut être vrai, sans qu'on soit

Digitized by Google

en droit d'en conclure que le commerce du pays est florissant. Le commerce d'un royaume doit augmenter en proportion de son luxe et de celui des nations avec lesquelles il est en rapport. Ce n'est donc pas raisonner que de dire qu'en examinant les comptes des douanes, on a reconnu que le produit de cette branche des revenus publics a triplé depuis cinquante ans; car l'Angleterre pourrait, par l'effet de quelque catastrophe soudaine, perdre une assez grande portion de son commerce, pour ruiner un peuple marchand, et cependant que le reste fût décuple de celui qu'on faisait sous le règne d'Élisabeth. Le commerce est, à proprement parler, la permutation des produits des divers pays; ce qui s'étend à l'échange des objets auxquels l'art a donné un nouveau prix. Lorsqu'une nation est libre d'exporter les produits de son industrie, la balance dans ces articles doit certainement être en sa faveur. Ainsi, par exemple, si nous avions, en Irlande, la liberté d'exporter nos soies, nos lins et nos laines fabriqués en étoffes et en toiles, il deviendrait de notre intérêt d'importer ou de produire ces matières premières; mais comme nous n'avons pas cette liberté, les profits que font certains individus ne sont pas une preuve que la nation gagne quelque chose au commerce tel qu'on nous permet de le faire. L'exportation de la laine écrue peut sans doute être très-avantageuse à celui qui la vend, et faire entrer par ses mains dans le royaume de l'argent

Digitized by Google

ou d'autres marchandises en retour; mais si l'on veut mettre en ligne de compte les pernicieux effets de la dépopulation des portions de terre nécessaires pour l'entretien des troupeaux qui alimentent cette branche de commerce, et le nombre d'individus qui, se trouvant par là privés de travail et de moyens de subsistance, deviennent à charge à la société, on verra que, par le fait, cet avantage apparent a rendu la nation plus pauvre. On remédierait à ce mal en nous permettant d'exporter notre laine fabriquée en étoffe, parce que l'agriculteur privé d'ouvrage pourrait gagner son pain en travaillant dans les manufactures.

» Une autre des principales causes qui font que le commerce peut acquérir de l'étendue sans procurer à la nation un avantage proportionné, est qu'une grande partie des capitaux employés dans le commerce extérieur de l'Irlande appartiennent à des gens qui résident hors du pays; par là les profits de ce commerce passent à un autre royaume. Il est pareillement à remarquer que, bien que les exportations paraissent excéder les importations, ceci peut résulter en partie de ce que les comptes des premières sont d'une nature plus positive, et ceux des dernières d'une nature très-conjecturale et beaucoup au-dessous de la réalité. »

Bien que Shéridan se soit opposé plus tard à l'union de l'Irlande avec l'Angleterre, la manière de raisonner qu'il avait adoptée dans cet opuscule le conduisait naturellement à considérer un arrange-

Digitized by Google

ment de ce genre entre les deux pays comme offrant peut-être la seule chance de résoudre le problème, si long-temps demeuré sans solution, des relations qu'il convenait d'établir entre eux.

Les principes d'économie politique épars dans cet écrit pourraient paraître à un des adeptes d'aujourd'hui le thème d'un écolier dans cette science; mais à l'époque où Shéridan les consigna sur le papier, MM. Fox et Burke dissertaient longuement sur l'état de l'Irlande, sans jamais essayer de développer et de défendre ces principes simples, mais sages, de politique commerciale, qui tous avaient été violés dans les restrictions imposées à l'industrie des Irlandais; et il n'y eut pas peu de mérite de la part de Shéridan à avoir fait de semblables progrès dans une science alors si peu connue, malgré son importance.

En outre du goût qu'il avait manifesté de bonne heure pour la politique, l'intimité dans laquelle il vivait depuis plusieurs années avec quelques-uns des hommes d'état les plus énimens de cette époque, dut avoir une puissante influence pour diriger son ambition vers le grand théâtre des affaires publiques. Je n'ai pu découvrir précisément le temps où il commença à se lier avec Fox. Parmi les lettres que lui adressa cet homme d'état célèbre, j'en ai trouvé une qui, d'après la froide civilité du style, doit avoir été écrite dans tout le commencement de leur liaison, mais malheureusement elle n'est pas datée. Lord John Townshend, qui le premier

Digitized by Google

eut le bonheur de mettre en rapport ces deux hommes distingués, a donné les détails suivans de leur première entrevue et de l'impression qu'ils firent réciproquement l'un sur l'autre. Le noble lord ne spécifie pas non plus l'époque de cette présentation.

«Ce fut moi qui donnai le premier dîner auquel ils se trouvèrent ensemble. J'avais dit à Fox que toutes les idées qu'il avait pu se former des talens et du génie de Shéridan, d'après sa comédie des *Rivaux*, etc., se trouveraient infiniment au-dessous de l'admiration que j'étais assuré que la force étonnante de son esprit lui causerait à la première entrevue. Je n'oublierai jamais cette scène. J'avais très-peu de monde ce jour-là (Tickell et deux ou trois autres, à ce que je crois). Fox me dit en sortant de table qu'il avait toujours regardé Hare, après mon oncle Charles Townshend, comme l'homme le plus spirituel qu'il connût; mais que Shéridan les surpassait infiniment l'un et l'autre. Shéridan, de son côté, m'avoua le lendemain qu'il avait été frappé de la plus vive admiration par le mérite transcendant de Fox, et qu'il ne savait ce qu'il admirait le plus, de la supériorité de ses talens et de l'universalité de ses connaissances, ou de son humeur enjouée, de ses manières affables, et de la bonté de cœur qui perçait dans chacune de ses paroles. »

Shéridan se lia avec Burke au célèbre club de la *Tête de Turc;* et si sa nouvelle passion pour la

Digitized by Google

célébrité dans la politique eût eu besoin d'un stimulant, le rang éminent auquel son éloquent compatriote s'était élevé, sans avoir reçu de sa naissance et de sa parenté d'autres titres que les siens propres, n'eût pas manqué de le lui fournir. Son intimité avec M. Windham commença, ainsi que nous l'avons vu, de très-bonne heure et pendant sa résidence à Bath. La lettre suivante, que cet homme devenu depuis si célèbre, lui écrivit de Norfolk, dans l'année 1778, en rappelant les premiers efforts de M. Windham dans la carrière politique, montre aussi le vif intérêt que Shéridan prenait déjà aux affaires publiques.

« Le 5 janvier 1778.

» Je crains que vous ne soyez grandement désappointé par ma lettre. Et en effet je n'ai pas encore de rapport à vous faire de ma réponse à lord Townshend, de luttes opiniâtres, de résolutions énergiques, de chansons satiriques, d'attroupemens, de cocardes, ni enfin du brûlement de lord North en effigie. Notre campagne s'est terminée sans effusion de sang; toutefois ce n'a pas été faute de courage de la part de nos troupes; mais par la meilleure de toutes les raisons, par le manque de résolution de la part de l'ennemi, qui n'a pas osé se présenter devant nous (1). Quand je suis descendu

(1) M. Windham était allé à Norfolk, en conséquence d'une réunion publique qu'on avait projetée dans ce comté, sous les auspices de lord Townshend, dans le but d'obtenir par sous-

Digitized by Google

ici ce matin de bonne heure, comptant trouver une salle disposée, un fauteuil tout prêt pour le président, et pensant qu'on n'attendait plus que les orateurs pour commencer, j'ai été extrêmement surpris d'apprendre qu'aucune annonce n'avait été publiée par l'autre parti. On me dit que lord T., ayant dîné à une réunion où sa proposition avait été accueillie très-froidement, il avait pris l'alarme, et décidé de laisser tomber la chose, du moins pour un temps. En conséquence, les personnes auxquelles je me suis adressé avaient pensé (et, je crois, très-raisonnablement) que, jusqu'à ce que l'autre parti eût publié une annonce, ou qu'on fût certain qu'il en eût positivement l'intention, il convenait que nous ne fissions rien. Les choses en sont là pour le moment. L'annonce que nous avons rédigée a été laissée chez l'imprimeur, pour être publiée aussitôt que l'autre aura paru. Nous sommes sous les armes, et nous commencerons à agir au premier mouvement de l'ennemi. Je suis très-fâché que l'affaire ait pris cette tournure, parce que j'étais venu avec la pleine confiance de pouvoir faire quelque chose de remarquable. J'avais rédigé en chemin un écrit assez bon, qui devait être distribué

cription de l'argent pour aider le gouvernement à pousser la guerre contre les colonies insurgées du nord de l'Amérique. Environ trois semaines après la date de cette lettre, la réunion eut lieu, et M. Windham, dans une réponse énergique à lord Townshend, essaya pour la première fois son éloquence en public.

Digitized by Google

demain dans les rues, et arrêté dans ma tête les articles d'une protestation, outre quelques petites bribes oratoires. Jamais je ne m'étais encore senti aussi bien disposé à m'escrimer, probablement parce que je n'avais jamais eu une aussi belle perspective de le faire avec succès. Quand la voiture arrivera, j'espère que je recevrai de vous un paquet, qui ne sera pas perdu, quoiqu'on n'en puisse pas faire usage immédiatement.

» Il faut que je finisse là, car j'ai quelques autres lettres à expédier par la poste de ce soir. En écrivant avec cette encre, ce qui est passé ne laisse pas plus de traces que si j'avais parlé au lieu d'écrire. Quand ma lettre vous parviendra, peut-être sera-t-elle devenue lisible; pour moi, il m'est absolument impossible de la relire.

» Je ne laisserai pas passer cette occasion sans en retirer un avantage quelconque.

» Croyez-moi très-sincèrement votre, etc.

» W. WINDHAM. »

Le premier service que rendit Shéridan au parti politique avec lequel il se trouvait désormais intimement lié, fut la part qu'il prit à la rédaction d'un écrit périodique, intitulé *l'Anglais* (1), que les Whigs destinaient à seconder hors du parlement les attaques qu'ils dirigeaient d'une manière si vive

(1) *The Englishman.*

Digitized by Google

contre le ministère, dans les deux chambres. L'intention des rédacteurs, ainsi que Shéridan l'annonça dans le premier numéro (1), était d'imiter Swift dans les lettres de Drapier, et de mettre leur langage à la portée de l'intelligence « de cette classe de la société qu'on appelle communément la classe *honnête et laborieuse.* »

Toutefois, ce plan, que Swift lui-même, quelque indépendant que fût son esprit de tous les artifices du style, ne put suivre long-temps, fut bientôt abandonné, et l'on trouve dans les morceaux que fournit Shéridan une subtilité de pensée et une recherche d'allusions qui ne pouvaient être goûtées que par la portion la plus spirituelle de ses lecteurs : le plus souvent ses railleries étaient d'une finesse aussi peu faite pour la classe *honnête et industrieuse*, que les renvois de Swift à Locke, Molyneux et Sidney. Ce journal, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, d'après les occupations et les habitudes de ceux qui l'avaient entrepris, ne parut pas très-ponctuellement ; et après diverses excuses pour sa non-apparition aux jours fixés (les mercredis et les samedis), il cessa tout-à-fait de paraître ; le dernier numéro est du 2 juin.

Il n'est guère besoin de dire que Shéridan fut pendant quelque temps l'un des hôtes les mieux accueillis à Devonshire-House, ce rendez-vous de tout ce que le grand monde renfermait de beautés

(1) Publié le 13 mars 1779.

Digitized by Google

et de gens d'esprit; séjour où la politique avait appris à se revêtir des formes les plus attrayantes, et, comme la vertu chez les Epicuriens, siégeait sur un trône environné de toutes les grâces et de tous les plaisirs.

Sans chercher à rabaisser les mâles et utiles talens qui aujourd'hui ne brillent nulle part de plus d'éclat que dans les hautes classes de la société, on peut dire que, pour l'esprit, les qualités sociales et les talens littéraires, les politiques de l'époque dont il s'agit formaient un précieux assemblage, auquel depuis ce temps nous n'avons rien vu de comparable. Les excès de la révolution française ont eu une tendance naturelle à produire parmi les hautes classes de la population en Angleterre une plus grande réserve dans les manières, et, comme de raison, une contrainte proportionnée chez tous ceux que leurs qualités éminentes avaient fait admettre dans ce cercle. Cette circonstance devint fatale aux relations agréables que l'habitude avait établies, surtout à la cordialité et à la gaîté familière qui régnaient alors dans toutes les réunions. L'esprit n'y perdit pas moins. Les manières et la conversation se placèrent à un certain niveau de politesse au-dessus et au-dessous duquel il était également de mauvais ton de se montrer. Une marque peut-être puérile, mais très-évidente, de l'aisance plus grande qui existait dans les manières de la haute société, il y a quarante ou cinquante ans, était l'habitude presque générale, parmi les

Digitized by Google

hommes énimens de cette époque, de s'appeler l'un l'autre par des noms familiers, tels que Dick, Jack, Tom, etc. (1)

Quant aux talens littéraires (la poésie surtout, où presque tous les premiers politiques de ce temps se distinguaient), le changement qui s'est opéré depuis dans les idées justifie pleinement la différence qu'on remarque aujourd'hui sous ce rapport. A mesure que l'esprit public devient plus éclairé et plus attentif, les hommes d'état peuvent moins jouer avec leurs talens, ou bien ils s'exposent à faire douter de leur vocation pour les occupations graves auxquelles ils se livrent. D'un autre côté, la tentation de se distinguer comme poète ne se fait plus sentir. Ce talent est devenu assez commun aujourd'hui pour réduire la valeur d'une pièce de vers élégamment écrite beaucoup au-dessous du prix qu'elle avait quand M. Hayley jouissait presque exclusivement du monopole de cet article (2).

Dans la société d'hommes tels que je les ai dépeints, la destinée de Shéridan ne devait pas tarder à se fixer. De son côté, le désir ardent de se distin-

(1) Diminutifs de Richard, John, Thomas, etc., Dick Shéridan, Jack Townshend, Tom Grenville.....

(2) Hayley, versificateur élégant, mais poète sans imagination, est principalement connu par un poème intitulé : *The Triumphs of Temper*, titre extrêmement difficile à traduire, à cause de la grande variété des significations du mot *temper*, qui veut dire en général *humeur*, et parce que l'auteur a personnifié, ou plutôt divinisé une qualité de l'âme qui n'a pas de nom particulier en français. On serait peut-être en droit

Digitized by Google

guer, et, de la part de ses amis, la haute et juste appréciation des services que par ses talens il était à même de rendre à leur parti, ne pouvaient manquer d'amener le résultat tant souhaité de part et d'autre.

Ce fut en 1780, et sous les auspices de Fox, que Shéridan fit sa première apparition sur l'horizon politique, lorsque furent publiés les fameuses résolutions sur l'état de la représentation nationale, signées par Fox, comme président du comité de Westminster, et un rapport de ce comité sur le même sujet, que Shéridan avait rédigé et signé. Les parlemens annuels et les suffrages universels étaient les principaux objets qui avaient occupé l'assemblée : la première des résolutions signées par Fox portait que les parlemens annuels étaient le droit incontestable du peuple d'Angleterre.

Malgré cette déclaration énergique et positive, il est permis de douter que Shéridan ait jamais, plus que Fox, été partisan très-sincère du principe de la réforme parlementaire; et la manière dont il masqua son peu de zèle ou son indifférence abso-

de mettre : *Les Triomphes de la bonne humeur*, M. Hayley ayant déclaré, dans sa préface, que ce poème était *destiné à encourager la culture de la bonne humeur;* ou bien : *Les Triomphes de la Sérénité*, l'héroïne étant nommée *Serena*, et le poète ayant opposé à sa déesse de l'*humeur* le *spleen* ou l'humeur chagrine. Le traducteur de lord Byron n'a pas fait tant de façons, il a mis d'emblée *le Triomphe du* TEMPÉRAMENT.

« *Le Triomphe du* TEMPÉRAMENT se présente d'abord fière-» rement; j'avoue du moins qu'il a triomphé du mien. »

Digitized by Google

lue pour le triomphe de ce principe, porte le cachet de son esprit et de son tact. Persuadé que le projet extravagant de Cartwright et autres, que ces résolutions recommandaient, était tout-à-fait impraticable, il s'y réfugiait toujours quand on le pressait sur le sujet de la réforme, et conseillait en riant à ses amis de faire la même chose : « Lorsque quelqu'un, disait-il, vous propose un plan spécial de réforme, répondez toujours que vous n'êtes pour rien autre chose que les parlemens annuels et les suffrages universels, alors vous êtes sauvés. » Il aimait aussi, quand on parlait sur cette question, à rappeler une plaisanterie de Burke, qui avait dit qu'il s'était élevé une nouvelle secte de réformateurs bien plus orthodoxes que les autres, qui pensaient que les parlemens annuels n'étaient pas encore assez fréquens, et, se fondant sur ces derniers mots du statut d'Edouard III : « Il sera tenu un parlement une fois par année, et plus souvent, si besoin est, » étaient connus sous le nom de *plus souvent, si besoin est.* « Pour ma part, disait toujours Shéridan, je suis un *plus souvent, si besoin est.* » Lors même qu'il discutait sérieusement ce sujet (car jusqu'au dernier moment il s'est donné pour un partisan zélé de la réforme), ses argumens présentaient toujours quelque chose d'ironique et d'insidieux. « Les principes de la représentation nationale, disait-il, conduisent naturellement et nécessairement aux parlemens annuels et aux suffrages universels; toute proposition qui ne va pas

Digitized by Google

jusque là est une basse capitulation et un honteux abandon du droit; et le premier empiétement sur les prérogatives du peuple fut l'acte de Henri VI, qui limita la faculté de voter dans les élections de comté aux francs tenanciers ayant un revenu de quarante shillings, attendu que le droit réel existait dans *l'outrageux et excessif nombre de gens*, par qui, ainsi que le dit le préambule, les choix avaient été faits depuis peu (1).» Tels étaient les argumens à l'aide desquels il affectait de défendre la cause de la réforme, et il n'est pas difficile d'y apercevoir une lueur de duplicité.

La dissolution du parlement, qui eut lieu cette année (1780), vint à la fin offrir à Shéridan l'occasion que son ambition avait si ardemment souhaitée. On a dit, je ne sais sur quel fondement, qu'il essaya d'abord sa chance à l'élection d'Honiton; mais Stafford était le lieu qui devait avoir l'honneur d'être le premier à le choisir pour son représentant. Ce ne fut pas une petite satisfaction pour son esprit indépendant, d'avoir (aussi dépourvu qu'il l'était de droits fondés sur des services passés) fait son entrée dans le parlement, non comme la créature de quelque protecteur

(1) Voici le texte de l'acte en question:

« Les élections des chevaliers de comté (*knights of shires*) » ont été faites depuis peu par *un très-outrageux et excessif* » *nombre de gens*, habitant le même comté, et dont la plu- » part étaient *gens de petite substance et de nulle valeur.* » 8, H, VI, c. 7.

Digitized by Google

aristocrate, mais comme l'élu d'un bourg qui, quelle que pût être sa pureté sous d'autres rapports, avait du moins eu la liberté du choix. Shéridan y fut nommé conjointement avèc M. Moncton, à l'influence et aux efforts duquel il dut principalement son succès. Il vint occuper son siége dans le nouveau parlement qui s'assembla au mois d'octobre; et, à partir de ce moment, il se livra tout entier à la politique, abandonnant sans retour le culte de la muse dramatique.

. . . . . Comœdia luget;
Scena est deserta : hinc ludus risusque, jocusque
Et numeri innumeri simul omnes collacrymarunt.

« . . . . . Le deuil est chez Thalie;
« Le théâtre est désert, les ris changés en pleurs,
« Et la foule, à grands cris, exprime ses douleurs (1).

(1) Il y avait dans l'original :

Comedy mourns, the Stage neglected sleeps —
Ev'n Mirth in tears his languid laughter steeps,
And Song, through all her various empire, weeps.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Pièces de théâtre et poèmes non terminés.

AVANT d'esquisser la vie politique de Shéridan, je crois devoir mettre sous les yeux des lecteurs tous les détails que les papiers que j'ai en ma possession m'ont permis de recueillir sur les œuvres dramatiques et poétiques auxquelles il ne put ou ne voulut point mettre la dernière main.

J'ai déjà parlé de ses premiers essais en littérature, mais j'ai oublié de mentionner l'ébauche d'une pièce tirée du *Vicaire de Wakefield*, qui, d'après la date du manuscrit (1768), paraît avoir été tracée avant tout ce que j'ai cité, et lorsqu'il n'avait encore que dix-sept ans. Il existe aussi dans ces papiers trois actes d'un drame sans titre, évidemment écrit à la hâte, et ne présentant aucune correction. Le sujet en est si extravagant et si peu propre à être mis en scène, que je n'aurais pas hésité à les croire de la même date que l'ébauche dont je viens de parler, si l'introduction, dans ce drame, de la chanson :

Sèche tes pleurs, ma douce amie (1),

(1) *Voyez* page 35.

Digitized by Google

ne m'eût prouvé qu'il avait été composé postérieurement à cette jolie chanson.

Les principaux personnages sont une troupe de bandits qui, déguisés en diables et regardés comme tels, ont fixé leur résidence dans un bois épais, avoisinant un village dont ils tiennent les habitans dans de perpétuelles alarmes par leurs incursions et leurs apparitions fantasmagoriques. Dans le même bois habite un ermite qui entretient secrètement des relations avec les bandits, et qui garde dans sa grotte la belle Réginilla, qu'il dérobe également à la clarté du jour et aux yeux des hommes. Il lui a cependant été permis dans sa prison d'entrevoir un jeune et beau chasseur, qu'elle a pris pour un fantôme. Elle est entretenue dans cette croyance par l'ermite lui-même, qui lui a amené ce chasseur. Celui-ci est un prince déguisé. Il est conduit enchaîné dans la grotte par quelques-uns des faux diables, qui lui ôtent ses chaînes et le laissent seul auprès de Réginilla endormie. Après l'avoir contemplée quelque temps en silence, il prend un luth avec lequel il s'accompagne. Ses chants éveillent Réginilla, et il s'ensuit une scène d'amour où le talent de Shéridan se montre bien inférieur à ce qu'il devint plus tard. Cependant le duc qui gouverne le pays arrive à la tête d'un corps de troupes pour investir le bois et saisir les faux diables; mais auparavant il veut consulter le saint ermite, et lui demander des consolations. Il est tourmenté de remords pour avoir

Digitized by Google

usurpé criminellement la couronne, en faisant faire naufrage à l'héritier légitime, et avoir ensuite banni le plus vertueux des conseillers. La situation de son âme est devenue encore plus cruelle par la perte de son fils unique, qui a disparu d'une manière mystérieuse, et qu'il suppose avoir été victime de la férocité des bandits qu'il veut exterminer; tandis que le jeune homme s'est enrôlé volontairement dans leur troupe, et, sans s'inquiéter de la douleur de son père, s'amuse, déguisé en ours apprivoisé, à faire la cour à une jeune coquette du village. Il y a, au troisième acte, une scène où les diables s'amusent à juger des prisonniers qu'ils ont faits. Cette scène est une imitation chargée de Fielding, et doit avoir été écrite après avoir lu le roman satirique de cet auteur, intitulé : *Voyage de ce monde dans l'autre.*

Ce singulier drame ne paraît pas avoir été jamais terminé. Il y a lieu de croire qu'au dénoûment, l'ermite se serait trouvé être le conseiller banni; les diables, ses partisans; et le jeune chasseur, très-probablement l'héritier légitime de la couronne ducale (1).

Les fragmens qui restent de l'opéra projeté par Shéridan sous le titre des *Forestiers,* sont encore bien plus informes que ceux du drame qui vient

(1) M. Moore a cité tout au long plusieurs scènes de ce drame; leur défaut de liaison, joint à d'autres motifs trop longs à développer, nous les a fait laisser de côté. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

d'être analysé; toutefois il paraît l'avoir entrepris à une époque postérieure. Il y faisait même souvent allusion dans la conversation, particulièrement quand on lui témoignait quelque regret de ce qu'il eût cessé de prêter au *vieux Drury* (1) l'assistance de sa plume. « Patience, disait-il alors en souriant, attendez que je donne mes *Forestiers.* » Le plan de cette pièce, autant qu'on en peut juger par quelques scènes décousues, seuls fragmens qui en soient restés, était celui du drame en question modifié et perfectionné. Les diables étaient transformés en prétendus forestiers, et l'action commençait, non par la perte d'un fils, mais par le retour d'une fille du duc, qui était tombée par hasard entre les mains de ces bandits. A l'ouverture de la scène, la jeune personne venait d'être remise à son père par l'héroïque capitaine des forestiers, n'ayant rien perdu que son cœur, qu'elle s'était laissé enlever par son libérateur. Voici la première liste des personnages à laquelle Shéridan apporta ensuite de grands changemens :

Le vieil Oscar.	Lubin.
Le jeune Oscar.	Miza.
Colona.	Malvina.
Morven.	Allanda.
Harold.	Dorcas.
Nico.	Emma.

A cet étrange salmigondis, il avait joint la note

(1) Le théâtre de Drury-Lane.

Digitized by Google

suivante : « Voyez Pétrarque pour des noms. » La première scène nous montre les nombreux adorateurs de Malvina se réjouissant de son retour, qu'ils célèbrent par un chœur. Vient ensuite Oscar, père de la jeune personne, qui prend à part un de ces jeunes gens, et l'encourage à adresser ses vœux à la belle, mais insensible Malvina. Dans une autre scène paraissent deux frères, tous deux également épris de la jeune beauté, sans que leur passion porte la moindre atteinte à l'amitié fraternelle. En se rappelant les amours de Shéridan avec miss Linley, et la rivalité de son frère, on pourrait s'imaginer qu'il avait voulu faire, dans cette scène, quelque allusion à sa propre histoire, et je l'aurais pensé moi-même, sans l'excessive niaiserie du dialogue.

Quant à la partie poétique de cet opéra, il ne reste que des fragmens d'un chœur commençant ainsi :

Nous sommes de hardis chasseurs,

et des couplets qui, pour la grâce et la douceur de la versification, ne sont pas indignes du poète qui composa les vers de *la Duègne*.

De toutes les pièces que Shéridan laissa plus ou moins imparfaites, la comédie qu'il avait eu dessein de composer sur *l'affectation* est celle qu'on doit le plus regretter qu'il ait abandonnée. Pour un satirique qui n'eût pas voulu se borner à tourner en ridicule les démonstrations extérieures de ce travers, mais qui eût entrepris de le suivre dans tous ses détours et de lui arracher tous ses mas-

Digitized by Google

ques, il n'y avait peut-être pas de sujet plus fécond. L'affectation dans les manières, étant une sorte d'action, ne pouvait pas facilement admettre sur la scène une plus grande vivacité de coloris, sans que la comédie ne courût le risque de paraître dégénérer en farce; et, à quelques exceptions près, les fats et les précieuses sont aussi sots et aussi ennuyeux au théâtre que dans le monde. Mais le but de l'auteur d'une pareille comédie aurait pu être infiniment plus important et ses vues d'une plus vaste étendue. On pourra juger du dessein que Shéridan avait d'embrasser tout l'horizon de folie que le sujet développait à ses regards, par la liste des diverses espèces d'affectation que j'ai trouvées écrites de sa main, en dedans de la couverture du carnet qui contient les seuls vestiges restans de cette pièce.

Affectation d'affaires.
de talens.
de galanterie et d'esprit.
de . . . . . musique.
d'intrigue.
de sensibilité.
de vivacité.
de silence et d'importance.
de modestie.
de débauche.
de morosité.

Il ne paraît pas que Shéridan ait poussé ce projet de comédie très-loin; tout, au contraire, porte à croire qu'il n'en avait pas même arrêté l'intrigue ni

Digitized by Google

écrit une seule scène. Le carnet dont j'ai parlé tout-à-l'heure, et sur la première page duquel il avait tracé de sa meilleure écriture (comme pour s'encourager à commencer) le mot *Affectation*, ne contient, outre les noms de trois des personnages qu'il comptait employer, sir Babble Bore, sir Peregrine Paradox et Feignwit, que quelques ébauches de caractères et des parcelles d'esprit qui, semblables aux élémens confondus dans l'inertie du chaos, attendaient que le génie vînt les débrouiller et les animer de son souffle créateur.

Je pense que les lecteurs ne seront pas fâchés qu'on leur présente ici quelques-uns de ces curieux matériaux. Ils montreront que, pour cet ouvrage, comme pour *l'Ecole de la Médisance*, il voulait enrichir sa coupe de chaque goutte de suc que les fruits de sa pensée et de son imagination pourraient lui fournir. Quelques-unes de ses plaisanteries sont trop recherchées, et d'autres, peut-être, sans effet; mais il est agréable de suivre ses traces à la poursuite d'un bon mot, même quand il manque de l'atteindre. Les échecs d'un homme de talent plaisent souvent plus que les succès d'un autre; le vif-argent, bien qu'il ne puisse le saisir, brille en échappant à ses doigts.

Je vais donner ces notes telles que je les ai trouvées, n'ayant pris d'autre soin que de rapprocher celles qui se rapportent à la même pensée ou au même sujet.

Digitized by Google

CARACTÈRE. M. Bustle (1).

« Homme qui se plaît dans le trouble et dans le désordre.... Il veut s'emparer de la besogne de tout le monde....: Membre du comité de tous les hôpitaux, etc... Actionnaire de Ranelagh... Orateur partout, depuis la sacristie (2) jusqu'à la chambre des communes.... « Je ne suis pas à la maison.... Combien j'ai perdu de temps, je devrais être rentré..... Je suis si tourmenté, si accablé d'affaires, et Dieu sait que je n'aime rien tant que le repos et la solitude.... Comment! vous n'envoyez plus chez moi? je suis toujours à vos ordres... » Qu'on lui apporte une lettre : « Ce n'est rien... Les impôts directs, la

(1) Dans les comédies anglaises, la plupart des noms des personnages ont une signification conforme à leur caractère, et nous pensons qu'en traduisant une de ces pièces, on ne devrait jamais négliger d'expliquer ces noms, qui peignent d'un seul trait le personnage, et donnent la clef d'une foule d'allusions qui, sans cela, deviennent inintelligibles. Ici, par exemple, le mot *bustle*, qui signifie *bruit, fracas,* convient merveilleusement à un homme remuant, intrigant, qui se donne beaucoup de mouvement et fait de l'embarras. (*Note du Traducteur.*)

(2) En Angleterre, les assemblées des principaux habitans d'une paroisse, pour délibérer sur leurs intérêts communs, de quelque nature que ce soit, se tiennent ordinairement dans la sacristie, ou vestiaire (*vestry*).

Par extension, ce nom de *vestry* a été donné à l'assemblée même, et l'on dit souvent convoquer une *vestry*.

Digitized by Google

taxe des fenêtres; j'y songerai...» Il affecte de parler d'affaires au milieu de la rue, ou dans une promenade, au bruit du violon de l'aveugle et de l'annonce des parades..... Il écrit sur son genou des billets au crayon, qu'il plie tout de travers, et recommande de porter en toute hâte.... Il ne peut souffrir d'être à rien faire... «Puis-je quelque chose pour vous?..... Chez quel ministre faut-il aller?.... Je sors de chez le secrétaire d'état.... J'ai écrit ce matin aux lords de la trésorerie... Il faut que j'aille trouver les commissaires de la marine....» Le plus actif des paresseux et le plus grand faiseur de riens.... En réalité, il n'aime pas les affaires.... Il veut seulement avoir l'air affairé.... «Ah! Ah! milord vous a dit que j'étais toujours très-occupé?... La chose n'est que trop vraie; c'est à en mourir....» Il conserve toutes les lettres qu'il reçoit et copie de toutes les siennes..... Il tient des notes telles que: Aller à la séance du comité des fiacres.... Accepter l'arbitrage entre tel et tel...

» Contraste avec son frère, le type de l'indolence.... «Comment, mon frère, à peine levé! tandis que moi, j'ai déjà fait ceci, cela, etc.....» L'un donne son argent par l'effet d'une insouciante générosité, l'autre son temps par turbulence.... «Il est plus court de payer le billet que de chercher le reçu.....» Il enfile toutes ses lettres..... «Diable! en voici plus qui n'ont pas été ouvertes qu'il n'y en a auxquelles j'ai répondu.»

Digitized by Google

» Il se dirige dans toutes ses actions par son goût pour la mode..... Il s'engage à payer des annuités, bien qu'il n'ait pas besoin d'argent.... paraît intriguer, quoique aimant le repos, et boire, quoique sobre... Il a quelques vices du bon ton..... affecte d'être gêné dans ses affaires.... Quand il sort pour la première fois dans son *vis-à-vis* neuf, il fait en sorte qu'il y ait un jugement pour saisir cette voiture.... Il veut perdre au jeu, mais par malheur il gagne cinq mille guinées.

» Un homme qui change de sentiment, toutes les fois qu'on s'accorde avec lui.... Argumentateur irrésolu pour qui c'est un grand malheur qu'il n'y ait pas trois côtés dans une question... Libertin en logique, la conviction, comme la jouissance, le blase, et son esprit inconstant est bientôt las de la vérité.... Plus capable d'être fidèle à un paradoxe... il aime la vérité comme sa femme, mais les sophismes et les paradoxes sont ses maîtresses..... Il a beaucoup de respect pour l'une, et une grande passion pour les autres.

» Celui qui s'accorde avec tous ceux qui lui parlent, pour avoir le plaisir de développer leurs opinions à leur place.... aime tant à parler, qu'il ne contredit personne, parce qu'il n'écoute jamais jusqu'au bout.... Plus il parle, plus il s'éloigne de son but, comme une boule qui rencontre une pente s'écarte de sa direction primitive.

Digitized by Google

» Quelles sont les espèces d'affectation qui vous déplaisent le plus ?

» Deux personnes affectent une intrigue et se donnent tous leurs rendez-vous dans des lieux publics. Le galant affecte une vive ardeur, et la dame l'hésitation de la vertu chancelante ; tandis qu'ils n'ont ni paroles pour remplir les préliminaires de la galanterie, ni passion pour en poursuivre l'objet.... Tout se borne à des cajoleries devant tout le monde.... Ils ne font l'amour que de profil.

« Je ne déteste rien tant qu'une femme que le ciel a douée d'une véritable beauté, et qui, en parlant, compose ses traits au miroir de la mode, pensant moins à ses paroles qu'à son air, et est plus soigneuse de régler le mouvement de ses lèvres que celui de sa langue.

» Une jolie femme s'étudiant à imiter les œillades de lady P., qui a appris à lever et baisser ses paupières comme des jalousies.

» Une vieille femme qui s'efforce à redevenir jeune fille. »

»Un bel-esprit, bien stylé, trace ses plans comme un général d'armée.... Il prévoit les circonstances de la conversation..... fait la reconnaissance du terrain, et détache une question pour vous attirer dans l'embuscade de ses bons mots.

»Un homme qui n'a pas d'intrigues, et même ne

Digitized by Google

les aime point, mais qui veut passer pour en avoir... Il demande à un valet qui lui sert de confident : « A qui fais-je l'amour maintenant ? — Les journaux vous donnent lady.... et miss.... Vous serrez de près lady *L.* dans le *Morning-Post*, et vous avez réussi vis-à-vis de lady *G.* dans l'*Herald ;* sir *F.* est très-jaloux de vous dans le *Gazetteer.* — Souvenez-vous que la première chose à faire demain est de me rendre épris de miss *C.*... J'ai oublié d'oublier le billet doux au club de Brooks... A propos, madame, ne suis-je pas amoureux de vous?.... Lady *L.* a promis de m'attendre demain dans sa voiture ; quel est le lieu le plus fréquenté? »

» Un vieillard qui affecte d'avoir une intrigue et s'adresse des reproches dans le *Morning-Post,* pour tâcher de se donner un air de jeunesse, comme s'il pouvait effacer son âge en ternissant sa réputation.

» Vous êtes affecté sans vous en douter vous-même. Vous voudriez passer pour morose.

» Il mourait d'envie de se singulariser. Il lui arriva de trouver que le caractère de la morosité n'avait été pris par personne dans sa société ; il se hâta de le prendre.

» Il a certainement un grand fonds d'imagination, et une très-bonne mémoire ; mais avec une malheureuse adresse, il emploie ces qualités com-

Digitized by Google

me personne ne le fait : ses récits sont d'invention, et ses plaisanteries de souvenir. Quand il lâche ses bons mots, vous applaudissez à l'excellence de sa mémoire, et ce n'est que lorsqu'il veut citer des faits que vous admirez la fertilité de son imagination.

» L'aimant de la vraie beauté attire les substances les plus pesantes. Il n'en est pas de même de l'épaisse douairière qui s'échauffe pour attirer l'attention de quelques petits fats à figure de papier mâché, comme on frotte de la cire à cacheter pour attirer des barbes de plumes.

» S'agit-il d'assiéger une femme qui affecte le goût de la poésie? je ferai mes approches avec des sonnets et des rébus, ma circonvallation avec un rondeau, et je saperai sa fierté par une élégie; je surprendrai ses postes avancés par des impromptus, et je monterai à l'assaut avec des dithyrambes. Poussée dans ses derniers retranchemens, elle arrêtera l'effusion de l'encre par une capitulation.

» Lady Clio. Qu'est-ce que je lis maintenant?..... Ai-je dessiné quelque chose depuis peu?..... Mon sac à ouvrage est-il fini?..... Que j'ai de talens!..... L'homme est-il venu désaccorder le piano?..... Semble-t-il que j'en ai beaucoup joué?

» Serai-je malade aujourd'hui?..... Aurai-je une

Digitized by Google

affection nerveuse? — Madame a eu mal aux nerfs hier. — En ce cas, j'aurai un rhume..... Ai-je eu un rhume depuis quinze jours?..... Un rhume sied bien..... Non, je ne veux pas tousser; cela fatigue..... Allons, je me porterai bien. — Une indisposition vous va à ravir..... Madame a toujours si bon air quand elle est indisposée! — Laissez le livre ouvert, et la rose à moitié finie..... Vous savez que j'aime à être pris sur le fait. »

» C'est un ornement que les nobles pairs portent toute l'année, et les ramoneurs seulement le 1^er^ mai (1).

» En mariage, si vous possédez quelque chose de très-bon, cela vous donne envie d'obtenir tout ce qu'il y a de bon dans le même genre.

» Quand un critique descend de voiture pour entrer au théâtre, il devrait toujours se souvenir que son laquais est venu pour juger aussi bien que lui.

» Elle aurait pu s'évader sous ses propres vêtemens, mais elle a trouvé plus romanesque de prendre l'uniforme de son frère. »

(1) Jour de fête pour les ramoneurs, qui courent la ville avec des habits couverts de clinquant.

Digitized by Google

Les ébauches et les fragmens de poèmes que Shéridan a laissés sont nombreux; mais ceux qui sont en état d'être cités ont évidemment été écrits lorsqu'il était très-jeune, et par conséquent n'intéresseraient guère les lecteurs. Dans tout le reste, il serait difficile de trouver quatre vers de suite qui pussent être imprimés. Son habitude, lorsqu'il voulait composer des vers sur un sujet quelconque, était d'écrire d'abord ses pensées dans une sorte de prose poétique, en y jetant par-ci par-là une rime ou un vers lorsqu'ils se présentaient, et ensuite de réduire avec beaucoup de travail ce mélange bizarre en poésie régulière. On a vu qu'il composait difficilement en prose; d'après cela, il est facile d'imaginer combien était pénible pour lui la tâche d'écrire en vers. En effet, le nombre extraordinaire de morceaux qu'il a laissés sans les achever fournissent autant de preuves de ce désespoir de perfection, que ceux qui sont le plus faits pour l'atteindre éprouvent toujours le plus.

Parmi ces différens morceaux, il n'y en a qu'un qui m'ait paru complet; c'est un épilogue qui renferme une espèce de boutade contre le printemps; l'idée principale est que les plus beaux jours de l'année sont les plus tristes pour le théâtre. Shéridan a développé cette idée avec beaucoup d'esprit, de finesse et de gaîté.

Dans une autre pièce, qui, malheureusement n'a pas été terminée, on trouve des réflexions

Digitized by Google

assez originales sur la courte durée de la vie humaine; en voici un passage :

L'arbre qui fournit la matière
De la modeste tabatière
Que Fox fait crier sous ses doigts,
Peut-être fournira le bois
Dont on fabriquera sa bière (1).

J'ai remarqué aussi quelques vers détachés d'un petit poème destiné à tourner en ridicule une belle dame qui avait la manie de se croire toujours malade, et qui devenait ordinairement amoureuse de ses médecins :

Toujours la languissante Isbelle
Eut un faible pour son docteur :
Qui tâtait le pouls à la belle,
Était sûr de toucher son cœur (2).

Ce qu'on trouve en plus grand nombre parmi ces bribes de poésie, sont des vers sur des sujets anacréontiques; mais ces vers paraissent avoir été composés bien avant que Shéridan ne fût arrivé à cette époque de gloire et de tourment pour le poète,

(1) Of that same tree whicg gave the box,
Now rattling in the hand of Fox,
Perhaps his coffin shall be made.

(2) En anglais, le trait est renfermé dans ce seul vers :

Who felt her pulse, obtained her heart.

Digitized by Google

Où, toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde et ne saurait se plaire.

La seule chose que je croie devoir citer encore, est le début d'un poème sur les misères d'un littérateur obligé, pour vivre, de faire un trafic de son talent :

Ah ! que le pain est dur et que maigre est la chère
De qui vit de sa plume et dépend d'un libraire (1) !

Le reste du poème est presque illisible. Cependant on ne peut douter que Shéridan n'eût parfaitement traité ce sujet, ayant éprouvé lui-même l'amertume dont est rempli le cœur d'un homme de génie forcé par l'indigence de troquer à l'avance ses précieuses productions contre une petite poignée de ce métal si vil aux yeux des philosophes, mais sans lequel on n'a rien dans ce monde. Il dit de son poète indigent :

. . . . . Du champ de son esprit,
Par la cruelle faim toujours anticipée,
La récolte est mangée avant d'être coupée.

On concevra qu'en examinant les fragmens dramatiques et poétiques dont quelques extraits vien-

(1) Nous avons lu quelque part deux vers qui expriment à peu près la même pensée. On y dit du poète :

Il aspire à la gloire, et sa muse affamée
Vit de pain noir et d'eau, rêvant la renommée.

Digitized by Google

nent d'être mis sous les yeux du lecteur, j'ai été souvent tenté de multiplier davantage les citations. Toutefois il m'a semblé plus sage d'en restreindre le nombre. C'est généralement mal servir un auteur, que de tirer de l'obscurité celles de ses productions qu'il n'avait pas destinées à voir le jour.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Premiers discours de Shéridan au parlement. — Ministère de Rockingham. — Coalition. — Bill sur les affaires de l'Inde. — Réélection de Shéridan par le bourg de Stafford.

L'époque à laquelle Shéridan commença sa carrière politique, fut remarquable sous tous les rapports. La guerre d'orgueil et de vengeance qu'on faisait à l'Amérique, et dont le crime et la folie doivent être également imputés à l'obstination de la cour et à l'acquiescement du peuple, approchait de la crise qu'avait prévue depuis long-temps tout spectateur désintéressé. Le résultat de cette guerre, quoique humiliant pour les prétentions hautaines de l'Angleterre, réjouit tout ami des libertés du genre humain. Il était peut-être difficile pour notre nation, de s'opposer long-temps et violemment aux principes que défendaient les Américains dans cette lutte, sans se laisser corrompre par la cause qu'elle soutenait; il ne l'était pas moins pour les Français de combattre à côté des opprimés, sans ressentir pour la liberté une partie de l'enthousiasme qu'une telle alliance était faite pour inspirer. Aussi, tandis que la voix de la philoso-

Digitized by Google

phie retentissait sur les rivages opposés, proclamant les oracles qui précédèrent la mort du grand Pan du despotisme (1), les courtisans et les légistes de l'Angleterre, rivalisant de servilité, conseillaient et sanctionnaient des actes d'autorité dignes des siècles les plus fameux dans les annales de l'ignorance et de l'esclavage.

En effet, quand on passe en revue les événemens du dernier règne, et qu'on observe avec quelle constance les desseins et les actes, les conseils et les armes de la Grande-Bretagne, dans ses guerres d'Orient, sa lutte avec l'Amérique, et ses efforts contre la France révolutionnaire, tendirent à établir et perpétuer les principes despotiques, on doit regarder comme presque miraculeux que la liberté de ce pays ait pu échapper aux funestes effets de la contagion. Jamais l'Angleterre ne témoignera assez de reconnaissance au petit nombre de patriotes de cette époque, au courage et à l'éloquence desquels elle doit la somme de liberté qui lui reste encore. Jamais ses enfans ne rendront

(1) Allusion à la révolution française, tirée de l'aventure merveilleuse du pilote Thamus, que Plutarque fait raconter à Cléombrote, l'un de ses interlocuteurs dans le dialogue où il traite des oracles. Le célèbre auteur de la *Pluralité des Mondes* a disserté assez longuement sur les interprétations diverses qu'on donna autrefois à la mort du grand Pan du paganisme, et que plusieurs auteurs modernes, entre autres le médecin hollandais Van-Dale, ont rapportées en y joignant les leurs. Voyez *l'Histoire des Oracles*, par FONTENELLE. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

trop d'hommages à la mémoire d'hommes tels que Chatham, Fox et Shéridan. Et en effet, s'ils cédèrent quelquefois à de puériles considérations de convenance, et, en composant avec des amis, ou se coalisant avec des ennemis, affaiblirent leurs droits à la confiance publique; et si l'attraction de la cour les fit accidentellement vaciller dans leur orbite, ils furent néanmoins les astres préservateurs de la liberté, et seuls empêchèrent l'arche de la constitution d'être engloutie dans les flots impurs dont elle était environnée.

Non-seulement les événemens publics auxquels Shéridan se vit appelé à prendre part étaient d'une nature plus extraordinaire et plus formidable qu'il ne s'en était souvent présenté sur le théâtre de la politique, mais encore les principaux acteurs étaient de ces génies supérieurs que la nature semble tenir en réserve pour ces grandes occasions. Deux d'entre eux, Burke et Fox, avaient déjà atteint la maturité du talent et de la renommée, tandis que le troisième, Pitt, venait à peine d'entrer, sous les auspices les plus favorables, dans la brillante carrière qu'ils parcouraient avec tant de gloire.

> . . . . . Nunc cuspide patris
> Inclytus, Herculeas olim moture sagittas.

Bien que le ministère d'alors, de même que tant d'autres formés sous le même règne, eût été choisi plutôt à raison de la souplesse que de la force de

Digitized by Google

ses matériaux, son chef, lord North, n'était pas un homme ordinaire; et dans des temps moins difficiles, et sous un prince moins obstiné, il eût pu devenir un ministre utile et très-populaire. Il est vrai, ainsi que les défenseurs de ses mesures le disent, que quelques-unes des agressions les plus blâmables contre les droits des colonies avaient été commises avant qu'il n'arrivât au pouvoir.

Cependant l'empressement avec lequel il suivit la route dans laquelle s'étaient imprudemment lancés ses prédécesseurs; sa conduite insultante relativement au droit sur le thé, par laquelle il parvint à empoisonner la seule concession qu'on lui ait arrachée; la servilité avec laquelle il se rendit l'interprète des sentimens vindicatifs de la cour, dans cette mémorable déclaration (que l'événement rendit si ridicule) où il disait qu'on ne pouvait songer à une abolition totale des droits de port, jusqu'à ce que l'Amérique fût prosternée aux pieds de l'Angleterre; toutes ces choses lui méritèrent une grande portion de la honte de cette époque, et identifient son nom avec les mesures les plus arbitraires et les plus follement opiniâtres qui aient jamais déshonoré les annales de la monarchie anglaise.

L'esprit enjoué et la bonne humeur constante de ce ministre formaient un contraste frappant avec la politique cruelle et inconséquente qu'il fut dans sa destinée de suivre pendant douze années orageuses; et si, dans sa carrière ministérielle, il se

Digitized by Google

montra impétueux comme le torrent près de sa chute, on peut dire qu'il fut aussi brillant et aussi poli. Ces qualités attrayantes lui acquirent personnellement une assez grande popularité; et, si la fortune eût souri à ses desseins, le succès aurait, comme de coutume, fait approuver au peuple d'Angleterre tous les moyens, quelque arbitraires qu'ils fussent, par lesquels on l'eût obtenu. Mais les malheurs d'abord, et ensuite l'issue de la guerre portèrent la nation à moraliser sur ses causes et sa nature. L'ascendant de lord North déclinait, et Shéridan ne pouvait se ranger sous la bannière de l'opposition dans une conjoncture plus favorable à l'exercice de ses talens et qui offrît une perspective plus brillante à son ambition.

Il prononça son premier discours au parlement, le 20 novembre 1780, à l'occasion d'une pétition dans laquelle on dénonçait l'illégalité de l'élection des membres pour Stafford (M. Moncton et lui). Il fut assez heureux pour lui qu'il se trouvât personnellement intéressé dans l'objet à débattre, parce que cette circonstance lui ôta beaucoup de cette affectation que, par l'envie de produire de l'effet, il eût montrée en parlant sur un sujet de politique générale. Quoi qu'il en soit, la réputation qu'il s'était déjà acquise par ses talens littéraires suffisait, même dans cette occasion, pour exciter la curiosité et fixer l'attention de la chambre. En conséquence il fut écouté, est-il dit dans le compte rendu de son discours, avec une atten-

Digitized by Google

tion particulière, la chambre ayant gardé un silence extraordinaire pendant tout le temps qu'il avait parlé. La véhémente indignation qu'il témoigna au sujet des accusations portées dans la pétition contre les électeurs de Stafford fut froidement tournée en ridicule par M. Rigby, payeur général de l'armée; mais Fox, dont l'éloquence était toujours prête à répondre à l'appel de son bon cœur, et, semblable au bouclier d'Ajax, pouvait non-seulement le garantir lui-même, mais encore protéger ses amis, se hâta de venir au secours du jeune orateur. Dans sa réponse à M. Rigby, il dit que les membres ministériels qui, en grande partie, volaient et pillaient leurs commettans, pouvaient bien ensuite affecter de les mépriser; mais que les hommes pénétrés du sentiment de leurs devoirs, et connaissant tout le prix de la confiance qu'on leur avait accordée, traiteraient toujours avec respect ceux qui les en avaient honorés.

Woodfall avait coutume de raconter que ce même soir, après que Shéridan eut parlé, il vint le trouver dans la galerie, et lui demanda avec beaucoup d'empressement ce qu'il pensait de son premier essai. La réponse de Woodfall, ainsi que Shéridan eut plus tard le courage de l'avouer, fut: « Je suis fâché de vous le dire; mais je ne pense pas que vous soyez bien placé ici; vous auriez mieux fait de suivre votre première vocation. » En entendant ces paroles, Shéridan demeura un mo-

Digitized by Google

ment interdit, puis il s'écria avec véhémence : « Je sens pourtant que j'ai en moi le talent qu'il faut, et, pardieu ! il se montrera. »

Il paraît que le premier échantillon de l'éloquence de Shéridan produisit sur d'autres personnes que Woodfall une impression qui était loin de répondre à ce qu'on en avait attendu ; le défaut principal qu'on avait remarqué en lui était un débit lourd et monotone ; mais il s'en corrigea presque entièrement.

Il n'est pas peu amusant de le voir, dans un de ses premiers discours, gourmander gravement M. Rigby et M. Courtenay, pour la légèreté et le ton railleur avec lesquels ils traitaient le sujet qui occupait la chambre (1). C'est ainsi qu'il blâmait en d'autres mains l'usage d'une arme qui devint bientôt après si formidable dans la sienne. Shéridan ne fut pas très-heureux dans l'emploi qu'il fit d'abord d'un style recherché et trop fleuri ; mais il s'en aperçut et y renonça.

Il n'eut pas occasion de parler sur quelque sujet important, avant le 5 mars 1781. La chambre des communes s'occupa ce jour-là d'une pétition relative à la police de Westminster. Le principal objet de cette pétition était de signaler l'exercice inconstitutionnel de la prérogative royale, dont on s'était rendu coupable en employant la force mi-

(1) Le bill pour régler l'emploi des fonds de la liste civile.

Digitized by Google

litaire pour réprimer les dernières émeutes, sans attendre à cet effet l'autorisation des fonctionnaires civils. Ces honteux désordres, qui prouvèrent à quelles conséquences chrétiennes peut conduire le cri : *Point de papisme!* eurent l'effet qui suit tous les tumultes populaires, d'armer le gouvernement de nouveaux pouvoirs, et de provoquer des doctrines et des exemples perpétuellement dangereux pour la liberté. Il n'est pas peu remarquable que la politique de mêler autant que possible l'armée avec le peuple, et de considérer les soldats comme des citoyens, politique recommandée à la fois par Montesquieu et Blackstone comme favorable à la liberté, ait été, avec plus de justice, peut-être d'après l'application qu'en fit lord Mansfield dans cette occasion, déclarée hostile à cette même liberté. On allégua que la tendance de cette politique était d'affaiblir l'espèce de défiance salutaire avec laquelle les citoyens d'un Etat libre devraient toujours regarder un soldat, et de rendre familier l'emploi de cette dangereuse machine dans tous les services auxquels un pouvoir capricieux pourrait l'appliquer. L'opposition ne prétendit point nier que la mesure de faire marcher les militaires et d'autoriser leurs officiers à agir d'une manière discrétionnaire, et sans consulter les fonctionnaires civils, ne fût, quoique inconstitutionnelle, non-seulement justifiable, mais même sage, au moment d'un danger semblable; mais le refus du ministre de reconnaître

Digitized by Google

l'illégalité de sa conduite, en demandant à la chambre un acte *d'indemnité* (1), et la transmission des mêmes ordres discrétionnaires aux commandans des troupes dans toutes les parties du royaume, bien que nulle part une nécessité aussi urgente ne réclamât de pareils ordres, furent les points sur lesquels la conduite du gouvernement fut énergiquement et non moins justement censurée.

En effet, le dessein manifeste du ministère de profiter, dans ce moment critique, de l'impression produite par les émeutes, comme d'un moyen de reculer les limites de son pouvoir, et de fortifier les doctrines à l'aide desquelles il le défendait, répandit, parmi les amis des principes constitutionnels, une alarme que le langage de quelques-uns des soutiens de la cour n'était nullement fait pour diminuer. Entre ceux-ci, un noble comte, l'un de ces adorateurs maladroits de la puissance, qui attirent le ridicule sur leur idole et sur eux-mêmes, eut l'effronterie de faire, dans la chambre des lords, l'éloge de la modération que S. M. avait montrée, en n'imitant point l'exemple récent du roi de Suède, et en n'employant pas l'épée dont le danger public l'avait armée, à renverser la constitution et à établir le pouvoir despotique en An-

(1) Expression usitée en Angleterre pour désigner l'espèce d'amnistie que les ministres doivent solliciter du parlement, lorsqu'ils se sont vus dans la nécessité d'outre passer leurs pouvoirs, ou d'en faire un usage que les lois n'autorisaient point. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

gleterre. Bien que ce ne fût qu'une inconséquente sortie de la part d'un esprit absurde, elle donna une idée des sentimens que de plus habiles soutiens de la même cause jugeaient prudent de ne point faire éclater encore, et la nation fut autorisée, par un concours extraordinaire de circonstances, à attribuer des desseins de la nature la plus arbitraire à une telle cour et à un semblable ministère. On tint en conséquence des assemblées publiques dans quelques-uns des principaux comtés, et l'on y adopta des résolutions condamnant l'emploi inconstitutionnel qu'on avait fait de la force armée. Fox y avait fait allusion d'une manière énergique, au commencement de la session; et ce fut une preuve de l'estime dont Shéridan jouissait déjà dans son parti, que de le voir choisi pour présenter une motion sur un sujet qui touchait de si près aux plus grands intérêts de la nation.

Shéridan s'exprima ainsi dans un endroit de son discours :

« Si nous laissions s'établir la doctrine, que la couronne peut donner ordre à la force militaire d'intervenir où, quand, et pour aussi long-temps qu'il lui plaît, nous pourrions dire adieu à la liberté. Si cette doctrine prenait force de loi, nous nous trouverions vivre sous un gouvernement militaire, le pire de tous ceux qui existent, et nous aurions tous les maux d'un Etat despotique, sans l'ordre et la sécurité qui y règnent. On nous donne

Digitized by Google

à entendre que nous avons la meilleure garantie contre ce malheur, dans les vertus, la modération et les principes constitutionnels du souverain. Personne, dans le monde, n'a plus que moi de vénération pour les vertus et la modération du souverain; mais j'espère que l'espèce de liberté qui dérive d'une telle source ne souillera jamais le sol de l'Angleterre. La liberté qui repose sur les inclinations vertueuses d'un homme, n'est qu'une suspension du despotisme. Sans doute le glaive, dans ce cas, n'est point appliqué à notre cou; mais il pend au-dessus de notre tête par le fil léger et fragile de la volonté humaine. »

L'une des circonstances rares où il soit arrivé à Shéridan de différer d'opinion avec son ami Fox, se présenta dans cette session. Fox avait présenté un bill pour la révocation de l'acte sur les mariages, et avait fait précéder sa motion d'un discours aussi fortement marqué au coin de la chaleur de son âme, de la simplicité de ses mœurs et de la bienveillance et de l'intégrité de son caractère, qu'aucun de ceux qu'il ait jamais prononcés en public. Quelques parties de ce discours se font remarquer, à la vérité, par une teinte de sentiment si jeune et si romanesque, qu'elles ont pu sembler plus propres à être adressées à l'une de ces cours d'amour des siècles de la chevalerie qu'à une grave assemblée occupée des tristes réalités de la vie, et faisant des lois appropriées aux infirmités de la nature humaine.

Digitized by Google

L'hostilité de M. Fox envers l'acte sur les mariages était un sentiment héréditaire dans sa famille. Cet acte avait été combattu avec une égale véhémence par son père, lorsqu'il fut présenté pour la première fois en 1753. A cette époque, il donna lieu à un débat non moins mémorable que celui dont je parle; et sir Dudley Ryder, qui était alors procureur-général, n'hésita pas à alléguer, à l'appui de cet acte, qu'il tendrait à maintenir l'aristocratie du pays dans toute sa pureté, en l'empêchant de se mêler par des mariages avec la masse du peuple. Que cette sollicitude pour la pureté du sang de la noblesse, ou des vues d'une sagesse également contestable pour l'accumulation des biens dans les grandes familles, aient influencé beaucoup des défenseurs du bill, et quelque cruelles et pernicieuses que puissent paraître quelques-unes des dispositions de cet acte, néanmoins l'effet général qu'il était destiné à produire, de diminuer autant que possible le nombre des mariages imprudens, en laissant à l'autorité paternelle toute son action, jusqu'à ce que les premiers orages de la jeunesse fussent passés, est regardé par la majorité des peuples civilisés comme bienfaisant et utile. M. Fox ne partageait pas cette opinion, et par égard, disait-il, pour les préjugés de l'humanité, il consentait à fixer l'âge où l'on pourrait se marier sans le consentement de ses parens, savoir : pour la femme, à seize ans, et pour l'homme, à dix-huit; étant décidément d'avis d'é-

Digitized by Google

carter toute restriction quelconque, et de laisser le cœur de la jeunesse (qui dans ces cas était plus sage que la tête de la vieillesse) sans limites et sans contrôle relativement au choix que ses désirs lui dictaient.

Les argumens de Fox furent combattus non-seulement par Shéridan, mais encore par Burke, dont le discours s'est retrouvé dans ses papiers après sa mort; quoique très-court, il est enrichi de quelques-unes de ces beautés que Burke savait répandre sur tous les sujets qui fixaient son attention (1). Shéridan, dont les opinions ne pouvaient manquer d'exciter vivement la curiosité, à cause de l'histoire bien connue de son mariage, dit dans ce débat :

« Mon honorable ami, en présentant ce bill, ne paraît pas avoir senti que, s'il faisait adopter la clause qui permet aux filles de se marier à seize

(1) Burke, en soutenant que Fox avait apprécié d'une manière trop favorable l'habileté des personnes très-jeunes à choisir elles-mêmes celle qu'il leur convient d'épouser, paie un juste tribut d'éloges aux qualités de son ami :

« Il est tombé ici, dit Burke, dans une erreur d'autant plus naturelle et inévitable, qu'en ne jugeant que d'après lui-même, sa modestie lui a fait penser que le commun des hommes atteignait la maturité de l'intelligence et du jugement aussi vite qu'il l'a fait. » Voici les dernières phrases de ce discours : « Ayez pitié de la jeunesse des deux sexes; protégez-la contre son ignorance et son inexpérience; protégez une partie de la vie par la prudence de l'autre; protégez-la par la sagesse des lois et la surveillance de la nature. »

Digitized by Google

ans, il porterait atteinte à cette liberté dont il s'est toujours montré l'ami, et favoriserait la tyrannie domestique, qu'il devrait regarder comme seulement un peu moins insupportable que la tyrannie publique. Si l'on permettait aux filles de se marier à seize ans, je pense qu'elles seraient privées, en partie au moins, de cette liberté de relations que l'usage moderne a établie entre les jeunes gens des deux sexes, et qui, dans mon opinion, est la meilleure source des mariages heureux. Dans ce cas, les tuteurs surveilleraient leurs pupilles d'un œil inquiet, de peur que des laquais, ou tous autres hommes qui auraient occasion d'approcher d'elles, n'abusassent de l'irréflexion de leur âge, pour les décider à les épouser aussitôt qu'elles auraient complété leur seizième année. »

Il doit paraître un peu extraordinaire que pendant le temps qui s'écoula entre la première apparition de Shéridan au parlement jusqu'à sa nomination à un emploi, sous le ministère de lord Rockingham, il ait si rarement pris part aux débats de la chambre des communes. Cependant ces débats furent remarquables, non-seulement par l'importance des objets en discussion, mais encore par la chaleur plus qu'ordinaire que communiquaient à la lutte des partis les efforts désespérés des ministres et le triomphe anticipé de l'opposition. Parmi les sujets sur lesquels son silence parut le plus inexplicable, fut le renouvellement du bill de M. Burke pour la répartition des fonds de la liste

Digitized by Google

civile; occasion à jamais mémorable en ce qu'elle donna lieu au début oratoire de M. William Pitt. On entendit alors les premiers accens de cette éloquence qui devait avant peu retentir dans toute l'Europe, comme la trompe de Misène, et appeler aux combats les rois et les nations. Le débat sur la légalité des pétitions signées par des délégués, dans lequel M. Dunning soutint sa haute réputation de jurisconsulte patriote; la proposition hardie de M. Thomas Pitt, que la chambre des communes refusât tous subsides jusqu'à ce qu'on eût donné des gages de l'amélioration du système d'administration des affaires publiques; le bill pour l'exclusion du parlement des officiers de l'excise et des fournisseurs de l'État; tous ces objets et d'autres grandes questions constitutionnelles, dans la discussion desquelles on vit Fox et Burke combattre côte à côte et lancer les traits inépuisables de leur logique et de leur éloquence, furent débattus sans que Shéridan vînt seconder de ses talens les patriotiques efforts de ses respectables amis.

A cette époque, les affaires de l'Irlande, sous les auspices de M. Grattan, et par l'exemple de l'Amérique, prirent un caractère de grandeur aussi passager que brillant, mais que les Irlandais se rappelleront long-temps avec un orgueil mêlé de tristesse. Long-temps aussi ils conserveront la mémoire de cet homme admirable au patriotisme duquel leur pays dut les jours si courts de sa liberté, jours qui seuls répandent quelque éclat sur sa

Digitized by Google

sombre histoire. Fox trouva une occasion de parler des événemens qui venaient de se passer en Irlande, dans la discussion du bill contre la *mutinerie* (1). Ici le silence de Shéridan peut s'expliquer par sa répugnance à partager l'impopularité avec laquelle ses compatriotes envisageaient les notions transcendantes de la suprématie de l'Angleterre que défendaient Fox et Burke (2).

Sur le grand sujet de la guerre d'Amérique, qui était alors celui où les deux partis déployaient toutes les ressources de l'attaque et de la défense, il paraît même que la coopération de Shéridan fut rare et accidentelle. En effet, les seules occasions où nous trouvons qu'il ait parlé un peu longuement

(1) Nom donné à l'acte en vertu duquel le gouvernement peut entretenir une armée permanente en temps de paix, et dont la durée n'est jamais que d'un an, ce qui oblige de le présenter chaque année à une nouvelle sanction du parlement. (*Note du Traducteur.*)

(2) M. Burke dit à cette occasion :

« Tant et de si grandes révolutions se sont opérées depuis peu, que je ne suis pas surpris que le très-honorable membre (M. Jenkinson) traite la perte de la suprématie de notre pays sur l'Irlande comme une chose de très-peu de conséquence. Ainsi, après avoir souffert la perte d'une étoile, la plus brillante de tout notre système, ceux qui sont accoutumés à observer notre ciel politique ne devront pas s'étonner qu'elle soit suivie de la perte d'une autre, et d'une autre encore, jusqu'à ce que nous soyons plongés dans les ténèbres d'une nuit éternelle.

« So star would follow star, and light light,
Till all was darkness and eternal night. »

Digitized by Google

sur cet important sujet furent les accusations portées par Fox contre l'amirauté pour la mauvaise direction des affaires de la marine en 1781, et le vote de censure contre les ministres, proposé par lord John Cavendish. Ses remarques, dans la dernière de ces circonstances, sur les deux différentes espèces d'opinions qui (semblables à l'âme double imaginée dans Xénophon) influençaient les discours et le vote de M. Rigby, sont très-heureuses.

« Quoi qu'on en puisse dire, le très-honorable membre a agi, dans le débat d'aujourd'hui, d'une manière parfaitement conséquente. Il a déclaré à la chambre qu'il pensait que le noble lord (North) devait résigner son emploi, et que cependant il voterait pour qu'il demeurât au ministère. De même il a depuis long-temps déclaré qu'il pensait que la guerre contre l'Amérique devait être abandonnée, et pourtant il a constamment voté pour qu'on la continuât. Je n'ai pas l'intention de supposer qu'il ait des motifs secrets pour se conduire ainsi. Je crois qu'il a été très-sincère; je crois que, comme membre du parlement, comme conseiller privé, comme simple particulier, il a toujours détesté la guerre actuelle autant que qui que ce soit; mais qu'il n'a jamais pu persuader au payeur général de l'armée que c'était une mauvaise guerre, et malheureusement, sous quelque caractère qu'il ait parlé, ce fut toujours le payeur général qui vota dans cette chambre. »

La rareté des efforts de Shéridan, lors des dis-

Digitized by Google

cussions si souvent renouvelées sur la guerre d'Amérique, se combine avec d'autres circonstances pour élever dans mon esprit quelques doutes sur une anecdote qui cependant m'a été donnée comme venant d'une source qui mérite à tous égards la plus entière confiance. On assure que, vers la fin de la guerre, il reçut d'un des principaux chefs du gouvernement américain, une lettre dans laquelle on témoignait la plus vive admiration pour ses talens et ses principes politiques, et on lui donnait avis qu'une somme de vingt mille livres sterling (près d'un demi-million de francs) avait été déposée pour lui entre les mains d'un certain banquier, comme une faible marque de la reconnaissance du peuple américain pour les services qu'il avait rendus à la cause de la liberté. On ajoute que Shéridan répondit (et la réponse, ainsi que la lettre, ont été vues, dit-on, par la personne qui a raconté l'anecdote) par des témoignages de sa vive gratitude pour l'opinion qu'on avait de ses services, et en priant qu'on lui permît de refuser un don offert dans de semblables circonstances. Que telle aurait été sa réponse si on lui eût fait quelque proposition, c'est ce dont toute sa conduite politique ne permet pas de douter; mais, quant à la probabilité de l'aventure, il est beaucoup moins aisé de croire que les Américains eussent les moyens de donner une pareille somme, que de penser que Shéridan avait assez de grandeur d'âme pour la refuser.

Digitized by Google

Non-seulement les occasions où Shéridan réclama l'attention de la chambre à cette époque furent rares et choisies, mais même toutes les fois qu'il parla, il le fit d'une manière concise et sans prétention, et de l'air d'un homme qui venait apprendre une nouvelle route pour aller à la gloire, non comme celui qui eût prétendu se targuer de celle qu'il avait déjà acquise. Fox avait coutume de dire qu'il considérait la conduite de son ami, sous ce rapport, comme une preuve frappante de sa sagacité et de son bon goût; cette manière modeste et peu commune de déployer ses talens étant la meilleure qu'il pût adopter pour s'attirer l'attention de ses auditeurs, et gagner leur faveur par degrés. Il avait en effet beaucoup de difficultés à surmonter, et était entré dans sa nouvelle carrière avec des désavantages dont sa réputation n'était peut-être pas le moindre. Non-seulement il courait le risque d'une comparaison périlleuse entre ses talens comme orateur et sa renommée comme écrivain, mais encore il avait à lutter contre ce désir de monopoliser qui anime les personnes éminentes dans quelque genre de talent que ce soit, et qui pouvait porter les politiques à regarder de mauvais œil un homme de génie qui aspirait à prendre rang parmi eux sans aucun des titres ordinaires de la naissance, ou d'un apprentissage du métier. D'un autre côté, dans une assemblée ou la déférence pour le rang et la fortune est si grande, qu'on doit regarder comme heureux que ces puissans moyens d'in-

Digitized by Google

fluence soient si souvent unis au talent et à la probité, un propriétaire de théâtre, fils d'un acteur, avait, il faut l'avouer, de terribles chances contre lui, avec des compétiteurs tels que les fils de lord Holland et de lord Chatham.

La même discrétion qui l'avait porté à ne réclamer que très-rarement l'attention de la chambre, le porta aussi à ne jamais parler alors sans s'être soigneusement préparé, tant sur la matière que pour le débit de son discours. A l'imitation de la plupart de nos grands orateurs au commencement de leur carrière, il avait pris l'habitude d'écrire ses discours avant de les prononcer, et bien que dans la suite il n'ait fait que griffonner quelques notes sur des feuilles détachées, j'ai trouvé que, dans le principe, il s'était servi pour cet usage de la même espèce de cahiers sur lesquels il avait tracé les ébauches de ses pièces.

Quelque mal que les affaires du pays fussent dirigées par lord North, peu de ministres ont montré autant de dextérité et de moelleux dans leur conduite envers le parlement, et pendant toute la série de ces mesures insensées qui sont aujourd'hui livrées sans appel à la condamnation de l'histoire, il fut soutenu par les plus imposantes majorités qu'on ait jamais vues entraînées à la suite du pouvoir ministériel. A la fin, l'énergie du peuple, cette dernière et unique ressource contre la vénalité du parlement et l'obstination des rois, fut réveillée de son long et dangereux sommeil par les

Digitized by Google

efforts sans exemple des chefs de l'opposition, et il fit retentir sa voix toujours aussi formidable qu'intelligible contre les hommes et les mesures qui avaient amené l'Angleterre au bord du précipice. L'effet de cette explosion populaire se fit bientôt sentir dans les régions supérieures. Les *country-gentlemen* (1), ces oiseaux de politique augure, dont les migrations présagent avec tant de certitude un changement dans l'atmosphère, commencèrent à s'enfuir par nuées vers le brillant climat de l'opposition; et à la fin, après deux ou trois défaites signalées, en dépit desquelles la cour demeura pendant quelque temps accrochée à lui comme à la seule espérance de sa vengeance déçue, mais toujours ardente, lord North se démit de son emploi, dans le mois de mars 1782; et il se forma, sous des auspices plus favorables en apparence, un ministère entièrement nouveau, à la tête duquel fut placé le marquis de Rockingham.

Shéridan, comme on pouvait s'y attendre, eut part au triomphe de son parti, en obtenant une

(1) Mot à mot *gentilshommes campagnards*, mais plus proprement personnes qui vivent à la campagne, soit de leurs rentes, soit en faisant valoir leurs terres. On a donné ce nom, dans la chambre des communes, à la portion composée de propriétaires fonciers, gens que le ministère rend aisément dociles à ses vues, en les alarmant sur le sort de leurs propriétés, par la perspective d'une révolution et d'un bouleversement inévitables, s'ils n'appuient pas les mesures du gouvernement. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

des places de sous-secrétaire d'État; et sans doute il comptait occuper long-temps cet emploi, que ses talens lui avaient procuré à une époque si peu avancée de sa carrière politique. Mais, quelque solide que parût à l'extérieur la constitution de ce ministère, son état interne ne promettait pas une longue existence. Le wighisme est une sorte de protestantisme politique qui, de même que le protestantisme religieux, paie la liberté de sa croyance par la nombreuse variété des opinions que cette même liberté engendre; tandis que le torysme, semblable au papisme, réunit tous ses adhérens par le lien de la doctrine commune de l'infaillibilité du trône, prend soin de réprimer tout schisme qui, en les divisant, nuirait à l'intérêt général du parti, et maintient entre eux une parfaite unanimité, du moins pour ce qui a rapport à l'occupation des emplois.

Entre les deux branches de l'opposition qui avaient concouru à former le nouveau ministère, il existait quelques différences d'opinion très-importantes, si elles ne les rendaient pas essentiellement incompatibles. Lord Shelburne, l'élève et l'ami de lord Chatham, nourrissait les mêmes opinions élevées, mais peu sages, concernant la reconnaissance de l'indépendance américaine; opinions que la voix de ce grand homme, semblable au chant du cygne, a imprimées dans notre imagination, bien que notre raison les condamne. «Dès le moment, disait lord Shelburne, que le parlement de la Grande-Breta-

Digitized by Google

gne aura reconnu l'indépendance de l'Amérique, le soleil de l'Angleterre sera couché pour jamais.» Quant aux affaires de l'Inde, et au châtiment de ceux qui étaient accusés de les avoir mal dirigées, les vues du noble lord différaient totalement de celles de Fox et de ses amis; ce qu'il fit voir en prenant ouvertement le parti de M. Hastings, lorsque celui-ci fut décrété d'accusation. Toutes ces semences fécondes de désunion, jointes au maintien dans le cabinet d'un homme tel que lord Thurlow, qui regardait toujours la constitution par le faux bout du télescope, et ne prenait pas même la peine de cacher son opposition aux principes de ses collègues, semblaient préparer une masse énorme d'embarras pour le ministère, et inspiraient très-peu de confiance dans son accord comme dans sa stabilité.

L'unique discours que Shéridan ait prononcé, pendant sa courte carrière ministérielle, ou, pour parler plus exactement, le seul qui ait été recueilli, fut provoqué par une motion de M. Eden, ex-secrétaire d'État de l'Irlande, pour obtenir la révocation de la partie d'un acte de Georges I^er^, qui attribuait au roi et au parlement de la Grande-Bretagne le droit de faire des lois obligatoires pour le royaume d'Irlande. Cette motion avait pour objet d'embarrasser les nouveaux ministres, qui, ainsi qu'on le voit clairement par le discours que prononça Fox dans cette occasion, n'avaient pas encore pris leur parti sur l'abandon de la suprématie

Digitized by Google

législative de la Grande-Bretagne, que l'Irlande réclamait alors les armes à la main. Shéridan appuya son ami, en blâmant, ainsi que Fox l'avait fait, la manière précipitée, autant qu'insidieuse, dont on venait agiter cette grande question ; mais en même temps il exprima avec beaucoup moins d'hésitation son opinion sur cette loi d'asservissement, dont l'Irlande soulevée voulait s'affranchir :

« Si je me montre, dit-il, aussi décidément ennemi du principe de la loi en question, que j'ai toujours regardée comme une usurpation tyrannique de la part de ce pays, je ne puis néanmoins m'empêcher de désapprouver les motifs qui portent l'auteur de la motion à demander le rappel de cette loi ; cependant, si la chambre en vient à une division sur cette motion, je voterai avec l'honorable membre qui la lui a présentée. »

L'opinion générale de la chambre s'étant prononcée contre cette motion, elle fut retirée. Toutefois la nation irlandaise s'était trop avancée pour que la voix même la plus amicale pût la faire reculer. La seule chose qui restât à faire pour les ministres, était d'accorder avec une confiante franchise ce que les mesures imprudentes de leurs prédécesseurs et la faiblesse de l'Angleterre les avaient mis hors d'état de refuser sans danger. Cette politique si conforme aux dispositions de Fox fut adoptée. A son hésitation momentanée succéda un acquiescement si prompt et si généreux à toutes les demandes du parlement irlandais, qu'il

Digitized by Google

donna tout le mérite d'une faveur à ce que, tôt ou tard, la nécessité eût arraché. Aussi, par la défense énergique des droits des hommes libres, d'une part, et la cordiale et complète reconnaissance de ces droits de l'autre part, les noms de Grattan et de Fox brillèrent l'un et l'autre du plus bel éclat, et s'associèrent pour jamais à la gloire de ce mémorable événement.

Une autre occasion dans laquelle Shéridan parla pendant qu'il était en place, bien que son discours n'ait point été conservé, fut la présentation d'une motion tendante à ce que la chambre se formât en comité pour examiner l'état de la représentation nationale. L'auteur de cette motion était un jeune néophyte dans la secte des réformateurs, M. William Pitt, dont le zèle pour la cause de la liberté était peut-être sincère alors, et qui, dans cette supposition, songeait peu à la guerre qu'il était destiné à lui faire plus tard. Fox et Shéridan appuyèrent fortement cette motion, tandis que, sur l'invitation du premier, Burke s'absenta de la chambre pendant la discussion; et, laissant ainsi reposer les foudres de son éloquence, donna un instant de répit à la cause de la réforme, comme le sommeil de Jupiter, dans l'Iliade, laisse les Grecs un moment maîtres du champ de bataille. Malgré tous ces efforts, la motion fut écartée par une majorité de 161 voix contre 141.

La mort du marquis de Rockingham amena la dissolution d'un ministère qui, pendant la courte

Digitized by Google

durée de son existence (quatre mois), fit peut-être plus en faveur des principes de la constitution qu'aucun autre que l'Angleterre ait possédé depuis la révolution. Les hommes qui le composaient se laissèrent peut-être aller à quelques démonstrations maladroites de *loyauté*, que le rare accès des wighs auprès du trône peut expliquer et même excuser. Burke, en particulier, a laissé un échantillon de son goût pour les extrêmes, dans cette explosion d'optimisme, où il dépeignit un message royal comme « le meilleur des messages adressé au meilleur des peuples par le meilleur des rois. » Heureusement les premiers effets que produit l'atmosphère d'une cour sur des têtes qui n'y sont pas accoutumées, sont naturels et peu nuisibles; aussi les eut-on bientôt oubliés; tandis que les mesures adoptées pendant le court intervalle de quatre mois, tant contre la corruption parlementaire que pour confirmer et consolider les principes fondamentaux de la constitution, vivront éternellement dans le souvenir des amis de la liberté, pour l'honneur du parti dont elles émanèrent. L'exclusion des fournisseurs de l'Etat de la chambre des communes; l'incapacité des collecteurs des revenus publics, pour voter aux élections; le droit de vote enlevé aux électeurs corrompus de Cricklade, second exemple de tendance vers le plan de réforme graduelle qui, de nos jours, a été si fortement recommandé par lord John Russell; la diminution de l'influence de la cour par le célèbre bill de

Digitized by Google

M. Burke (1); le retour à l'ancien usage constitutionnel de faire payer les dettes de la couronne sur ses revenus, usage qui se perdit encore une fois sous l'administration de M. Pitt; la réparation tardive offerte aux droits des électeurs, violés par l'expulsion de Wilkes, en cassant les décisions relatives à cette expulsion; la bonne intelligence rétablie avec l'Irlande par la conduite franche et loyale de Fox; tant d'applications importantes des principes les plus purs du wighisme, suivies des résolutions proposées par lord Cavendish à la fin de la session, et contenant l'engagement de la part des ministres de continuer l'œuvre de l'épuration et de l'économie, donnent à cette courte période des annales d'un long règne un aspect satisfaisant, qui soulage la vue offensée par le tableau des fautes et des actes arbitraires qu'offre tout le reste. Ce ministère nous présente l'exemple consolant d'un cas où les principes professés par des hommes d'Etat, lorsqu'ils faisaient partie de l'opposition, furent mis sincèrement en pratique quand ces hommes se trouvèrent investis du pouvoir.

A la mort du marquis de Rockingham, lord Shelburne, sans consulter aucune des personnes

(1) Ce bill, bien que (comme on devait s'y attendre) le cercle des retranchemens se soit rétréci, quand le banc de la trésorerie devint le centre d'où on le traça, fut néanmoins éminemment utile, comme un aveu de la part d'une autorité ministérielle, de la nécessité de diminuer ainsi de temps en temps l'influence de la couronne.

Digitized by Google

attachées au défunt premier ministre, accepta le poste de premier lord de la trésorerie; en conséquence de quoi, Fox et la plupart de ses amis, et entre autres Burke et Shéridan, donnèrent leur démission, tandis que le général Conway, le duc de Richmond, et un ou deux autres des vieux alliés du parti demeurèrent en place.

Pour un homme d'un caractère tel que celui de M. Fox, les fréquentes pertes que l'inconstance et la désertion firent éprouver à son amitié, pendant le cours de sa carrière politique, doivent avoir été une source de tristesse faite pour détruire une partie de la satisfaction qu'il reçut de tant de causes diverses. La fable de la brebis qui laisse des portions de sa toison accrochées aux ronces des champs s'applique trop bien au sort de l'homme qui se voit dépouillé des consolations de l'amitié par le buisson épineux de la politique. Toutefois, dans l'occasion dont il s'agit, la désertion de quelques individus qui avaient suivi la bannière de Fox pendant qu'il marchait à la conquête du pouvoir, mais qui ne montrèrent pas le même empressement à l'accompagner dans sa retraite volontaire, fut bien compensée par le dévoûment avec lequel le reste du parti demeura associé à son sort. Le désintéressement de Shéridan fut doublement méritoire, si, comme il y a tout lieu de le penser, il regardait la démarche de Fox, dans le premier moment du moins, comme précipitée, sinon entièrement déplacée. Le fait est que plusieurs per-

Digitized by Google

sonnes judicieuses l'envisagèrent ainsi, dans le temps; et les assurances données par le duc de Richmond et le général Conway, que le cabinet continuerait d'adhérer aux principes et aux mesures formant les bases de l'engagement pris lors de la dernière organisation du ministère, semblaient confirmer la justesse de cette opinion. Toutefois, pendant le peu de mois qu'avait duré l'union des deux grandes masses dont le ministère était composé, tant de semences de discorde avaient fermenté, qu'il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, que les membres du parti de Rockingham se ralliassent cordialement autour de lord Shelburne et le reconnussent pour chef, bien qu'ils eussent pu consentir à coopérer avec lui, s'il fût demeuré dans l'humble poste qu'il avait primitivement choisi lui-même. D'un autre côté, le noble lord sentait que le sacrifice qu'il avait judicieusement fait, en abandonnant le premier rôle à lord Rockingham, loin d'être dûment apprécié par ses collègues, n'avait été payé que par plus d'éloignement et de méfiance; on ne pouvait par conséquent espérer qu'il renonçât une seconde fois à ses avantages en faveur de personnes qui l'avaient si mal récompensé la première. Par la même raison, la cour, à laquelle le parti Rockingham était odieux, avait agrandi l'intervalle qui séparait les deux fractions du dernier ministère, de manière à ce qu'elles ne pussent facilement se rapprocher. Le projet favori des courtisans était de composer un ministère de ces

Digitized by Google

hommes si commodes qu'on appelle *les amis du roi.* On se servit de lord Shelburne, comme d'un instrument destiné à écarter premièrement les obstacles qui s'opposeraient à un semblable arrangement, pour être ensuite sacrifié lui-même, aussitôt qu'on aurait pu organiser un cabinet plus souple. Ce fut, en effet, sur les vives représentations du noble lord qu'il lui était absolument impossible de soutenir le gouvernement contre une opposition aussi formidable que celle qui existait, sans le renfort de quelque homme d'un talent nouveau et populaire, qu'on obtint le consentement royal à l'entrée de M. Pitt dans le conseil : le souvenir de l'immuable fermeté de son père et les premiers exploits par lesquels il s'était déjà signalé lui-même en suivant de si nobles traces, ne devaient pas le faire regarder comme propre à favoriser l'établissement d'un système de gouvernement tel que la cour l'avait en vue.

Dans cet état de choses, la retraite de Fox et de ses amis avait été une démarche prompte et énergique, ne faisant que devancer ce qui aurait inévitablement eu lieu, dans des circonstances beaucoup moins honorables pour leur indépendance et leur désintéressement. On ne saurait douter que, vis-à-vis de la grande majorité de la nation, Fox n'ait par là considérablement augmenté sa popularité; et, si nous devions fixer l'apogée de sa gloire, ce serait probablement à cette époque brillante de sa vie politique. Une malheureuse coali-

Digitized by Google

tion n'avait pas encore attiédi la confiance de ses amis, ni l'ascendant de son grand rival (Pitt) multiplié le nombre de ses ennemis.

On rapporte, sur le compte de Burke, une anecdote dont le degré de vraisemblance est laissé au jugement du lecteur. Lors de la retraite de Fox, dit-on, et tandis que lord John Cavendish (dont la démission fut retardée par l'expédition de quelques affaires) était encore ministre, Burke, par un retour vers les douceurs d'un emploi ministériel, indiquant qu'il n'avait pas abandonné toute espérance, chercha à entamer une négociation par l'intermédiaire de lord John, dans la vue d'obtenir pour lui-même ou pour son fils une place de comptable qu'occupait alors un parent de lord Orford. Il est juste d'ajouter que cette curieuse anecdote repose principalement sur le témoignage de ce noble lord. La croyance à lui accorder dépend par conséquent du plus ou moins de cas que chacun peut faire du désintéressement de Burke, ou de la véracité de lord Orford, comparés l'un à l'autre.

Au commencement de la session suivante, se manifesta cette coalition extraordinaire, qui eut le sort fatal attaché à la conjonction de certaines planètes, et répandit pour jamais une maligne influence sur le monde politique (1). On connaît, je pense, très-peu de chose sur les négociations qui

(1) Cette influence s'est fait sentir en France depuis la restauration, et l'on a vu les deux oppositions, de droite et de

Digitized by Google

amenèrent cette union si mal assortie; mais, de quelque part que soient venues les avances, l'affaire semble avoir été expédiée avec la rapidité des préliminaires d'un mariage siamois; et tandis qu'on attribue à M. Eden (depuis, lord Auckland) l'honneur d'avoir obtenu le consentement de lord North, M. Burke est généralement regardé comme la personne qui fit retentir l'hymne nuptial aux oreilles de Fox, et lui exalta les douceurs de l'hymen proposé.

Shéridan, avec cette sagacité qui, en général, dirigea ses vues politiques, prévit toutes les conséquences d'une démarche qui bravait si ouvertement l'opinion publique, et employa, dit-on, tous les efforts du raisonnement et du talent de persuader, qu'il possédait à un si haut degré, pour détourner son trop confiant ami d'un acte qui pouvait par la suite entraver sa marche pour arriver à cette popularité universelle, objet de tous ses vœux. Malheureusement ses avis ne furent point écoutés, et une personne qui fut témoin d'une conversation dans laquelle Shéridan fit une dernière tentative pour convaincre Fox de l'imprudence de la conduite qu'il allait suivre, entendit ce dernier exprimer sa résolution définitive de cette manière énergique et précise : « C'est fixé comme la succession dans la maison d'Hanovre. »

gauche, dans la chambre des députés, se coaliser pour renverser un ministère. D'ordinaire, ces alliances contre nature sont encore moins honorables qu'utiles. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

Quant au principe général des coalitions, et à la convenance, ou même au devoir de les former dans des conjonctures qui exigent et justifient un pareil sacrifice des opinions distinctives des partis, je ne pense pas qu'aucune objection puisse être raisonnablement élevée par ceux qui sont satisfaits de la manière dont la constitution a opéré la nouvelle modification apportée à son mécanisme lors de la révolution (1). La révolution elle-même fut amenée par une coalition dans laquelle les torys, sacrifiant leurs doctrines de soumission, se rangèrent en bataille à côté des wighs pour la défense de leurs communes libertés. Une autre coalition, moins importante par son but et ses effets, mais qui eut des résultats très-glorieux pour notre pays, fut celle qui se forma dans l'année 1757, lorsque, par l'union des partis, de la dissension desquels avait dérivé beaucoup de mal, les intérêts du roi et du peuple se trouvèrent conciliés, et le bon génie de l'Angleterre triompha au dedans comme au dehors.

Dans des occasions semblables, où la liberté et la sûreté publiques sont en péril, le devoir de tout homme d'Etat honnête est de dire avec un célèbre Romain : *Non me impedient privatæ offensiones, quo minùs pro reipublicæ salute, etiam cum inimicissimo consentiam.* Toutefois de tels cas se présentent rarement; et ils se distinguent des occasions

(1) Celle de 1688.

Digitized by Google

ordinaires où l'ambition et l'égoïsme des politiques ont recours à de telles unions, en ce que la voix du peuple a réclamé hautement ces coalitions au nom du bien public, et que la cause autour de laquelle on s'est rallié était assez générale pour confondre toutes les dénominations de partis dans le seul nom d'Anglais. Rien de pareil ne peut justifier l'union de lord North et de M. Fox. Le peuple en général, loin de réclamer cette alliance de funeste présage, eût au contraire, pour me servir de l'expression de M. Pitt, *défendu les bans;* et, quoiqu'il pût y avoir quelque injustice à supposer que le bien public n'entrait pour rien dans les calculs des deux chefs qui s'unirent, on ne peut guère douter que, si le véritable mot d'ordre de cette union leur était demandé à la porte du palais de la vérité, ils ne répondisent tous deux sans hésiter : *Ambition!*

Une des allégations les plus spécieuses employées pour défendre cette mesure, est que la faveur extraordinaire dont lord Shelburne jouissait à la cour, et la tendance au pouvoir arbitraire qu'on savait y régner, menaçaient alors d'un tel débordement de l'influence royale, qu'il était nécessaire de lui opposer la double digue formée par l'union des partis. En premier lieu, il n'est nullement prouvé que le noble lord ait joui à cette époque d'une aussi grande faveur qu'on le dit. Au contraire, il y a tout motif de croire que la confiance royale dont il avait été investi ne survécut pas

Digitized by Google

long-temps au service important qu'il rendit en contribuant à débarrasser le cabinet des wighs qui s'y étaient introduits, et que, semblable aux abeilles dont parle Virgile, son pouvoir, dont l'aiguillon était demeuré dans la piqûre qu'il avait faite, dut bientôt expirer. En second lieu, quels qu'eussent pu être les desseins de la cour (et l'on ne peut douter de son esprit envahisseur), lord Shelburne n'avait assurément donné aucun motif d'appréhender qu'il se prêtât jamais aussi promptement et aussi servilement qu'un des chefs de cette coalition, à favoriser ses desseins. Bien qu'opposé à M. Fox sur certains points importans de sa politique, et suivant l'exemple de son maître et ami lord Chatham, en ne prenant point part aux confédérations des wighs, il n'était pas moins attaché aux vrais principes de ce parti, et pendant toute sa carrière politique il les défendit invariablement. Ainsi, l'argument dont je viens de parler, et le seul plausible en faveur de la coalition, tombe avec les deux principales assertions qui lui servaient de bases.

On a dit avec raison des coalitions, considérées d'une manière abstraite, qu'une telle union des partis, lorsque le bien public l'exige, doit être justifiée par les mêmes motifs que la propre existence des partis. Mais plus nous sommes portés à reconnaître l'utilité des partis, plus aussi nous devons craindre et blâmer tout compromis qui n'est pas absolument nécessaire et peut faire mettre en

Digitized by Google

doute l'avantage résultant de l'application de ce principe; plus encore nous sommes forcés de condamner comme impolitique toute disposition à déposer ces enseignes de l'opinion sur lesquelles sont fixés les regards de tous les membres du parti et qui entretiennent leur confiance et leur courage; plus enfin il y a lieu de regretter qu'un chef populaire aussi éminent que Charles Fox se soit si légèrement prêté à effacer la ligne de démarcation entre les opinions contraires, et que, semblable au fleuve majestueux du Mississipi, dont les eaux perdent leur couleur en se mêlant à celles du Missouri, il ait consenti à sacrifier la teinte distinctive de sa croyance politique, dans ce confluent d'intérêts avec un parti si entièrement opposé à cette croyance.

« La cour et la nation, dit Hume (1), qui sont les véritables sources du gouvernement britannique, offrent une sorte de partis mélangés qu'influencent à la fois les principes et l'intérêt. Les chefs des factions sont communément dirigés par le dernier de ces motifs, et les membres inférieurs par le premier. » Que ceci soit ou ne soit pas absolument vrai, on conviendra du moins sans beaucoup de difficulté que plus bas on descend dans l'atmosphère des partis, et plus on y trouve de matières inflammables. D'après ce principe, les actions et les protestations qui, dans cette haute ré-

(1) *Essai sur les partis dans la Grande-Bretagne.*

Digitized by Google

gion de l'indifférence qu'on appelle le grand monde, peuvent être oubliées l'instant d'après celui qui leur a donné naissance, sont enregistrées comme gages et mesures de conduite par les partisans inférieurs et plus zélés de la cause; et plus d'une question qui a cessé de fournir même la matière d'un bon mot dans les salons, continue d'être agitée, comme étant d'une importance vitale, par les sectateurs plus humbles et moins initiés aux mystères de la confrérie politique. Si telle est en effet la nature tenace de l'esprit de parti, et l'attention avec laquelle on suit chaque mouvement des grands corps du système politico-planétaire, on peut imaginer quels sinistres présages doivent concevoir les observateurs éloignés et non préparés à ces courses excentriques, lorsqu'ils voient les astres qu'ils avaient pris pour guides s'élancer hors de leur orbite accoutumée, et non-seulement se perdre pour un temps dans un autre système, mais même déranger tous les calculs concernant leurs mouvemens ultérieurs.

Les démarches successives par lesquelles les parties principales dans ces transactions se familiarisent graduellement avec l'inconséquence de leur conduite; les négociations qui les précèdent et en aplanissent les difficultés les plus saillantes; la valeur des avantages obtenus en retour d'opinions sacrifiées; les nouveaux points de contact que fournit un changement de circonstances, et la mitigation ou l'extinction d'anciennes animosités par l'ou-

Digitized by Google

bli ou l'anéantissement des causes qui les avaient provoquées; toutes ces gradations et ces compensations qui, aux yeux de ceux qui sont dans le secret, peuvent expliquer et justifier plus ou moins l'alliance d'hommes d'État qui diffèrent dans leurs vues générales sur la politique, sont difficilement, ou même ne sont point du tout comprises par la masse du parti, qui a l'habitude de juger des choses en gros et d'après leur apparence extérieure. Par exemple, dans le cas dont il s'agit, de l'alliance de lord North et de M. Fox, elle ne put voir que le fait patent et trop clair, que les chefs pour lesquels les membres de leurs partis respectifs avaient tant sacrifié, les uns de leurs intérêts, les autres peut-être de leur conscience, les avaient abandonnés pour bâcler entre eux une alliance suspecte, et dont le seul objet visible était le butin qu'elle leur permettait de partager.

Encore si, dans ce troc des opinions et des intérêts qui doit nécessairement avoir lieu entre les partisans du peuple et ceux du trône, les premiers avaient l'apparence d'une égalité de chance, la simple probabilité d'obtenir ainsi quelque concession en faveur de la liberté pourrait justifier jusqu'à un certain point le risque éventuel de la transaction; mais il est évident que de pareils marchés doivent tourner généralement à l'avantage de la couronne : les alluvions du pouvoir tendent naturellement à se porter vers le rivage. En outre, quand il y a des places aussi bien que des principes

Digitized by Google

à abandonner d'un côté, il doit y avoir en retour beaucoup plus de principes à abandonner de l'autre pour compenser ce double sacrifice. Le centre de gravité du système des deux corps se trouvera nécessairement dans celui qui renferme la source des émolumens et des honneurs, et l'autre sera forcé de tourner autour de lui.

La seule occasion où Shéridan semble avoir fait allusion à la coalition, est celle de la discussion qui eut lieu dans la chambre relativement aux préliminaires de paix. Il prononça sur ce sujet un discours assez étendu. Se voyant forcé de dire quelque chose touchant la coalition, il aima mieux récriminer contre le parti opposé, en lui reprochant la singularité de ses alliances, que de chercher à justifier celle que son ami venait de former, et que, dans le fond de son cœur, ainsi que je l'ai déjà dit, il désapprouvait complétement. L'inconséquence montrée par le tory Dundas, lord-avocat, en s'alliant avec le champion de l'égalité de représentation, M. Pitt, et sa défense de la reconnaissance pleine et entière de l'Amérique, qu'il avait si obstinément combattue sous la bannière de lord North, fournirent au talent de Shéridan pour la raillerie une occasion de se déployer, dont il n'y a pas de doute qu'il n'ait profité avec son bonheur accoutumé; mais l'individu qui, à cette époque, recueillait les discours parlementaires, réussit, comme de coutume, avec un art approchant de celui de convertir les diamans en charbon, à en-

Digitized by Google

lever tout le brillant de son esprit et à changer son discours en un pâle et lourd verbiage.

Ce fut dans ce même débat que Shéridan lança à M. Pitt cette heureuse réplique qui, pour l'à-propos, la bonne humeur et la franche plaisanterie, n'a peut-être jamais été égalée :

« M. Pitt, dit le recueil des discours parlementaires, se montra d'une grande sévérité envers les membres qui avaient parlé contre l'adresse, et en particulier à l'égard de M. Shéridan : « Personne, dit-il, n'admire plus que moi les talens du très-honorable membre, les saillies élégantes de ses pensées, les brillans éclairs de son imagination, le tour dramatique de ses expressions, et le sel épigrammatique dont il assaisonne ses phrases; et, s'il les gardait pour le théâtre qui leur convient, nul doute qu'ils n'y obtinssent ce qu'obtinrent toujours les productions du très-honorable membre, les applaudissemens unanimes des spectateurs, et qu'il n'eût le bonheur *sui plausu gaudere theatri;* mais celui-ci n'est pas la scène convenable pour étaler toutes ces belles choses. » M. Shéridan se leva et répondit : « Quant aux personnalités dont le très-honorable membre a jugé à propos de faire usage à mon égard, je les laisserai passer sans commentaire. La convenance, le goût et la courtoisie qui les distinguent ont dû être remarqués par la chambre. Je me bornerai donc à assurer le très-honorable membre, que, ainsi que je le fais aujourd'hui, toutes les fois qu'il lui

Digitized by Google

plaira de répéter les mêmes allusions, je prendrai la chose en très-bonne part. Je dirai plus, flatté et encouragé par le panégyrique que le très-honorable membre a fait de mes talens, si jamais je me livre encore au genre de composition dont il a voulu parler, je pourrai être assez hardi pour essayer d'ajouter quelques traits à l'un des meilleurs caractères tracés par Ben Jonson, celui du *garçon colère*, dans l'*Alchimiste*. »

Les relations de Shéridan avec le théâtre, bien qu'une des principales sources de sa gloire, étaient aussi un point sur lequel, au commencement de sa carrière politique, son orgueil était le plus facilement blessé. Il avait coutume de raconter lui-même les fréquentes mortifications qu'il avait éprouvées, étant à l'école, par les allusions que ses condisciples faisaient à la profession de son père, en l'appelant le *petit acteur*. M. Pitt avait par conséquent trouvé l'endroit sensible, et dirigé ses sarcasmes vers la partie où Shéridan était le plus vulnérable; mais la bonne humeur et la manière piquante dont Shéridan riposta à cette attaque durent vivement blesser le jeune orgueil du nouveau chancelier de l'échiquier. Le fait est qu'on ne pouvait rendre un plus grand service à une personne placée dans la position de Shéridan, que de lui offrir de la sorte une occasion de faire taire tout d'un coup une batterie qui autrement n'eût jamais cessé de diriger son feu contre cette partie faible du rempart de sa fierté. Cette réplique, pleine

Digitized by Google

à la fois d'énergie et de politesse, combinée avec le souvenir de son duel, eut pour résultat de le mettre désormais parfaitement à l'abri de toute indiscrète allusion aux circonstances de sa vie privée (1).

Dans l'administration que la coalition avait en quelque sorte imposée à la cour, Shéridan occupa un des emplois de secrétaire de la trésorerie; l'autre secrétaire était M. Richard Burke, frère de l'orateur.

(1) On a retrouvé dans les papiers de Shéridan un jeu d'esprit qui a trait à cette circonstance :

AVIS EXTRAORDINAIRE.

Nous apprenons, que, en conséquence d'une insinuation lancée dernièrement dans la chambre des communes, la pièce de *l'Alchimiste* doit être jouée pour notre amusement par une troupe d'amateurs, dans les petits appartemens de Buckingham-House.

« Les personnages indiqués dans les anciennes éditions de Ben Jonson seront distribués de la manière suivante, l'ancienne méthode de faire jouer les rôles de femmes par des hommes étant adoptée.

« Subtle, *l'alchimiste*. . . . . Lord Shelburne.
Face, *son factotum*. . . . . Le lord chancelier.
Doll Common, *leur collègue*. . . Le lord avocat.
Drugger, *marchand de tabac* . . Lord Effingham.
Epicure Mammon. . . . . M. Rigby.
Tribulation. . . . . Le docteur Jenkinson.
Ananias, *petit pâtre*. . . . . M. Hall.
Kastrill, *le garçon colère*. . . . M. W. Pitt.
Dame Pliant. . . . . Le général Conway.
Et Surly . . . . . Sa Majesté. »

La plupart des noms de ces personnages sont suffisamment intelligibles. Voici pour les autres :

Face, *grimace;* Doll Common, *poupée à tout le monde;* Drugger, *marchand de drogue;* Kastrill, *crécerelle,* petit oiseau de proie très-criard; Surly, *arrogant, insolent.*

Digitized by Google

Pendant tout le temps que Shéridan conserva cette place, il se borna dans les chambres à discuter les sujets de finance, pour lesquels il acquit peut-être, à cette époque, le goût qui le porta plus tard à opposer son arithmétique à celle de Pitt. Quelques-uns de ses discours sur les matières de finance sont fort amusans. Un *country gentleman* (1) ayant proposé de substituer à une taxe oppressive dont on demandait l'abolition, une autre taxe sur les pierres tumulaires, Shéridan répondit :

« Certes une pareille taxe ne serait pas facilement éludée, et l'on ne pourrait pas la regarder comme oppressive, puisqu'on ne la paierait qu'une seule fois, et après qu'on serait mort; mais la clameur populaire est si forte contre toute taxe proportionnelle, que je ne m'étonnerais pas que le mécontentement public ne s'étendît à celle-ci, et qu'on ne soutînt que le gouvernement eût résolu d'imposer une taxe aux gens qui avaient payé la dernière dette, la dette de la nature, et d'en faire graver la quittance sur leur tombeau. D'un autre côté, l'aversion pour les taxes en question est portée si loin dans la Cité et ailleurs, que je ne serais pas surpris qu'on ne vît bientôt les comités publier que les citoyens ont unanimenent résolu de ne plus se faire enterrer, pour éviter de payer la taxe, et sont déterminés à laisser leurs corps

(1) *Voyez* page 250.

Digitized by Google

pourrir sur la terre, ou à faire recueillir leurs cendres dans des urnes de famille, à la manière des anciens. »

Si la cour se montra peu disposée, sous le dernier règne, à garder les wighs à son service plus long-temps qu'il n'était absolument nécessaire, il faut convenir qu'en général ceux-ci ne se montrèrent pas très-courtisans, et ne suivirent pas la marche la plus convenable pour prolonger leur liaison avec la couronne; au contraire, ils allèrent toujours au-devant des hostilités dont elle les menaçait, par quelque acte d'imprudence ou de courage qui amenait tout de suite un conflit avec elle. La présentation d'un bill sur les affaires de l'Inde par M. Fox fournit un exemple de cette hardiesse, et il connaissait parfaitement le risque qu'il courait en faisant cette démarche. « Je sais, dit-il dans le discours par lequel il appuya sa motion, je sais que la tâche que j'ai aujourd'hui à remplir est très-épineuse et très-délicate; je sais qu'elle présente de grands risques; mais quand je me suis chargé d'un emploi qui fait peser sur moi une grande responsabilité, j'ai pris mon parti sur le danger auquel cette position pourrait m'exposer. »

Sans partager l'opinion de ceux qui imputent à Fox le dessein extravagant de s'investir, au moyen du bill en question, d'une sorte de dictature perpétuelle du parti des wighs, et d'une puissance indépendante de la couronne, on doit convenir que, en outre des intérêts de l'Inde, qui formaient l'ob-

Digitized by Google

jet principal et patent de cette mesure décisive, les intérêts et l'influence de son parti se trouvaient bien servis par les dispositions du bill, et qu'on y avait préparé des facilités pour qu'il s'établît plus solidement en possession du pouvoir que les sentimens de la cour ne le lui avaient permis jusqu'alors. Considérant donc, ainsi qu'il était fondé à le faire après une si longue expérience de la conduite des torys, qu'un gouvernement basé sur les principes du wighisme était essentiel aux vrais intérêts de l'Angleterre, et désespérant d'en voir tenter franchement l'expérience tant que l'existence des serviteurs de la couronne (les ministres) continuerait de dépendre du caprice ou de la perfidie de leur maître, Fox devait naturellement chercher à accroître l'influence de son parti, de manière à renforcer les prétentions de ses membres au pouvoir lorsqu'ils ne seraient pas en place, et à en rendre la possession plus solide et plus utile quand ils l'auraient obtenu. En procurant aux wighs le patronage de l'Inde, où il y avait à disposer d'un si grand nombre d'emplois, il eût attiré à ce parti des nuées de prosélytes; la cour se fût trouvée surenchérie dans le grand encan des places, et quel qu'eût été éventuellement le sort des principes du parti, le parti lui-même eût été triomphant. Ce fut probablement le désespoir de voir jamais le wighisme, dans toute sa pureté, obtenir l'entrée des conseils du souverain, qui réconcilia Fox avec l'idée de l'abaisser au niveau de

Digitized by Google

la cour par la coalition; et ayant une fois obtenu par ce moyen une part dans le pouvoir, il vit dans les dispositions splendides du bill sur le gouvernement de l'Inde, une chance de pouvoir le transmettre à son parti, comme une mécanique héréditaire (1), à l'aide de laquelle il pût exercer son industrie. Voilà ce que, malgré la conscience du risque qu'il avait à courir, Fox était déterminé à essayer. Dans le cas où son intention, comme l'affirmèrent ses ennemis, eût été de s'investir d'une sorte de dictature, c'eût été, au pis aller, une dictature telle que les Romains en créaient quelquefois, dans le but de détourner la peste, et elle n'aurait été dirigée que contre la contagion du torysme, sous l'influence duquel il pensait que la prospérité de l'Angleterre avait langui trop longtemps.

Quoi qu'il en soit, on ne devait guère espérer que la royauté, même après la double humiliation qu'elle avait subie, en étant vaincue par des rebelles, sous le ministère d'une partie de la coalition, et forcée par l'autre à reconnaître leur indépendance, se soumît tranquillement à une pareille invasion de son sanctuaire, surtout lorsque les envahisseurs avaient assez mal combiné leurs opérations pour armer contre eux le peuple ainsi que le trône. Jamais il ne s'éleva contre aucun minis-

(1) Allusions aux tisserands anglais, qui se transmettaient leurs métiers de père en fils.

Digitized by Google

tère un cri aussi général et aussi fortement prononcé. Renvoyé d'une manière insultante par le roi, il eut à supporter encore le poids de l'indignation du peuple; et, quoique la chambre des communes, avec une fidélité bien rare envers des ministres tombés, les soutînt pendant quelque temps dans une lutte acharnée contre leurs successeurs, la voix qui retentit du haut du trône, semblable au cor d'Astolphe, eut bientôt consterné et dispersé les membres de ce corps réfractaire parmi leurs commettans, *di quà, di là, di su, di giù*, et le résultat fut un triomphe complet pour la couronne et pour M. Pitt.

Bien que le nom de Fox soit lié d'une manière indissoluble à ce bill, et qu'il ait eu pour lui la même tendresse que César pour ses Commentaires, c'est à Burke que l'on doit attribuer la première idée de ce plan et les principaux matériaux rassemblés pour le mettre à exécution, et ce fut la main habile de sir Arthur Pigot qui rédigea le bill. Le vif intérêt que Burke prenait aux affaires de l'Inde l'avait porté à rassembler sur ce sujet une masse de renseignemens qui lui donnait naturellement le pas sur tous ses amis dans les délibérations relatives à ces affaires. Ses travaux pour le comité, dont le neuvième rapport est marqué au coin de son talent, doivent être regardés comme la source et la base du bill en question. Quant à l'objet secondaire de cet acte, de renforcer l'influence des wighs, on en trouve le germe

Digitized by Google

dans son pamphlet intitulé : *Réflexions sur le mécontentement actuel.* Il s'y efforce de montrer l'avantage pour l'Angleterre d'être gouvernée par une coalition. « A l'une des époques les plus heureuses de notre histoire, dit-il, ce pays fut gouverné par une association ; je veux parler de la grande association des wighs, sous le règne d'Anne. »

Burke était en effet alors la cheville ouvrière du parti, ainsi qu'il l'eût été de tout parti auquel il se fût attaché. Employant sans cesse le double levier de son génie et de son activité pour mettre en mouvement l'esprit de ses collègues plus indolens, et poursuivant l'exécution de ses desseins avec une constance et une tenacité que rien ne pouvait ébranler, et une impétuosité de caractère à laquelle rien ne pouvait résister, il n'est pas étonnant qu'il ait obtenu un grand ascendant sur leurs volontés, ni que le parti qui lui avait obéi ait si longtemps montré le cachet que son esprit audacieux avait imprimé à toutes les mesures prises d'après ses conseils. Le caractère concédant de Fox et son admiration sans bornes pour Burke le portaient de prime-abord à acquiescer aux vues de son ami, et ensuite sa propre ardeur et la facilité avec laquelle s'enflammait son éloquence, donnaient à ses efforts pour appuyer ces vues une vivacité et un naturel qui lui faisaient oublier qu'il n'avait fait que les adopter d'après les suggestions d'un autre, et imprimaient dans l'esprit de ses auditeurs la conviction qu'elles lui appartenaient uniquement.

Digitized by Google

On lit ses discours sur le bill de l'Inde avec une sorte d'anxiété que nul autre discours politique ne pourrait causer, excepté peut-être ceux de Démosthène. L'importance du sujet, tout ce que risque l'orateur, l'audace de son plan, l'intrépidité avec laquelle il s'élance dans l'arène, et la chaleur ainsi que la sincérité des sentimens qu'il exprime, tout répand autour de lui un intérêt semblable à celui qui environne un héros de roman; et les mémoires autographes les plus sincères qu'on ait jamais écrits ne sauraient peindre le caractère de l'homme aussi parfaitement que le font ces discours.

La mort de ce malheureux ministère fut digne de sa naissance. Enfanté par une coalition de wighs et de torys, qui compromit les principes de la liberté, il fut détruit par une coalition du roi et du peuple, peut-être encore plus dangereuse pour elle (1). Le fait est que la conduite de toutes les autorités et de tous les partis ne fut rien moins que louable. Le levain de la malheureuse

(1) « Cette conduite de la part du souverain, en s'emparant du pouvoir tribunitien, était très-alarmante. Quand César-Auguste consentit modestement à devenir tribun du peuple, Rome remit entre les mains de ce prince la seule égide qui lui restait pour protéger sa liberté. Le pouvoir tribunitien dans notre pays, comme dans l'ancienne Rome, fut sagement distingué et séparé du pouvoir exécutif. Notre constitution l'a placé où il devait naturellement l'être, c'est-à-dire dans la chambre des communes; et c'est à cette chambre que le peuple doit

Digitized by Google

alliance avec lord North ne fut que trop visible dans un grand nombre des mesures du ministère, dans l'opposition au plan d'économie de M. Pitt, et dans la diminution du nombre des partisans de la réforme. D'un autre côté, M. Pitt et son parti, mus par leur avidité pour les places, n'hésitèrent pas à user d'une duplicité déloyale, en représentant au peuple le bill sur l'Inde comme un plan des torys pour augmenter le pouvoir royal, et au roi, comme un complot des wighs pour restreindre ce pouvoir. Le roi lui-même, par son intervention arbitraire dans les délibérations des lords, et les lords, par la prompte servilité avec laquelle un si grand nombre d'entre eux obéirent à son commandement, donnèrent des exemples peu honorables de leur respect pour la constitution. Quant au peuple, par le cri unanime qu'il éleva en faveur du monopole de Leadenhall-Street (1) et de la volonté souveraine de la cour, il prouva combien peu quelquefois la voix de Dieu se fait entendre dans ses clameurs (2).

d'abord adresser ses plaintes, même lorsqu'elles sont dirigées contre ses actes. Mais aujourd'hui on a appris au peuple à passer devant la porte des communes pour aller directement supplier le roi de protéger les libertés nationales. » *Discours de M. Burke, en proposant d'adresser des représentations au roi, en juin* 1784.

(1) Rue où est situé l'hôtel de la compagnie des Indes.

(2) Dans cette circonstance, on ne put pas dire avec justesse : *Vox populi, vox Dei.*

Digitized by Google

Shéridan paraît n'avoir parlé qu'une seule fois dans la discussion sur le bill de Fox, et ce fut lors de la troisième lecture, où il fut voté d'une manière si triomphante dans la chambre des communes. L'analyse de ce discours est, comme à l'ordinaire, précédée d'une espèce de préambule où on lui donne les épithètes de spirituel, d'amusant, etc.; mais aussi, comme à l'ordinaire, on est désappointé en le lisant : *at cùm intraveris, dii deœque, quam nihil in medio invenies* (1). On ne trouve dans toute cette analyse qu'une seule des plaisanteries annoncées. M. Scott (aujourd'hui lord Eldon, chancelier et président de la chambre des pairs) s'était, dans le cours des débats, donné la licence d'une parodie de l'Écriture sainte, que, sans aucun doute, il serait aujourd'hui le premier à condamner de la part d'un autre. Il avait affecté de trouver les fondemens du bill sur l'Inde dans un chapitre du livre des révélations; Babylone était la compagnie des Indes; M. Fox et ses sept commissaires, la bête à sept têtes; et les marques à la main et au front imprimées par la bête à ceux qui l'entouraient, les pairies, pensions et places distribuées par le ministère. En répondant à cette étrange saillie de la part d'un grave légiste, Shéridan cita d'autres passages du même livre sacré qui (assure gravement l'auteur de l'analyse) ap-

(1) Pline.

Digitized by Google

puyaient fortement le bill, et prouvaient que lord Fitzwilliam et ses co-commissaires, au lieu d'être les sept têtes de la bête, étaient sept anges vêtus de robes blanches, symboles de leur pureté !

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Le prince de Galles. — Mesures financières. — Bill de M. Pitt sur les affaires de l'Inde. — Propositions commerciales relatives à l'Irlande. — Plan du duc de Richmond.

Les wighs, qui avaient eu tout lieu de se convaincre de l'aversion que leur portait la cour, venaient d'obtenir une sorte de compensation. L'héritier présomptif du trône, à qui on avait formé, en 1783, une maison à part, et qui avait pris siége dans la chambre des pairs, comme duc de Cornouailles, s'était rallié à leur parti. Qu'un jeune prince, aimant le plaisir et impatient du joug, se soit jeté dans les bras de ceux qui devaient, selon toute probabilité, montrer plus d'indulgence pour ses erreurs, c'est ce qui ne doit paraître surprenant, ni en morale, ni en politique; mais que des hommes d'État d'un âge mûr, d'un esprit éclairé, et ayant devant les yeux les leçons de l'histoire, se soient montrés également disposés à contracter une alliance aussi imprudente, ou l'aient considérée autrement que comme un instrument temporaire pour servir les vues d'une faction, c'est tout au moins une de ces erreurs des sages

Digitized by Google

qui montrent combien la voix du passé est peu entendue au milieu des sollicitations pressantes et des tentations du présent. Il est vrai que le dernier prince de Galles, par qui la cause populaire fut également épousée, avait laissé la leçon incomplète, en mourant avant d'arriver au trône; mais ce déficit a été amplement comblé depuis, et les futurs wighs qui pourront se trouver placés dans de semblables circonstances, auront au moins pour les éclairer un exemple capable de convaincre les plus irréfléchis et les plus crédules.

Sous quelques points de vue, la rupture qui eut lieu alors entre le roi et le prince ressemblait parfaitement à celle qui avait troublé le règne précédent. Dans les deux cas, le royal père s'était montré dur et obstiné; dans les deux cas, l'argent avait été la cause principale de la dissension, et enfin, dans l'un comme dans l'autre, le génie, l'esprit et les talens de ceux avec qui l'héritier du trône s'était lié, réfléchissaient sur ce lien une splendeur si éblouissante qu'elle les empêcha eux-mêmes d'apercevoir combien il était fragile.

Dans la discussion du bill de M. Fox, le prince de Galles avait voté avec ses amis politiques, lors de la première division de la chambre haute; mais ayant vu ensuite que le roi était hostile à cette mesure, S. A. R. prit le parti prudent (et du plein consentement de M. Fox) de s'absenter de la chambre lors de la seconde discussion, où le bill, comme on sait, fut définitivement rejeté. Cette circon-

Digitized by Google

stance, qui se présenta ainsi dès le principe de leurs relations, aurait dû prouver aux deux parties qui avaient contracté cette union mal assortie combien il leur était difficile de demeurer longtemps avec honneur dans une semblable position (1). D'un côté, il y avait à maintenir auprès du peuple une réputation que trop de complaisance à tolérer les erreurs du sang royal pouvait compromettre et compromit en effet; de l'autre,

(1) « Les princes devraient toujours s'abstenir soigneusement de se lier avec aucun parti, soit comme défenseurs, soit comme ennemis d'un ministère existant. Les liens de famille, les obligations de leur situation, ou la force de l'opinion publique, les condamneront inévitablement, comme dans cette circonstance, à désavouer leurs actes publics, à manquer à leurs promesses secrètes, et à déserter leurs amis au moment même où leurs services et leur appui sont le plus impérieusement réclamés. Les princes sont toujours des prosélytes suspects de la cause populaire. Connaissant les soupçons dont ils sont l'objet, ils s'efforcent ordinairement de les dissiper par des protestations exagérées, et en se faisant remarquer, dans le parti qu'ils épousent, par des opinions plus violentes et un langage moins mesuré qu'aucun des membres n'en avait encore manifesté ou fait entendre. Ils trouvent bientôt que ces belles promesses sont déraisonnables, et qu'il est impossible ou inconvenant de les tenir. Cet abandon de leurs principes devient d'autant plus manifeste et injustifiable, qu'ils se sont engagés avec de plus véhémentes démonstrations à les défendre, et le mépris et l'indignation qu'excitent leur défection sont proportionnés aux espérances qu'avaient fait naître la hardiesse de leurs premières démarches et l'énergie de leurs protestations. »

(*Note extraite par M. Moore d'une Vie inédite de Shéridan.*)

Digitized by Google

c'étaient les obligations de la piété filiale qui rendaient, comme dans le cas du bill de l'Inde, une défection bienséante, quoique dans un moment où une coopération aurait été très-loyale et très-utile. Il y avait aussi, de ce dernier côté, la conscience perpétuelle d'être destiné à un poste plus éminent, où, en même temps que le devoir exigerait peut-être une indépendance absolue de tout parti quelconque, la convenance dicterait certainement l'affranchissement des entraves du wighisme.

Il fut très-heureux pour Shéridan, au milieu de la déroute de son parti, de se trouver en possession de son siége pour Stafford. La pièce suivante, relative à son élection, est sous plus d'un rapport assez curieuse pour être mise sous les yeux des lecteurs.

R. B. Shéridan. — *Dépenses faites au bourg de Stafford pour l'élection, année* 1784.

	liv.	s.	d.
248 électeurs payés à 5 liv. 5 s. o d. chacun .	1,302	0	0

Dépenses annuelles depuis l'élection.

Loyer et taxe d'une maison.	23	6	6
Domestique à 6 s. par semaine pour sa nourriture.	15	12	0
Idem, pour ses gages d'une année	8	8	0
Combustible, luminaire, etc.	10	0	0
A reporter, ...	57	6	6

Digitized by Google

	liv.	s.	d.	liv.	s.	d.
Report.				57	6	6
Billets pour de la bière.	40	0	0			
Moitié de la vaisselle des membres.	25	0	0			
Pour assermenter de nouveaux électeurs.	10	0	0	86	11	0
Souscription pour l'infirmerie . .	5	5	0			
Idem, pour les veuves d'ecclésiastiques.	2	2	0			
Sonneurs.	4	4	0			
TOTAL pour un an.				143	17	6
Multiplié par le nombre d'années . . .				6		
				863	5	0
Dépense totale pour six années de parlement, indépendamment de celles faites pendant l'élection, et de vos dépenses annuelles.				2,165	5	0

(Plus de 52,000 francs.)

Aux nouvelles élections qui suivirent la déconfiture de la coalition, presque tous ceux qui l'avaient soutenue furent défaits, et l'on évalua à cent soixante le nombre de ceux qui restèrent sur le champ de bataille, n'ayant d'autre consolation que celle que leur esprit leur procura dans le titre qu'ils se donnèrent à eux-mêmes de *martyrs de Fox*.

Les rangs des adversaires de M. Pitt ayant été éclaircis de la sorte, il se trouva, dès le commencement de sa carrière ministérielle, avoir le champ libre pour déployer toute son énergie. Le fait est que, pendant toute la lutte, il dut autant à un

Digitized by Google

heureux concours de circonstances qu'à ses talens ou à son nom, la prépondérance qu'il acquit si rapidement. Tous les autres personnages éminens de cette époque s'étaient trop inextricablement embarrassés dans les liens de quelque parti, ou avaient perdu le brillant de leur réputation par quelque mesure malheureuse ou impopulaire; et, de même qu'il était le seul homme assez indépendant de la chambre des communes pour pouvoir servir au roi d'arme contre elle, il était aussi le seul encore assez peu éprouvé dans sa vie publique pour pouvoir tirer à volonté et sans réserve sur la confiance publique, et s'armer, comme il le fit, de tout l'enthousiasme de l'ignorance.

Les affaires financières du pays, que la guerre avait considérablement dérangées, et dont aucun des ministères formés depuis la paix n'avait osé s'occuper, furent, comme de raison, les premiers objets qui fixèrent l'attention de M. Pitt. La sagesse des mesures qu'il proposa pour remédier au mal, non-seulement fut reconnue avec candeur par ses adversaires, mais même forme, à présent, la base la plus solide de sa réputation comme ministre des finances. Ayant trouvé à son avénement au ministère un déficit de plusieurs millions dans les revenus publics, il parvint dans l'espace de deux ans à élever assez ces mêmes revenus pour obtenir un excédant des recettes sur les dépenses, qui lui permit d'établir son fonds d'amortissement. Son mérite ne consista pas unique-

Digitized by Google

ment dans le simple talent d'accroître les recettes, mais encore dans les sages principes qui dirigèrent l'établissement des impôts à l'aide desquels il obtint cet accroissement, dans les améliorations qu'il apporta au système de perception de ces impôts, et la réforme de quantité d'emplois dans cette branche de l'administration, au moyen d'une simplification dans la manière de tenir les comptes.

Bien que Shéridan eût exprimé son opinion sur la plupart des taxes proposées, ses objections portèrent plutôt sur les détails d'exécution que sur l'objet général des mesures proposées, et l'on peut regarder comme une bonne fortune pour le ministre, que le département des finances, dans le parti de l'opposition, n'ait pas été dévolu à un calculateur plus pointilleux, qui aurait pu tout au moins l'embarrasser par d'ingénieuses chicanes, bien qu'il lui eût été impossible de le combattre avec avantage par des argumens généraux. Quoi qu'il en soit, Pitt ne se trouva presque nullement entravé dans ses plans, car Shéridan, bien que doué de finesse et de perspicacité, n'était pas assez actif pour être bien formidable; quant à Fox, par l'effet d'un combat intérieur entre la franchise et l'esprit de parti, il s'absenta pendant presque toute la discussion des nouvelles taxes (1).

Les seules questions dans la discussion des-

(1) « Je me suis absenté, dit-il, par principe; car bien que je n'eusse pu approuver les mesures qui ont été adoptées, je ne me croyais pas autorisé à les condamner, ni même à

Digitized by Google

quelles se manifesta l'aigreur de la dernière lutte entre les partis, furent l'enquête sur les événemens de Westminster, et le bill de M. Pitt sur les affaires de l'Inde. La conduite du ministre dans le premier cas montra que la victoire ne lui avait pas inspiré envers les vaincus les sentimens généreux qui, dans les âmes élevées, suivent aussi naturellement le triomphe que le calme succède à la tempête. Il faut qu'il y ait eu en réalité quelque chose d'extraordinairement dur et injuste dans les procédés de M. Pitt à l'égard de son grand antagoniste, pour avoir porté un si grand nombre d'amis de ce ministre, jouissant alors de toute la plénitude de sa popularité et de son pouvoir, à le laisser en minorité sur la question débattue, et à voter pour la continuation de l'enquête. Toutefois nous devons à cette persécution un discours de M. Fox qui, ainsi qu'il l'annonça en prenant la parole, est un des meilleurs et des plus nobles qu'il ait jamais prononcés. Ce discours a été recueilli avec une si grande fidélité, qu'en le lisant on croit entendre *Demosthenem ipsum*.

Il paraît que, vers cette époque, Shéridan écrivit à son frère Charles une lettre dans laquelle, après avoir exprimé ses propres sentimens et ceux de ses confrères les wighs au sujet de la victoire remportée récemment sur leur parti, il avait ajouté : « Mais

les combattre, à moins d'en pouvoir proposer d'autres moins oppressives pour les citoyens. » (*Discours sur les billets de la marine.*)

Digitized by Google

vous êtes tous si dépourvus de principes en Irlande, que vous ne sauriez prendre part à notre situation. » Charles Shéridan, qui, dans les derniers événemens, n'avait pas jugé nécessaire de faire aux principes le sacrifice de sa place, se regarda comme naturellement compris parmi ceux à qui s'adressait ce reproche; et la défense de la politique de circonstance qu'il a insérée dans sa réponse, sans être aussi éloquente que celle du célèbre orateur romain dans sa lettre à Lentulus, n'est ni moins étudiée, ni moins marquée au coin d'une conscience peu satisfaite.

Pour ce qui regarde le bill sur le gouvernement de l'Inde, que M. Pitt substitua à celui de son rival, les dispositions en sont aujourd'hui tellement connues, qu'il serait superflu de s'appesantir sur leur mérite ou leurs défauts (1). Les deux points importans en quoi il diffère de celui de M. Fox, sont que M. Pitt laisse la direction des affaires commerciales à la compagnie, et attribue à la couronne la grande prérogative de la distribution des emplois, au lieu de la laisser passer entre les mains des whigs, d'où il eût été difficile ensuite de la retirer. Nous ne saurions décider d'une manière positive de quel côté il convenait de souffrir un tel accroissement de pouvoir avec moins de préjudice pour la constitution. Toutefois le ré-

(1) Trois des principales dispositions furent copiées du bill proposé par lord North en 1781, ce qui fit dire à M. Powis : « C'est la voix de Jacob, mais la main d'Esaü. »

Digitized by Google

sultat patent de la mesure qui en a fait profiter la couronne, a été cette douceur si remarquable depuis cette époque dans tous les mouvemens du mécanisme administratif de nos possessions en Asie, et ce jeu si facile et si peu bruyant de ses rouages que la vertu lubrifiante de l'influence royale pouvait seule lui communiquer, et qui fut tout-à-fait inconnu dans la politique indienne jusqu'à ce que M. Pitt l'eût placée sous le contrôle ministériel. Quand on se rappelle le cours orageux de notre politique orientale avant cette époque, les enquêtes, les dénonciations et les accusations qui avaient lieu, la recherche constante de ce qu'on appelait la *criminalité indienne*, que les ministres ne poursuivaient pas avec moins d'activité que l'opposition, et que l'on compare tout cela avec la tranquillité qui a régné depuis, on ne peut s'empêcher d'attribuer à une réforme effective et à un meilleur système de gouvernement une grande part dans ce changement. Cependant il en reste encore une beaucoup trop considérable, qu'il faut attribuer à des causes d'une nature moins louable, telles que le relâchement naturel de la vigilance du ministère sur des affaires qui ne sont plus dans d'autres mains que les siennes, et l'influence du pouvoir royal qui, à l'extérieur comme à l'intérieur, est la grande garantie de la tranquillité, et, semblable à la *chaîne de silence* dont il est question dans les anciennes poésies irlandaises, rend muet tout ce qu'elle touche.

Digitized by Google

Ce fut à peu près vers ce temps que, dans une altercation avec M. Rolle, membre du parlement, pour le comté de Devonshire, Shéridan désavoua toute participation quelconque à la composition et publication des satires politiques qui circulaient alors sous les titres de *la Rolliade* et d'*Essais d'odes*. « Je sais, dit-il, que l'honorable membre m'a soupçonné d'être l'auteur de ces satires, ou d'avoir contribué de manière ou d'autre à les répandre; je déclare sur mon honneur que, non-seulement je n'en suis point l'auteur, mais même que je n'en ai pas vu un seul vers avant qu'elles ne fussent imprimées dans un journal. »

M. Rolle, le héros de *la Rolliade*, était une de ces malheureuses personnes dont la destinée est d'être immortalisées par le ridicule, et à qui le monde doit la même espèce de reconnaissance pour les traits d'esprit dont elles ont été le but, que celle des marchands, dans le conte de Sindbad, envers les morceaux de chair auxquels adhéraient les diamans. Le crime principal qui, outre la servilité politique de M. Rolle, provoqua ces attaques satiriques, fut la part active qu'il prit à une sorte de complot tramé sur les bancs ministériels pour interrompre les discours de Burke, en toussant, crachant et faisant d'autres bruits désagréables. Les auteurs des satires en question furent Tickell, le général Fitzpatrick, lord John Townshend, Richardson, Georges Ellis, et le docteur Lawrence; on citait aussi Bate Dudley, M. O' Beirne, depuis

Digitized by Google

évêque de Meath, et un ami de Shéridan nommé Read. Deux de ces écrivains offrirent la preuve de la nature changeante des atômes qui composent les partis, et de la facilité avec laquelle ils peuvent, suivant l'expression de Lucrèce,

> Commutare viam, retroque repulsa reverti
> Nunc huc, nunc illuc, in cunctas denique partes (1).

Le docteur Lawrence fut par la suite un des plus ardens défenseurs de M. Pitt, et M. Ellis montra la versatilité de son esprit et de ses opinions politiques, en devenant un des rédacteurs les plus actifs de l'*Anti-Jacobin* (2).

Parmi les autres questions importantes qui occupèrent l'attention de Shéridan à cette époque, fut celle qui s'éleva sur la mesure proposée sous le titre de *propositions commerciales relatives à l'Ir-*

(1) Change their light course, as fickle chance may guide,
Now here, now there, and shoot from side to side.

(2) On rapporte qu'un jour M. Ellis ayant été invité à dîner chez M. Pitt, ne se trouva pas peu embarrassé par le souvenir de ce qu'il avait écrit contre son hôte dans *la Rolliade*. Un des convives, pour s'amuser à ses dépens, amena la conversation sur cet ouvrage, et adressa à M. Ellis quelques questions concernant les auteurs, etc. M. Pitt se tourna d'un air affable vers M. Ellis, et lui dit :

Imo age, et a prima, dic, hospes, origine nobis.

Le mot *hospes* appliqué au nouveau converti était heureux; les mots *erroresque tuos* qui suivent, furent peut-être omis à dessein, et cette réticence rendit le trait à la fois plus piquant et plus délicat.

Digitized by Google

lande, et qui avait pour objet de régler finalement les relations de commerce entre l'Angleterre et l'Irlande. La conduite adoptée par Shéridan et Fox, en combattant ce projet ministériel, fut combinée de manière à s'accorder autant avec les préjugés des manufacturiers anglais qu'avec les sentimens des patriotes irlandais; les premiers regardant la mesure en question comme préjudiciable à leurs intérêts, et les autres la repoussant avec indignation comme un bienfait offert au prix du sacrifice de l'indépendance législative de leur pays.

Sous le rapport des vues saines en économie politique, l'avantage dans cette discussion fut tout entier du côté du ministère; et l'on trouve exposés d'une manière incidente, dans un discours de M. Jenkinson, et traités ensuite par Fox comme des théories amusantes, quelques-uns des principes libéraux sur le commerce, qui depuis ont été plus complétement développés, et dirigent aujourd'hui les vues de tous les hommes d'État pratiques. Le peu d'importance que Fox attachait à la science de l'économie politique, si remarquablement prouvé par le fait de n'avoir jamais lu l'ouvrage d'Adam Smith sur ce sujet, est expliqué, jusqu'à un certain point, par le scepticisme, dont on trouve un exemple dans le passage suivant d'un de ses discours sur l'objet en question. M. Pitt ayant affirmé, en réponse à ceux qui paraissaient redouter la concurrence de l'Irlande, à cause du bas prix de la main-d'œuvre dans ce pays, que, dans tous les

Digitized by Google

cas, de grands capitaux contre-balanceraient le bon marché de la main-d'œuvre, M. Fox révoqua en doute la vérité de cette proposition, et ajouta : « Les propositions générales, de quelque nature que ce soit, ne doivent être admises qu'avec une extrême prudence, et, sur des sujets aussi compliqués et aussi variables que la politique et le commerce, tout homme sage hésite avant d'ajouter implicitement foi à aucune maxime générale d'une espèce quelconque. »

Si l'on eût pu s'attendre à ce que l'Irlande sacrifiât quelque portion de sa puissance législative, dans ce moment d'orgueil, où sa naissante indépendance lui donnait les espérances les plus flatteuses, l'acceptation des conditions proposées par le ministre aurait détourné une grande partie des maux dont elle devint plus tard la victime. Le plan proposé étant en lui-même (ainsi que M. Grattan le qualifia) un insidieux avant-coureur de l'union, aurait préparé les voies d'une manière moins violente à l'accomplissement de cette œuvre fatale, et épargné la corruption et le carnage qui en furent les préliminaires. Mais l'orgueil, si naturel aux Irlandais à cette époque, et si honorable, pour peu que la fortune les eût placés dans une situation à le soutenir d'une manière durable, repoussa l'idée d'être attaché à l'Angleterre, même par le lien de réglemens commerciaux. L'éloquence admirable de Grattan, qui, semblable à l'aigle dont on menace les petits, vola à la défense de la liberté à

Digitized by Google

qui elle avait donné naissance, eût suffi seule pour faire partager ses sentimens à toute la nation. En conséquence, le peuple et le parlement irlandais firent de telles démonstrations de résistance, que les *propositions commerciales* furent abandonnées par le ministre, et que ce fantôme d'union s'évanouit aux yeux de l'Irlande, mais seulement pour reparaître plus tard sous une autre forme et teint du sang d'un grand nombre de ses enfans.

Shéridan, ayant pris une part active aux débats sur l'objet en question, et ayant parlé assez longuement toutes les fois que la chambre s'en occupa, je vais donner ici, comme échantillon de sa manière d'envisager la question, quelques passages de son discours au sujet de la disposition qui donnait à l'Angleterre un droit de contrôle sur les actes législatifs de l'Irlande, concernant ses relations extérieures.

« Ce serait insulter au sens commun que de prétendre que l'Irlande aurait à l'avenir l'exercice de son libre arbitre, et la faculté du choix sur aucun des objets pour lesquels on veut aujourd'hui décréter qu'elle se conforme aux édits de la Grande-Bretagne. C'est également un misérable sophisme que de soutenir qu'en lui permettant la vaine formalité de consigner ces édits dans le livre de ses lois avant de les promulguer, ce ne seraient pas les lois de la Grande-Bretagne, mais celles de l'Irlande, qui régiraient ce dernier pays. Pour moi, si j'étais membre du parlement irlandais, je

Digitized by Google

préférerais qu'on décidât par un seul vote que tous les statuts anglais sur la matière en question auraient immédiatement force de loi en Irlande, comme dans la Grande-Bretagne, afin d'éviter la cérémonie dérisoire de décréter sans délibération, et de décider quand on n'a pas le pouvoir de suivre un avis différent : lorsqu'on doit porter des fers, c'est une misérable ambition que de briguer l'avantage de les river soi-même..... Tout dans cette affaire sent la duplicité et la fourberie. On propose à l'Irlande comme un bienfait de nouveaux arrangemens commerciaux, et l'on y insère le sacrifice de ses droits et de sa constitution comme une simple disposition mercantile. L'Irlande, affranchie tout nouvellement d'une servitude dure et rigoureuse, est traitée comme un cheval fougueux, qui se laisse difficilement saisir; et le secrétaire d'État va retourner au pré pour le flatter et l'amadouer, avec un picotin d'avoine d'une main, mais avec une bride de l'autre, tout prêt à la lui ajuster au moment où l'animal ouvrira la bouche pour se jeter sur sa pâture; mais je suis convaincu que ce maquignonnage politique (*political jockeyship*) ne réussira pas. »

En défendant la sagesse politique et la générosité des concessions faites à l'Irlande par Fox, en 1782, Shéridan dit :

« Heureusement pour la paix et l'union future des deux royaumes, une politique si étroite et si mesquine n'entra pas dans l'esprit de mon

Digitized by Google

très-honorable ami. Il dédaigna de trafiquer avec l'Irlande pour un pareil objet, et l'Irlande ne l'aurait pas écouté s'il eût tenté de le faire. Elle n'avait pas demandé à acheter une constitution; et si on eût exigé quelque tribut en retour de ce qu'on lui accordait, les patriotes courageux qui guidaient le peuple opprimé de ce pays, victime de tant d'outrages, à la conquête de ses justes droits, lui auraient indiqué d'autres moyens de les obtenir; ils lui auraient rappelé ces paroles de Camille : *arma aptare, atque ferro non auro patriam et libertatem recuperare.* »

Le passage suivant offre une preuve curieuse du peu d'étendue des vues des hommes les plus habiles de cette époque, sur ce qui regardait le commerce :

« Il y a toutefois un point sur lequel je suis tout-à-fait d'accord avec les manufacturiers de ce pays, savoir, que si le commerçant irlandais était en état de soutenir la concurrence avec le marchand ou le manufacturier anglais dans les marchés de ce pays, le gain de l'Irlande serait une perte pour l'Angleterre(1); c'est un fait qui ne peut être contredit par aucun argument raisonnable. La pompe de déclamations vagues et le vain étalage de belles paroles qu'on a si souvent employés pour déguiser cette vérité si simple, ou, avec en-

(1) M. Fox a dit également : « L'Irlande ne saurait faire un seul gain sans une perte proportionnée pour l'Angleterre. »

Digitized by Google

core plus d'astuce, pour essayer de prouver que la Grande-Bretagne trouverait une balance dans les marchés de l'Irlande, n'ont servi qu'à montrer la faiblesse et le peu de consistance de la doctrine qu'ils étaient destinés à appuyer. La vérité est du côté des manufacturiers, et, à mon avis, ceci constitue une des plus fortes objections qu'on puisse élever contre le plan dont il s'agit. »

Les clameurs que poussèrent alors les manufacturiers anglais contre les priviléges qu'on paraissait vouloir accorder au commerce d'Irlande, fournirent à Tickell, dont l'esprit était toujours à l'affût de semblables occasions, le sujet du fragment qu'on va lire, et que j'ai trouvé dans les papiers de Shéridan :

VISION.

« Après avoir mangé à mon souper quelques huîtres de Colchester et un lapereau du pays de Galles, je me mis au lit mardi soir à onze heures moins un quart; je dormis tranquillement pendant près de deux heures. Au bout de ce temps, mon sommeil fut troublé par les songes les plus étranges que j'eusse jamais faits. Je rêvai que chacune des pièces de mon habillement, ainsi que tous les meubles et ustensiles de ma chambre, avaient été subitement doués du don de la parole, et que tous à la fois m'assaillaient de reproches pour la négligence impardonnable que je montrais en ne m'occupant point de leurs communs

Digitized by Google

intérêts dans la grande question de sacrifier le commerce anglais à l'Irlande. Mon chapeau, mon habit et chacun de ses boutons, ma veste de Manchester, ma culotte de soie, mes boucles de Birmingham, mes souliers, mes bas, mes jarretières, et, ce qui m'importunait encore plus, mon bonnet de nuit, unissaient leurs voix pour former un concert discordant de plaintes et de remontrances. Ne pouvant venir à bout de les faire taire, je pris le parti de les prier de me faire part de leurs idées l'un après l'autre. Ce fut avec quelque difficulté que je les décidai à acquiescer à ma demande, qu'ils regardaient comme une ruse pour étouffer l'ardeur générale, et paralyser l'effet vigoureux de leurs efforts réunis; ils ne voulurent même y consentir que quand je leur eus réitéré plusieurs fois l'assurance qu'après les avoir entendus séparément, je fixerais une heure très-prochaine pour recevoir leurs réclamations en masse. Ayant ainsi réglé les préliminaires, mon bonnet de nuit jugea à propos de s'échapper de dessus ma tête, et invita ma veste, qui reposait négligemment sur une chaise, à le suivre au pied du lit. Mes draps et ma taie d'oreiller étant d'extraction irlandaise, demeurèrent à leur poste, ce qui fut très-heureux pour moi; car, non-seulement mes rideaux s'étaient transportés au pied du lit, mais même mes couvertures avaient eu l'audace de s'associer avec les autres objets en laine dès le commencement de cette assemblée de ménage. Mes

Digitized by Google

deux serviettes furent mandées à la barre comme témoins; mais mon mouchoir de poche, malgré sa disposition à lever l'étendard de la révolte, fut regardé comme tellement suspect qu'on décida d'attendre, pour accepter ses services, ce que ma tabatière dirait sur son compte. A la fin, mon bonnet de nuit, accompagné comme je viens de le dire, m'adressa ainsi la parole..... »

Bien que Shéridan eût quitté très-jeune l'Irlande pour n'y plus jamais remettre le pied, il montra pendant toute sa vie des sentimens très-patriotiques, et jusqu'au dernier moment parut aimer son pays et être fier de lui appartenir. Le zèle avec lequel il embrassa à cette époque la défense des intérêts de la nation irlandaise fut dignement apprécié par ses compatriotes, ainsi que le montrent quelques lettres que lui adressa, dans l'année 1785, M. Isaac Corry, qui était alors membre de l'opposition irlandaise, et combattait les *propositions commerciales* avec autant d'ardeur qu'il en mit plus tard, lorsqu'il fut chancelier de l'échiquier, à défendre leur progéniture, la trop fameuse *union*. Les extraits que je vais citer de ces lettres donneront une idée de la manière dont l'objet en question était envisagé par le parti populaire dans les deux pays.

« 5 août 1785.

» Votre aimable lettre, après avoir couru la campagne pendant quelques jours sur mes traces,

Digitized by Google

m'est enfin parvenue. J'aurais désiré que vous m'eussiez envoyé vous-même quelques notes sur votre excellent discours; mais celles que nous avons reçues seront mises sous les yeux du public. Ce discours forme un admirable commentaire à la justification adressée au peuple d'Irlande par M. Pitt, qui sera aussi publiée de la manière qui convient. Nous avons fait circuler les adresses dans toutes les villes du royaume, afin de donner cours à ce papier. Étant sur les lieux, j'ai mes troupes en très-bon ordre, et je suis prêt à exécuter toute manœuvre qui pourra, quand nous nous verrons à Dublin avant la prochaine session, être jugée nécessaire pour appuyer les pétitions relatives à un ajournement.

» Nous recevons des nouvelles étonnantes de vos hauts faits. Si vous continuez comme vous avez commencé, je suppose que *Paddy* (1) votera pour vous un autre don de cinquante mille livres sterling (2).

» J'envoie aujourd'hui quelqu'un à mon ami O'Neil, qui n'attend que le signal, et nous partirons ensemble. Bronlow demeure tout près de chez moi, et, en me promenant à cheval ce matin, j'irai le trouver pour l'amener à la consultation qui doit avoir lieu en ville..... Il faut que nous obtenions de nos amis, les wighs* d'Angleterre,

(1) Sobriquet du peuple irlandais.

(2) Allusion au vote récent de pareille somme en faveur de M. Grattan.

Digitized by Google

quelques rejetons de leur arbre pour greffer nos sauvageons; jusqu'à ce que nous ayons fait cela, il n'y aura ni constitution pour le peuple, ni stabilité pour le gouvernement.

» Charlemont et moi étions d'avis de ne pas faire parler les volontaires sur ce qui est en discussion maintenant. Voilà l'état où j'ai laissé les choses à notre dernière revue. Ils sont aussi dociles que nous pouvions le désirer, et nous en pourrons faire tout ce que nous voudrons. Nous leur prêchons la modération. Si nous nous relâchions à cet égard, ils feraient sur-le-champ un mouvement en avant.

» I. C. »

« 10 août.

» Nous avons reçu le bill entier qu'Orde a fait répandre. Plus on le lit, et moins il plaît. J'ai fait bon usage de la clause que vous m'avez fait passer avant que le tout ne fût arrivé. Nous avons eu aujourd'hui une réunion choisie; elle se composait du doyen de Leinster, Charlemont, Conolly, Grattan et moi. Nous nous proposons de présenter la motion d'un ajournement à compter de demain jusqu'au 15 janvier; nous avons aussi quelques résolutions prêtes *pro re natâ*, parce que nous ne savons pas encore sous quelle forme ils présenteront la chose. Conolly s'est chargé de la motion. Demain matin, nous arrêterons l'adresse

Digitized by Google

et les résolutions; et, après cela, nous nous réunirons en plus grand nombre à Leinster-House. Toutes nos troupes sont en bon état. Mount-Morris est arrivé, et sera demain matin avec nous. Nous comptons sur une centaine de voix, et quelques-uns pensent même qu'il en viendra quelque vingt de plus; c'est trop se flatter. Le bruit court ce soir qu'Orde n'est pas encore prêt, et demandera un délai de quelques jours. Beresford n'est pas arrivé, et voilà, dit-on la cause de cette demande. Mornington et Pole sont ici. Leur revue a été aussi stricte que la nôtre. Si nous pouvons réunir cent voix, ils n'oseront pas espérer de l'emporter sur nous. Adieu.

» I. C. »

La motion pour obtenir la permission de présenter le bill ne fut adoptée qu'à la majorité de dix-neuf voix, ce que M. Corry annonça ainsi à Shéridan:

« Je me félicite avec vous de la minorité de cent huit contre cent vingt-sept. L'affaire ne pourra jamais aller. Les autres furent attérés, et firent la mine la plus triste que vous puissiez imaginer: Orde avait l'air piteux. En effet, il fut très-faiblement soutenu. Le débat, de leur côté, a été vraiment misérable; du nôtre, Conolly, O' Neil et les autres se sont montrés très-forts; Grattan a été éloquent au suprême degré. Tout le monde était dans les meilleures dispositions, et notre force

Digitized by Google

était irrésistible. Nous avons été aux voix à neuf heures du matin ; Grattan avait parlé deux heures et demie, et Flood autant. Le premier fut brillant, bien écouté et très-admiré ; le second ennuyeux, parce qu'il s'étendit trop sur les détails. Foster l'a réfuté habilement sur tous les points.

» Le procureur-général a défendu le principe constitutionnel. Orde a mentionné deux fois l'opposition anglaise dans son discours, et d'une manière très-peu favorable ; mais on ne vous a pas laissés sans défense. Forbes a déployé un vif attachement pour vous, et avec un grand effet. Burgh, l'amiral de l'escadre de Leinster, vous a couvert de son feu et a lâché des bordées bien dirigées contre Pitt. Hardy, l'ami de l'évêque de Down, dans un discours très-élégant, vous a rendu les honneurs qu'on vous doit, et j'ai eu la satisfaction d'engager une légère escarmouche qui a fait arriver le procureur-général sur le champ de bataille..... »

Le 15 août, M. Orde retira son bill, et M. Corry écrivit à Shéridan : « Réjouissez-vous mille fois de notre brillante victoire. Orde a offert de communiquer son bill, et a fait la motion qu'il fût imprimé pour sa justification vis-à-vis de la nation. Il n'en sera plus question cette année. Nous avons ainsi obtenu tous les avantages d'une victoire complète. »

Une autre question beaucoup moins importante, mais plus propre à faire briller l'esprit de Shéri-

Digitized by Google

dan, fut le plan du duc de Richmond pour fortifier les arsenaux de la marine, plan que M. Pitt présenta (avec beaucoup de répugnance, dit-on) dans la session de 1786, et que Shéridan doit avoir pris plaisir à attaquer, à cause de l'apostasie politique du noble auteur. En parlant du rapport d'un comité d'officiers généraux qui avaient été nommés pour examiner ce plan, et dont le duc lui-même était président, il employa d'une manière ingénieuse les termes de l'art militaire, et il lança les traits de son esprit comme les boulets d'un canon tiré en ricochet, qui frappent et se relèvent pour frapper encore jusqu'à ce que la force de projection soit épuisée.

Shéridan parla très-longuement sur le plan présenté par M. Pitt pour le rachat de la dette nationale, ce grand objet des méditations du calculateur et du financier, et qui paraît aussi peu susceptible d'être atteint par les rêves de l'un que par les expériences de l'autre. M. Pitt lui-même semblait redouter le soupçon qu'on pouvait concevoir d'une pareille association, s'il est permis d'en juger par le soin avec lequel il évita de mentionner le docteur Price, que cependant il avait consulté personnellement sur ce sujet, et dont les calculs extravagans de l'accroissement des intérêts composés formèrent la base de cet édifice financier.

En développant à la chambre le plan de son nouveau fonds d'amortissement, M. Pitt déclara que c'était une colonne solide sur laquelle il était fier

Digitized by Google

de penser que son nom pourrait être gravé. Tycho-Brahé eût pu dire la même chose de son astronomie, et Descartes de sa physique; mais ces colonnes sans base se sont écroulées depuis long-temps, et le plan de remboursement de la dette publique avec de l'argent emprunté mérite bien le même sort. La tromperie, dont ce fonds devint l'instrument pendant la guerre contre la France, est maintenant reconnue de tout le monde; et la seule question est de savoir si M. Pitt fut assez dupe de sa propre jonglerie pour se persuader que jouer ainsi avec une dette, en la faisant passer d'une main dans l'autre, c'était la payer, ou si, connaissant l'inefficacité de son plan pour tout autre but que d'entretenir une aveugle confiance à la bourse, il joua gravement le rôle d'une sorte de grand-prêtre de la finance, profitant d'un miracle auquel il ne croyait point lui-même, et ajoutant à la responsabilité de l'emploi qu'il faisait de l'argent celle de l'imposture fiscale au moyen de laquelle il se le procurait.

Bien que, d'après l'état de prospérité des finances et l'abondance des revenus de l'État à l'époque de la création de ce fonds d'amortissement, on ne commît pas encore l'absurdité d'emprunter de l'argent pour l'alimenter, nous voyons, par une excellente plaisanterie de Shéridan (qui niait l'existence de l'excédant de recette qu'on avait annoncé), qu'il avait déjà pénétré le mystère de la grande conception de M. Pitt et le vice radical de ce plan

Digitized by Google

de rachat de la dette nationale. « Pour le présent, dit-il, c'est une chose claire qu'il n'existe pas d'excédant, et le seul moyen qui s'est présenté à l'esprit du très-honorable chancelier de l'échiquier, est un emprunt d'un million sterling pour cet objet spécial. Ainsi il peut dire comme certain personnage de comédie : Si vous ne me prêtez pas d'argent, comment voulez-vous que je vous paie? »

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Charges contre M. Hastings. — Traité de commerce avec la France. — Dettes du prince de Galles.

La profonde sécurité dans laquelle le ministère de M. Pitt se reposa après la victoire que l'alliance du roi et du peuple avait remportée pour lui, était peu propre à stimuler l'activité de l'esprit de parti et à provoquer ces grandes explosions d'éloquence qui éclatent lorsque l'atmosphère politique est plus chargée d'électricité. Bientôt les orateurs de l'opposition auraient été réduits, comme Philoctète épuisant ses flèches terribles contre les oies de Lemnos (1), à épuiser l'arsenal de leur esprit contre les Graham et les Rolle du banc de la trésorerie. Mais il vint se présenter un sujet qui identifiant la cause de tout un pays avec celle d'un seul individu, et combinant ainsi la grandeur d'une question nationale avec le piquant d'une attaque personnelle, ouvrit un vaste champ à l'exercice des talens les plus variés; je veux parler de la mise

(1) *Pinnigero, non armigero in corpore tela exerceantur.* Accius, ap. Ciceron., lib. VII, ep. 33.

Digitized by Google

en accusation de Warren Hastings. Cette circonstance fournit à Shéridan en particulier une de ces occasions précieuses que la fortune offre peut-être rarement au génie, mais dont le génie seul sait pleinement profiter.

L'histoire de l'origine et des progrès de la puissance britannique dans l'Inde, de ces étranges et promptes vicissitudes par lesquelles l'ancien empire du Mogol passa aux mains d'une compagnie de marchands établie dans Leadenhall-Street (1), fournit, peut-être plus qu'aucune autre, matière à ces grands contrastes et à ces pensées saillantes auxquels l'esprit et l'éloquence doivent leurs plus brillans effets. Les héritiers d'un trône jadis le plus puissant du monde, réduits à traiter avec les serviteurs de quelques marchands pour obtenir leur subsistance; le détrônement des princes converti en une opération commerciale, et les profits et pertes des révolutions portés à un compte ouvert; la sainteté des Zenanas violée par des mandats de perquisition, et les chicanes de la législation anglaise transplantées avec toute leur maligne influence dans les demeures paisibles et sacrées des

(1) Nous avons traduit sous le titre de *Tableau historique de l'origine et des progrès de la puissance britannique dans l'Inde*, la partie la plus intéressante du bel ouvrage de M. Mill (*History of British India*). Nous nous occupons maintenant de collationner notre traduction sur la seconde édition récemment publiée de ce livre, et nous la soumettrons sous peu au jugement du public. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

Bramines : de tels événemens, dans lesquels la poésie et la prose de la vie, les pompeuses illusions de l'une et les misérables réalités de l'autre, se trouvent si tristement et si fantastiquement mêlées, étaient bien faits, surtout à cause de leur date récente, pour produire une vive impression sur l'esprit et sur l'âme des grands orateurs de cette époque, et fournir à l'éloquence ces touches hardies et ces savantes oppositions de lumière et d'ombre qui animent ses plus brillans tableaux.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'ardente imagination de Burke ait été puissamment excitée par les scènes dont l'Inde venait d'être le théâtre, ni qu'elles aient, pour me servir de ses propres expressions, constamment dévoré son repos et apparu nuit et jour à son esprit. Son imagination, ainsi que cela arrive naturellement quand cette faculté est restreinte par un sentiment de vérité, fut toujours le plus vivement excitée par des événemens dont il n'avait pas été témoin : aussi les souffrances des peuples de l'Inde et les horreurs de la révolution française sont les deux sujets sur lesquels il lui a le plus entièrement donné carrière. Dans l'année 1780, il avait été nommé membre d'un comité chargé par la chambre des communes de prendre en considération les affaires de l'Inde; et l'on trouve, dans quelques-uns des lumineux rapports de ce comité, des traces de cette puissante intelligence qui imprimait son sceau sur tous les sujets qu'elle embrassait.

Digitized by Google

Bien que le règne de lord Clive ait été assez fertile en atrocités, et que la trahison exercée envers Omichund parût ne pouvoir être égalée, les iniquités encore plus graves du gouvernement de M. Hastings semblèrent les avoir effacées. Ce dernier d'ailleurs était devenu un plus noble objet pour les attaques d'un ami de la justice et de l'humanité, par l'orgueilleuse audace avec laquelle il défiait ses accusateurs; Burke dirigea donc contre lui toutes les forces que l'indignation vint communiquer à son âme déjà si énergique.

J'ai fait remarquer ailleurs que ce fut au zèle impétueux avec lequel Burke s'élança à cette époque dans la politique indienne, et à cet ascendant sur les membres de son parti, qui les força si souvent à grossir ses flots du tribut de leurs ondes, que le malheureux bill de M. Fox sur les affaires de l'Inde dut en grande partie sa naissance. La vérité est que le caractère et les talens de cet homme extraordinaire le rendaient au moins aussi dangereux qu'utile au parti avec lequel il s'alliait. Sujet comme il était à se laisser entraîner au-delà des bornes que la sagesse impose à l'homme dans tous ses desseins, ne pouvant souffrir la contradiction, et doué d'une sorte d'esprit féodal, qui exigeait une soumission et une obéissance absolues de la part de ceux qui marchaient à sa suite, il ne fallait pas, même alors, beaucoup de pénétration pour prévoir le schisme violent qui éclata quelques années après, ou pour juger que, lorsqu'il ne pour-

Digitized by Google

rait plus commander à son parti, il le déserterait.

Les notions qu'il avait recueillies sur les affaires de l'Inde murirent dans sa tête, et l'indignation dont tous ces détails d'iniquité l'avaient rempli, finit par éclater dans son admirable discours sur les dettes du nabab d'Arcot (1); discours auquel on ne trouve peut-être de comparables dans toute les archives de l'art oratoire, que trois ou quatre autres de ses propres harangues, qui, semblables à ces poésies de Pétrarque appelées *sorelles*, à cause de leur parentage en excellence, peuvent être regardées comme sœurs en beauté et n'ayant d'égales qu'entre elles.

Bien que les charges portées contre M. Hastings eussent été articulées depuis long-temps d'une manière comminatoire, ce ne fut que dans l'année 1786 que Burke les présenta dans toutes les formes. La vérité est qu'il avait été défié de le faire par les amis du gouverneur-général, dont la confiance dans la protection que le ministère avait accordée jusqu'alors à la plupart des criminels d'État se

(1) Isocrates, dans son Apologie d'Hélène, appuie beaucoup sur l'avantage pour un orateur de parler sur des sujets qui promettent peu sous le rapport de l'éloquence : περι των φαυλων και ταπεινων. Il n'y a pas de doute, en effet, que la surprise a une part considérable dans le plaisir que nous fait éprouver l'éloquence déployée sur des sujets tels que ceux qui ont inspiré trois des plus admirables discours qu'on puisse trouver parmi les chefs-d'œuvre modernes de l'art oratoire : ceux de Burke sur les dettes du nabab d'Arcot, de Grattan sur les dîmes, et de Fox sur l'enquête de Westminster.

Digitized by Google

trouva déçue contre toute attente. M. Pitt, à l'origine des poursuites, avait laissé apercevoir assez clairement l'intention de soutenir la cause du gouverneur-général. M. Dundas, également, avait montré l'exemple d'un de ces changemens commodes dans leurs opinions, au moyen desquels les hommes d'État de sa trempe prennent la teinte passagère du banc de la trésorerie, aussi naturellement qu'un célèbre insecte de l'Orient prend la couleur de la feuille dont il se nourrit. Bien qu'il eût été un des premiers et des plus zélés dénonciateurs des crimes du gouvernement de l'Inde, et qu'il eût provoqué lui-même les résolutions énergiques de 1782 (1), sur lesquelles plusieurs des principales charges du procès intenté alors étaient fondées, il ne se fit pas scrupule, dans les débats qui précédèrent le décret d'accusation, de se faire l'ardent apologiste de M. Hastings, et de chercher par un brillant tableau des succès de son administration à fasciner les yeux sur la violence et l'injustice qui en avaient marqué les actes.

Cependant les choses ne demeurèrent pas longtemps en cet état : au milieu du triomphe anticipé de M. Hastings, le ministre changea tout d'un

(1) En présentant la résolution dont il s'agit, M. Dundas dit : « J'ai été porté à faire cette démarche par le détail arrivé tout récemment de l'Inde d'un acte marqué au coin de la violence et de l'oppression les plus condamnables, et du manque de foi le plus inoui, que M. Hastings a commis envers Cheyt Sing, rajah de Bénarès. »

Digitized by Google

coup d'intention et réprima son orgueil. A l'occasion de la charge relative à l'affaire de Bénarès, portée dans la chambre des communes par M. Fox, une majorité se trouva pour la première fois jetée dans la balance de l'accusation, et le déluge d'injures que firent pleuvoir les amis de M. Hastings sur MM. Pitt et Dundas montra que cette désertion était aussi inattendue que mortifiante.

Comme on n'attribua guère ce changement de conduite à la conviction, parce qu'il était difficile de croire qu'un ministre entamât la discussion d'une pareille question avec des opinions assez peu solides pour être ébranlé et même convaincu par les premiers argumens de l'opposition, on se livra à une foule de conjectures diverses pour l'expliquer. La jalousie excitée par l'accroissement de l'influence de M. Hastings à la cour fut le motif le plus généralement attribué à la conduite de M. Pitt. On crut même que le désir manifesté par le roi de nommer son nouveau favori président du contrôle, fut ce qui décida M. Pitt à détruire, en agissant de concert avec l'opposition, toute chance d'une rivalité importune, sinon dangereuse pour son pouvoir. Une chose certaine, c'est que le gouverneur de l'Inde était alors en grande faveur à la cour, peut-être en partie à cause de l'admiration qu'y excitait son habileté dans une manière de gouverner, vers laquelle l'instinct des cours les fait plus ou moins pencher; et aussi par l'effet de la violente aversion qu'on avait pour ses accusateurs,

Digitized by Google

et qui eût été suffisante pour recommander toute personne et toute mesure contre lesquelles ils s'élevaient.

Soit que M. Pitt, pour adopter le nouveau système de conduite qu'il suivait, eût été influencé par des motifs personnels, soit (comme ses apologistes le prétendent) qu'il fût mu par un sentiment d'impartialité et de justice, il dut dans tous les cas avoir considéré cette affaire dans son ensemble comme une diversion très-opportune en ce moment pour détourner les attaques de l'opposition, de sa personne et de son gouvernement, sur un objet qui avait si peu de relation avec l'un ou l'autre. Les esprits actifs et puissans qui lui étaient opposés eussent bientôt trouvé pour déployer leur énergie quelque sujet plus capable de mettre en danger la stabilité de son pouvoir. Dans cette situation périlleuse, pour soutirer une partie de l'électricité des nuages menaçans qui l'environnaient, et dont la présence était signalée par les éclairs que lançaient Burke, Fox et Shéridan, le procès d'un grand criminel comme M. Hastings lui fournit un conducteur aussi efficace qu'il pouvait le désirer.

Cependant, malgré l'acquiescement du ministre et l'impulsion donnée par les majorités dont il disposait, le projet d'accusation marchait lentement vers sa réalisation, et ni la chambre des communes ni le public ne paraissaient y prendre part cordialement. De grands talens, unis à

Digitized by Google

un grand pouvoir, même lorsqu'on en abuse, ainsi que c'était le cas de la part de M. Hastings, forment un assemblage devant lequel les hommes, même à leur insu, sont presque toujours disposés à s'incliner : d'un autre côté, les iniquités du gouverneur de l'Inde étaient d'une nature gigantesque qui semblait s'élever au-dessus de toute censure, et même jusqu'à un certain point commander l'admiration. Par-dessus tout cela, se trouvait la considération que M. Hastings avait réussi dans ses entreprises; et le succès répand trop souvent autour de l'injustice un charme semblable à celui du bouclier du nécromancien de l'Arioste, à l'aspect duquel tout le monde tombait,

« Con gli occhi abbacinati, e senza mente. »

Les sentimens du public, au commencement de ce grand procès, se manifestèrent donc plutôt en faveur de l'accusé que contre lui; et cette disposition ne fut contrariée par aucune partialité bien marquée envers les accusateurs. Fox était à peine remis de sa défaite à l'occasion du bill de l'Inde, ou de ce qui lui avait été encore plus fatal, sa victoire avec la coalition. Burke, en dépit de ses grands talens et de son zèle pour le bien public, n'était nullement populaire. Il y avait dans sa conduite publique un air d'autorité contre lequel les hommes regimbent d'ordinaire; et l'impétuosité et la passion avec lesquelles il s'élançait

Digitized by Google

dans la discussion de tout sujet qui captivait son imagination, montraient combien peu d'empire il avait sur lui-même, et ce défaut n'était guère fait pour lui obtenir du respect. Son éloquence elle-même, toute brillante, flexible et variée qu'elle était, manquait en général de commander l'attention de ses auditeurs, et, sous ce point de vue, si essentiel pour des harangues publiques, doit être regardée comme inférieure à cette sorte d'art oratoire pratique qui recueille au moment même le fruit de ses efforts, et dont on se rappelle ensuite les productions moins à cause de leur mérite intrinsèque que de l'effet qu'elles ont produit. Il y avait dans ses discours un je ne sais quoi, que ceux qui n'ont fait que les lire peuvent difficilement concevoir, mais qui affaiblissait l'impression de ses sublimes élans. En vain son génie déployait un magnifique plumage où brillaient les cent yeux de l'imagination, la démarche de l'oiseau était lourde et gauche, et sa voix plutôt faite pour effaroucher que pour attirer. D'après cela, beaucoup de ces fameux discours qui, sous leur forme actuelle, peuvent soutenir fièrement la comparaison avec tous les chefs-d'œuvre d'éloquence qui ont été conservés par écrit jusqu'à nos jours, furent, à l'époque où on les prononça, écoutés froidement, ou applaudis uniquement parce qu'on ne les avait pas écoutés du tout. Cette indifférence des auditeurs de Burke était poussée à un tel point, que lorsqu'il prononça son grand discours sur

Digitized by Google

les dettes du nabab d'Arcot, l'impression qu'il produisit sur la chambre fut si faible, à ce que j'ai ouï dire, que M. Pitt et lord Grenville, après s'être consultés pour savoir s'il était nécessaire qu'ils prissent la peine de répondre, se décidèrent à garder le silence. Cependant si lord Grenville, qui possède toutes les connaissances d'un homme d'État et d'un érudit, était prié aujourd'hui d'indiquer quelques-uns des chefs-d'œuvre de composition oratoire qu'il pourrait relire le plus souvent sans que son admiration se lassât, ce discours dédaigné et laissé sans réponse serait incontestablement de ce nombre.

Il résulta de toutes ces circonstances combinées ensemble que le procès de M. Hastings, même après l'acquiescement du ministre, n'excita qu'un intérêt faible et vacillant comme la lueur mourante d'un flambeau près de s'éteindre; et, sans quelque grand, noble et énergique appel aux sentimens de la chambre et de la nation, quelque touche mâle qui fît vibrer fortement la corde de l'opinion publique, il y avait à craindre que ce procès n'avortât comme toutes les autres enquêtes antérieures sur les affaires de l'Inde (1).

Les choses étaient dans cet état, lorsque Shéri-

(1) Notamment les infructueuses poursuites dirigées contre lord Clive par le général Burgoyne, l'arrêt insignifiant rendu contre les personnes qui avaient emprisonné lord Pigot, et le bill présenté d'abord contre sir Thomas Rumbold, et finalement retiré.

Digitized by Google

dan soumit, le 7 février, à la chambre des communes la charge relative aux princesses Begums d'Oude, et prononça ce célèbre discours dont l'effet sur ceux qui l'écoutèrent n'a pas d'exemple dans les annales de l'éloquence ancienne ou moderne (1). Lorsqu'on se rappelle quels hommes fai-

(1) M. Burke déclara que ce discours était le plus étonnant effort d'éloquence, de raisonnement et d'esprit dont l'histoire ou la tradition nous aient conservé le souvenir. M. Fox dit : « Tout ce que j'ai jamais entendu, tout ce que j'ai jamais lu, comparé à ce discours, se réduit à rien, et s'évanouit comme les vapeurs devant le soleil. » M. Pitt avoua qu'il surpassait tous les chefs-d'œuvre d'éloquence des temps anciens et modernes, et possédait tout ce que l'art et le génie pouvaient fournir pour émouvoir les sens et commander à l'âme.

L'Annual Register contient d'autres témoignages flatteurs, que je crois devoir citer :

« Sir William Dolben, immédiatement après ce discours, fit la motion d'ajourner le débat, confessant que, dans l'état où l'éloquence de M. Shéridan avait laissé son esprit, il lui était impossible d'exprimer une opinion positive. M. Stanhope appuya la motion, et ajouta : « Je n'ai pas honte d'avouer que lorsque j'entrai dans la chambre mon opinion penchait du côté de M. Hastings ; mais tel a été l'étonnant effet des détails convaincans présentés par M. Shéridan, et de son éloquence irrésistible, que je ne puis m'empêcher de déclarer que mes sentimens sont tout-à-fait changés. D'après ma persuasion, il fallait presque un miracle pour me déterminer à ne pas voter en faveur de l'accusé ; mais je viens de sentir l'influence de ce miracle, et je ne saurais faire autrement que de désirer qu'on ne me force pas de porter tout de suite un jugement. » M. Matthew Montagu avoua qu'il avait éprouvé une pareille révolution dans ses idées. »

Digitized by Google

saient, à cette époque, l'ornement de la chambre des communes, et le conflit de passions et d'intérêts dans lequel ils s'étaient trouvés si récemment engagés; lorsqu'on voit les hommes de tous les partis soumis également au pouvoir de la baguette magique de l'habile enchanteur (1), et décrire à l'envi l'un de l'autre le charme sous l'empire duquel ils étaient demeurés captifs; lorsqu'on se rappelle que celui que les premiers hommes d'État du siècle louaient de la sorte, venait à peine de descendre parmi eux d'une région plus aérienne, apportant des trophées qu'on regardait faussement comme ne pouvant se marier avec les lauriers de la politique, il est impossible d'imaginer un triomphe plus complet et plus enivrant. La seule chose faite pour en troubler l'ivresse était l'idée que pouvait avoir Shéridan, qu'il ne lui serait plus donné d'en obtenir jamais un autre qui l'égalât; que sa réputation était parvenue au méridien, et de ce moment devait nécessairement décliner.

Le texte de cet admirable discours n'a pas été recueilli, et il n'en existe qu'une pâle et maigre esquisse,

> Tenuem sine viribus umbram
> In faciem Æneæ,

qu'on trouve dans les divers recueils des débats du parlement. Sa renommée est donc comme un

(1) Expression de M. Pitt.

Digitized by Google

autel vide, un cénotaphe encore honoré, quoique privé du corps qu'il devait renfermer. On pressa souvent Shéridan de fournir lui-même une analyse de ce discours; et, d'après l'habitude qu'il avait de les composer tous la plume à la main, il n'y a pas de doute qu'il n'eût pu facilement remplir cette tâche; mais soit par indolence ou de dessein prémédité, il se contenta de laisser à l'imagination, qu'il savait être, dans beaucoup de cas, bien au-dessus de la réalité, le soin de justifier ses nombreux approbateurs, et de perpétuer la tradition de leurs éloges. En se conduisant ainsi, peut-être fit-il un acte de sagesse. On peut aujourd'hui se former telle idée qu'on veut d'une éloquence qui fut capable de produire de pareils effets (1), comme on s'en forme de la musique des anciens et des merveilles qu'elle opérait, sans cou-

(1) On trouve dans une note sur l'*Histoire du règne de Georges III*, par M. Bisset, une anecdote citée comme une preuve de l'effet irrésistible du discours de Shéridan.

« Feu M. Logan, connu par ses travaux littéraires, et auteur d'une défense de M. Hastings, fut ce jour-là à la chambre des communes, fortement prévenu en faveur de l'accusé et contre son accusateur. Au bout de la première heure, il dit à un ami : « Il n'y a dans tout cela que des déclamations sans preuves; » à l'expiration de la seconde : « Voilà un discours très-étonnant; » à la fin de la troisième : « M. Hastings a agi d'une manière tout-à-fait injustifiable; » après la quatrième : « M. Hastings est un atroce criminel; » et à la fin du discours · « De tous les monstres d'iniquité, le plus abominable est Warren Hastings! »

Digitized by Google

rir plus de risque d'être désenchanté dans un cas que dans l'autre.

Après m'être exprimé ainsi, je semblerai peut-être me rendre coupable d'une profanation, en recourant à l'extrait mutilé qu'on a inséré dans tous les prétendus recueils d'éloquence parlementaire, et qui s'y présente, comme une de ces momies à moitié ensevelies des catacombes siciliennes, avec quelques morceaux de draperie couverts de figures et destinés à donner une apparence de vie à un squelette décharné. Il existe néanmoins dans cet extrait un passage si fortement empreint des traits caractéristiques du talent de Shéridan, de l'usage vigoureux qu'il faisait quelquefois du tranchant du glaive de son esprit et de la trop fréquente habitude d'en faire briller la pointe, qu'il peut être regardé comme offrant une esquisse assez fidèle d'une portion du discours dont il s'agit, et méritant une place parmi les échantillons authentiques de l'éloquence de son auteur. Après avoir fait allusion à quelques-uns des admirateurs de M. Hastings dont la partialité en sa faveur n'était pas assez absolue pour qu'ils applaudissent sans restriction à tous ses crimes, mais qui en excusaient l'atrocité par la grandeur d'âme de leur auteur et l'importance des vues qu'ils étaient destinés à seconder, Shéridan continue ainsi :

« Pour juger de la solidité d'une pareille défense, il suffirait d'examiner en quoi consiste cette distinction si attrayante et le trait caractéristique

Digitized by Google

de cette grandeur d'âme si faite pour captiver. Ne doit-on pas la reconnaître uniquement à de grandes actions dirigées vers de grands objets? Là, et là seulement, nous devons chercher la vraie et estimable magnanimité. Ce n'est qu'à de pareilles actions que nous pouvons accorder avec justice le titre et les honneurs de la grandeur réelle. Il y a, je le sais, une autre espèce de grandeur, qui consiste à concevoir hardiment un mauvais dessein, et à en poursuivre l'exécution avec audace et persévérance. Mais M. Hastings peut-il revendiquer le mérite d'avoir montré l'une ou l'autre de ces deux grandeurs, même la dernière? Je ne vois rien de grand, rien de magnanime, rien d'ouvert, rien de direct dans ses actes ou ses intentions. Au contraire, il s'est trop souvent acheminé vers un détestable but par les chemins les plus détestables. Sa marche a été une perpétuelle déviation de la droiture. Il a toujours tyrannisé ou trompé, et s'est montré tour à tour un Denis et un Scapin (1). On pourrait avec autant de raison comparer la *progression* lente et tortueuse du serpent (2) au vol rapide et direct de la flèche, que la duplicité de l'ambition de M. Hastings à la simple et inébranlable constance de la vraie magnanimité. Tout dans

(1) Cette pensée a été fort bien condensée dans le surnom donné par l'abbé de Pradt à Napoléon : *Jupiter-Scapin.* (*Note de l'Auteur.*)

(2) L'Académie n'autorise pas l'usage que nous faisons ici du mot *progression;* mais s'il est permis de dire *mouvement*

Digitized by Google

son esprit est artificieux, ambigu, perfide, insidieux et mesquin; rien de naturel et d'uni; une franchise affectée et une dissimulation réelle; enfin une masse hétérogène de qualités contradictoires, où il n'y a rien de grand que ses crimes; et même le contraste qu'ils offrent avec la puérilité de ses motifs, le signale comme un traître et un fourbe. Il n'est pas jusques à son style et sa manière d'écrire où l'on ne remarque le même mélange de vices qui se contrarient: les idées les plus triviales sont exprimées dans un langage boursoufflé, qui donne un faux air de conséquence à de petites subtilités; de sorte que ses écrits causent autant de dégoût à l'esprit que ses actions inspirent d'horreur à l'âme. Chose étrange! ce salmigondis de caractère semble être le cachet imprimé par ses commettans à tout ce qui les concerne. Je me souviens d'avoir entendu un honorable membre (M. Dundas) faire remarquer qu'il y avait, dans l'organisation primitive de la compagnie des Indes, quelque chose qui étendait les principes sordides de son origine sur toutes ses opérations, et qui associait à sa politique et même à ses plus audacieux exploits la pitoyable mesquinerie du brocanteur et la cruelle rapacité du pirate. Ainsi, dans sa car-

progressif, et même *mouvement de progression*, pour désigner un des effets de la faculté locomotive propre aux animaux (le mouvement qui les fait avancer d'un lieu vers un autre) pourquoi ne dirait-on pas tout simplement la *progression*? (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

rière politico-militaire, nous voyons des ambassadeurs mettre à l'enchère, des généraux marchands, une révolution amenée par des factures, une armée employée à exécuter une saisie, une ville assiégée sur lettre d'avis, et un prince détrôné pour faire la balance d'un compte : ainsi elle offre le spectacle d'un gouvernement qui unit la fausse majesté d'un sceptre sanglant à l'ignoble chipoterie du comptoir, tient un bâton de commandement d'une main, et vide un gousset de l'autre. »

L'effet de ce discours, joint à la ligne de conduite adoptée par le ministère, tourna la balance contre Hastings et décida le décret d'accusation.

Shéridan, comme on peut le supposer, vit pleuvoir de tous côtés les félicitations sur son succès. Parmi ces témoignages d'intérêt, il n'y en eut pas auxquels il fut plus sensible que ceux de sa famille. Il conserva toute sa vie avec un soin précieux les lettres qu'il en reçut à cette occasion. Son frère Charles lui écrivit en ces termes :

« Du château de Dublin, le 13 février 1787.

» MON CHER DICK,

» Si je pouvais un moment oublier que vous êtes mon frère, je me croirais, en ma qualité d'Irlandais, obligé de vous rendre grâce de l'honneur que vous venez de faire à votre pays. Vous pouvez donc être assuré qu'au sentiment d'orgueil

Digitized by Google

national que j'éprouve en commun avec tous vos compatriotes, se joint une grande satisfaction personnelle, quand je songe à qui l'Irlande est redevable d'un développement de capacité et de talens si incomparable, que l'honneur qui en est le prix semble trop grand pour être concentré sur un seul individu, et doit rejaillir sur toute la nation, imprimant un nouveau respect au nom irlandais. J'ai lu les extraits de votre discours, et j'ai appris l'impression étonnante qu'il a produite, en versant des larmes de joie; mais ce qui doit vous flatter davantage, c'est que, ainsi que j'atteste solennellement la vérité du fait, on en a vu également couler des yeux de personnes qui n'avaient jamais eu l'occasion de vous voir et qui ne vous connaissaient point personnellement. Après ce que je viens de dire, je n'ai pas besoin de vous assurer que c'est avec la plus vive satisfaction que je vous offre mes félicitations les plus sincères.....»

Sa sœur aînée, mistress Le Fanu, lui adressa la lettre suivante.

« 16 février 1787.

» MON CHER FRÈRE,

» Nous avons reçu il y a trois jours les extraits de votre superbe discours. M. Crawford a eu la bonté d'en écrire un plus détaillé et plus satisfaisant que ceux qui ont été insérés dans les jour-

Digitized by Google

naux, et de l'adresser à M. Le Fanu. Je saisis le premier moment de relâche que me laisse un cruel mal de tête pour donner un libre cours à mes sentimens, et vous témoigner combien je me réjouis de votre succès. Puisse-t-il être complet! puisse Dieu, qui s'est plu à vous faire si accompli et à vous donner le pouvoir de commander au cœur des hommes et de réprimer leurs écarts, vous être également favorable dans toutes vos entreprises et vous récompenser dans cette vie comme dans l'autre! c'est ce dont je le supplie du fond de mon âme. Mon affection pour vous a toujours surpassé même l'amour d'une femme. Un sort contraire à mes vœux m'a privé du plaisir de votre société, mais n'a pu affaiblir mon estime pour vous. Je connais trop bien votre cœur pour supposer que vous soyez indifférent à l'estime; et il m'est extrêmement doux de penser que dans un de ces intervalles que vous laissent les objets importans dont votre esprit est si fortement préoccupé, le souvenir de votre première et plus tendre amie vient quelquefois s'y présenter.

» Je sais que vous êtes beaucoup au-dessus de la petite vanité qui recherche les louanges de la multitude; mais vous devez mettre quelque prix aux suffrages des personnes distinguées par leur goût et leur discernement, ainsi qu'au tribut que l'affection paie à la bonté de votre cœur. On aime en général autant votre caractère qu'on admire vos talens. Mon père est satisfait à un point

Digitized by Google

tel que je ne m'y serais pas attendue de l'admiration générale que vous excitez ici. Il semble vraiment enchanté qu'on puisse dire : « Voilà le père de Gaul (1). » Si votre gloire a répandu quelque éclat sur les personnes qui ont le bonheur de vous appartenir, croyez qu'elle a aussi fait rentrer la joie dans mon cœur, tout abattu qu'il était par la mauvaise santé..... »

Parmi les lettres dont je viens de parler, il en existe une autre de cette même dame qui commence ainsi :

« MON CHER SHÉRI,

» La mort seule pourrait me faire garder le silence dans une occasion comme celle-ci. Je vous souhaite toutes sortes de joies. Pour moi, celle que j'éprouve est sans bornes : je suis dans un de ces momens qui valent tous les siècles passés et à venir. Riez de mon enthousiasme, si cela vous plaît. Je m'en glorifie..... »

Au mois d'avril suivant, Shéridan présenta la septième charge, celle qui accusait Hastings de vénalité pour avoir reçu et extorqué des présens. L'orateur eut de nouveau le bonheur d'avoir à discuter une partie de la cause qui, bien que moins faite que la précédente pour donner ma-

(1) Exclamation tirée d'Ossian, déjà citée page 96.

Digitized by Google

tière à de beaux mouvemens d'éloquence, avait l'avantage d'être également appuyée par des témoignages imposans, et devait avoir une influence décisive sur le sort du procès. En effet, l'avidité avec laquelle Hastings extorquait des présens, et le soin qu'il mettait à le cacher, tant qu'il croyait pouvoir se les approprier, donnaient un air vil et honteux à des iniquités qui, sans cela, eussent pu présenter un aspect imposant par leur gravité inouie.

Les circonstances qui accompagnèrent l'extorsion du présent de Cheyte Sing seront rapportées quand je parlerai du grand discours prononcé à Westminster-Hall. Les autres principaux exemples d'exactions cités par Shéridan furent les sommes qu'on fit donner pour le Munny-Begum (pour prix de sa nomination à un emploi auquel il était impropre) à Hastings lui-même et à son agent Middleton. Cette charge, quant à ce qui concerne le dernier, n'a jamais été niée; et la conduite suspecte du gouverneur-général, en se refusant à toute enquête relativement à la part qu'il aurait prise dans cette affaire, et surtout en réduisant son accusateur Nuncomar au silence par une injuste sentence de mort, rend son acquittement de cette charge un acte de charité si indulgente que rien, qu'une ignorance totale des preuves qui l'appuyaient, ne pourrait justifier.

Le discours dont je parle offrit l'exemple le plus remarquable qu'il soit possible de citer de cet abus

Digitized by Google

des figures de rhétorique par lequel on prolonge une métaphore jusqu'au point d'en faire une allégorie, et, au lieu de condenser dans une seule phrase l'essence d'une grande quantité de fleurs, on répand les fleurs elles-mêmes par monceaux dans toute une période (1).

Au commencement du procès contre Hastings, un incident qui s'y rattachait d'une manière directe rapprocha Shéridan de son ancien ami Halhed, dans des circonstances aussi différentes que possible de celles où ils se trouvaient lorsqu'ils s'étaient quittés. En effet, si l'espace qui les avait séparés était considérable, la différence entre les carrières qu'ils avaient suivies ne l'était pas moins. Pendant que Shéridan était devenu un sénateur et un homme d'État, le vif et sémillant Halhed s'était métamorphosé en juge des Indes et commentateur des lois antiques de ce pays. Leurs vues et leurs intérêts dans l'affaire au sujet de laquelle ils eurent occasion de se revoir étaient aussi totalement opposés : Shéridan était l'accusateur de Hastings, et Halhed son ami. Voici les causes qui amenèrent leur entrevue.

Dans un des premiers débats sur les charges élevées contre le gouverneur-général de l'Inde, le major Scott, après avoir affirmé que, lorsque M. Fox

(1) M. Moore cite le passage qui a fourni matière à cette critique. Nous ne saurions l'imiter; le défaut même de ce passage, le trop grand amas des figures, le rendait intraduisible. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

préparait son bill sur le gouvernement de l'Inde, il avait été fait avec son autorisation des ouvertures à M. Hastings pour un accommodement, ajouta qu'il n'avait pas le moindre doute que, si M. Hastings eût voulu s'y prêter et revenir en Europe, il n'aurait jamais été question de toutes ces calomnies ni de ces graves accusations. M. Fox, attaqué de la sorte à l'improviste, répondit qu'il ignorait que de semblables ouvertures eussent été faites, et que quiconque avait fait ou seulement insinué qu'on pourrait faire une pareille offre de sa part avait agi sans la moindre autorisation. Une explication donnée quelques jours après par Shéridan fit connaître que c'était lui qui avait fait la démarche dont avait parlé le major Scott. Il dit néanmoins que le motif qui l'y avait porté était l'opinion qu'il s'était formée, au sujet du bill sur l'Inde, qu'il serait sage et convenable de ne donner d'effet rétroactif à aucune de ses dispositions; que, en conséquence de cette opinion, il avait certainement chargé un ami de s'informer auprès du major Scott si, dans le cas où M. Hastings serait rappelé, il reviendrait; mais il nia positivement qu'il eût jamais eu la moindre idée de négocier avec M. Hastings pour obtenir qu'il appuyât le bill. Il termina par en appeler au major Scott lui-même de la vérité de ce qu'il venait d'avancer. Le major se leva aussitôt, et déclara que, en conséquence des informations qu'il avait prises auprès de la personne députée alors par Shéridan, il était prêt à témoigner de l'exactitude de

Digitized by Google

l'exposé qu'on venait de faire à la chambre, et à reconnaître qu'il s'était trompé dans la manière dont il avait interprété la chose.

Ce fut à l'occasion de ce malentendu qu'eut lieu l'entrevue de Shéridan avec Halhed; les autres personnes présentes étaient le major Scott et le docteur Parr. C'est de ce dernier que je tiens les détails peu intéressans d'ailleurs de cette scène.

Parmi les autres questions qui occupèrent l'attention de Shéridan durant cette session, les plus importantes furent le traité de commerce avec la France et les dettes du prince de Galles.

Les mêmes vues erronées qui avaient porté M. Fox et ses amis à combattre les propositions commerciales relatives à l'Irlande, les dirigèrent encore dans la résistance opiniâtre qu'ils opposèrent au traité de commerce avec la France. Ce traité au contraire fait le plus grand honneur à la mémoire de M. Pitt, comme un des premiers efforts d'une politique saine et libérale pour détruire le système de restriction et de prohibition qui avait si long-temps entravé le cours du commerce inter-national.

L'idée sage de laisser le commerce se répandre par les canaux que lui ouvre la réciprocité des besoins parmi les hommes, est une de ces vérités évidentes qui ont traîné long-temps sur les grands chemins de la science avant qu'aucun homme d'État pratique daignât les ramasser. On a démontré, il est vrai, que les bons principes de commerce qui ont fini par passer des pages de nos grands penseurs

Digitized by Google

dans les conseils législatifs, avaient été proclamés il y a plus de cent ans par sir Dudley North; et dans le *Questionneur* de l'évêque Berkeley, on trouve la substance de tout ce que les plus zélés partisans non-seulement de la liberté du commerce, mais même de la liberté religieuse, recommanderaient aujourd'hui relativement à l'Irlande. C'est ainsi que souvent la vérité perce les ténèbres de l'ignorance et des préjugés avant que le monde encore endormi ne soit disposé à l'accueillir.

Bien que Shéridan ait parlé souvent dans le cours des discussions auxquelles donna lieu ce traité, il ne paraît à aucune époque avoir abordé le fonds de la question, mais s'être borné à examiner la manière dont cet acte pourrait affecter les intérêts de l'Irlande; il insista même sur ce sujet, au point qu'un des orateurs ministériels lui donna le sobriquet d'*autocratique* (1) représentant de l'Irlande.

M. Fox se montra l'adversaire le plus acharné du traité, et ses discours sur ce sujet peuvent être regardés comme ces prouesses chevaleresques dont le génie embellit quelquefois la cause de l'erreur. En prenant pour base de son principal argument contre les relations commerciales qu'on voulait établir, l'inimitié naturelle qui existait entre les deux pays, il pouvait, il est vrai, se référer à une grave autorité parmi les wighs : « Feu lord

(1) Qui tient ses pouvoirs de lui-même.

Digitized by Google

Oxford, dit Bolingbroke, me raconta que lord Somers étant pressé, je ne sais à quelle occasion, ni par qui, au sujet de la continuation inutile et ruineuse de la guerre, au lieu d'alléguer des raisons pour en montrer la nécessité, se contenta de répondre qu'il avait été élevé et nourri dans la haine de la France. » Cependant une autorité, si imposante soit-elle, ne saurait faire d'un préjugé une raison, ni commander le respect pour cette sorte d'hostilité traditionnelle, souvent si vague, qu'elle est obligée de chercher sa justification dans les maux même qu'elle enfante. S'il arriva jamais à M. Fox de lire les éloges que ses sentimens anti-gallicans lui ont obtenus de la part de l'ennuyeux biographe de son rival (1), il dut soupçonner, comme Phocion, qu'il avait dit quelque chose d'indigne de lui pour s'être attiré de pareils suffrages.

Un autre des argumens de Fox était fondé sur le danger qu'il y avait de voir les marchands anglais, en engageant leurs capitaux dans des spéculations à l'étranger, s'identifier avec les intérêts d'un autre pays, au point de cesser d'être aussi jaloux qu'ils le devaient de l'honneur de leur patrie, et de se montrer moins disposés à concourir à sa défense lorsqu'elle serait insultée dans son honneur ou lésée dans ses intérêts. Certes des inclinations trop pacifiques ne sont pas ordinaire-

(1) *Biographie de William Pitt*, par M. Gifford.

Digitized by Google

ment le mal qu'on ait à redouter de la part des peuples, surtout des deux nations que l'orateur venait de représenter comme réciproquement animées d'une inimitié naturelle. Il devait plutôt, dans cette supposition, envisager avec satisfaction la perspective de relations qui, en confondant leurs intérêts commerciaux, et donnant à chacune un motif de désirer la prospérité de l'autre, non-seulement tendraient à affaiblir la brutale antipathie qu'on leur attribuait; mais encore, en enrôlant l'égoïsme sous la bannière de la paix et de l'amitié, offriraient la meilleure garantie que la sagesse des hommes d'État ou des philosophes eût jamais pu imaginer contre une guerre entreprise sous des prétextes frivoles.

Burke, en affectant de considérer la question sous un point de vue plus étendu, demeura également bien au-dessous de son sujet. Il descendit même jusqu'au point de ridiculiser les arrangemens commerciaux dont il s'agissait, comme tout-à-fait indignes de fixer l'attention d'hommes d'État d'un ordre supérieur. « Le très-honorable membre, dit-il, a parlé de ce traité comme si c'était l'affaire de deux petites maisons de négoce et non celle de deux grandes contrées. Il semble considérer la chose comme une rivalité entre le cabaret de la *Fleur de lis* et celui du *Lion rouge*, à qui aura le plus de buveurs. Des considérations aussi mesquines ne méritent pas mon attention. »

Voilà en quels termes Burke, par animosité

Digitized by Google

contre le ministre, ou par entêtement à soutenir un système erroné, chercha à déprécier un discours qui renfermait les premiers exposés lumineux des principes du commerce, appuyés des vues les plus judicieuses pour leur application qui eussent jusqu'alors été soumises à la chambre des communes d'Angleterre.

Les opinions sages et éclairées de M. Pitt, tant à l'égard du commerce, que d'un autre sujet bien différent, la religion, eussent été plus dignes d'être adoptées et mises en pratique par quelques-uns de ses soi-disans élèves et imitateurs, que les erreurs qu'ils sont si aises de pouvoir couvrir de l'autorité de son nom. Pour des empiétemens sur la propriété et la liberté des citoyens, pour la dilapidation des finances et une sévérité inconstitutionnelle, ils ont toujours l'exemple de leur grand maître sur les lèvres tout prêt à être invoqué; mais dans tout ce qui exigerait de la sagesse et de la libéralité de la part de ses copistes, pour la répugnance que lui inspiraient toutes restrictions ou exclusions touchant le commerce matériel de l'homme avec l'homme, ou la communication spirituelle de l'homme avec Dieu, semblables à l'Indien qui querelle son idole, ces prétendus imitateurs, non-seulement diffèrent eux-mêmes de leur prototype, mais encore dénoncent avec violence, comme funestes à la société, ses propres opinions, lorsque d'autres les ont adoptées.

En attribuant à l'esprit de parti le faux point de

Digitized by Google

vue sous lequel l'opposition envisagea cette question, ce serait défendre la sagacité de ses membres aux dépens de leur bonne foi. On aurait à cet égard d'autant plus de tort, que la cordialité avec laquelle ils s'empressèrent de louer la conduite du ministre pour la part qu'il prit, justement cette année, aux affaires de la Hollande (en accordant même qu'il eût été difficile à des wighs de ne pas approuver une mesure aussi nationale), suffit pour les acquitter du soupçon injurieux d'avoir poussé l'esprit de parti à un point aussi blâmable que de se ranger sciemment du côté de l'erreur parce que le ministre avait la raison du sien. Quant à la sincérité d'une de leurs objections contre le traité, savoir, que la France avait le dessein de porter l'Angleterre, par la tentation de quelques avantages mercantiles, à se détacher de son ancienne alliance avec la Hollande et à renoncer à ses autres liaisons continentales, M. Burke en a donné un témoignage, pour ce qui le concerne, en reproduisant les mêmes opinions, au bout de dix ans, dans l'espèce de testament politique qu'il publia sous le titre de *Lettres sur une paix régicide.*

L'autre question importante que j'ai mentionnée comme ayant fixé l'attention de Shéridan durant la session de 1787, fut la demande adressée au parlement pour le paiement des dettes du prince de Galles. Les embarras pécuniaires de l'héritier présomptif du trône étaient une conséquence

Digitized by Google

naturelle de sa situation. Un peu plus de bienveillance et de promptitude de la part du roi à intervenir pour soulager S. A. R. aurait offert une chance de le détacher de ses nouveaux associés politiques; chance dont il est assez étrange que la sagacité du roi ne l'ait pas porté à profiter promptement, quelque endormie que pût être l'affection paternelle de Sa Majesté. Quoi qu'il en soit, on avait adopté un système contraire. L'altière indifférence du roi et de son ministre forcèrent le prince à se jeter tout-à-fait entre les bras de l'opposition. Pitt épousa les sentimens du père et partagea son obstination, tandis que Fox et toute l'opposition se compromirent en paraissant protéger les déréglemens du fils. La conduite des deux partis fut telle qu'on pouvait l'attendre de leurs liaisons respectives : le cachet royal ne fut que trop visible de part et d'autre.

Une conséquence extrêmement fâcheuse fut sur le point de résulter des embarras pécuniaires du prince. Je veux parler de l'acceptation d'un prêt que le duc d'Orléans lui avait offert, et qui aurait eu le dangereux effet de placer le futur souverain de l'Angleterre, en qualité de débiteur, dans une sorte de dépendance vis-à-vis d'un prince français. Les négociations de cette transaction extraordinaire furent poussées plus loin qu'on ne le croit généralement; c'est ce que feront voir les lettres suivantes adressées par le duc de Portland à Shéridan.

Digitized by Google

« Dimanche, 13 décembre, à midi.

» MON CHER SHÉRIDAN, »

» Depuis que je ne vous ai vu, j'ai reçu confirmation de la nouvelle qui fit le sujet de notre conversation. Les détails ne diffèrent en rien de ceux dont je vous ai fait part, si ce n'est l'addition d'une pension qui doit commencer à courir immédiatement après l'événement qui autorisera les créanciers à réclamer le paiement de leurs avances. Cette pension devra être viagère, et accordée à une personne nommée par le D. d'O....s. Le prêt a été mentionné dans une société par deux Françaises et un Français, dont je ne sais pas les noms, et en présence de Calonne. Ce ministre les interrompit pour leur demander comment il se faisait qu'ils sussent quelque chose de cette affaire. Il rectifia ensuite deux ou trois détails qu'ils avaient mal rapportés, et finit par les prier, pour l'amour de Dieu, de ne pas ébruiter la chose, parce que cela pourrait causer leur perte.

» Je vais à Bulstrode; mais je reviendrai au premier mot d'avis, si je puis être de la moindre utilité pour faire rompre ce détestable engagement, ou empêcher qu'il ne soit conclu, s'il ne l'est pas encore.

» A vous pour jamais. » P. »

Digitized by Google

« CHER SHÉRIDAN,

» Je vous suis extrêmement obligé de ce que vous avez fait. J'espère que je ne me flatte pas trop en comptant sur une heureuse issue de cette méchante affaire. Je serai certainement en ville à deux heures.

» A vous pour jamais. » P.

» Bulstrode, lundi 14 décembre, 9 heures du matin. »

Shéridan, qui jouissait alors de la confiance du prince, avait deux fois dans le cours de l'année 1786 saisi une occasion de faire publiquement allusion à la situation pécuniaire de S. A. R. D'un autre côté, la mesure décisive qu'avait prise cet illustre personnage de réduire les dépenses de sa maison et de consacrer une partie de ses revenus à payer ses dettes, avait suffisamment fait connaître le véritable état de ses affaires à la nation ainsi qu'aux étrangers. Cependant on persévérait dans l'étrange politique d'ajouter le mécontentement de l'héritier présomptif aux autres armes qui se trouvaient dans les mains de l'opposition; et, comme on pouvait s'y attendre, elle ne tarda pas à s'en servir. Dans le printemps de 1787, la situation des affaires de S. A. R. fut formellement soumise à l'attention du parlement par l'alderman Newenham.

Dans une des discussions auxquelles cet objet

Digitized by Google

donna lieu, M. Rolle, membre pour le comté de Devonshire, et l'un des plus zélés partisans du ministère, en blâmant la question qu'on allait agiter, dit qu'elle était de nature à affecter la constitution politique et religieuse du pays. On comprit parfaitement que, par ces paroles solennelles, il entendait faire allusion à un bruit qui avait généralement acquis de la consistance, et d'après lequel beaucoup de gens réglaient leur conduite dans l'étiquette de la vie privée. On prétendait que le prince de Galles avait épousé secrètement mistress Fitzherbert, dame de la religion catholique, et qui, avec beaucoup plus de péril pour son propre repos que pour la paix de l'État et de l'Église, avait été pendant quelque temps l'objet des affections de S. A. R.

Quand même une alliance de ce genre aurait eu lieu, les dispositions de l'acte du parlement concernant les mariages des membres de la famille royale l'auraient réduite à une vaine cérémonie, ne pouvant avoir d'autre effet que de satisfaire les scrupules d'une des deux parties. Mais cette crainte du papisme, qui fait qu'en Angleterre on a peur de son ombre, excita des alarmes sur les conséquences d'une liaison hétérodoxe, et il devint nécessaire, dans l'opinion du prince et de ses amis, de mettre fin aux appréhensions qu'on manifestait sur ce sujet.

On ne peut nier que, dans l'esprit des personnes qui croyaient que le mariage avait été réellement

Digitized by Google

célébré (1), il y avait, sous un point de vue, des motifs suffisans pour prendre l'alarme. Dans le statut de Guillaume et Marie, communément appelé *le bill des droits*, il est spécifié, entre autres causes d'exclusion du trône, que tout membre de la famille royale qui épousera une personne de la religion papiste, sera exclu et à jamais incapable d'hériter de la couronne. Dans de semblables cas, ajoute ce bill vraiment révolutionnaire, le peuple sera dégagé de son allégeance. D'après cet acte, qui fut confirmé par celui qu'on connaît sous le nom d'acte d'établissement, il est évident que l'héritier présomptif, par un mariage tel que celui qui lui était attribué, aurait perdu son droit de succession au trône. Toutefois, on supposait généralement qu'il eût été exempté d'une punition si grave par l'effet de l'acte de la douzième année du règne de George III, qui déclarait nul tout mariage contracté par un des descendans de George II sans le consentement préalable du roi, ou sans en avoir prévenu le conseil privé un an à l'avance.

Il est hors de doute que cet acte aurait annulé le prétendu mariage du prince de Galles; mais qu'il l'eût exempté de la punition encourue en épousant une papiste, c'est un point qui est en-

(1) Horne Tooke, dans un insidieux pamphlet sur ce sujet, poussa les choses jusqu'au point d'appeler mistress Fitzherbert Son Altesse Royale.

Digitized by Google

core indécis pour beaucoup de personnes. Il est bien connu qu'il y a dans la législation anglaise des cas analogues où la nullité d'un acte illégal n'exempte pas de la punition qui y est attachée (1). Cette manière d'envisager le cas, qui semblait menacer le pays d'une interruption dans l'ordre de succession, ne pouvait donc manquer d'inspirer à ceux qui croyaient que la célébration du mariage pouvait être prouvée par le témoignage des personnes présentes à la cérémonie, des inquiétudes et des craintes que rien, excepté un désaveu authentique et public du mariage, n'eût été capable de dissiper.

Si, en politique, les princes sont des alliés peu sûrs, dans des liaisons d'une nature plus tendre, ce sont des associés encore plus dangereux; et la conquête d'un cœur royal est chèrement achetée par les risques et les humiliations qui l'accompagnent. Non-seulement les personnes de ce rang ont en général moins de constance, mais quand une fois les affaires d'amour se changent en affaires d'État, on voit s'évanouir toute la délicatesse et tout le mystère qui doivent les envelopper. Le désaveu d'un mariage royal dans la gazette de la cour

(1) Par exemple, l'homme qui contracte un second mariage pendant l'existence du premier, commet un des crimes désignés en Angleterre sous le nom générique de *félonies*, et ce qui constitue ce crime est l'action de contracter le second mariage, bien que ce ne soit pas plus un mariage que ne l'eût été celui de l'héritier présomptif dans le cas en question.

Digitized by Google

n'aurait pas été une nouveauté dans l'histoire d'Angleterre (1); celui auquel on eut recours dans l'occasion dont je parle, bien que confié à un organe moins officiel, fut également public, positif et peu cérémonieux.

Fox, qui ne s'était pas trouvé présent à la chambre des communes lorsque le membre du comté de Devonshire avait fait allusion au prétendu mariage du prince, saisit la première occasion qui se présenta pour démentir, de la manière la plus absolue, et, ainsi qu'il le déclara, avec l'autorisation directe du prince, le bruit de cette alliance.

« C'est, dit M. Fox, une misérable calomnie, un vil et perfide mensonge répandu hors de la chambre pour l'amusement des oisifs; un conte fait seulement pour en imposer aux classes inférieures; une monstrueuse invention; le bruit d'un événement qui n'avait pas le moindre fondement, et qu'il était tout-à-fait impossible qui fût arrivé. » Sur l'observation de M. Rolle, que tout le monde savait qu'il existait un acte du parlement interdisant un pareil mariage, mais que, bien qu'il ne pût être contracté sous la sanction formelle de la loi, il y avait des moyens de le conclure de manière à éluder parfaitement l'application de cette loi, M. Fox ajouta : « Je ne nie pas seulement la

(1) Voyez dans *Ellis's Letters of History*, vol. III, les déclarations de Charles II, au sujet de son mariage avec une certaine mistress Walters, signées de sa main, et publiées dans la gazette de Londres.

Digitized by Google

calomnie en question relativement à certaines lois existantes, je la nie *in toto*, en point de fait comme en point de droit. Non-seulement ce mariage n'aurait pu avoir lieu légalement, mais même il n'a jamais eu lieu de quelque manière que ce puisse être, et tout ce qu'on en a dit n'est qu'une basse et odieuse calomnie. »

Bien que M. Rolle, par entêtement ou par défiance réelle, eût refusé, malgré les invitations réitérées de MM. Shéridan et Grey, de déclarer qu'il était satisfait de cette explication, le ministre la regarda comme suffisamment claire et positive, et ne lui laissant plus aux yeux du public le moindre prétexte pour refuser les secours que la situation du prince réclamait. En conséquence, un message de la couronne au sujet des dettes de S. A. R. fut suivi de l'allocation d'une addition à ses revenus annuels de 10,000 livres sterling pris sur les fonds de la liste civile, d'une somme une fois payée de 161,000 livres prise sur les mêmes fonds, pour acquitter ses dettes, et d'une autre somme de 20,000 livres pour les travaux de Carlton House.

Plus la déclaration que M. Fox avait été autorisé à faire était satisfaisante pour l'opinion publique, et plus elle dut être pénible et humiliante pour la personne dont l'honneur s'y trouvait compromis. La conséquence immédiate en fut une rupture entre cette personne et M. Fox; et bien que l'un et l'autre soient demeurés pendant bien des années

Digitized by Google

fidèles à l'illustre objet de leur attachement, on pense que jamais ils ne se réconcilièrent.

Si, dans le premier moment du regret causé par la peine que ce désaveu public avait excitée dans l'âme d'une personne bien-aimée, on songea à une rétractation, l'impossibilité de trouver un organe honorable pour lui donner issue dut se présenter à l'esprit et réprimer cette intention. Cependant on pensa qu'il était possible d'adopter quelque *mezzo termine* qui, sans aller jusqu'à une rétractation, pût tendre du moins à affaiblir l'impression défavorable, sous certain rapport, qu'un désaveu aussi authentique avait pu produire sur l'opinion publique. Demander à Fox de démentir ce qu'il avait avancé était chose impossible. On s'adressa donc à un jeune membre du parti, qui s'élevait alors rapidement vers le rang éminent qu'il y a depuis si noblement occupé, et dont on dit que la réponse montra un échantillon de cette élévation de caractère peu accommodante, qui, dans plus d'un contact avec la royauté, prouva combien il était impropre à devenir l'allié d'une cour. C'est sur l'annonce de ce refus qu'on dit : « En ce cas, il faut que j'obtienne de Shéridan qu'il dise quelque chose. » Telle fut probablement l'origine de ces complimens adroitement insignifians au moyen desquels, lorsque l'alderman Newenham retira sa motion, Shéridan essaya, sans vouloir affaiblir en rien la déclaration de Fox, de rétablir l'équilibre que, sous le double rapport de l'amour-propre et

Digitized by Google

de l'estime de soi-même, un pareil sacrifice de la galanterie à la convenance avait naturellement troublé. En faisant allusion à l'offre que le prince avait faite de répondre par l'intermédiaire de Fox à toutes les questions qu'on jugerait à propos de lui adresser dans la chambre au sujet de son prétendu mariage, Shéridan dit : « Si l'on n'a pas suivi cette idée, et si une semblable enquête n'a pas eu lieu, c'est une chose qui fait honneur au jugement et à la dignité du parlement. Sans doute on a été retenu dans cette occasion par de justes égards pour les sentimens de S. A. R.; mais je prendrai la liberté de dire, bien qu'on puisse l'envisager comme une considération secondaire, qu'il y avait une autre personne qui, aux yeux de tout homme rempli de délicatesse et d'honneur, méritait ces mêmes égards; une personne que je ne veux pas désigner autrement qu'en disant que l'ignorance ou la malveillance seules pourraient essayer d'outrager sa réputation, et que son caractère et sa conduite lui donnent des droits au respect le plus sincère. »

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Décret d'accusation lancé contre M. Hastings. — Mort du père de Shéridan.

Le 10 mai 1787, M. Burke présenta une motion tendante à ce que Warren Hastings fût décrété d'accusation. Cette motion ayant passé sans division, Shéridan fut nommé l'un des directeurs de l'accusation chargés de prouver les charges énoncées dans le décret que la chambre venait d'adopter. Le 3 du mois suivant il présenta à Westminster Hall (1) la même charge qu'il avait déjà soutenue avec un talent si admirable dans la chambre des communes.

Il faut avouer que se voir appelé une seconde fois à déployer son éloquence sur un sujet dont tous les faits et leurs conséquences étaient restés les mêmes, était une épreuve extraordinairement critique, même pour le génie le plus fertile : aussi dit-on que Fox, désespérant de voir son ami s'élever une seconde fois aussi haut que la première, fut d'avis qu'il fallait, sauf quelques légers change-

(1) Lieu où la chambre des lords tient ses séances lorsqu'elle est constituée en cour de justice.

Digitized by Google

mens, répéter le premier discours. Mais un pareil plan, quoique souriant à l'indolence de Shéridan, ressemblait trop à un aveu que les ressources de l'orateur avaient été épuisées, pour être adopté par un homme qui comptait si justement sur la puissance de sa raison et la fécondité de son imagination. En conséquence il eut la gloire d'ouvrir dans le même champ une nouvelle source d'éloquence qui, pendant quatre jours consécutifs, répandit l'enchantement parmi une assemblée composée des hommes les plus illustres du pays. Burke, après avoir entendu ce discours, dit : « Toutes les diverses branches de l'art oratoire, toutes les sortes d'éloquence connues dans les temps anciens ou modernes, celles du barreau, du sénat ou de la chaire, n'ont jamais rien produit d'égal à ce qu'on vient d'entendre dans Westminster Hall. Ce discours réunit toutes les beautés propres à chacun de ces genres, et je suis persuadé qu'il a produit sur l'esprit des illustres membres de cette cour une impression trop forte pour être facilement effacée. »

Par une sorte de compensation pour la perte du discours prononcé dans la chambre des communes, ce second chef-d'œuvre d'éloquence sur le même sujet nous a été conservé. On l'a rédigé sur les notes sténographiques de M. Gurney, et la copie, qui, après être demeurée quelque temps en la possession du duc de Norfolk, avait été restituée à Shéridan, se trouve aujourd'hui entre mes mains.

Digitized by Google

Afin de mettre le lecteur à même de comprendre les extraits que je vais en donner, je crois nécessaire de tracer brièvement le tableau des événemens qui servirent de fondement à l'accusation développée dans ce discours.

Parmi les premiers Indiens qui, lorsque le sceptre de Tamerlan passa entre les mains de la compagnie des Indes orientales, devinrent les tributaires, ou plutôt les esclaves de cette honorable société, aucun ne semble avoir été traité avec une cruauté plus capricieuse que Cheyte Sing, rajah de Benarès. Au mépris d'un traité solennel, conclu entre lui et le gouvernement de M. Hastings, et dans lequel il était stipulé qu'il ne serait rien exigé de lui outre le montant de son tribut tel qu'il avait été fixé, chaque année il était en butte à de nouvelles exactions. Les humbles remontrances du rajah contre ces actes d'injustice, étaient non-seulement traitées avec mépris, mais encore punies par d'énormes amendes. L'offre d'un présent pour obtenir qu'il fût mis un terme à ce système de pillage, n'eut pour résultat que d'être acceptée; les exactions qu'elle devait faire cesser continuèrent comme auparavant. A la fin, dans l'année 1781, M. Hastings, qui, dans sa manière de gouverner, plaçait toujours les intérêts de Leadenhall-Street en première ligne, et ceux de la justice et de l'humanité *longo intervallo*, trouvant les coffres de la compagnie dans un grand épuisement, résolut de sacrifier ce malheureux

Digitized by Google

rajah pour les remplir. Après avoir commencé par lui imposer une amende de 500,000 livres sterling, il partit pour Benarès, afin d'en poursuivre le paiement. Arrivé dans cette capitale, il ne se contenta pas de rejeter d'une manière outrageante les supplications de ce prince, il le fit arrêter et garder prisonnier dans son propre palais. Cette violation des droits et de la personne du souverain fit révolter le peuple de toute la province, et M. Hastings manqua dans cette occasion de devenir victime de la vengeance populaire. Toutefois il s'ensuivit, comme d'usage dans ce pays, le triomphe de la force contre le bon droit. Le palais du rajah fut pillé; on enleva tous ses trésors. Sa mère, qui s'était réfugiée dans le fort, ne se rendit qu'à la condition expresse que ni elle ni les autres princesses ne seraient soumises au déshonneur d'être fouillées; mais cette condition fut violée, et, d'après l'ordre de M. Hastings lui-même, les princesses furent traitées rudement et dépouillées de tous leurs effets. Quoi qu'il en soit, dans cette occasion, le gouverneur-général supporta tout l'odieux de l'iniquité sans en recueillir le fruit. Les trésors que renfermait le palais du rajah étaient peu considérables, et les soldats qui venaient de se montrer si dociles à recevoir des leçons de pillage, refusèrent obstinément de partager avec leur instructeur. Déçu dans ce premier objet de son expédition, il chercha à s'en dédommager par de nouvelles rapines : les Bégums d'Oude se présen-

Digitized by Google

tèrent comme les victimes les plus à sa convenance. Ces princesses étaient la mère et la grand'-mère du nabab régnant d'Oude. Le dernier souverain les avait laissées en possession de certains domaines de l'État, et de tout l'argent qu'il avait à sa mort, et que les imaginations orientalisées des Anglais avaient exagéré jusqu'à en faire une somme énorme. Le nabab régnant avait jeté un regard de cupidité sur cet argent, et s'était rendu coupable de quelques extorsions envers ses parentes, ce qui avait obligé le gouverneur anglais d'intervenir, et de garantir à la mère du feu nabab la paisible possession de ses biens. Mais les engagemens et les traités n'étaient que des toiles d'araignées qui ne pouvaient arrêter M. Hastings; et après son échec à Benarès, il se hâta de conclure un arrangement avec le nabab, qui, en considération de certaines mesures prises en sa faveur, s'engagea à dépouiller sa mère et sa grand'mère de toutes leurs richesses pour les remettre entre les mains du gouverneur-général. Afin de donner un air de justice à cette conduite, on prétendit que ces princesses avaient profité de la dernière insurrection de Benarès pour exciter dans le pays d'Oude un semblable esprit de révolte contre le nabab régnant et le gouvernement anglais. Comme dans de semblables cas la loi devient souvent complice de la tyrannie, le chef de la justice, sir Elijah Impey, fut invité à soutenir cette accusation, et l'on vit un juge courir le pays à la recherche

Digitized by Google

de preuves pour justifier une accusation sur laquelle il avait déjà été rendu un jugement et décerné des peines.

Le nabab lui-même, quoique suffisamment disposé à faire de temps en temps quelques brèches au trésor de ces vénérables dames, ne se souciait pas de remplir la tâche qu'on voulait lui imposer, et ce ne fut qu'après les plus vives instances et les ordres les plus péremptoires de M. Hastings, qu'il se décida à se mettre à la tête d'un corps de troupes anglaises pour aller prendre possession de la ville et du palais des princesses. Cependant, comme le trésor était dans l'appartement des femmes, asile que l'esprit même de rapine des Anglais n'osait pas violer, on imagina un expédient pour surmonter la difficulté résultant de cette incommode délicatesse. Deux vieux eunuques d'un rang distingué, et les agens confidentiels des princesses furent mis en prison et soumis à diverses tortures, dans l'espoir que leurs maîtresses s'attendriraient sur leur sort, et se décideraient à livrer plus promptement le trésor que l'on convoitait. Ce plan réussit. On obtint plus de 500,000 livres sterling pour rétablir les finances de la compagnie; et, suivant la coutume ordinaire des autorités anglaises dans l'Inde, la rapacité levait ainsi des contributions sur une partie du pays pour mettre la guerre à même de poursuivre sa carrière dévastatrice dans une autre.

Pour couronner l'œuvre, un des principaux ar-

Digitized by Google

ticles du traité en considération duquel le nabab s'était prêté avec répugnance à ces atrocités, fut, aussitôt que M. Hastings eut atteint son but, violé par lui, et même il eut l'impudeur d'avouer dans une lettre adressée à ses collègues au gouvernement, que la concession de cet article n'était qu'une ruse diplomatique, et qu'il n'avait jamais eu l'intention de l'exécuter.

Telle est la substance de l'affaire que Shéridan eut à exposer avec toutes les circonstances aggravantes, dans ses deux mémorables discours; et certes il fut très-heureux pour le développement des talens qui lui étaient particuliers que, entre les diverses charges, c'ait été précisément celle-ci qu'on lui ait confié le soin de soutenir. En effet, c'était non-seulement la plus forte et la plus susceptible d'être présentée avec un vigoureux coloris, mais encore elle avait l'avantage de renfermer le groupe entier des principaux acteurs dans ces scènes révoltantes, et de permettre une dégradation de ton, depuis les atrocités saillantes du gouverneur-général et de sir Elijah Impey placés au premier plan, jusqu'aux demi-teintes d'iniquité des Middleton et des Bristow dans le fond du tableau.

Il paraît que, dans le principe, Burke s'était réservé cette part brillante du grand drame dont la cour des pairs allait être le théâtre; mais voyant que Shéridan avait également désiré se l'attribuer, il la lui abandonna sans hésitation, témoignant

Digitized by Google

ainsi la sincérité de son zèle pour la cause, en sacrifiant à son succès jusqu'à la vanité du talent.

Voici deux lettres que Burke écrivit au sujet de cette affaire, l'une à mistress Shéridan, et l'autre à Shéridan lui-même.

« MADAME,

» Je suis assuré que vous aurez la bonté d'excuser la liberté que je prends vis-à-vis de vous, quand vous considérerez l'intérêt que nous avons le public et moi (ledit public étant au moins d'un demi-pouce plus grand que votre serviteur) à nous aider des talens de M. Shéridan. Je sais que son esprit est rarement inoccupé; mais que, semblable à tous les esprits de son espèce grande et vigoureuse, il prend tout seul un vol d'aigle, et que nous pouvons difficilement le faire descendre au milieu de nous, oiseaux à l'aile plus faible, qui rasons la terre par volées en faisant entendre notre chétif ramage. Je vous prie seulement d'engager M. Shéridan à se trouver avec nous au comité, aujourd'hui vers trois heures et demie. On doit interroger M. Wombell, le payeur d'Oude: Oude est la province dévolue particulièrement à M. Shéridan, et je le prie instamment de nous favoriser de son assistance. Je ne sais ce que deviendra cet interrogatoire; mais sans lui, je n'en espère rien de bon; avec lui, j'imagine que nous pourrons en tirer quelque chose d'important. Encore

Digitized by Google

une fois, je vous prie d'employer toute votre influence auprès de M. Shéridan, et de me pardonner de vous avoir importunée. Rendez-moi en même temps la justice de me croire avec le respect le plus sincère,

» MADAME,

» Votre très-humble et obéissant serviteur,

» EDMUND BURKE.

» Jeudi, à neuf heures du matin. »

« MON CHER AMI,

» Vous n'avez qu'à souhaiter, pour être assuré de voir vos souhaits accomplis. En effet, il faudrait être bien ennemi de soi-même pour se tenir éloigné à cause d'un accès passager de mauvaise humeur.

» Les choses tourneront comme il faut, et une moitié ou un quart de vous vaut cinq autres hommes. Je pense que cette cause qui vous a appartenu primitivement sera reconnue par vous, et que vous en reprendrez possession. Elle porte la marque du propriétaire et nous aurions beau la rogner et l'écourter, nous ne saurions empêcher que son premier maître ne la reprît. Mes très-humbles respects à mistress Shéridan. Je suis satisfait de voir qu'elle a pris en bonne part la

Digitized by Google

liberté dont je me suis permis d'user à son égard. Grey a déjà fait beaucoup et fera tout ce qu'on voudra. Quel dommage qu'il ne soit pas toujours monté au ton de ses talens !

» Je suis sincèrement votre, etc.

» EDM. BURKE.

» Lundi.

» Je me sens un peu mal à mon aise à l'approche du grand jour. J'ai lu beaucoup trop peut-être; et en vérité je suis assez mal préparé. Quantité de choses en outre sont venues m'assaillir à la fois. »

Bien que le relevé d'un discours, quelque exactement qu'il ait été pris, ne puisse rendre parfaitement l'effet d'un morceau destiné à être écouté plutôt que lu, et que souvent les passages qui ont le plus frappé et intéressé l'auditeur sont ceux qui ensuite semblent au lecteur les moins remarquables et les moins animés (1); malgré tous ces désavantages, la célèbre harangue dont il s'agit soutient si bien sa réputation à la lecture, que je ne puis m'empêcher d'extraire, comme échantillon du style et de l'esprit de l'auteur, quelques

(1) L'inverse est presque aussi vrai. Fox avait coutume de demander, au sujet d'un discours imprimé : « Se lit-il bien ? » et quand on lui répondait affirmativement, il disait : « En ce cas, c'est un mauvais discours. »

Digitized by Google

passages de la copie authentique que je possède.

Dans son exorde, après avoir appuyé sur l'importance de la cause soumise au jugement de la chambre des lords, comme première cour de justice du royaume, et désavoué, tant en son nom qu'au nom de ses collègues directeurs de l'accusation, tout sentiment d'animosité personnelle contre l'accusé, ou tout autre motif que celui de racheter l'honneur du nom anglais dans l'Inde, et d'appeler un châtiment mérité sur la tête de ceux dont l'inhumanité et l'injustice l'avaient déshonoré, Shéridan s'efforce de se concilier la bienveillance de la cour en payant un tribut d'éloges à la pureté de la justice anglaise.

« Quoi que j'aie pu dire, j'espère que la cour ne pensera pas que, parce que quelque chose est nécessaire pour racheter l'honneur du nom anglais, nous demandons qu'il soit fait un exemple sans avoir des preuves solides et légales de la culpabilité de la personne que nous poursuivons. Non, milords, nous savons parfaitement qu'une des choses qui font la gloire de notre constitution est que, ni la réputation générale ou le caractère d'un homme, ni le rang ou le pouvoir d'un accusateur, ni aucun motif de convenance morale ou politique, ni même la conviction intime de la culpabilité de l'accusé qui peut exister dans l'esprit du juge, ne sauraient autoriser une cour de justice d'Angleterre à rendre une sentence pour toucher un cheveu de la tête ou un atome de la propriété, de

Digitized by Google

la réputation ou la liberté du plus pauvre et du plus humble des citoyens qui respirent l'air de ce pays juste et libre. Nous savons, milords, qu'il ne peut légalement exister de crime sans preuve légale, et que la règle qui sert à définir ce qu'on doit considérer comme *évidence* (1) est autant la loi du pays que celle qui définit le crime. C'est sur ce terrain que nous entendons nous placer.»

Parmi les équivocations et les désaveux auxquels M. Hastings eut recours toutes les fois qu'il le crut nécessaire, et dont l'habitude lui avait appris à se servir d'une manière aussi adroite que déhontée, la marche qu'il adopta relativement à sa défense ne fut pas la moins remarquable : c'est un chef-d'œuvre d'audace. Hastings avait, au commencement du procès, fait distribuer à la barre de la chambre des communes, et comme écrite par lui, une réfutation des charges énoncées dans le décret d'accusation; il y déclarait que, si la vérité tendait à le faire condamner, il serait satisfait d'en avoir été lui-même l'organe. Cependant, ayant reconnu ensuite qu'il s'était compromis par imprudence dans cette espèce de mémoire, il vint le désavouer à la barre de la chambre des lords, et amena son ami le major Scott, pour prouver que l'écrit en question avait été ré-

(1) Voir pour le sens de ce mot, qui n'a pas d'équivalent dans notre langue, l'ouvrage de M. Gottu, sur l'administration de la justice criminelle en Angleterre, pages 101 et 102. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

digé par MM. Shore, Middleton, etc.; déclarant qu'il ne l'avait même pas lu, et que, par conséquent, il ne pouvait être responsable de son contenu. Shéridan ne manqua pas de relever cette pitoyable défaite, et profita de l'occasion pour lancer les traits du ridicule sur les personnes mentionnées dans cette étrange dénégation.

« Le major Scott, dit-il, se présente à votre barre, vous parle de la brièveté du temps, représente M. Hastings comme *traitant* d'une réputation; il remet sa mémoire à des *commissaires* et établit des *divisions* pour sa conscience. Un certain nombre de ses amis se rassemblent, et lui, sachant sans doute que l'accusation portée par les communes avait été dressée par un comité, juge nécessaire d'imiter cette formalité et de répondre également par l'entremise d'un comité. L'un des membres fournit la matière première des faits, un second file l'argument, et un troisième tisse la conclusion; tandis que M. Hastings avec l'œil du maître surveille ces travaux et encourage les ouvriers. Il dit à l'un : « Vous avez ma bonne foi » entre les mains; » à l'autre : « Je vous confie le » soin de ma véracité... M. Shore, j'espère que vous » ferez de moi un habile financier... M. Middleton, » je vous ai chargé de mon humanité. » Quand l'œuvre est achevée, il la porte à la chambre des communes, et dit : « La tâche n'était pas au-dessus » de mes forces. J'en connaissais les difficultés, » mais je les ai surmontées. Voici la vérité, et si la

Digitized by Google

» vérité me condamne, je suis content d'en être » l'organe. » Ses amis lèvent la tête et disent : « Quelle noble magnanimité ! elle ne peut être que » l'effet de la conscience. Voilà un homme fort du » sentiment de son innocence, voilà le langage d'une » innocence véritable. » On le croit ainsi; on raisonne d'après cette supposition; mais malheureusement tous les argumens s'envolent avec elle.

« Aujourd'hui en effet M. Hastings vient vous dire : « Cela ma défense ! Point du tout, c'est le travail » de simples ouvriers, bon assez pour la chambre » des communes, mais indigne d'être présenté à » votre noble assemblée. » Il appelle ensuite son conseil pour le tirer d'affaire : « Je ne crains aucun » des témoins que peuvent citer mes accusateurs. » J'en connais quelques-uns très-bien; je connais » la faiblesse de leur mémoire et la force de leur » attachement, je ne redoute d'autre témoignage » que le mien propre, préservez-moi du péril de » mon propre panégyrique, et je suis sauvé. » Voilà ce qu'on allègue à votre barre, et le major Scott affirme gravement que M. Hastings a attesté à la barre de la chambre des communes des faits dont il n'avait point connaissance, et présenté des argumens qu'il n'avait jamais lus. Après une telle conduite, on doit certainement être embarrassé pour décider auxquels de ses amis M. Hastings a le moins d'obligations, de ceux qui l'ont aidé à rédiger son mémoire, ou de ceux qui lui ont conseillé de le désavouer. »

Digitized by Google

Dans un autre endroit de son discours, Shéridan décrit ainsi les sentimens des peuples de l'Inde touchant la sainteté de leurs inabordables zenanas :

« Il arrive trop fréquemment, du moins je le crains, que les personnes habituées aux mœurs européennes n'apportent pas d'abord à ces considérations la sérieuse attention qu'elles réclament. On ne peut, en effet, apprendre quelle est la véritable nature des sentimens et des préjugés des peuples de l'Inde dans l'histoire d'aucun des autres pays mahométans, pas même dans celle des Turcs; car ceux-ci forment une race vile et dégradée, en comparaison de beaucoup de grandes familles indiennes, qui ont hérité de leurs ancêtres, les Persans, et conservent de plus nobles préjugés et une superstition d'un ordre plus élevé. Les femmes ne sont pas dans l'Inde comme en Turquie; elles ne vont ni à la mosquée, ni au bain; ce n'est pas un voile léger seul qui les cache; mais dans le fond de leurs zenanas, elles sont dérobées aux regards du public par ces murs révérés et protégés qui, ainsi que M. Hastings et sir Elijah Impey l'avouent, sont sacrés même pour la main brutale de la guerre ou pour celle encore moins courtoise de la loi. Les femmes ne sont pas renfermées ainsi par l'effet de la politique basse et égoïste de l'homme, ni par celui d'une grossière et sensuelle jalousie : gardées plutôt comme des idoles que comme des captives, leur habitation est un sanctuaire, et non pas une

Digitized by Google

prison; la jalousie est de leur côté, et c'est une jalousie de leur propre honneur, qui les porte à considérer la liberté comme une dégradation, et les regards même de l'admiration comme une pollution inexpiable de la pureté de leur réputation et de la sainteté de leur honneur.

» Telle était l'opinion générale (ou, si l'on veut, le préjugé) de ce pays. La cour pensera donc que tous trésors déposés dans un zenana se trouvaient par cela même à l'abri de toute atteinte et de tout effort pour les reprendre. Dois-je maintenant disputer avec le conseil de l'accusé sur le droit primitif de propriété de ces trésors, parler du titre que donnait à leur revendication une loi mahométane? Le titre de possession est celui d'un saint aux reliques placées sur l'autel par la piété, gardées par une superstition respectée, et qui ne pouvaient être arrachées de ce lieu que par la main du sacrilége (1). »

En montrant que le nabab fut poussé à ce vol envers ses parentes par d'autres considérations que celle de la prétendue rébellion que M. Hastings

(1) Cette métaphore fut sévèrement critiquée plus tard (en 1794) par M. Law, l'un des avocats de l'accusé, qui demanda comment la Begum pouvait être considérée comme une sainte, et les chameaux qui faisaient partie des trésors en question, placés sur l'autel. Shéridan répliqua que c'était la première fois de sa vie qu'il eût vu plaider contre une métaphore ou incriminer un trope; mais, ajouta-t-il, tel est le tour d'esprit du savant avocat, que, lorsqu'il veut être plaisant, il ne peut trouver un bon mot, ni un fait quand il veut être sérieux.

Digitized by Google

fomenta ensuite pour justifier ce crime, Shéridan dit :

« Le fait est que, dans toutes ses allégations, toutes ses fausses insinuations, toutes ses prétendues rébellions, M. Hastings n'abandonne jamais cette vaine excuse du droit imprescriptible que possédait le nabab. Il représente constamment la saisie des trésors en question comme l'exercice d'un droit dont ce prince ne pouvait se dépouiller; comme s'il y avait dans le Koran quelque passage qui déclarât qu'il y eût crime de la part d'un Musulman à tenir ses engagemens, et impiété de la part d'un fils à ne point piller sa mère! Je certifie sérieusement à la cour qu'il n'existe dans le Koran aucune doctrine semblable, et qu'aucun principe de cette nature ne fait partie de la jurisprudence civile ou municipale de l'Inde. Même après que les princesses qu'on a dépouillées eurent cherché à détrôner le nabab, et à exterminer les Anglais, la seule chose que le nabab allégua, fut son droit de succession en vertu de la loi mahométane; et la vérité est qu'il ne paraît avoir jamais élevé d'autre prétention. Je m'engage même à prouver à la cour, quelque extraordinaire que cela puisse paraître, que non-seulement le nabab n'avait pas entendu parler de la rébellion avant de s'emparer du palais, mais, bien plus, qu'il n'en entendit jamais parler; enfin que cette rébellion extraordinaire, qu'on dit aussi notoire que celle de 1745 en Angleterre, fut soigneusement cachée

Digitized by Google

aux deux parties, les Bégumes qui l'avaient préparée, et le nabab qui devait en être la victime.

» L'existence de cette rébellion n'est pas le secret, c'est la notoriété qui l'est. Ce fut une rébellion qui n'avait pour objet la destruction de personne, excepté ceux qui l'avaient tramée. Ce fut une rébellion que, suivant l'expression de M. Middleton, ni cavalier, ni fantassin ne fut chargé d'étouffer. Le chef de justice fut le seul homme qui se mit en campagne; la force contre laquelle il avait levé son étendard se retira sur-le-champ pour lui laisser le champ libre. Ce fut enfin une rébellion qui se manifesta par des actes d'hospitalité envers le nabab qu'on voulait détrôner et les Anglais qu'on avait en vue d'exterminer; une rébellion tramée par deux femmes, dirigée par deux eunuques, et apaisée par un *affidavit*. »

L'acceptation ou plutôt l'extorsion d'un présent secret de cent mille livres sterling est ainsi mentionnée dans le discours.

« Milords, vous venez d'apprendre quelle était la situation fâcheuse où se trouvait le nabab, environ un an avant que M. Hastings eût une entrevue avec lui à Chimar. Ce fut, dis-je, un an après une époque marquante dans les progrès de la rapacité britannique; ce fut (si le conseil le veut) après quelques calamités naturelles, secondées des effets bien supérieurs de la violence et de la rapacité anglaise; après que la colère divine eut progressivement affligé ce malheureux pays d'une famine

Digitized by Google

une année, et, l'année suivante, de l'avidité d'un certain colonel Hannay; ce fut après que cet Hannay fut venu reprendre le cours de ses premières dévastations; ce fut alors que ce malheureux prince, ruiné complétement, traversa son pays assiégé par les clameurs de ses sujets affamés, qui invoquaient sa protection à travers les barreaux de leur cage, chargé de malédiction par les uns et assailli de pierres par les autres, ayant la faim et la mort à sa suite; voilà, dis-je encore une fois, le moment qu'on choisit pour nous représenter le prince comme exerçant cet acte de prodigalité envers l'homme qu'il accuse aujourd'hui par notre bouche, envers ce même homme dont la politique avait anéanti son pouvoir, et dont les stipendiés avaient dévasté son pays. On parle dans une pareille situation d'un présent librement offert! La supposition seule en est aussi ridicule qu'audacieuse. Non, ce ne fut point un don libre. Que fut-ce donc? Je prouverai que ce fut une abominable extorsion. »

Plus loin Shéridan parle ainsi de la nuée de pensionnaires et de gens en place qu'on laissa, en violation du dernier traité si chèrement acheté, dévorer les finances du nabab.

« On les laissa peser sur le pays du nabab autant que l'avaient fait leurs prédécesseurs; on les y laissa avec une faim aussi vorace, quoique moins bruyante. Couchés au pied de cet arbre majestueux, que leurs devanciers avaient dépouillé de tous ses rameaux et de tout son feuillage, ils

Digitized by Google

épiaient d'un œil avide les premiers bourgeons d'une prospérité future, précurseurs d'une récolte qu'ils regardaient comme devant être la proie de leur persévérance et de leur rapacité. »

Le tableau de la désolation de quelques provinces du pays d'Oude sous le gouvernement du colonel Hannay, et de l'insurrection des habitans contre cet officier, qui en fut la conséquence, est regardé comme un des plus beaux endroits de tout le discours.

« Supposons, dit l'orateur, qu'un voyageur arrivât subitement dans le pays, sans avoir connaissance des événemens qui s'y sont passés depuis quelques années, depuis le règne de Sujah-ul-Dowlah; il demanderait naturellement quelle main cruelle a enfanté cette épouvantable désolation, quel ennemi barbare a envahi le pays, dévasté ses champs, et dépeuplé ses villages; il demanderait de quelle succession contestée, ou de quelles discordes civiles il a été le théâtre, et quelle rage a pu porter les habitans à agir contre les préceptes de Dieu, et à détruire les beaux ouvrages de l'homme; il demanderait quelle ardeur religieuse, ou plutôt quelle frénésie a pu ajouter ainsi aux horreurs de la guerre. Le tableau qui frapperait ses regards surpasserait tout ce dont l'histoire a consacré le souvenir. Ce qu'il verrait ne ressemble ni aux effets de la barbarie humaine, ni à ceux si terribles de la vengeance céleste. On dirait que le pays a été parcouru en tous sens par

Digitized by Google

un de ces monstres fabuleux dont le souffle empesté détruisait plus que leur appétit vorace ne pouvait dévorer. S'il existait encore quelques hommes dont la crainte n'eût pas glacé l'âme et paralysé la langue, ils lui diraient qu'il n'y a pas eu de guerre depuis le règne de Sujah-ul-Dowlah; que tout tyran qu'il avait été, il était aujourd'hui vivement regretté de ses sujets; qu'aucun ennemi n'a envahi le pays, qu'il n'a été le theâtre d'aucunes dissensions civiles ou religieuses; mais que tout ce qui frappe ses yeux est le fruit de l'amitié des Anglais, alliés plus redoutables que les plus cruels ennemis. Ils lui diraient que ces alliés ont transformé un prince en esclave pour en faire le principal instrument de leurs exactions envers ses sujets; que leur rapacité n'a fait qu'augmenter à mesure que les moyens de la satisfaire diminuaient, et qu'ils faisaient payer le souverain comme s'ils eussent eu droit à un plus fort salaire, parce que l'œuvre du pillage était devenu plus pénible. « Voilà, diraient-ils, les causes de toutes ces calamités. » Et cependant, milords, on me demande d'expliquer pourquoi les habitans de ce malheureux pays se sont soulevés si unanimement? Il a fallu des machinations pour cela, nous dit-on, et des machinations de la part des princesses. Eh quoi! on ose demander pourquoi ces infortunés se sont soulevés! Ils se sont soulevés parce que c'étaient des hommes; parce que la patience à supporter l'odieuse tyrannie de l'homme est une rébellion

Digitized by Google

envers la souveraineté de Dieu; parce que l'obéissance au pouvoir suprême qui nous a donné la forme humaine nous commande de maintenir les droits de l'homme; et s'il est une vérité universelle et impérissable, qui, dans aucun temps, dans aucun pays, chez un peuple grossier qui n'a encore aucune idée sociale, comme chez celui qu'une civilisation trop raffinée a corrompu, n'a jamais été et ne sera jamais effacée du cœur de l'homme où elle a été gravée par la main de son Créateur, c'est que l'homme n'a pas été fait pour être la propriété de l'homme; que le pouvoir humain est un dépôt confié pour l'avantage de l'espèce humaine, et que, quand on en abuse, la vengeance devient justice, sinon le devoir des opprimés. Voilà, milords, voilà pourquoi ces infortunés se sont soulevés. »

Le discours ou plutôt le plaidoyer de Shéridan dura plusieurs jours. Dans la partie prononcée le second jour, on remarque une espèce de joûte entre Shéridan et Burke dans le champ de l'abstraction, qui était l'arène favorite de ce dernier. Au commencement du procès, Burke avait avancé que la prudence est une qualité incompatible avec le vice et ne peut jamais le servir dans ses écarts. Un passage de l'extrait suivant se rapporte à cette assertion.

« Il est une idée qui, j'en suis convaincu, milords, doit vous avoir frappés de surprise. Vous avez dû vous demander comment il peut se faire qu'un homme aussi habile que M. Hastings passe pour l'être, fournisse lui-même de si fortes armes à l'ac-

Digitized by Google

cusation. En effet, tout le monde doit convenir qu'on ne vit jamais homme se comporter avec autant d'inconséquence, et montrer un mépris aussi arrogant de toutes les conclusions qu'on peut tirer de ce qu'il avance. Dans le moment où il paraît apporter le plus de soins à se défendre, il semble préoccupé d'une seule chose, la résolution de ne pas prendre garde à ce qu'il dira, pourvu qu'il écarte les faits. Il sait que la vérité doit le condamner, et il conclut *à converso* que le mensonge le fera acquitter; oubliant qu'il faut qu'il y ait entre ses assertions quelque rapport, quelque connexion, autrement toute sa légion de faussetés succombe sans être attaquée, et se détruit elle-même. Cependant il ne témoigne pas la moindre appréhension à cet égard. Il se met à l'œuvre comme un artisan de fraude, contre toutes les règles de l'architecture. Il o mmence par fabriquer et placer les pièces d'ornement, puis il établit ses massives fondations pardessus, et tout l'édifice s'écroule sur sa tête. D'autres examinent soigneusement le terrain, choisissent leur position, et prennent des mesures pour éviter toute surprise; mais lui, comme si son orgueil lui commandait non-seulement de mépriser toutes les précautions, mais même de commettre toutes les imprudences, il s'avance à découvert jusque sous le feu de l'ennemi, et vient se camper sur une mine. Il ne se montre dirigé que par un seul principe, la résolution ferme et persévérante de ne pas dire la vérité et dénaturer les faits.

Digitized by Google

» La manière maladroite dont l'accusé conduit sa défense est si extraordinaire, qu'elle a pu faire mettre en doute (et peut-être est-ce là son but) si un homme qui agit de la sorte est assez sain d'esprit pour qu'on puisse lui infliger un châtiment. Je sais que, pour expliquer de semblables contradictions, les historiens, les poètes et même les philosophes, du moins ceux des temps antiques, ont adopté l'idée superstitieuse du vulgaire, et dit que les dieux commencent par priver de la raison ceux qu'ils veulent perdre (1). Mais, pour satisfaire le simple bon sens, il n'est pas besoin de recourir à une intervention surnaturelle; la solution de ce problème se trouve dans les règles éternelles qui ont présidé à la formation de l'âme humaine, et qui ont donné une qualité et une nature à chacune des passions qu'on y voit éclore.

» Un de mes honorables amis, qui, je crois, est maintenant auprès de moi, un homme dont, en aucune occasion, je ne puis parler sans un sentiment de respect, et, sur le sujet qui m'occupe, sans lui payer le tribut de ma vive gratitude; un homme dont les talens, heureusement pour le siècle où nous vivons, ne sont pas uniquement confiés à la périssable éloquence du jour, mais vivront pour faire l'admiration de l'âge où nous serons tous muets et la plupart d'entre nous oubliés; cet honorable ami vous a dit que la prudence, cette pre-

(1) *Quos vult perdere Deus, dementat prius.*

Digitized by Google

mière des vertus, ne peut jamais servir la cause du vice. Si, avec une extrême répugnance et une juste défiance de moi-même, j'osais prendre la liberté d'émettre une opinion différente de la sienne, je dirais qu'il me semble douteux que l'expérience, l'observation ou l'histoire nous autorisent à approuver cette proposition. C'est une noble et belle maxime, milords, digne de la grande âme qui l'a émise, digne de ce fier dédain et de ce généreux mépris des moyens et des instrumens du vice, que la vertu et le génie doivent toujours ressentir. Mais je doute qu'on puisse lire l'histoire d'un Philippe de Macédoine, d'un César, d'un Cromwell, sans avouer qu'il y a eu de mauvais desseins, des desseins funestes à la paix et aux droits des hommes, exécutés, si je ne puis dire avec prudence et sagesse, du moins avec une effrayante adresse et une heureuse et imposante subtilité (1). Cependant, s'il m'était permis d'établir une distinction, je dirais que c'est l'audacieuse tentative de mêler une variété de grands crimes qui bannit la prudence de l'esprit et porte le trouble dans le cerveau. Une seule grande passion qui s'empare de l'âme et la domine entièrement peut contraindre toutes les facultés de l'entendement à la servir, et diriger vers l'objet qu'elle a en vue tout ce que la pensée

(1) Vingt-cinq ans plus tard, Shéridan aurait pu ajouter à ces exemples celui non moins frappant de Napoléon. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

et la science humaine peuvent affecter; mais pour réussir, il faut qu'elle exerce un despotisme absolu; toute passion rivale doit se tenir à l'écart ou ramper au pied de son trône. Le pouvoir qui n'a pas interdit aux passions criminelles l'entrée du cœur humain, a du moins prohibé leur alliance; si elles s'unissent, leur but est manqué, et le résultat de leurs efforts est le trouble et le désordre de l'âme. Tournons nos regards du côté des vertus, combien le décret céleste est différent! formées pour s'unir, se mêler, s'associer et coopérer ensemble, suivant toutes le même cours avec une harmonieuse sympathie, et se mouvant dans des orbites plus ou moins étendues, mais parfaitement concentriques, toutes unies par la même force impulsive de la raison, elles tendent toutes vers le même but, le bonheur de l'individu, la perfection de l'espèce, et la gloire du Créateur. Parmi les vices, au contraire, la discorde empêche le succès; chacun élève ses clameurs, et veut faire entendre son barbare langage; chacun appelle à son aide tout ce que l'esprit possède d'adresse et d'habileté; de la sorte, ils s'entravent l'un l'autre, et quand leur rage cruelle, excitée par une haine commune, attaque la paix et le bonheur de ce monde, la guerre civile qui éclate au sein de leurs tumultueuses légions renverse les criminels desseins de leur odieuse ligue. Ce sont là, milords, les furies de l'âme, qui portent le désordre dans l'esprit et en bannissent la prudence. L'absence de cette vertu est ainsi

Digitized by Google

une marque certaine de la corruption du cœur. »

Dans la troisième séance, qui fut interrompue par une indisposition soudaine de M. Shéridan, il s'était principalement occupé à commenter les déclarations faites par-devant sir Elijah Impey, et à relever les contradictions que présentaient ces documens. Par la finesse de ses réflexions, et les éclairs passagers d'éloquence qu'il lança sur les parties de cet examen qui pouvaient le lui permettre, il sut pallier considérablement l'aridité ordinaire d'une pareille tâche. Mais ce fut le quatrième jour qu'il cueillit les plus belles palmes de l'art oratoire, et qu'il produisit ces sublimes effets dont le souvenir se perpétue d'âge en âge. Parmi l'auditoire se trouvait Gibbon, et la mention du nom de cet homme célèbre, non-seulement fit dans le moment même une vive impression, mais encore est devenue mémorable dans l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne. La politique a son époque; mais la littérature est de tous les temps; et s'il fut au pouvoir de l'orateur, dans les courts instans de son triomphe, de répandre quelque lustre sur le nom de l'historien par une fugitive épithète, celui-ci lui aura, à la longue, rendu cet honneur avec usure (1). Après avoir exprimé une vive in-

(1) Gibbon a consigné ce fait dans ses Mémoires : « Avant mon départ d'Angleterre, dit-il, j'assistai à l'auguste spectacle du procès de M. Hastings, à Westminster-Hall. Il ne m'appartient pas d'absoudre ni de condamner le gouverneur de l'Inde; mais l'éloquence de M. Shéridan réclame mes éloges, et je n'ai

Digitized by Google

dignation contre la cruauté et la perfidie du gouverneur-général en forçant le nabab à dépouiller sa propre mère, Shéridan dit :

« Consultez l'histoire du monde, interrogez tous les historiens de l'antiquité ou des temps modernes, ouvrez les annales de Tacite, parcourez les lumineux écrits de Gibbon, et les ouvrages de tous les philosophes qui ont sondé la perversité des premiers âges pour fournir des leçons à la postérité, j'ose affirmer que vous n'y trouverez pas un acte de cruauté froide et calculée, de perfidie noire et atroce, qui surpasse celui-ci. »

On rapporte qu'après que Shéridan eut cessé de parler, un honnête wigh lui demanda comment il avait pu décerner à Gibbon l'épithète de *lumineux*, et qu'il répondit à demi-voix : « J'ai dit *volumineux*. »

La comparaison du vautour et de l'agneau que Shéridan a placée dans la harangue de Rolla aux Péruviens (1), avait été antérieurement employée par lui dans le discours dont je présente ici des extraits; en reproduisant une image si connue, tant par son application que par son succès, il montra pour la critique une indifférence qu'il faut avouer que la critique mérite assez souvent; mais

pu entendre sans émotion le compliment flatteur qu'il m'a personnellement adressé en présence de la nation anglaise. »

(1) Dans le drame de *Pizarro*, faussement qualifié de tragédie dans presque toutes les éditions des œuvres de Shéridan. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

ayant été obligé de lever à la hâte pour son drame une conscription de phrases et d'images, toutes d'une certaine pompe, il a pensé que celle-ci, malgré son ancienneté de service, pouvait entrer dans les rangs de sa jeune légion. Le passage où se trouvait cette comparaison dans son discours a été tronqué par le sténographe chargé de le recueillir, et ne contient que ce peu de lignes :

« Tel est le caractère général de la protection qui fut accordée aux alliés de l'Angleterre sous le gouvernement de M. Hastings : il envoyait ses troupes s'emparer des produits de l'industrie, saisir tous les trésors, détruire la richesse et la prospérité du pays; et l'on appelle cela protection ! c'est la protection du vautour envers l'agneau..... »

L'un des morceaux les plus admirés et le plus fréquemment cité de ce discours est le superbe tableau tracé par Shéridan de l'amour filial, des sentimens et des devoirs d'un fils envers les auteurs de ses jours, surtout envers sa mère; mais ce morceau a été tellement dénaturé par le sténographe, qu'il dément à la lecture la réputation traditionnelle dont il jouit d'après l'impression extraordinaire qu'il produisit sur les auditeurs (1).

La manière dont l'accusation fut développée et soutenue dans ce fameux procès a donné lieu à

(1) M. Moore a jugé à propos de donner ce morceau, tout défiguré qu'il était; mais nous le laissons de côté parmi ceux que les bornes dans lesquelles nous avons dû nous renfermer nous ont forcé de supprimer. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

une remarque importante. Les deux directeurs, Burke et Shéridan, donnèrent à leur langage un degré de force qui alla souvent jusqu'à l'exagération ; mais, tandis que les dénonciations et les apostrophes du premier sont remplies de cette vivacité de passion qui ne laisse pas de doute sur la sincérité de la haine et de la colère qu'il exprimait, chez le second, qui était d'un caractère beaucoup plus doux, la véhémence est évidemment plus dans les paroles que dans les sentimens, le ton de l'indignation est théâtral et affecté, et il semble avoir cherché à rendre son feu plus brillant que destructif.

Nous voici arrivés à la péroraison. Shéridan sut habilement, et sans apparence de dessein, faire en sorte que le même appel à la pureté de la justice anglaise qui avait formé l'exorde de son discours, revînt à la fin, comme les premières phrases d'un morceau de musique grave et solennel, et laissât dans l'âme des juges un sentiment profond du devoir imposant qu'ils avaient à remplir en prononçant sur l'accusation portée devant eux. Il paraît que la cour des directeurs de la compagnie des Indes avait ordonné une enquête sur la conduite des bégums d'Oude, dans la vue de leur restituer leur trésor, si les charges alléguées contre ces princesses n'étaient pas fondées; mais M. Hastings s'opposa à cette mesure, sous prétexte que les princesses elles-mêmes n'avaient pas réclamé cette intervention en leur

Digitized by Google

faveur, et qu'il était incompatible avec la majesté de la justice de condescendre à offrir elle-même ses services. Le style pompeux et jésuitique (dans lequel est exprimée cette singulière doctrine dans une lettre adressée par le gouverneur-général à M. Macpherson) a été relevé ingénieusement par l'orateur, de manière à ce que l'examen de la doctrine d'Hastings sur la justice lui fournît le moyen de terminer son discours comme il se l'était proposé.

« Avant d'en venir à examiner un passage magnifique de la défense de l'accusé, je veux appeler l'attention de tous ceux qui peuvent se croire capables de juger de la dignité et du caractère de la justice de notre pays. J'appellerai aussi celle des gens qui prétendent, avec trop d'arrogance peut-être, connaître quels sont les traits distinctifs et les devoirs de la justice tant ici que dans l'Inde. Qu'ils prennent une leçon de ce grand homme d'état, de ce philosophe libéral et éclairé : « J'espère, dit-il, je ne m'écarterai pas de la simplicité du langage officiel, en disant que la majesté de la justice doit être invoquée par des sollicitations; qu'elle ne doit pas descendre jusqu'à les appeler, et encore moins s'abaisser au point de supposer des torts, d'en promettre la réparation, et d'annoncer des punitions avant le jugement et même avant l'accusation. » Telle est l'exhortation que M. Hastings adresse à son conseil. Voilà le caractère qu'il attribue à la justice anglaise.....

Digitized by Google

» Je vous demanderai, milords, si vous approuvez cette description : trouvez-vous que ce soit la véritable image de la justice ? est-ce là le caractère de la justice anglaise? sont-ce ses traits, sa physionomie, son air et son allure? Non, je crois vous entendre m'inviter à écarter cette image calomnieuse, cette basse caricature, cette pagode indienne formée par la main perverse du crime et de la tyrannie pour tromper le cœur de l'ignorance; enfin à détourner mes regards de cette hideuse et difforme idole pour les porter vers la véritable majesté de la justice qui siége ici... Ici, en effet, je vois une forme différente, placée sur le trône par la main souveraine de la liberté, sévère sans cruauté, imposante sans orgueil, vigilante et active sans soupçon et sans inquiétude, scrutatrice et inquisitive sans s'abaisser elle-même ni avilir personne, ne dédaignant pas de se pencher pour prêter l'oreille à la voix de l'innocence affligée, et se montrant dans sa plus belle attitude lorsqu'elle s'incline pour relever le suppliant prosterné à ses pieds.

» C'est par la majesté de cette justice que je vous conjure, milords, d'appliquer votre esprit à l'examen de cette grande cause; que je vous exhorte à vous attacher non pas tant aux paroles, qu'il est facile de nier ou sur lesquelles on peut équivoquer, qu'aux faits palpables, et à peser soigneusement les témoignages qui vous ont été présentés. Alors le résultat doit être inévitable : que la vérité se mon-

Digitized by Google

tre, et notre cause est gagnée. Tel est, milords, le devoir que je vous conjure de remplir, pour votre propre honneur, pour l'honneur de notre nation et pour celui de l'humanité que vous tenez entre vos mains. Voilà, milords, ce que les communes d'Angleterre, dont je suis l'organe, réclament de vous. Elles le réclament au nom de tout ce qui exerce un sublime empire sur le cœur de l'homme, au nom de la majesté de cette justice que cet homme audacieux a calomniée, de l'éclatante renommée de votre tribunal et du gage sacré sur lequel vous jurez à l'heure solennelle de la décision. L'arrêt que vous allez rendre vous procurera la plus belle récompense que puisse jamais obtenir le cœur de l'homme, la conscience d'avoir fait en faveur de l'humanité le plus grand acte de miséricorde que jamais la terre ait reçue d'aucune autre main que celle du ciel. Milords, j'ai fini. »

Bien que j'aie choisi quelques-uns des passages les plus remarquables de ce discours, il ne faut pas le juger d'après ces échantillons. Un relevé *verbatim* de tout discours qui a produit un grand effet doit toujours paraître diffus et peu agréable à la lecture. Les répétitions, la redondance, l'accumulation des épithètes, et d'autres choses qui semblaient donner de la force et du mouvement à l'instant du débit, ne font plus qu'affaiblir la pensée et entraver la marche du style, lorsque le discours est écrit. Il y a autant de différence entre les discours de Burke recueillis fidèlement

Digitized by Google

par un sténographe, et ces mêmes discours abrégés et polis par l'orateur, qu'il y en a entre un moule pris directement sur la face, où toutes les lignes et les points saillans sont exactement conservés, et le modèle arrêté, quand la main de l'artiste en a fait disparaître tout ce qui, malgré une exactitude parfaite, ne faisait que le déparer.

Ce n'était pas, à ce qu'il semble, dans cette rhétorique ampoulée, un peu trop abondante peut-être dans ce discours, que se trouvait la principale force du talent oratoire de Shéridan. Le bon sens et l'esprit étaient les deux grandes armes de son éloquence, ainsi qu'une extrême finesse pour découvrir les parties faibles de son adversaire, et une puissance extraordinaire de raillerie pour les mettre au jour. Il posséda ces qualités brillantes à un plus haut degré qu'aucun de ses contemporains; et il connaissait si bien ses forces dans ce genre, qu'après ce pompeux déploiement d'éloquence dans Westminster-Hall, il se montra rarement tenté de prendre un vol aussi élevé, et de s'égarer à la recherche de la raison au sein de cette région de métaphores, où, comme Angélique dans le palais enchanté d'Atlante, trop souvent on la cherche en vain (1). Le fait est que les essais de Shéridan, lorsqu'il voulut employer le style fleuri ou figuré, soit dans ses discours, soit dans

(1) Curran avait coutume de dire en plaisantant : « Quand je ne puis parler raison, je parle métaphore. »

Digitized by Google

ses écrits, furent rarement heureux. Cette exubérance d'imagination qui, chez Burke, était naturelle et indigène, était, chez son émule Shéridan, forcée et exotique. On a une preuve de cette différence entre la nature de leurs talens dans les notes que chacun d'eux préparait pour ses discours. Celles de Burke contenaient uniquement des argumens et des points matériels sur la question qu'il devait discuter, et il paraissait compter sur la vivacité et la fertilité de son imagination pour leur donner la forme et les ornemens convenables. Shéridan, au contraire, notait principalement des traits d'esprit, des observations fines, des plaisanteries, enfin, ce qu'on pourrait appeler la partie du décor, se reposant sur la perception la plus prompte, le plus fin discernement, le jugement le plus parfait et le calme le plus imperturbable, pour l'arrangement improvisé des faits et des raisonnemens. Il s'ensuivait que les images employées par Burke formaient une partie essentielle et souvent inséparable de ses raisonnemens, tandis que, par exemple, dans le discours de Shéridan, que je viens d'esquisser, il n'y a guère d'ornemens qu'on n'en puisse détacher sans presque nuire à la force de ses argumens. Une autre conséquence de cette différence se fait remarquer dans les transitions de ce qu'on peut appeler le fond du discours aux accessoires destinés à l'embellir et à lui donner du brillant et de l'élégance. Quand Shéridan s'élève, c'est presque toujours

Digitized by Google

sans préparation; il s'élance brusquement du niveau de l'argumentation vers les régions supérieures de la rhétorique et de l'éloquence, pour retomber d'une manière tout aussi imprévue. Burke, au contraire, dont l'imagination exaltée ne permet pas même aux détails les plus communs de descendre au ton d'une discussion ordinaire, se soutient généralement à une certaine hauteur, qui habitue l'esprit à le suivre dans son vol audacieux; et, s'il lui arrive parfois de toucher le sol, son allure nous rappelle cette pensée d'un poète français :

« Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes. »

La sincérité des éloges prodigués par Burke au discours de son collègue a été quelquefois mise en question, mais sans motifs suffisans. Son zèle pour le succès de l'accusation contribua sans doute beaucoup à l'enthousiasme que parurent exciter en lui les brillans efforts de Shéridan pour la faire triompher. D'un autre côté, on peut penser qu'en admirant les apostrophes du discours dont je parle, il était, jusqu'à un certain point, amoureux d'une image de sa propre éloquence;

Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse (1).

Toutefois, quelque diverses qu'aient pu être les

(1) He sees reflected there, in fainter light,
All that combines to make himself so bright.

Digitized by Google

causes de ce sentiment, toujours est-il que son admiration pour ce discours fut réelle et presque sans bornes. On assure que, pendant que Shéridan parlait, Burke plusieurs fois s'écria, en s'adressant à Fox : « Voilà, voilà le vrai style! quelque chose qui tient le milieu entre la prose et la poésie, et qui vaut infiniment mieux que l'une ou l'autre. » Le goût plus sévère de Fox ne lui permettait pas de partager cette opinion. Il répondit qu'à son avis un pareil mélange n'était avantageux ni à l'une ni à l'autre, et que rien n'était plus mauvais qu'une prose poétique, si ce n'est une poésie prosaïque. Fox pensait que l'impression faite sur Burke par les tirades un peu trop théâtrales de Shéridan, se fit remarquer par le changement qui se manifesta dans son style, et que le langage plus fleuri et moins châtié de ses dernières productions doit être attribué à l'exemple du discours de son ami.

Pour moi, je crois que c'est rendre bien peu de justice à l'éloquence de cet homme célèbre, que de lui appliquer en aucun temps l'épithète de fleurie. Je pense également que c'est une erreur, bien que flatteuse pour mon pays, d'appeler l'école à laquelle appartient l'éloquence de Burke, l'école irlandaise. Sans doute les Irlandais sont naturellement doués de cette richesse d'imagination indispensable pour s'élever aux premiers rangs dans la pratique de l'art oratoire; et les noms de Burke, Grattan, Shéridan, Curran, Canning et Plunkett le témoignent assez. Mais lord Chatham, avant

Digitized by Google

qu'aucun de ces grands orateurs se fût fait entendre, leur avait tracé la route, en mêlant à ses discours, si forts de raisonnement et de pensée, ces grandes figures qui donnent à l'éloquence du mouvement et de la vie, et la rendent aussi brillante que solide. Plus anciennement encore, un autre Anglais, lord Bacon, en faisant de l'imagination la compagne de la philosophie, avait donné l'exemple de cette alliance de l'idéal et du réel qui, soit en écrivant, soit en parlant, forme le caractère distinctif de l'école dite irlandaise.

Le discours de Shéridan à Westminster-Hall, quoique si inférieur, dans l'opinion de Fox et d'autres personnes, à celui qu'il avait prononcé sur le même sujet dans la chambre des communes, paraît avoir produit une sensation plus vive et plus générale. Peut-être faut-il l'attribuer au plus grand nombre d'auditeurs et à la manière dont était composée la magnifique assemblée devant laquelle il parla en dernier lieu : on y comptait quantité de personnes de ce sexe dont la voix sert si souvent de trompette à la renommée. Parmi elles, il s'en trouvait de plus immédiatement intéressées au triomphe de l'orateur, et qui paraissent l'avoir senti, comme les femmes seules peuvent sentir. Quatre jours après la fin de l'exposé des charges contre Hastings, mistress Shéridan écrivait à sa belle-sœur :

« J'ai différé à vous écrire, jusqu'à ce que je pusse avoir le plaisir de vous annoncer le triom-

Digitized by Google

phe de notre cher Dick, notre triomphe, je puis dire; car sans doute il n'y a aucune personne qui tienne à lui par les liens du sang qui ne doive aujourd'hui se sentir fière et heureuse. Il m'est tout-à fait impossible, ma chère, de vous exprimer le plaisir, l'étonnement, l'admiration qu'il a excités dans l'âme des individus de toutes les classes. Toutes les préventions de l'esprit de parti ont été vaincues par ce grand effort de génie et d'éloquence, par cette sublime harangue que quiconque sent battre son cœur n'a pu entendre sans devenir plus sage et meilleur pour le reste de sa vie. Vous pouvez imaginer quels sentimens j'éprouve, et juger de l'état de mon âme. Le fait est que j'ai, pour me servir d'une expression de M. Burke, beaucoup de peine à laisser descendre mon esprit jusqu'à s'occuper d'aucun autre objet. Hélas! ma chère, un plaisir trop exquis cause souvent une peine cuisante, et je souffre en ce moment des délicieuses impressions de la semaine dernière. »

C'est une circonstance très-heureuse, quand la femme d'un homme de génie possède assez d'intelligence pour apprécier les talens de son époux avec cette vive sensibilité qui est le partage de son sexe, et lorsqu'elle peut sentir aussi passionnément le bonheur de ses succès. Pline nous apprend que, lorsqu'il plaidait quelque cause importante, sa femme Calpurnie avait des messagers prêts à aller lui annoncer tout murmure d'applaudissement qui s'élevait dans l'auditoire; et le poète Stace, en par-

Digitized by Google

lant de ses victoires aux jeux albanais, cite les tendres baisers dont sa femme Claudia couvrait les guirlandes triomphales qu'il rapportait dans ses foyers. Mistress Shéridan peut certainement prendre rang parmi ces illustres Romaines; et elle avait avec l'une d'elles une autre ressemblance qui n'était pas moins attrayante : non-seulement Calpurnie jouissait de la gloire de son époux, mais encore elle pouvait, comme mistress Shéridan, ajouter un charme de plus à ses talens, en mettant ses vers en musique, et en les chantant aux accords de sa harpe, « sans avoir, ajoute Pline, reçu d'autres leçons que celles de l'amour, qui, après tout, est le meilleur maître. »

L'agitation et le manque de repos dont se plaignait mistress Shéridan avaient été causés non-seulement par l'inquiétude, l'espérance et la crainte qu'elle dut éprouver tour à tour jusqu'au moment où le succès couronna les efforts de son mari, mais encore par la part qu'elle avait prise elle-même aux travaux nécessaires pour qu'il se trouvât bien préparé. L'esprit de Shéridan, par suite des circonstances de son éducation, était très-peu meublé, et toutes les fois qu'il avait à parler sur un sujet qui exigeait de l'instruction, il lui fallait beaucoup lire et beaucoup extraire pour se préparer convenablement, et ce n'était qu'après une application soutenue pendant quelques jours à étudier sa matière qu'il osait aborder un sujet nouveau. C'est une chose bien connue qu'il disait franchement à ses amis politiques, lorsqu'on l'invitait à parler

Digitized by Google

sur une question qui exigeait de citer des autori-
« tés : Vous savez que je suis un ignorant; mais me
voici, instruisez-moi, et je ferai de mon mieux. »
On dit que la masse de connaissances financières
avec laquelle il osa se faire le censeur des plans
de Pitt était le fruit de trois mois d'une étude assi-
due de l'arithmétique, à laquelle il se condamna
au commencement de sa carrière parlementaire,
dans l'idée qu'il courait la chance d'être nommé
un jour ou l'autre chancelier de l'échiquier. Il faut
avouer que pour faire parade de sa science en fi-
nance, c'était une préparation un peu succincte.

Shéridan se trouva dans une position à peu près
semblable relativement aux affaires de l'Inde; et
il reste parmi ses papiers de nombreuses preuves
du travail extraordinaire que coûta non-seulement
à lui-même, mais encore à mistress Shéridan, sa
préparation pour remplir la tâche difficile dont on
l'avait chargé dans le procès d'Hastings. J'ai re-
marqué parmi ses papiers une brochure de M. Has-
tings contenant plus de deux cents pages, laquelle
a été copiée par mistress Shéridan, aidée d'une
autre femme. Le fait est que, dans cette grande oc-
casion, il mit en réquisition tout ce qui l'entou-
rait : les uns faisaient des extraits avec la plume
ou les ciseaux; d'autres collaient ou cousaient à la
place convenable les notes éparses qu'il avait tra-
cées; de telle sorte qu'il n'y eut pas une personne
de la maison qui ne pût se vanter d'avoir concouru
à la construction mécanique de son mémorable

Digitized by Google

discours, et chacun, comme de raison, participa à la gloire du succès. Edwards, domestique favori de Shéridan, et qui le servit pendant bien des années, fut long-temps célèbre par la prétention qu'il avait d'imiter le ton avec lequel son maître prononça (ce qui sans doute avait frappé Edwards comme le plus bel endroit du discours) ses dernières paroles : « Milords, j'ai fini. »

L'accusation de Warren Hastings est une de ces vaines pompes du drame de la vie qui montrent combien sont fugitifs les travaux et les triomphes des politiques, *quelles ombres ils sont, et quelles ombres ils poursuivent* (1). Quand on considère l'importance que les premiers acteurs de cette scène y attachaient, la grandeur que leur éloquence sut imprimer à la cause en la peignant comme intéressant les libertés et les droits de toute la race humaine, et qu'on songe comment tout cet appareil de justice, toute cette splendeur de talens se sont éclipsés de manière à ne plus offrir maintenant aux yeux de presque tout le monde qu'une poursuite injuste et acharnée contre un homme d'État habile et heureux dans ses entreprises; que ces appels passionnés à la justice, ces violentes dénonciations qui ont fait retentir les voûtes de Westminster Hall et de Saint-Stephen, ne sont plus considérés que comme des amplifications de rhétorique dont l'animosité d'une part et l'imagination

(1) *What shadows they are, and what shadows they pursue.*

Digitized by Google

de l'autre ont fait les frais; tandis que la réputation de l'accusé fut si peu blessée par les foudres d'éloquence lancés contre lui, qu'une autre chambre des communes se regarda comme honorée par sa présence (1), et l'accueillit avec ces acclamations qui devraient être réservées comme récompense aux seuls amis et bienfaiteurs de la liberté : quand on considère, dis-je, ce résultat infructueux de tant d'efforts et de talens, ne doit-on pas s'étonner qu'il se trouve encore des esprits assez généreux pour s'épuiser dans ces luttes temporaires, et, comme ce prodigue de génie, Shéridan, escompter leur immortalité, afin d'obtenir les arrhes de renommée que leur paient ces triomphes de circonstance.

Au surplus, il y a une foule de raisons très-palpables qui peuvent expliquer la direction que prit le torrent de l'opinion publique à l'égard de M. Hastings et de ses éloquens accusateurs. Le succès, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, fut le talisman éblouissant qu'il fit briller, dès le principe, aux yeux de ses accusateurs, et dont ses amis ont toujours fait usage depuis pour répandre de la splendeur sur son injustice et sa tyrannie. Trop souvent, dans la logique morale de ce monde, nous ne nous inquiétons guère de la nature des prémisses, lorsque la conclusion est pimpante et

(1) Lorsqu'il fut cité comme témoin devant la chambre, en 1813, au sujet du renouvellement de la charte de la compagnie des Indes.

Digitized by Google

favorable à nos intérêts. Il y a aussi, il faut l'avouer, chez les Anglais (et peut-être chez tous les peuples libres), un goût très-prononcé pour l'arbitraire, quand ils n'en sont pas les victimes, qui assure constamment à des despotismes tels que ceux de lord Strafford en Irlande et d'Hastings dans l'Inde, une plus grande portion de leur admiration qu'ils ne sont généralement disposés à en accorder.

D'un autre côté, l'étrange abus de la rhétorique, et les exagérations auxquelles s'abandonnèrent les directeurs de l'accusation (Shéridan, par l'effet d'une imagination qui semblait se complaire dans ses brillans écarts, et Burke, par la même cause, jointe à la fougue indomptable de son caractère), n'étaient que trop propres à faire naître des doutes sur la bonté de la cause pour laquelle on les employait, et à produire une réaction en faveur de celui qu'on voulait accabler sous le poids de cette trop pompeuse éloquence. M. Hastings aurait très-bien pu dire : *Rogo vos, judices, si iste disertus est, ideo me damnari oportet* (1)?

Il y a aussi une grande part à faire aux circonstances difficiles au milieu desquelles M. Hastings s'était trouvé placé, et aux impulsions qui de tous côtés le portaient à mal faire; et ces considérations doivent avoir plus ou moins d'influence sur le juge (selon qu'il est plus ou moins bien

(1) Seneca, *Controvers.*, lib. III, c. xix.

Digitized by Google

disposé), en pesant les motifs allégués pour excuser les rapines et l'oppression. Les demandes pressantes et sans cesse renouvelées que lui adressaient les directeurs de la compagnie pour avoir de l'argent, peuvent peut-être pallier la violence des moyens qu'il employait pour leur en procurer; et les obstacles qu'une stricte observation des traités aurait apportés à sa politique peuvent être regardés, d'après cette manière commode de raisonner et cette morale de casuiste, comme une justification des fréquentes infractions qu'il commettait.

Une autre considération à laquelle il faut avoir égard pour bien apprécier le caractère de M. Hastings comme chef du gouvernement de l'Inde, est cette publicité résultant de la méthode adoptée par ce gouvernement, d'enregistrer tous ses actes, et non-seulement les mesures qu'a nécessitées leur exécution, mais encore les délibérations auxquelles ils ont donné lieu. Les minutes qu'on a relevées pour l'affaire de M. Hastings montrent tant de fluctuation et d'inconséquence dans la conduite non-seulement du gouverneur-général, mais même de tous les membres du gouvernement, une si grande variation dans les opinions et les principes qu'on voit changer avec l'intérêt ou la convenance du moment, qu'elles détruisent entièrement notre respect pour le succès qui sort d'un tel chaos de contradictions et de fourberies. Toutefois on ne peut nier qu'un pareil

Digitized by Google

système d'exposition publique des actes d'un gouvernement, soumis surtout à l'examen et aux censures d'un Burke et d'un Shéridan, était une épreuve que les mesures de bien peu d'administrations pourraient subir impunément. Où est en effet l'homme d'État qui souffrirait volontiers qu'on mît de la sorte au jour sa conduite tortueuse, et le cabinet qui ne se refuserait point à ce qu'on vînt porter ainsi le flambeau au sein des ténèbres dont il s'environne.

La nature indéfinie du pouvoir que la compagnie exerçait dans l'Inde, et l'état incertain de la législation balancée entre les codes anglais et indous, offrait à l'injustice des tentations auxquelles il était presque impossible de résister. Faute d'opinion publique pour avertir l'autorité et prévenir ses empiètemens, et avec les antécédens de la conduite des prédécesseurs de M. Hastings, tous indiquant la mauvaise route, il eût peut-être été difficile à des hommes plus modérés que lui de ne pas franchir quelquefois les bornes de leur autorité et de ne point s'égarer continuellement.

A toutes ces considérations en faveur de M. Hastings, on peut ajouter l'argument victorieux en apparence, étant fondé sur un fait, que son gouvernement était populaire dans le pays, et que les indigènes se rappellent encore son nom avec reconnaissance et respect.

En résumé, après avoir accordé à M. Hastings tout l'avantage des faits, des raisonnemens et même

Digitized by Google

des suppositions allégués pour sa défense, il est encore impossible à tout véritable ami de la justice et de l'humanité de lire l'histoire la plus impartiale de son gouvernement (1) sans éprouver, presque à chaque page, le sentiment d'une profonde indignation. Ses prédécesseurs, il est vrai, s'étaient rendus coupables de crimes aussi éclatans : la trahison de lord Clive envers Omichund en 1757, et l'abandon de Ramnarain à Meer Causim, sous l'administration de M. Vansittart, sont des taches à l'honneur anglais que ni talens ni gloire ne peuvent effacer. Il y a sans doute dans les annales de notre empire indien des précédens à l'aide desquels on pourrait former le code le plus parfait de tyrannie, dans toutes les branches législative, exécutive et judiciaire, qui ait jamais été rêvé par aucun despote dans l'ivresse de sa toute-puissance ; mais, outre que les actes de M. Hastings furent aussi tyranniques pour le moins que ceux de ses prédécesseurs, les principes qui le dirigèrent furent encore plus odieux et plus abominables. Par sa manière de se défendre, il est devenu lui-même son plus terrible accusateur, en ce qu'il n'y a point d'abus de pouvoir ni de manque de foi qui ne puissent être justifiés par les doctrines perverses, les leçons de fraude et les règles de rapines dont il a offert de si brillantes applications par ses mesures, et que

(1) L'ouvrage de M. Mill, intitulé : *History of British India.*

Digitized by Google

sa plume a retracées d'une manière si déhontée.

Il fallait absolument avoir été élevé de bonne heure à l'école corruptrice de la politique indienne, et profondément initié dans ses affreux mystères, pour posséder cette facilité avec laquelle M. Hastings démentait, suivant que l'occasion l'exigeait, ses propres assertions, combattait les opinions qu'il avait exprimées, désavouait les agens qu'il avait employés, et en un mot se débarrassait de tous les inconvéniens de l'identité personnelle, en ne se reconnaissant jamais comme lié par aucun engagement ni aucune opinion. Il n'est pas très-facile de choisir les actes les plus détestables de son gouvernement; mais la cruauté froide et calculée avec laquelle il se prêta à l'extermination des Rohillas; la condamnation injuste et l'exécution précipitée de Nuncomar, qui s'était porté son accusateur et en conséquence devint sa victime sa violente agression envers le rajah de Benarès, et ce mélange de rapacité publique et privée qu'il montra dans les détails de sa conduite envers la famille royale d'Oude : voilà des actes prouvés par son propre témoignage et par celui de ses complices, dont la honte ne peut être effacée par aucun acquittement basé sur des points de droit, et dont la criminalité peut être atténuée par les concessions de l'indulgence et de la charité, mais jamais détruite. Que l'auteur de ces actes ait été populaire parmi les indigènes de l'Indostan, cela prouve seulement quelle basse idée nous les

Digitized by Google

avions accoutumés à se former de la justice par le système constant de notre politique; mais qu'un pareil homme ait été offert à l'admiration de l'Angleterre, c'est une de ces anomalies plus communes chez les Anglais que chez tout autre peuple, et qui nous donnent lieu de nous étonner que le vrai culte de la liberté ait continué si longtemps de fleurir dans un pays où l'on professe de semblables hérésies.

Je me suis particulièrement arrêté sur les circonstances et la nature de ce grand procès, non-seulement à cause de la place éminente qu'il occupe parmi les premiers événemens de la vie publique de Shéridan, mais encore à cause de l'intérêt général qu'il doit inspirer à tout observateur de nos institutions, par le jour qu'il répandit sur quelques-uns des principaux avantages et défauts qui les caractérisent. Si, d'un côté, nous apercevons le poids de la balance populaire dans la manière dont se mirent en avant, dans une occasion si solennelle et si importante, deux hommes sortis des rangs de la classe moyenne, pour s'élever au plus haut degré d'éminence dans la carrière politique; de l'autre, dans la conformité de sentimens et la faveur accordée par la cour à un homme qui avait défendu et mis en pratique dans toute leur rigueur les principes despotiques, nous voyons la marque évidente du sentiment qui depuis le commencement du règne du feu roi a fait du trône le point de ralliement de tous les individus hos-

Digitized by Google

tiles à la cause de la liberté. En considérant la conduite des hommes de loi de la couronne, les règles bornées et déraisonnables qu'ils ont voulu établir relativement aux preuves, le contrôle inconstitutionnel que s'attribuèrent les juges sur les décisions du haut tribunal devant lequel la cause avait été portée, et le refus de faire part des motifs sur lesquels ces décisions étaient fondées; mais pardessus tout, les opinions exprimées sur la grande question relative à l'anéantissement d'un décret d'accusation par le fait de la dissolution du parlement, question que presque tout le corps des jurisconsultes envisagea du côté faux, pédantesque et anti-politique, on ne peut qu'éprouver un sentiment pénible. Mais si, dans tous ces indices de l'esprit général des gens de loi et de leur inclination à enchaîner le géant du vrai avec les fils des formes et des précédens, nous apercevons le danger de l'intervention d'un pareil esprit dans la politique; de l'autre côté, pour s'opposer à cette petite tactique du *forum*, nous voyons la grande bannière de la loi constitutionnelle portée par Fox, Pitt, Shéridan et Dundas, et la vérité et le bon sens chercher un refuge contre les ambiguités et les chicanes des légistes, dans des écrits tels que le *Rapport sur les abus de la procédure*, par Burke: si jamais on tente une réforme du droit anglais, cet ouvrage servira de phare pour guider les hommes courageux qui s'embarqueront dans cette héroïque entreprise.

Digitized by Google

On a répété souvent que le même soir où Shéridan prononçait à la chambre des communes son fameux discours, on jouait à Covent-Garden et à Drury-Lane *l'École de la Médisance* et *la Duègne;* de sorte que trois nombreux auditoires étaient au même moment amusés, touchés, émus et entraînés par l'esprit d'un seul homme. Comme ce triple triomphe du talent, cette manifestation du pouvoir qu'a le génie de se multiplier, ainsi que certain dieu indien, étaient relativement à Shéridan non-seulement possibles, mais même faciles à obtenir, il est à regretter qu'une pareille coïncidence n'ait pas eu lieu effectivement, et que la possibilité d'avoir accompli un tel miracle soit tout ce qu'on puisse lui attribuer. Un examen soigneux des affiches des différens théâtres de cette époque m'a convaincu, à mon grand regret, que ni le soir où fut prononcé le grand discours à la chambre des communes, ni aucun des jours où Shéridan déploya son éloquence à Westminster-Hall, on ne joua une seule de ses pièces à Covent-Garden, Drury-Lane, ni Haymarket.

Le père de Shéridan mourut dans l'été de 1788. On lui avait recommandé l'air de Lisbonne pour sa santé, et il était parti de Dublin, accompagné de sa plus jeune fille, pour se rendre en Portugal; mais les progrès de sa maladie l'empêchèrent d'aller plus loin que Margate, où il expira au commencement d'août. Il fut assisté dans ses derniers momens par son fils Richard.

Digitized by Google

On a vu avec quelle dureté, pour ne pas employer un terme plus fort, Shéridan fut, pendant bien des années, traité par son père, et tous les efforts qu'il ne cessa de faire pour rentrer en grâce, même après avoir été repoussé plusieurs fois. Dans les momens les plus heureux qu'il dut à l'amour et à la gloire, la pensée d'être exclu du toit paternel mêla toujours de l'amertume à la joie de ses triomphes (1). Quand on songe que le père qu'il aimait si tendrement ne lui avait jamais témoigné aucune affection particulière, et qu'il avait toujours, au contraire, montré une préférence marquée pour son frère Charles, il est impossible de ne pas reconnaître, dans une tendresse filiale si sincère, la preuve que ce n'était pas le talent seul qui distinguait Shéridan, et que la nature, en le formant, l'avait doué d'autant de vertu que de génie.

J'ai pour garant des tendres soins qu'il rendit à son père mourant les lettres de celle de ses sœurs, qui avait accompagné M. Shéridan père, et qui partagea avec Richard la tâche d'adoucir ses derniers momens. D'après cela, il est difficile au mépris même de contenir l'indignation qu'on ressent contre ces calomniateurs déguisés sous le titre de biographes qui, appelant la méchanceté au secours de leur ignorance, n'ont pas rougi d'affirmer que le père de Shéridan était mort abandonné.

(1) Voyez pages 84 et 118.

Digitized by Google

de tous ses enfans. C'est ainsi que la sottise se conduit lors de ses barbares irruptions dans le temple du génie; elle défigure ce qu'elle ne peut comprendre, outrage ce que son âme ne saurait vénérer, et se venge du juste dédain qu'elle inspire, en profanant tout ce qui est sacré aux yeux des autres.

Immédiatement après la mort de son père, Shéridan conduisit sa sœur à Deepden, maison de campagne que le duc de Norfolk lui avait prêtée depuis peu; il revint ensuite à Margate rendre les derniers devoirs à l'auteur de ses jours.

Dans une lettre dont j'ai donné un extrait au commencement de cet ouvrage, et que la sœur aînée de Shéridan écrivit peu de temps après sa mort (1), en parlant des différends qui existèrent entre son père et lui, cette dame dit : « Et cependant ce fut ce fils, et non l'objet de sa tendresse trop partiale, qui lui ferma les yeux. » Il arrive généralement que l'injustice de semblables partialités est punie par l'ingratitude de ceux qui en ont été les objets; et le cas actuel, ainsi qu'il y a tout lieu de le croire, ne fit pas absolument exception à cette règle.

Miss Shéridan passa le premier temps de son deuil à Deepden, auprès de sa belle-sœur, et fut pendant assez long-temps tellement absorbée par sa douleur, qu'elle refusa de prendre part aux distractions que

(1) Voyez page 10.

Digitized by Google

pouvait lui offrir la nombreuse compagnie qui fréquentait la maison. Mistress Shéridan elle-même était loin d'être gaie. Il y avait peu de mois qu'elle avait perdu sa sœur, mistress Tickell, et elle prodiguait les plus tendres soins aux jeunes enfans de cette dame. L'aîné était une petite fille de sept à huit ans, et les deux autres des garçons de cinq et de trois ans. Mistress Shéridan leur tint lieu de mère pendant tout le reste de sa vie. Elle aimait passionnément mistress Tickell, et la profonde douleur qu'elle ressentit de la perte de cette sœur chérie se trouve exprimée d'une manière très-touchante dans une pièce de vers qu'elle composa à cette occasion. La poésie est en général un froid interprète de la douleur, et plus l'art se montre dans ses inspirations, moins on y trouve de sentiment; mais dans les vers en question c'est le sentiment qui domine; et pour les apprécier comme ils méritent de l'être, le critique doit oublier ses fonctions, et s'abstenir de juger ce qui demande à être senti : ce n'est pas à la froide raison qu'ils s'adressent, mais à l'âme. D'autres productions de mistress Shéridan ont pu faire plus d'honneur à son esprit, aucune n'en fit jamais autant à son cœur.

J'ai obtenu sur la conduite de Shéridan, à la mort de son père, d'autres détails qui confirment pleinement ce que j'ai dit des sentimens honorables qu'il montra dans cette circonstance : ils m'ont été communiqués par M. Jarvis, médecin de Margate, qui

Digitized by Google

donna ses soins à M. Shéridan le père, et demeura près de lui jusqu'à sa mort. Dès le lendemain du jour où M. Thomas Shéridan fut assez mal pour avoir besoin des secours de l'art, Richard arriva de Londres amenant avec lui le docteur Morris. Le père, touché des attentions de son fils, lui dit avec une vive émotion : « Oh, Dick, je vous cause beaucoup de peine! » Il prononça ces paroles d'un air qui annonçait que son fils avait été moins à blâmer que lui dans leurs anciens différends. Shéridan ayant passé la nuit précédente en voiture et ayant besoin d'un peu de repos, pria le médecin de demeurer auprès du lit du malade; il vint l'y relever au bout de quelques heures, et depuis ce moment ne quitta plus le chevet de son père jusqu'au moment où il expira. Le lendemain il écrivit à M. Jarvis pour lui annoncer que M. Thompson était chargé de solder son mémoire, et le prier en même temps d'accepter comme une faible marque de sa reconnaissance un billet de banque de dix livres sterling (dix louis). Shéridan voulait faire transporter le corps de son père à Londres; mais ayant appris qu'il avait depuis long-temps manifesté la volonté expresse d'être inhumé dans le cimetière de la paroisse voisine de celle sur laquelle il mourrait, en conséquence de cette volonté, M. Thomas Shéridan fut inhumé, non dans le cimetière de Margate, mais dans l'aile du nord de l'église du village de Saint-Pierre. M. Jarvis avait eu dans le temps l'intention d'élever, dans l'église de Margate, un cénotaphe à

Digitized by Google

la mémoire du père de Shéridan, et il avait prié le docteur Parr d'en composer l'inscription; mais cette partie du monument est tout ce qui en fut exécuté alors. Tout récemment, un ami de M. Jarvis a donné suite à son projet, et fait élever le monument en question dans l'église de Saint-Pierre. L'auteur de l'épitaphe, en rappelant tous les titres de M. Thomas Shéridan à l'estime de la postérité, n'oublia pas de mentionner que, comme acteur, le public avait assigné son rang immédiatement après Garrick, et que, comme auteur, on lui doit plusieurs bons ouvrages sur la prononciation de la langue anglaise.

FIN DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

Pages.

CHAP. I^er. Naissance et éducation de M. Shéridan. — Ses premiers essais en littérature. 1

II. Duels avec M. Mathews. — Mariage avec miss Linley. 39

III. Événemens domestiques. — Fragmens et Essais trouvés dans les papiers de Shéridan. — Comédie des *Rivaux*. — Réponse au pamphlet du docteur Johnson, *Taxation n'est pas Tyrannie*. — Farce de *la Fête de saint Patrice*. 80

IV. *La Duègne*. — Acquisition du théâtre de Drury-Lane. — *Le Voyage à Scarborough*. — Correspondance poétique avec mistress Shéridan. . 113

V. *L'École de la Médisance*. 142

VI. Achat de nouvelles parts dans la propriété du théâtre de Drury-Lane. — Monodie à la mémoire de Garrick. — Essai sur la mesure des vers. — La farce du *Critique*. — Essai sur les affaires de l'Irlande. — Relations politiques. — Shéridan est élu membre du parlement par le bourg de Stafford. 184

VII. Pièces de théâtre et poèmes non terminés. . 212

VIII. Premiers discours de Shéridan au parlement. — Ministère de Rockingham. — Coali-

Digitized by Google

Pages.

tion. — Bill sur les affaires de l'Inde. — Réélection de Shéridan par le bourg de Stafford. 230

CHAP. IX. Le prince de Galles. — Mesures financières. — Bill de M. Pitt sur les affaires de l'Inde. — Propositions commerciales relatives à l'Irlande. — Plan du duc de Richmond. 282

X. Charges contre M. Hastings. — Traité de commerce avec la France. — Dettes du prince de Galles. 309

XI. Décret d'accusation lancé contre M. Hastings. — Mort du père de Shéridan. 349

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google